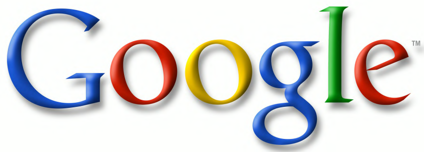
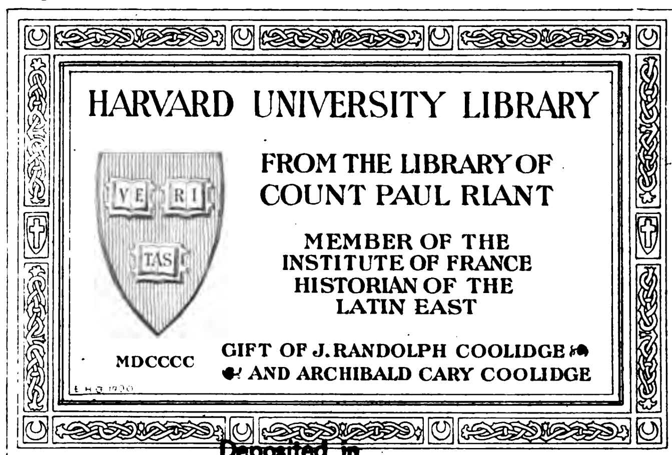






LE CALVAIRE

ET

JÉRUSALEM

D'APRÈS

LA BIBLE ET JOSÈPHE

PAR

M. l'abbé P.-F. COULOMB

Missionnaire apostolique.

Surge, illuminare, Jerusalem.



PARIS

VICTOR PALMÉ, ÉDITEUR DES BOLLANDISTES

25, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN.

—

1866

LE

CALVAIRE ET JÉRUSALEM

D'APRÈS LA BIBLE ET JOSÈPHE

PARIS. — IMP. VICTOR GOUPIL, RUE GARANCIÈRE, 5.

LE CALVAIRE

ET

JÉRUSALEM

D'APRÈS

LA BIBLE ET JOSÈPHE

PAR

M. l'abbé P.-F. COULOMB
Missionnaire apostolique.

Surge, illuminare, Jerusalem.



PARIS
VICTOR PALMÉ, ÉDITEUR DES BOLLANDISTES
25, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN.

1866

LE

CALVAIRE ET JÉRUSALEM

D'APRÈS LA BIBLE ET JOSÈPHE

INTRODUCTION

Impressions religieuses du Calvaire et du Saint-Sépulcre. — Foi et incrédulité à la vue de leur position topographique. — Lacune dans la polémique chrétienne. — Origine, but et approbations de ce livre.

Un livre qui est écrit par une main inconnue, et dont le sujet paraît épuisé et vieilli, doit s'attendre tout naturellement à ce qu'on lui pose, comme à une visite importune et suspecte, ces foudroyantes questions : Qui êtes-vous ? que voulez-vous ? qui vous envoie ici?

Cet accueil sévère et inquisitorial, j'ai mille raisons de le craindre, et je me hâte de dire : ce qu'est ce livre ! La voix de la Bible et de Josèphe annonçant, dans le désert peut-être, la véritable topographie de l'ancienne Jérusalem. Ce qu'il veut ! Montrer aux amis et aux ennemis des Saints-Lieux que l'emplacement actuel de l'église de Sainte-Hélène était réellement hors des murs de la cité déicide, à la mort et à la sépulture de Jésus-Christ. Qui

l'envoie ! Une circonstance bien fortuite et peut-être bien providentielle.

Si maintenant celui qui a lu ces quelques mots ne recule pas devant une pleine et entière explication, je le supplie de prendre son essor sur les ailes de ses souvenirs, de voler par delà la grande mer, vers la terre des antiques bénédictions, et d'arrêter un instant ses regards sur le Calvaire et Jérusalem.

Personne aujourd'hui ne l'ignore : le Calvaire est renfermé avec le Saint-Sépulcre et le lieu de l'Invention de la Croix, dans un même édifice qui est appelé indistinctement église de Constantin ou de Sainte-Hélène, du Saint-Sépulcre ou de la Résurrection, du Calvaire ou de Saint-Sauveur. C'est ce dernier nom que je choisirai de préférence, à cause qu'il embrasse dans son acception l'ensemble des divins mystères accomplis sur le Golgotha. L'entrée de cette église est au midi. Les clefs sont entre les mains du pacha gouverneur qui ne les remet qu'à prix d'argent et qu'aux époques fixées avec les diverses communions chrétiennes. Le voyageur qui séjourne peu de temps à Jérusalem ne sait jamais d'avance quels sont les jours et les heures d'ouverture. Tantôt la célébration d'une solennité du rit latin lui persuade que l'accès de l'église sera libre et public ; il s'y rend dans cette douce confiance... la porte est close... Tantôt, au contraire, il traverse par hasard la place carrée qui précède la seule partie visible extérieurement des constructions de l'empereur Constantin ; contre son attente, la barrière grisâtre qui l'a repoussé, la veille, a roulé sur ses gonds, et une religieuse obs-

curité l'invite à franchir un seuil rarement hospitalier.

Le Calvaire est à droite en entrant, du côté de l'est. Sa hauteur est d'environ 3 mètres 50 centimètres. On y monte par deux escaliers dont l'un, au sud, contre le mur qui sert de façade ; et l'autre, au nord, près de la pierre de l'Onction. Sa superficie est d'environ quinze mètres carrés ; elle est divisée en deux sanctuaires qui communiquent entre eux au moyen de deux arceaux. On y voit encore la fente du rocher qui s'ouvrit jusqu'au centre de la terre, lorsque le Sauveur du monde poussa le grand cri de la consommation et expira.

Le Saint-Sépulcre est au nord-ouest du Calvaire, et à une trentaine de pas environ. Il est renfermé dans un monument divisé aussi en deux chapelles, celle de l'Ange et celle du Tombeau. Le rocher où il était creusé fut détaché, sous le règne de Constantin, du flanc de la colline, de manière à former une masse isolée ; on l'entoura ensuite d'une chapelle circulaire ou polygone qui reçut le nom d'*anastasis*, résurrection, et d'une immense rotonde de soixante mètres de circonférence qui compte : au bas dix-huit piliers massifs, au-dessus dix-huit arcades, et au sommet un dôme ouvert comme celui du Panthéon, à Rome.

Enfin, la chapelle de l'Invention de la Croix est à l'est du Saint-Sépulcre, à quelques pas seulement du Calvaire, en tirant un peu vers le nord-est. C'est une voûte irrégulière et formée uniquement par le roc. Elle est à une profondeur de huit à neuf mètres. Un premier escalier de vingt-huit marches vous conduit d'abord à la chapelle de Sainte-Hélène, construite sur le lieu même où

se tenait cette pieuse impératrice pendant la recherche de la vraie Croix. Treize autres marches descendent au fond du gouffre aujourd'hui converti en sanctuaire, où le bois de notre salut était enfoui, et où il fut retrouvé si miraculeusement, à la jubilation de l'univers chrétien.

Jérusalem, pour nous, est tout entière dans cette église du Calvaire, du Saint-Sépulcre et de l'Invention de la Croix. Nous n'allons pas voir la reine de Juda, la cité de David, la Salem de Melchisédec, mais les lieux à jamais vénérables où notre Sauveur est mort et ressuscité pour nous. Quel que soit l'accablement du voyage, on refuse toute nourriture, tout repos, jusqu'à ce qu'on ait eu le bonheur de se prosterner dans cette basilique la plus sainte et la plus auguste de l'univers, ou du moins sur le seuil de la porte, si l'entrée vous est refusée. Quel moment solennél, à la fois émouvant et redoutable, que notre première présentation à ce temple dont celui de Salomon n'était que l'ombre et la figure ! D'innombrables déceptions matérielles compriment d'abord les transports de nos âmes, comme pour leur donner ensuite plus d'élan et plus d'expansion. Contrairement à l'opinion commune qui se représente l'église de Saint-Sauveur sur une haute montagne, les démolitions entassées par la main des hommes et des siècles vous obligent à descendre considérablement pour arriver de la *Casa Nuova* sur le parvis d'environ vingt mètres carrés qui règne au midi. Vice de position que l'aspect du monument, au fond de cette cour sale et mal pavée, est loin de corriger et d'affaiblir. Vous êtes en présence d'un mur latéral qui n'offre aucune des lignes architecturales, aucun des ornements vulgaires

d'une façade, et qui d'ailleurs est comme étouffé entre le couvent des Grecs à l'ouest, et celui des Arméniens à l'est.

L'intérieur de l'église va-t-il, par son élégance et sa majesté, ou du moins par son recueillement mystérieux, vous dédommager de ces premières déceptions du dehors? Il y ajoute un poids immense de douleurs. Quand vous avez franchi cette porte, à peine assez entrebâillée pour votre passage, vous vous trouvez dans un vestibule ténébreux, qui ne vous laisse entrevoir aucune issue, et où vous ne marchez qu'à tâtons. Les premiers objets que votre regard parvient à distinguer, aussitôt qu'il s'est fait à cette brusque transition de la lumière à l'obscurité, vous pénètrent de la même horreur qui saisit le prophète Daniel devant l'abomination de la désolation dans le lieu saint. Dès l'entrée même, à votre gauche, en face du Calvaire, vous apparaissent, comme des spectres de terreur, sur un divan établi dans l'embrasure d'un arceau, les soldats turcs, ces modernes successeurs de la garde juive, qui causent et rient, mangent et boivent, dorment et fument le schibouk. Autour de la grande coupole, les mouvements confus d'une multitude composée de toutes les nations et revêtue des costumes les plus divers, les conversations à haute voix et l'irrévérence des moines grecs qui se mêlent à tous les groupes et attisent tous les entretiens, donnent à ce sanctuaire des sanctuaires la bruyante agitation d'un marché public. Enfin, l'unique nef de l'ancienne basilique est environnée d'un mur qui s'avance près du Saint-Sépulcre, et ne laisse à l'extérieur qu'un couloir sans espace, sans lumière, sans air. Quelle progression

toujours croissante de désenchantements, et quel est le pèlerin croyant et religieux qui visiterait une seconde fois ce cahos matériel et moral s'il n'était attiré par l'esprit de foi qui lui révèle son authenticité ! Mais, avec cette vive et profonde croyance, comme tout change, aspect et impression ! Les outrages mêmes de la profanation turque ou grecque éveillent plus avant dans nos cœurs les souvenirs palpitants des opprobes du Sauveur des hommes. Le drame sanglant de la Rédemption semble se renouveler et s'accomplir à nos regards, et nulle parole humaine ne saurait dépeindre l'inconsolable émotion qui nous saisit, nous domine, et nous absorbe tout entiers à ces mots prononcés, d'une voix à peine intelligible, par notre drogman ou notre guide : C'est ici le Calvaire ! c'est ici la pierre de l'Onction ! c'est ici le Saint-Sépulcre !

Ici !... ce n'est donc plus de loin, ce n'est plus des lieux où le soleil se couche, ni à travers l'immensité des champs et des flots, que je vous contemple, sanctuaires de ma foi et de mon amour ; c'est de près, c'est sous le beau ciel d'Orient, c'est du milieu de vous-même. Ici !.. Ce n'est plus en esprit, par un travail intérieur de mon imagination et d'une manière incertaine d'être fidèle ; c'est en vérité, c'est à la lumière de mes yeux, c'est en vous voyant tel que vous êtes, face à face et sans voile. Ici !... pour contempler les douleurs du crucifiement de notre Sauveur, de son élévation en croix, de sa violente suspension, de ses funérailles précipitées, de sa sépulture ; pour contempler aussi les gloires de sa résurrection , je n'ai plus besoin de me reporter en arrière et d'interroger la mémoire des générations passées ou

les annales de l'histoire : il me suffit de prêter l'oreille aux accents de ces pierres, de ce pavé, de ces murs, de ces colonnes, de ces voûtes, de cette basilique. Ces lignes dessinées sur le sol, dans la première chapelle du Calvaire à ma droite, retracent la croix étendue par terre, et le divin Sauveur que l'on renverse et que l'on cloue sur elle, pieds et mains, très-cruellement. Cette ouverture creusée dans le roc, au fond de la seconde chapelle, à ma gauche, me rappelle la croix dressée rudement et dans la précipitation de l'impatience et de la fureur, sa base tombant tout à coup avec la plus horrible secousse, et mon adorable Jésus portant sur ses blessures, tirant ses bras décharnés de tout le poids de son corps affaibli et meurtri, mourant, puis mort, puis le cœur percé d'une lance, et répandant un mélange mystique de sang et d'eau. Là, sous l'arceau qui joint les deux chapelles, à cette place où j'ai eu plusieurs fois le bonheur de célébrer le sacrifice eucharistique, se tenait debout, malgré son accablante douleur, la sainte Vierge Marie, mère de Dieu et des hommes; ses yeux étaient changés en deux fontaines de larmes ; mais son amour, plus fort que la mort, unissait, pour notre salut, son sacrifice maternel à celui de son fils unique. Au bas du Calvaire, au milieu du vestibule et près de l'église des Grecs, ce marbre tumulaire couché sur le sol et entouré de lampes et de candélabres, — premier mémorial de la Passion que le regard rencontre en face de la porte et qui émeut d'autant plus profondément que son aspect est plus imprévu, — est la figure saisissante du corps inanimé de Jésus, reposé, lui aussi, sur le même rocher, pour

y être embaumé à la hâte, et enveloppé d'un suaire, selon l'usage des Juifs. Enfin, sous cette immense coupole en ruine, dans ce monument qui ressemble à la fois à un sépulcre et à un trophée, cette pierre, dressée en forme de piédestal, semble porter encore l'ange à la blanche tunique qui apparut aux saintes femmes éplorées, et retentir de ces immortelles paroles : Celui que vous cherchez n'est plus ici : vous trouverez seulement le lieu de sa sépulture : *Snrrexit* ; *non est hic : Ecce locus ubi posuerunt eum* (Marc, XVI, 6).

Ainsi l'église de Saint-Sauveur retrace, trait pour trait, les mystères inénarrables d'un Dieu crucifié, mort, enseveli et sorti glorieux et triomphant des humiliations du tombeau. Faut-il s'étonner des aspirations qui se tournent vers elle, des empressements qui accourent, des larmes de componction qui l'inondent, des sanglots qui l'émeuvent, des regrets qui y ramènent, des dévoûments qui s'y consacrent à la vie et à la mort ! L'unique chose qui devrait surprendre notre piété et notre foi, c'est de ne plus voir se reproduire, dans ces jours d'endurcissement de cœur, ces saints trépas de contrition et d'amour dont saint François de Sales nous raconte, d'après saint Bernardin de Sienne, un exemple si admirable et si touchant (*Am. de Dieu*, p. 351).

Cependant cette première émotion que toute âme chrétienne éprouve à la vue du Calvaire, de la pierre de l'Onction et du Saint-Sépulcre, si vive et si profonde soit-elle, va s'affaiblissant par degrés, à mesure que l'on prolonge son séjour à Jérusalem, et que l'on réitère ses visites à l'église de Saint-Sauveur. Vient une heure inévi-

table où le cœur moins impressionné permet à l'esprit de se demander d'une voix calme et sereine si la position locale des stations qu'il a parcourues est véritablement authentique, ou si elle ne serait pas illusoire et factice cette commotion universelle qu'il a ressentie au son de cette parole magique : Ici ! Or, à cette heure décisive d'examen et de discussion, qu'est-ce qui frappe et étonne le premier regard de toute intelligence ! Qu'est-ce qui éveille la défiance et le doute? S'il m'est permis de comparer à mes faibles réflexions celles des pieux pèlerins de la Terre-Sainte, notre surprise à tous quand, cessant de sentir aussi vivement, nous commençons à raisonner, est de voir quelle est la place occupée par l'église de Saint-Sauveur dans la Jérusalem contemporaine.

L'apôtre saint Paul nous enseigne que Jésus fut crucifié hors de la ville. « Les victimes offertes pour l'expiation du péché, nous dit-il, celles dont le pontife porte le sang dans le temple sont immolées hors du camp. Et c'est pour cela que Jésus, mourant pour sanctifier son peuple par les mérites de son sang, souffrit hors de la porte. *Quorum enim animalium infertur sanguis pro peccato in sancta per pontificem, horum corpora cremantur extrà castra* (Levit., XVI, 27). *Propter quod et Jesus, ut sanctificaret per suum sanguinem populum suum extrà portam passus est* (Ep. ad Hæbr., XIII, 12). » De même du Saint-Sépulcre. Dans le lieu où Jésus fut crucifié, nous dit saint Jean, se trouvait un jardin, et dans le jardin était un sépulcre nouveau dans lequel personne encore n'avait été mis. Là, à cause du Parascévé des Juifs et de la proximité du sépulcre, Joseph d'Arimathie et Nicodème ensevelirent

Jésus. *Erat autem in loco ubi crucifixus est hortus, et in horto monumentum novum in quo nondum quisquam positus erat. Ibi ergo propter Parasceven Judæorum et quia juxta erat monumentum, posuerunt Jesum* (Ev. Joan., XIX, 41).

Plein de ces souvenirs évangéliques, le pèlerin qui se dirige pour la première fois vers l'église de Saint-Sauveur, ne s'attend pas à la trouver au dehors de l'enceinte actuelle où il sait d'avance qu'elle est renfermée ; mais il la suppose à un emplacement rapproché de cette enceinte, près de l'une de ses portes, de telle manière que l'aspect seul de cette position lui explique comment s'est opérée, à la reconstruction de Jérusalem, la transition du dehors au dedans. Attente bien légitime, ce semble, et confondue néanmoins jusqu'à déconcerter tout à coup la plus ferme conviction. L'église de Saint-Sauveur, l'église du Calvaire et du Saint-Sépulcre n'est pas bâtie à l'une des extrémités de la nouvelle Jérusalem, à l'ombre de ses remparts et de ses tours ; elle est assise, au contraire, an centre même de la circonférence, comme les Grecs prétendent qu'elle est au centre du monde ; elle se trouve, à peu de chose près, à une égale distance de la porte de Damas au nord et de la porte de Sion au midi, de la mosquée d'Omar à l'est et du nouveau patriarcat latin à l'ouest. Quelle position plus inattendue serait-il possible de lui choisir ! Me blâmerait-on encore de mon premier étonnement, et les pèlerins de la Terre-Sainte me feraient-ils un crime de leur prêter une surprise semblable à la mienne ?

Quel est l'effet le plus ordinaire, disons mieux, l'effet inévitable de cette déception topographique ? Comme

toute impression humaine, cet effet varie selon les dispositions personnelles qu'il rencontre. L'observateur, ainsi trompé dans son attente, est-il semblable à l'homme sage qui a bâti sa demeure sur la pierre ferme, c'est-à-dire sur Jésus-Christ et son Église? Le nuage est balayé des hauteurs du ciel par le souffle impétueux de l'aquilon avec moins de rapidité que le trouble intérieur de ce premier regard n'est dissipé du milieu de cette âme fidèle par l'esprit divin qui habite en elle et la vivifie. L'imposant témoignage de la tradition chrétienne suffit pour lui rendre la douceur de sa paix; elle immole avec joie, sur cet autel, ses répugnances et ses frayeurs, puisant sa force dans les motifs mêmes qui l'ont déconcertée. De loin je ne soupçonnais pas, se dit-elle, que l'église de Saint-Sauveur occupait le lieu où mes yeux la contemplent; mais cette différence entre ma prévision et la réalité confirme ma croyance au lieu de l'affaiblir. Plus cet emplacement répugne par lui-même, plus son authenticité se constate, sans doute, par des marques infaillibles et par des preuves irréfragables. L'invraisemblance locale ressortait à tous les regards; il n'y a qu'une identité surévidente qui ait eu la puissance d'en triompher. Ainsi raisonne le juste qui vit de la foi, et, disons-le sans crainte, la logique de nos philosophes anciens ou modernes est-elle aussi rationnelle dans ses prémisses et aussi rigoureuse dans ses conclusions!

Mais la Jérusalem du XIXe siècle, pas plus que celle des siècles antérieurs, ne voit venir uniquement dans ses murs les héritiers de la foi apostolique, ceux qui disent à Jésus-Christ enseignant par la tradition de l'Église :

Nous savons que vous êtes la vérité même et que le mensonge n'est pas en vous. Elle reçoit aussi des enfants de l'incrédulité qui oublient sur les ruines de l'infidèle Sion que la foi est la sœur inséparable de la raison, et qu'elle a sa part de l'héritage paternel, dans le royaume de la vérité. Pour ces esprits licencieux et obstinés à ne pas croire, la position topographique de l'église de Saint-Sauveur est un témoignage d'inauthenticité tellement avéré et péremptoire que nulle certitude historique ne saurait le contrebalancer.

Cette dernière appréciation paraît peut-être inapplicable à l'époque actuelle. Le passager qui dort d'un paisible sommeil se doute-t-il des fureurs de la tempête et des périls du navire? Ainsi il en est qui se persuadent que la question des Saints-Lieux est vidée de nos jours, et que leur authenticité est pleinement victorieuse et triomphante. Qu'ils se réveillent de leur sommeil, ces optimistes contemporains, qu'ils sortent de leur trompeuse confiance, qu'ils se mettent en face de la réalité, qu'ils écoutent et regardent! Sans parler de l'anti-évangéliste de l'année 1863 qui plaide le pour et le contre, voici un adversaire qui n'a sans doute qu'une médiocre importance par lui-même, si on remonte à l'époque où il publia sa thèse ; mais sa voix protestante est l'organe et l'écho d'une nombreuse opposition protestante, et c'est pour cela que souvent, dans ce livre, je citerai ses paroles avec celles de MM. Joanne et Isambert, deux autres disciples du docteur Robinson. « Ceux, dit M. A. Coquerel dans sa *Topographie de Jérusalem au temps de Jésus-Christ*, ceux qui ont fait croire à Hélène qu'ils ont

retrouvé Golgotha et le sépulcre de Jésus-Christ ont commis une faute si grossière qu'elle semble le résultat de cette sorte de fatalité, de cette punition providentielle qui fait tomber le trompeur dans son propre piége. L'Evangile ne dit qu'une chose du Calvaire : c'est qu'il était hors de la ville. Les malencontreux inventeurs du Saint-Sépulcre l'ont mis dans l'intérieur et si avant, que, malgré les efforts multipliés des savants et des croyants, il est impossible d'admettre que l'enceinte fût assez étroite pour exclure ce lieu (p. 132). » Devant ce langage aussi dur dans la forme que dans la pensée, le lecteur comprend, sans qu'il soit nécessaire de produire d'autres citations, que je n'exagère pas les suites funestes de la position topographique des Saints-Lieux sur les intelligences superbes et ennemies de la tradition. Telle est donc la division intellectuelle de foi et d'incrédulité qui s'opère, chaque jour, dans la basilique de Jérusalem. Comme Jésus-Christ lui-même, elle est un signe perpétuel de contradiction, établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs en Israël. De deux voyageurs qui montent ensemble à ce divin sanctuaire, l'un retourne plus fermement pénétré dans toute son âme de la certitude de son authenticité ; et l'autre, révolté jusqu'au fond de ses entrailles contre les *malencontreux inventeurs de cette fraude pieuse*.

La cause de l'identité du Calvaire et du Saint-Sépulcre a-t-elle manqué de généreux et éloquents défenseurs contre les attaques des champions de l'incrédulité ? Non, mille fois non : Cette levée en masse de boucliers que l'année 1863 fut étonnée et ravie

de voir, quand un nouveau Judas livrait encore la sainteté même entre les mains de l'iniquité, s'est toujours vue avec le même élan et le même concert, et se verra toujours jusqu'à la consommation des siècles. Qu'il paraisse, n'importe à quelle heure, n'importe sur quel point et avec quelles armes, un enfant de Bélial qui cherche à faire prévaloir les ténèbres sur la lumière! Mille soldats du bon combat de Jésus-Christ se présenteront à sa gauche, dix mille à sa droite; et bientôt se dressera de toutes parts une barrière infranchissable contre laquelle les efforts ennemis iront se briser comme l'écume contre le roc. De même, les défenseurs des Lieux-Saints forment une milice innombrable, animée du dévoûment le plus héroïque, revêtue de l'impénétrable bouclier de la foi, armée d'une parole plus étincelante que le glaive. Toutefois, il est une question que je pose à regret, parce qu'il va sembler que je me constitue l'accusateur de mes maîtres et de mes pères ; mais elle se poserait d'elle-même, bon gré, mal gré, nonobstant mon silence le plus absolu. La polémique chrétienne, dans la cause du Calvaire et du Saint-Sépulcre, a-t-elle toute l'extension qu'il lui faudrait? N'offre-t-elle pas au contraire une lacune fâcheuse et regrettable? Si nous fixons nos regards sur les œuvres de nos adversaires, nous voyons qu'elles embrassent toujours un double objet, la ruine de la tradition chrétienne et la restauration de la topographie de l'ancienne Jérusalem; il ne leur suffit pas d'entasser contre nous des montagnes d'objections historiques ; ils y ajoutent, pour assurer leur triomphe, d'autres montagnes plus écrasantes encore d'objections

topographiques. « Je crois en avoir dit assez, conclut M. A. Coquerel en se résumant, pour montrer que, si les preuves historiques pèchent par la base, les objections topographiques sont insurmontables, et que l'authenticité du Saint-Sépulcre et du lieu de la crucifixion n'est plus soutenable. » (P. 134.) Ce double objet se retrouve-t-il dans les œuvres des défenseurs des Saints-Lieux. Repoussent-ils, d'une commune vigueur, ces deux sortes d'objections ? Je vois avec bonheur, je vois avec enthousiasme, dans leurs livres, une vaste et profonde érudition à l'endroit des preuves historiques de la tradition chrétienne ; c'est mensongèrement que nos ennemis les accusent de pécher par la base. Ces preuves commencent à la mort et à la résurrection de Jésus-Christ, se suivent, se soutiennent, se développent, arrivent grandissantes jusqu'à notre époque, semblables à un fleuve majestueux dont le cours, déjà imposant à sa source, ne s'interrompt jamais dans sa marche, quelle que soit sa longueur, et prend des proportions toujours plus vastes et plus profondes, à mesure qu'il s'avance vers l'Océan. Quant à la réponse aux objections topographiques et à la conciliation de l'emplacement des Saints-Lieux avec les diverses parties de l'ancienne Jérusalem, je ne sache pas qu'il ait paru jusqu'à ce jour un seul livre qui s'en occupe d'une manière spéciale et approfondie. Entendez l'illustre auteur des *Martyrs*. « J'ai dit que je me proposais d'examiner, dans ce second mémoire, l'authenticité des traditions chrétiennes. Les traditions de la Terre-Sainte tirent leur certitude de trois sources : de l'histoire, de la religion, des lieux ou des localités. »

Cette dernière considération amènera-t-elle quelques bonnes paroles, telles que le roi des écrivains de ce siècle savait en dire, sur l'emplacement du Golgotha par rapport aux anciennes collines de Jérusalem ? Non; Châteaubriand se borne à ce seul mot : « Le théâtre de la Passion, à l'étendre depuis la montagne des Oliviers jusqu'au Calvaire, n'occupe pas plus d'une lieue de terrain, et voyez que de choses faciles à signaler dans ce petit espace ? » Et, chose que je crois incontestable, Châteaubriand a fait école sur ce point ; tous les écrivains religieux se sont montrés ses fidèles disciples, commentant la parole du maître, mais ne sortant pas du cercle traditionnel où il s'était circonscrit. D'où vient donc que, depuis tant de siècles de croisades littéraires, nulle plume catholique ne se soit encore décidée à combattre sur le terrain topographique ? Ni le zèle, ni la science, ni le courage, ni l'occasion n'ont fait défaut ; comment expliquer cet accord unanime à n'opposer que le témoignage de la tradition contre des difficultés locales proclamées insolubles ? Cette tactique invariable ne se conçoit qu'avec une confiance absolue dans l'efficacité des preuves testimoniales. Ou bien les défenseurs des Lieux-Saints se persuadent que les attaques de l'opposition se trouvent mises à néant par les arguments historiques ; ou bien, s'ils tiennent compte de ces différences locales, ils appliquent ici le principe si connu qui fait loi dans toutes les branches des connaissances humaines : qu'une objection, même irrésolue, n'infirme en rien une vérité d'ailleurs clairement établie par le genre de preuves qui lui conviennent.

Rien de plus rationnel en théorie que cette double confiance ; mais les résultats de chaque jour nous montrent qu'elle est pleine de périls pour les intelligences et pour les Lieux-Saints, et qu'elle fournit à nos adversaires un prétexte spécieux de se prévaloir contre nous de la force de leur opposition. Périls pour les intelligences : heureuses sans doute celles qui arrivent de prime abord dans le camp de la tradition réglé sur cet ordre du jour ; leur conviction est pleine et entière, elles goûtent en assurance les douceurs de la paix, et ne soupçonnent pas même l'existence d'une armée ennemie. Mais les pauvres intelligences qui tombent, à leur début, dans le camp du protestantisme ! Qui leur vient en aide ? Qui répand un peu de jour sur la nuit où elles sont plongées ? Voyant, comme on le leur montre, des objections victorieuses laissées sans réponse, elles s'applaudissent d'avoir choisi la bonne part, et elles jettent l'insulte à pleines mains sur notre crédulité et nos superstitions. Périls pour les Saints-Lieux : ils ne peuvent pas être authentiques traditionnellement et inauthentiques topographiquement. Il faut qu'ils soient à leur véritable place sous tous les rapports et à tous les points de vue. Sans cela, ils ne sont rien, et rien ne leur vaut. Passer condamnation sur l'impossibilité physique, c'est anéantir la certitude morale ; c'est se convaincre par son propre silence qu'on est apôtre de l'erreur : car la vérité, comme le bien, doit être sans tache ; un seul défaut suffit pour la déparer et la perdre : *Bonum ex integra causa, malum ex quocumque defectu*. Et quel triomphe pour nos ennemis de nous voir protéger seulement

l'une de nos deux ailes, et laisser l'autre à découvert et sans défense! L'aveu d'une défaite consommée ne leur inspirerait pas plus de jactance et de dédain que cette manœuvre incomplète. Malgré moi, mon esprit me transporte dans la vallée du Térébinthe, aux jours où le superbe Goliath insultait l'armée d'Israël et s'enorgueillissait de son incomparable valeur.

Seigneur, Dieu des sciences et des vertus, envoyez un nouveau David qui se prenne corps à corps avec l'altier Philistin, le renverse, lui tranche la tête et décide l'armée de vos combattants à sortir de ses redoutes, à poursuivre l'ennemi et à confondre son audace! En attendant que le Seigneur envoie celui qu'il doit envoyer, je viens essayer de préparer les voies devant sa face. Comment ai-je été conduit, moi, le moindre de tous mes frères, à commencer une guerre offensive que les forts d'Israël ne jugent pas à propos d'entreprendre? Le profond sentiment de mon insuffisance me fait un devoir de le manifester, quelque répugnance que j'éprouve à parler d'un singulier épisode de mon séjour à Jérusalem.

Un soir, environ une heure avant le coucher du soleil, je me dirigeais vers la porte de Jaffa, et j'allais faire le tour de l'enceinte actuelle de Jérusalem, du côté du nord-ouest, dans l'intention d'examiner s'il reste quelque trace des murs antérieurs. Devant moi passe un personnage d'une haute stature et d'une mise élégante qui daigne m'accorder un salut presque respectueux. Il faut se trouver à mille lieues de la France et en pleine barbarie pour être surpris, aussi agréablement que je le fu alors, d'un acte de simple politesse. Après avoir rendu

honneur pour honneur, je m'avance vers ce personnage si heureusement exceptionnel dans ces régions abruties par l'islamisme, et je lui demande à quelle heure se ferment les portes de la ville. — Au coucher du soleil, me répond-il en français, mais avec un accent anglais fortement sensible, et il ajouta : Mon Père n'est pas de résidence à Jérusalem ? — Je n'y suis qu'en pèlerinage et pour un mois seulement. — Si votre excursion de ce soir est longue, il est à craindre que vous ne soyez pas rentré avant la nuit. — Je vais faire simplement le tour des remparts, et, quand je verrai le soleil sur le point de disparaître, je rentrerai dans la ville par la porte la plus rapprochée. — Cette promenade n'a rien d'attrayant. — Monsieur est d'une grande indulgence pour les alentours de Jérusalem ; leurs tristesses surpassent celles de la ville, et l'on appréhende de s'aventurer seul au milieu de cette désolation. Mais ce circuit me donnera peut-être quelques éclaircissements sur une question qui me préoccupe depuis mon arrivée dans Jérusalem.— Pourrais-je savoir quelle est cette question ?— Je suis heureux de votre désir ; et j'y réponds en toute simplicité, dans l'espoir que vos connaissances sur ce point me seront d'un grand secours. Cette question est celle de la direction des anciens murs. — A ceci, je dois vous répondre, mon Père, que le mur actuel, dans cette partie nord-ouest, remonte à David ou tout au moins à Salomon, son fils, quant à sa position, à sa marche et même à quelques-unes de ses parties. Cette haute antiquité s'atteste elle-même par les pierres à bossage que vous rencontrerez sur toute la longueur, plus particu-

lièrement près de la porte de Damas. — J'accepterais avec une vive reconnaissance l'explication que Monsieur vient de m'indiquer, si elle n'avait pour conséquence... — Quoi donc ? je vous prie. — La négation de l'authenticité du Calvaire et du Saint-Sépulcre. — Croyez-vous encore à cette authenticité ? — Oui, j'y crois, et il me semble impossible qu'on en doute. — Vous n'avez donc pas lu Robinson ? — Non, Monsieur. — Je le regrette vivement pour vous. Robinson a démontré cette inauthenticité d'une manière tellement décisive et palpable qu'on ne parviendra jamais à le réfuter. J'ai lu en particulier les réponses que Mgr Mislin a essayé de faire ; elles m'ont paru pitoyables.

La politesse exquise de ce personnage, au moment de notre rencontre fortuite, était loin de me faire pressentir le ton magistral et cassant de ces dernières paroles. Mon désappointement fut extrême. Je me gardai bien néanmoins de rompre avec cet honorable interlocuteur ; je suis trop habitué à respecter toutes les convictions sincères, et à recevoir des agressions de l'erreur le mot d'ordre qu'elles contiennent pour la défense de la vérité. Je laissai rouler la conversation sur des sujets insignifiants jusqu'au moment où ce personnage inconnu, qui avait suivi le même chemin que moi, se tourna vers la gauche pour se rendre à l'hôtellerie russe. Alors je le remerciai de ce qu'il avait bien voulu me faire connaître les sentiments de Robinson sur le Calvaire et le Saint-Sépulcre, et j'ajoutai : Ce que vous venez de m'apprendre est un nouveau motif pour moi de procéder sérieusement à l'inspection des lieux. De

cette manière je serai mieux en mesure d'apprécier la force des démonstrations et la faiblesse des réponses. Langage bien simple et bien naturel qui toucha le cœur de cet adversaire des Lieux-Saints. Renonçant à la visite qu'il allait faire au consul de Russie, il m'accompagna dans cette excursion qui finit après le coucher du soleil; et la haute position de mon guide ne fut pas inutile pour nous ménager, à cette heure tardive, l'ouverture de la porte Saint-Étienne. Comme il n'y a pas de crépuscule à Jérusalem, et que la nuit survient, sitôt le soleil disparu, M*** me reconduisit jusqu'à la porte de la *Casa Nuova*, de peur que je ne m'égarasse avec l'obscurité dans le dédale des rues étroites et brisées qu'il me fallait parcourir. Pendant cette promenade, son dogmatisme, à l'endroit de l'antiquité du mur actuel, avait été fortement ébranlé par l'observation que nous avions faite ensemble de la largeur des joints entre chaque assise. Les pierres avec leur bossage peuvent bien être salomoniennes; mais leur pose est visiblement d'une date récente. On ne distingue pas les assises dans les constructions qui appartiennent au fondateur du temple de Jérusalem: ici, au contraire, les pierres sont tellement béantes entre elles qu'on peut y introduire la main. Inutile d'ajouter que ma croyance à l'identité des Saints-Lieux ne ressentit d'autre secousse que celle du désir de connaître Robinson et ses arguments *insolubles*.

Après le départ du mystérieux inconnu qui représentait, ainsi que je le sus plus tard, le drapeau des États-Unis, je regagnai, en toute hâte, ma cellule de la *Casa Nuova;* et mon premier soin fut de consulter l'*Itinéraire*

de l'Orient que j'avais négligé d'ouvrir, depuis que j'étais à Jérusalem. Ce livre m'apprit bientôt ce que je m'étais abstenu de demander à l'admirateur passionné du docteur Robinson et au contempteur de Mgr Mislin; j'y vis quelle était la nature des objections du principal adversaire des Saints-Lieux, et quelle était l'autorité historique sur laquelle il fait reposer son système antichrétien. Une fois éclairé sur ces deux points, je partageai tout le reste de mon séjour à Jérusalem jusqu'à mon départ pour Nazareth et Tibériade, entre l'étude des *Antiquités judaïques* et *de la Guerre des Juifs* et la visite de tous les lieux qui se rattachent de près ou de loin à la question des Saints-Lieux. Mon but, dans ce double travail, était de m'assurer pour ma satisfaction personnelle: 1° Si les arguments du docteur Robinson avaient toute la valeur démonstrative que leur attribuait M. le consul des États-Unis; 2° si sa topographie de l'ancienne Jérusalem était réellement fondée sur le témoignage de Flavius Josèphe. Cette œuvre de vérification me prit trois semaines environ, et j'y aurais employé, à mon retour de Caïpha, je ne sais quel autre laps de temps, si la mer, toujours agitée en hiver sur les côtes de la Syrie, m'avait permis de redescendre à Jaffa et de retourner à Jérusalem. Pour avoir mouillé quelques instants, le vaisseau autrichien sur lequel j'étais monté, perdit l'une de ses ancres, et le capitaine se vit obligé de gagner le large et de pousser vers l'Égypte.

Quel fut le résultat de ces longues séances d'étude et de ces pénibles excursions sur la valeur intrinsèque des assertions du docteur américain? Mon opinion person-

nelle sur ces objections topographiques, Dieu m'est témoin que je me résous à la formuler, non par complaisance pour un système que je condamne et que je réprouve, mais uniquement dans l'intérêt de la vérité et des Saints-Lieux. A mon avis, M. le consul des États-Unis ne commettait aucune exagération lorsqu'il m'affirmait que les arguments du professeur de New-York étaient insolubles (d'après sa topographie). Il ne rendait pas justice à Mgr Mislin qui n'a pas voulu faire une œuvre de réfutation, et qui s'est contenté de reproduire les preuves traditionnelles et archéologiques; mais son admiration pour les attaques de notre adversaire est d'autant plus excusable que ces sophismes sont restés sans réponse, et ne peuvent en avoir une, tant qu'on adoptera ce plan de Jérusalem au temps de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ce n'est ni par entraînement ni par irréflexion que je suis arrivé à partager une opinion qui m'avait, au premier abord, révolté si vivement. Je n'ai cédé qu'à l'évidence la plus impérieuse de toutes, c'est-à-dire à l'évidence physique. Si elle n'a pas frappé au même degré mes prédécesseurs dans le pèlerinage de la Terre-Sainte, la cause en est assurément que leur attention ne s'est point dirigée sur elle, et qu'elle a été saintement absorbée par les souvenirs de la Passion et du triomphe de Jésus-Christ. Sans le hasard providentiel qui m'a mis sur cette voie, je ne l'aurais pas mieux aperçue qu'eux, et je ne crois pas être téméraire en me persuadant que, à ma place, eux aussi seraient subjugués par la conviction qui me domine à cette heure.

Dans la suite de ces quelques pages, j'indiquerai ces

arguments insolubles, et l'on pourra statuer en dernier ressort si ce titre leur convient ou non. Qu'il me suffise de rappeler en ce moment les paroles déjà citées de M. A. Coquerel ; elles résument la thèse du docteur Robinson : « Les malencontreux inventeurs du Saint-Sépulcre l'ont mis dans l'intérieur de la ville et si avant, que, malgré les efforts répétés des savants et des croyants, il est impossible d'admettre que l'enceinte fût assez étroite pour exclure ce lieu. » Ce qui veut dire, en appelant chaque lieu par son nom : entre l'emplacement de l'ancien temple à l'est et celui de l'église de Saint-Sauveur à l'ouest, il ne reste qu'un espace physiquement insuffisant pour avoir pu contenir, au temps de Notre-Seigneur, la seconde partie de Jérusalem, la ville basse ou le mont Acra. Cette insuffisance n'est pas discutable ; un décamètre en décide sans appel.

Plus je reconnaissais, en mesurant cet espace, qu'il est impossible de concilier l'identité du Calvaire et du Saint Sépulcre avec le système qui place le mont Acra de Josèphe au nord de Sion et à l'ouest du temple, plus j'étais avide et impatient de savoir si la topographie de l'ancienne Jérusalem au nom de laquelle on proclamait de la sorte l'inauthenticité des Saints-Lieux, si cette topographie était véritablement fondée sur le témoignage de l'historien juif. Je lus et relus dans ce dessein tous les passages des *Antiquités* et de la *Guerre* des Juifs qui concernent la position de Jérusalem depuis sa fondation jusqu'à sa ruine. Nouvelles investigations dont le résultat fut bien différent de celui qui nous est annoncé par les adversaires des Saints-Lieux. Ce système du docteur Ro-

binson aux apparences si formidables et si foudroyantes, je le vis, quand je sondai ses preuves, dénué de tout appui, de toute consistance, et répudié dans chacune de ses assertions par l'autorité souveraine de celui en qui seul reposent toutes ses espérances. Et à la place de ce vain fantôme survint une topographie que je ne connaissais pas, dont je ne soupçonnais ni l'existence ni la possibilité, sur le front de laquelle je crus lire ces trois mots : *Hoc signo vince :* Vainquez par ce signe.

M'était-il permis de garder sous le boisseau ce plan lumineux de l'ancienne Jérusalem si décisif contre le système de Robinson et si favorable à la tradition chrétienne! Alors seulement, je commençai à entrevoir que le Dieu qui dispose des moindres circonstances comme des plus vastes événements, m'appelait peut-être, ouvrier de la onzième heure, à faire connaître la véritable Jérusalem du temps de Jésus-Christ, et la conciliation de ses difficultés locales avec les enseignements évangéliques. Ému et troublé jusqu'au fond des entrailles à la pensée de ce nouvel apostolat, je dis à Dieu dans la simplicité de mon âme : Je ne suis qu'ignorance, je ne sais ni parler ni écrire, et mon âge n'est plus celui où l'on apprend ces choses. Cependant que votre volonté soit faite et non la mienne; je ne récuse pas le travail que cette mission va m'imposer : soyez ma lumière et ma force; opérez en moi le vouloir et le faire.

Telle est l'origine de ce livre, et tel en est le but. Sachant que toute opinion individuelle n'est rien et qu'il est écrit : *malheur à celui qui est seul*, je me hâtai, avant de mettre la main à l'œuvre, de soumettre à l'éminente décision de

Mgr de Valerga, patriarche de Jérusalem, le plan de cette ville qui venait de m'apparaître par la lecture de Josèphe et par le commentaire des lieux. Le vénérable et savant patriarche loua beaucoup mon projet au point de vue de ses avantages pour l'authenticité des Saints-Lieux ; mais il craignit d'abord que je ne fusse trop exclusif au point de vue topographique. Sa judicieuse appréhension ne se rassura qu'après s'être rendu compte par elle-même, sur mes explications, que je ne faisais subir aucun amoindrissement à la Jérusalem vulgairement admise. Après ce jugement, je sollicitai celui du consul général français. M. Edmond de Barrère, ce pieux et loyal chevalier moderne, qui sait si bien unir les mœurs chrétiennes et hospitalières du moyen âge à la science et à la diplomatie du XIX[e] siècle, était sur un terrain favori et connu. Il poussa la complaisance envers mon projet pieux jusqu'à visiter avec moi, sous les ardeurs d'un soleil de midi, tout le vaste espace qui s'étend au sud de la Jérusalem actuelle jusqu'à la fontaine de Siloé. Cette seconde appréciation fut également, en partie, encourageante, et, en partie, dubitative. Mais les observations de M. le consul général ne ressemblaient en rien à celles de Mgr le patriarche : elles ne portaient que sur la traduction de Josèphe. Bien des fois, pendant mon séjour à Jérusalem, j'avais entendu parler des vastes et profondes connaissances archéologiques de M. Rosen, consul de Prusse. Afin d'avoir une troisième appréciation d'autant moins suspecte qu'elle allait émaner d'une bouche protestante, je me présentai chez cet honorable consul. Je fus heureux de trouver chez lui une médiocre

estime des œuvres de Robinson, et une conviction tout aussi ferme que la nôtre de l'authenticité du Calvaire et du Saint-Sépulcre. M. Rosen approuva sans réserve ma topographie de l'ancienne Jérusalem ; mais je dois avouer que le savant archéologue s'appliqua davantage, pendant ma longue visite, à m'exposer ses aperçus sur l'histoire de l'archéologie, et en particulier de la voûte, qu'à former un jugement définitif sur mon commentaire de la *Description de Jérusalem.* Je regrette vivement d'avoir attendu l'avant-veille de mon départ, pour nouer ces dernières relations. M. Rosen est un de ces hommes d'élite auprès desquels on se trouve à l'aise, et on s'instruit toujours.

Au jugement des vivants je voulus ajouter celui des morts. A Rome, pendant le mois de janvier 1865, je feuilletai tous les ouvrages où je pouvais trouver quelque rayon de lumière sur la Jérusalem ancienne. Mais ce fut en vain que je cherchai un témoignage qui pût me servir de flambeau et de guide. Les auteurs que je consultai se sont laissé dominer par les récits des divers pèlerins ou par ceux des drogmans, et aucun d'eux n'a médité les écrits de l'historien juif. Sous le poids de cette écrasante déception, j'aurais volontiers brisé ma plume, et jeté mes notes au feu, si la Providence n'eût contre-balancé mon accablement par de douces et nombreuses paroles de consolation et d'encouragement. Ce sont ces voix pour la plupart inconnues au monde, mais dont les décisions sont des oracles de sagesse et de lumière, qui m'ont soutenu dans mes défaillances, et vivement engagé à écrire et à éditer les pages qui suivent. Mes cour-

ses apostoliques auxquelles j'ai dû toujours accorder la préférence, ont retardé mon travail jusqu'à ce jour, et j'en bénis le Seigneur. Un long sursis de vingt mois m'a valu de scruter, sous toutes ses faces et à diverses reprises, le système de conciliation que je propose entre l'authenticité du Calvaire et la topographie de l'ancienne Jérusalem.

Il serait inutile d'exposer l'ordre et la division de ce livre. Son extrême simplicité, malgré la surcharge des deux derniers chapitres, permet à toute intelligence de l'embrasser d'un regard. C'est au nom de Josèphe que Robinson et ses disciples récusent les preuves traditionnelles des Saints-Lieux, et assignent à Jérusalem le monticule de l'église de Sainte-Hélène. Je viens essayer de les convaincre par le témoignage de cet historien, en même temps que par l'autorité de la Bible. Et que l'on veuille bien l'observer : ce livre présente une triple garantie qui ne se rencontre probablement pas dans les écrits de nos adversaires. Plusieurs d'entre eux ne connaissent la topographie de Josèphe que par l'ouvrage du docteur Robinson; d'autres n'ont pas visité Jérusalem et les diverses parties de cette ville mentionnées par Josèphe; Robinson lui-même, assurément, n'a pas combiné ensemble et sur place les textes des *Antiquités* et de la *Guerre* des Juifs avec la disposition des lieux. Et moi, par la grâce de Dieu qui s'est servi, à mon insu, de l'impulsion de M. le consul des États-Unis, j'ai consacré à ces trois choses de longs jours d'étude et d'excursion, bravant à cette œuvre les ennemis de ma cellule de la *Casa Nuova*, le poids de la chaleur et de la

poussière autour des murs de Jérusalem, l'infection des lépreux non loin de la porte de Sion, et les pierres qui m'ont assailli sur la porte de Damas. Si je parviens à prouver que le seul témoin invoqué contre nous est pour nous, tout levain d'opposition sera purifié, la tradition chrétienne demeurera dans la paisible possession de sa croyance, et la cause de l'authenticité des Saints-Lieux doit être gagnée pour toujours : *Causa finita est.*

L'auteur de la *Vie de Jésus* a imaginé une singulière manière d'écrire son anti-évangile. « Le plan suivi dans cette histoire, nous dit-il (introd., p. VI), a empêché d'introduire dans le texte de longues dissertations critiques sur les points controversés. Un système continu de notes met le lecteur à même de vérifier d'après les sources toutes les propositions du texte. Dans ces notes, on s'est borné strictement aux citations de première main, je veux dire à l'indication des passages originaux sur lesquels chaque citation ou chaque conjecture s'appuie. » Ce système favori de M. E. Renan offre, pour l'esclave de la forme, l'incontestable avantage de garder toujours la sienne, sans la barioler par autant de nuances de style souvent disparates que l'on aurait de citations à faire. Quant au fond, celui qui veut mentir et calomnier se ménage, par ce système, une pleine latitude pour se permettre *une part de divination et de conjecture ; pour se laisser guider par la raison d'art, par le tact exquis de Gœthe ; pour combiner les textes d'une façon qui constitue un récit logique, vraisemblable, où rien ne détonne ; pour interpréter ces textes avec goût, et les solliciter doucement à se rapprocher et à fournir un ensemble où toutes les*

données soient heureusement fondues, en un mot, pour créer un roman dans le genre de ceux de M. A. Dumas, avec une impiété satanique de plus, quand l'apostasie applique ce procédé à la contrefaçon de la vie d'un Dieu. Mais combien la méthode des citations, telle qu'on l'a toujours pratiquée, hormis dans la *Vie de Jésus*, est-elle plus sûre pour nous conduire à la connaissance de la vérité, plus infaillible et plus forte pour gagner les esprits et les cœurs ! Que de fois la reproduction d'un texte modifie un premier aperçu, et oblige à de nouvelles recherches ! Que de fois aussi elle découvre soudainement un vaste horizon ravissant de grâce et de lumière, là où notre regard assombri n'entrevoyait que les ténèbres et l'abîme! Jamais assurément l'anti-évangéliste de 1863 n'aurait écrit cet infâme libelle, s'il eût transcrit les propres paroles des Évangélistes à la suite les unes des autres, au lieu de les indiquer à tout hasard par son système continu de notes.

Cette expérience tristement célèbre, ces suites lamentables d'une innovation perfide et hypocrite, suffiraient sans doute pour m'obtenir grâce auprès des lecteurs sur les longues citations que je mets sous leurs yeux, s'ils n'étaient pleinement convaincus d'avance qu'il est juste et loyal de reproduire les documents originaux. Ici nul renvoi, nulle réticence; partout les textes sur lesquels je m'appuie : d'abord ceux de la Bible, et puis ceux de Josèphe, etc.; partout aussi les objections littérales des adversaires des Saints-Lieux. On m'accusera peut-être de tomber d'un excès dans un autre, et d'intercaler des passages sans intérêt et sans résultat. Mais, pourvu que

l'authenticité du Calvaire et du Saint-Sépulcre ressorte avec une nouvelle énergie de cette surabondance de citations favorables ou hostiles, je suis prêt à passer condamnation sur toutes les critiques de détail qui me seront adressées : mon but n'est pas de faire entendre le langage persuasif de l'éloquence humaine, mais de rendre témoignage à la vérité dans l'esprit et la force que je puis mettre à son service : *Sermo meus non in persuasibilibus humanæ sapientiæ, verbis, sed in ostensione spiritûs et virtutis* (I Cor., II, 4).

CHAPITRE PREMIER

TOPOGRAPHIE ACTUELLE DE JÉRUSALEM

Aspect extérieur de la Jérusalem moderne. — Mur d'enceinte. — Aspect intérieur. — Rues principales. — Accidents de terrain. — Vallées et montagnes environnantes.

La topographie actuelle de Jérusalem est d'un grand secours pour connaître cette ville ingrate et perverse qui a vu, d'un regard si dédaigneux, Jésus-Christ enseigner sur le mont Moria, instituer le sacrement de son amour sur le mont Sion, et expirer sur le Golgotha. Plusieurs parties de la Jérusalem moderne portent, du moins dans notre langue *biblique*, le même nom qu'elles avaient dans la plus haute antiquité ; elles occupent la même place et conservent quelque chose de leur première configuration. Les connaître, c'est se familiariser avec l'étendue de la cité de David qui se trouvait comprise sous ces immuables dénominations ; c'est posséder en même temps, à l'égard des parties en litige , l'immense avantage de se rendre compte des difficultés locales et des solutions qu'on propose. A ceux qui n'ont pas fait le pèlerinage de la Terre-Sainte, il ne manque plus que la connaissance des accidents et des inégalités du plateau sur lequel Jérusalem est assise ; mais cette suprême science ne s'acquiert qu'en se transportant sur les lieux ; et jamais ni aucune

description, ni aucune carte, ni aucun plan en relief ne donneraient une idée suffisante de ces mouvements de terrain qui prennent toutes les formes, et n'ont entre eux aucune délimitation nettement accusée.

A côté de ces secours de la topographie actuelle de Jérusalem pour arriver à rétablir la topographie ancienne, se rencontrent de nombreux écueils qui doivent éveiller nos alarmes et notre défiance. Si vous exagérez les ressemblances du présent avec le passé, si vou oubliez que l'antique Solyme s'étendait beaucoup plus au midi, et que l'Œlia de l'empereur Adrien, en grande partie reconstruite par les fils du Calvaire, se porta vers le nord, vous ruinez sans ressource l'authenticité des Saints-Lieux, malgré toutes vos réserves et vos professions de foi. Comment est-il possible, vous diront leurs adversaires, que le même emplacement qui était au dehors, soit aujourd'hui le point central d'une surface si médiocre en elle-même et circonscrite extérieurement par trois ravins infranchissables ! Problème insoluble à jamais pour ceux qui admettent une position identique et qui négligent de saisir et d'indiquer les différences rigoureusement exigées par l'étroitesse de l'espace et par les besoins de la population.

Aussi nul doute que la source la plus fatale de tant de fausses descriptions de l'ancienne Jérusalem, et de nos malheureuses dissidences sur l'emplacement du Calvaire et du Saint-Sépulcre, ne vienne d'une connaissance imparfaite de la Jérusalem contemporaine. La plupart des écrivains qui adoptent tel ou tel plan ne savent que ce qu'ils ont lu dans les ouvrages de leurs devanciers. Parmi

ceux qui ont fait le voyage d'outre-mer, combien qui n'ont pas vu par leurs propres yeux, mais par ceux d'une engeance routinière de drogmans et de guides ! Combien d'autres imitent la conduite de celui qui se regarde un instant dans un miroir, et oublie aussitôt les traits de son visage ! Déja si porté à papillonner au sein de ses affaires, l'homme a une mobilité bien plus grande en voyage. Il faudrait qu'il se fasse une violence de chaque instant pour tout observer, tout approfondir. Il recule devant le joug, et il se dit : je ne verrais pas mieux que ceux-ci et ceux-là : adoptons la topographie qui s'harmonise avec ma foi catholique ou bien avec mon rationalisme antichrétien. Afin de prémunir le lecteur contre les dangers inévitables d'un demi-savoir, je vais essayer de faire passer dans son esprit le tableau de la Jérusalem moderne, telle que je la contemple en ce moment par mes souvenirs d'un mois entier de séjour et d'examen.

Date qui ne s'effacera jamais de ma mémoire ! C'est le jour de Sainte-Thérèse, le 15 octobre 1864, que je m'acheminais vers Jérusalem, sur une humble monture (1). J'étais parti de Ramlet, à quatre heures du matin, en compagnie de plusieurs pèlerins français et étrangers. Après la halte obligée du village de Jérémie, nommé maintenant Abou-Gosh, comme nous n'étions plus rete-

(1) L'approche du prince Joachim Murat, de son épouse et de sa fille faisait croire aux habitants de Jaffa qu'ils loueraient leurs chevaux à des prix fabuleux; on dédaigna nos demandes, que nous n'adressions, au reste, qu'en hésitant, de peur d'être regardés comme des concurrents audacieux et rebelles.

nus ensemble ni par la crainte d'être attaqués ni par l'attrait de la collation du matin, la débandade s'était mise parmi nous, les uns se précipitant au galop, les autres ne marchant qu'au pas ordinaire. Sur le dernier plateau que nous avions à parcourir pour arriver au terme de notre course et de nos vœux, j'étais à une distance à peu près égale des impétueux et des retardataires, et mes regards interrogeaient vainement l'extrémité de l'horizon, depuis une demi-heure. Ils n'apercevaient qu'une terre rougeâtre, hérissée de cailloux sans nombre sur lesquels un soleil de feu lançait ses rayons, comme le serpent agite son dard. Il est vrai que je fixais le *Sud-Est*, oubliant, dans mon anxiété, les détours incessants d'une route de montées et de descentes. Dois-je à cette fausse direction de mes yeux un retard accidentel à découvrir Jérusalem, ou bien ce retard est-il la conséquence forcée de la position de cette ville ? De ces deux explications, j'ignore quelle est la bonne. Toujours est-il que j'étais près du seul mur que l'on rencontre sur ce plateau, et qui entoure un petit champ de figuiers et d'oliviers, lorsque je vis, pour la première fois, du côté du *Nord-Est*, apparaître au-dessus de l'inclinaison du sol qui semblait vouloir me la cacher encore, lorsque je vis, dis-je, apparaître Jérusalem. A cette vue qui a je ne sais quoi de soudain, malgré la longueur de notre recherche, mes yeux se voilèrent de larmes, mes mains s'affaissèrent et se joignirent et je m'écriai en sanglotant : La voila donc, la Cité déicide ! J'essayai de descendre à terre pour me prosterner et prier à deux genoux selon la louable pratique de tous les pèlerins ; je n'en eus pas la force ;

l'idée du Calvaire me tenait dans un abattement universel ; mes pensées, mes sentiments, mes paroles se concentraient sur la Croix où Jésus, mon divin Sauveur, était mort pour la vie de nos âmes ; il me semblait la voir, cette croix de douleur et d'abjection, à l'ombre de la coupole du Saint-Sépulcre ; je ne pouvais me lasser de redire avec une émotion croissante : Salut, ô Croix, mon unique espérance ; dans ces jours de ma visitation, augmentez en moi la ferveur ; effacez toutes mes fautes et leurs derniers vestiges : *O crux, ave, spes unica.* J'étais en Orient depuis deux mois ; j'avais vu Athènes, Constantinople, Smyrne, Rhodes, Lattakié, Tripoli, Beyrouth, Jaffa ; j'étais familiarisé avec l'aspect des villes orientales ; Jérusalem n'excitait en moi d'autre surprise que celle de me voir en présence du lieu trois fois saint où s'est accomplie la rédemption de l'humanité.

Après avoir marché encore quelques moments sous le poids de cette première et bien vive émotion, je me mis à considérer en détail l'aspect extérieur de Jérusalem. Châteaubriaud a dit dans le langage poétique de ses *Martyrs :* « Au milieu d'un paysage de pierres, sur un terrain inégal et penchant ; dans l'enceinte d'un mur jadis ébranlé par le bélier et fortifié par des tours qui tombent, on aperçoit de vastes débris. Des cyprès épars, des buissons d'aloès et de nopals, quelques masures arabes, pareilles à des sépulcres blanchis, recouvrent cet amas de ruines : c'est la triste Jérusalem. » Et dans son *Itinéraire,* il avait déjà signalé cet aspect de désolation d'une manière plus concise et beaucoup plus frappante. « Tout

à coup, à l'extrémité de ce plateau, j'aperçus une ligne de murs gothiques, flanqués de tours carrées et derrière lesquels s'élevaient quelques pointes d'édifices. Le guide s'écria : *El cods !* la sainte ! (Jérusalem), et il s'enfuit au grand galop... Quand je vivrais mille ans, jamais je n'oublierai ce désert qui semble respirer encore la grandeur de Jéhovah et les épouvantements de la mort. » (p. 218.) Aujourd'hui encore, en faisant abstraction par la pensée de tout ce qui porte à Jérusalem le signe d'une nouveauté trop visible, on comprend la ressemblance de cette douloureuse peinture. Mais les soixante ans écoulés depuis le jour qui vit accourir le premier pèlerin français de ce siècle, la rendent bien infidèle et arriérée. Non, Jérusalem n'est plus une tristesse assise dans la solitude et le silence. On aimerait à l'entrevoir sous ce voile de deuil qui conviendrait si bien aux idées et aux sentiments qu'on y apporte ; on est péniblement désabusé. D'innombrables constructions récentes viennent offusquer le regard et autant elles le réjouiraient ailleurs, autant elles l'affligent et lui déplaisent ici.

Au-devant des remparts, à la gauche du chemin de Jaffa, s'élève une ville naissante qui va s'agrandissant tous les jours, et qui menace de s'annexer la ville *intra-muros*. C'est l'hôtellerie russe avec sa belle église surmontée de plusieurs coupoles, son couvent, son consulat, son palais d'administration, ses nombeux quartiers de logements épars sur une immense surface, pour recevoir les cent mille pèlerins qui accourent, chaque année de tous les points de l'empire moscovite. Dans l'intérieur de l'enceinte, on aperçoit près de la porte de

Jaffa, sur la gauche, le nouveau patriarcat latin, dont l'église n'était pas achevée, la *Casa Nuova* des pèlerins français, italiens et espagnols, l'hôtellerie grecque qui touche la *Casa Nuova* et la dominait. Plus à l'est, en obliquant toujours à gauche, on remarque deux nouveaux édifices d'une blancheur éclatante et d'une grande hauteur : le premier est l'hôtellerie autrichienne et son consulat ; le second est le couvent des Dames de Sion que le R. P. M. Ratisbonne a fait construire à côté de l'arc de l'*Ecce homo*, afin de donner aux jeunes Israélites une éducation religieuse et chrétienne. Le côté droit de la porte de Jaffa possède également des édifices récemment construits qui rivalisent avec ceux que le côté gauche nous a montrés. C'est le couvent arménien vers la porte de Sion ; c'est, en se rapprochant du centre, le temple protestant et le palais de son évêque, l'hôtellerie et le consulat d'Angleterre ; c'est, en arrière et plus à l'est, une vaste synagogue juive surmontée d'une lourde coupole ; car les restes d'Israël ont voulu prendre part à ce travail de transformation qui s'opère dans la ville des douleurs. Je ne parle pas des constructions des Abyssins qui entourent l'église de Saint-Sauveur, du côté du nord-est, parce qu'elles étaient à peine commencées, et ne se dessinaient pas à mes regards, de la distance où je m'étais arrêté. Cette longue énumération qui se trouve certainement dépassée depuis vingt mois, dit d'une voix bien éloquente : Non, Jérusalem n'est plus une fille d'humiliation qui n'a ni couronne, ni chevelure ; son front resplendit de la gloire du Liban ; son aspect a la beauté du Carmel, et, sans la noire ceinture de murailles qui la

retient opprimée et captive sous le cimeterre de Mahomet, on serait porté à croire que l'heure est venue pour elle de reprendre enfin son antique splendeur.

« Cette enceinte fortifiée qui entoure Jérusalem, fut élevée par le sultan Suléiman en 1534. Elle a 13 mètres de hauteur et 1 mètre environ de largeur, et elle est flanquée de tours et de bastions. Ces ouvrages sont d'ailleurs fort délabrés, et résisteraient difficilement au feu d'une batterie européenne. » (*Itin. de l'Or.* p. 764.) Considérée dans son ensemble, cette enceinte offre une très-grande ressemblance avec les remparts d'Aigues-Mortes et d'Avignon. Rapprochement matériel qui diminue pour les enfants du midi de la France l'impression ordinaire de cette ligne de murs gothiques qu'ils ont comme déjà vue plusieurs fois.

« A pied et en suivant le circuit des murs, nous dit Châteaubriand, il faut à peine une heure pour faire le tour de Jérusalem. » D'autres voyageurs nous donnent la même indication ; et je la crois parfaitement exacte, bien qu'il ne me soit jamais arrivé de parcourir ce circuit d'un seul trait, et de manière à vouloir en mesurer la longueur. Cette base admise, nous pouvons, en traduisant dans notre langage métrique la circonférence des murs de Jérusalem, l'évaluer à 4,500 mètres environ. Le terrain n'offre que des pentes assez douces ; il y a comme un chemin de ceinture où l'on peut marcher aussi rapidement que sur une voie publique ; on y rase constamment le mur, excepté à l'angle sud-est, mais l'écartement est petit et allonge peu. Ce circuit a donc la longueur moyenne de la distance qui se parcourt dans

une heure de marche. Appréciation qui concorde au reste mathématiquement avec les mesures de M. Maundrell, comme nous le verrons plus tard.

S'il est facile d'évaluer l'étendue de cette enceinte au moyen du temps employé pour en faire le tour, il s'en faut bien qu'il le soit autant de déterminer sa forme à l'aide des diverses figures géométriques. Les auteurs de l'*Itinéraire de l'Orient* nous disent que Jérusalem s'élève dans le triangle irrégulier formé par les deux vallées de Josaphat et de Hinnom, et qu'elle forme elle-même une espèce de trapèze irrégulier dont les côtés les plus longs sont au nord et au midi (p. 765.) Châteaubriand y voit une forme rectangulaire. « Les murs dont j'ai fait trois fois le tour à pied présentent les quatre faces aux quatre vents. Ils forment un carré long dont le grand côté court d'Orient en Occident, deux pointes de la boussole au midi » (p. 274.) Un auteur qui a écrit son pèlerinage en 1678, sous le nom de nouveau voyage de la terre sainte, s'exprime ainsi : « La figure (de Jérusalem) est assez irrégulière; elle n'est ni ronde, ni quarrée; mais elle a plus de quarré que de rondeur, ou pour mieux dire, elle a quelque chose de l'une et de l'autre figure, etc. » Ainsi Jérusalem est comparée tour à tour à un triangle, à un trapèze, à un rectangle, à un cercle, à un carré : ce qui indigne assez clairement que son mur d'enceinte est un polygone irrégulier dont il est difficile d'énumérer les faces; tant elles se fractionnent et se replient à l'occasion des moindres inégalités du terrain, ou d'après les lois stratégiques des successeurs de Mahomet.

Ces dissentiments sur la forme de Jérusalem en en-

gendrent d'autres sur son orientation. Le côté Est du rempart suit une ligne droite qui pourrait presque servir de méridien. Il est occupé en grande partie par la mosquée d'Omar et ses dépendances; il domine la vallée de Josaphat et regarde la montagne des Oliviers. Le côté Sud se compose d'un enchaînement de lignes brisées qui s'avancent progressivement vers le sud-ouest; ce côté se détache assez bien du levant et du couchant, chacune de ses deux extrémités formant à peu près un angle droit. De même le côté Nord tombe perpendiculairement sur le côté Est. Mais les auteurs ne s'accordent pas entre eux quand il s'agit de fixer le point d'intersection entre ce côté nord et le côté ouest. La limite la plus naturelle serait la porte de Damas, et cependant plusieurs la prolongent jusqu'aux environs du couvent latin, parce que le mur y forme un angle occidental extrêmement saillant. Par une suite inévitable de cette divergence d'opinions, les termes d'ouest et de nord ont une signification plus ou moins étendue selon que les auteurs fixent la séparation à la porte de Damas ou près du couvent latin; et au fond l'une de ces deux délimitations n'est pas plus irrépréhensible que l'autre. Plus d'une fois, dans le cours de ce livre, nous serons obligés de dire que le côté nord de l'ancienne Jérusalem n'a rien de commun avec le côté nord de la Jérusalem contemporaine, et que celui-ci induirait en erreur, si l'on s'en servait pour l'intelligence de l'orientation de l'historien Josèphe ou même de celle de Tasse.

Cinq portes ouvrent ce mur d'enceinte et introduisent dans la ville. Les voici avec leurs noms français et ara-

bes, telles qu'elles sont décrites dans l'*Itinéraire de l'Orient :* 1° La porte de Jaffa et en Arabe, Bab-Khalil ou porte d'Hébron. En effet cette porte mène à Bethléem, et de là à Hébron aussi bien qu'à Saint-Jean du Désert et à Jaffa. 2° La porte de Damas, nommée par les Arabes Bab-el-Amoud ou porte de la Colonne. Elle mène à Naplouse, à Nazareth, à Damas. On y remarque quelques ornements dans le goût musulman, et c'est la mieux fortifiée de toutes. 3° La porte Saint-Étienne, ainsi nommée en souvenir du premier de tous les martyrs chrétiens lapidé en cet endroit. Les Arabes la nomment Bab-Sitti Mariam ou porte Notre-Dame-Marie, parce qu'elle conduit au tombeau de la très-sainte Vierge qui est dans la vallée de Josaphat, au pied de la montagne des Oliviers. 4° La porte Sterquilinaire ou des Ordures, en arabe Bab-el-Mogharibeh ou porte des Barbaresques. Cette porte est très-petite, et elle n'est ouverte que depuis le matin jusqu'à midi, pour l'usage des âniers qui s'en vont avec leurs troupeaux d'ânes chercher à la fontaine de Siloé la provision d'eau pour la plus grande partie de la ville. 5° La porte de Sion, en arabe Bab-el-Nebi-Daoud ou porte du prophète David, parce qu'elle conduit à l'emplacement du tombeau de ce roi. A ces cinq portes ouvertes viennent s'ajouter deux autres portes fermées que je mentionne, seulement par respect pour leur antiquité : 1° la porte d'Hérode, en arabe Bab-el-Zahéri ou porte des Fleurs ; elle est de grandeur médiocre et surmontée d'une tour ; 2° la porte Dorée, en arabe, Bab-el-Darahié, la plus remarquable de toutes par la profusion de ses ornements. On croit que Jésus-Christ entra à Jérusalem

par cette porte, le jour des rameaux. Les Turcs l'ont murée parce qu'une prédiction leur annonce que les chrétiens prendront, un jour, la ville par cette même porte.

Voici la disposition de ces portes suivant l'orientation conventionnelle que nous avons adoptée. La porte de Jaffa est à l'Occident, à peu près aux trois cinquièmes du *nord* et aux deux cinquièmes du *sud*. La porte de Damas que l'on suppose au *nord* occupe l'angle *nord-ouest*. C'est la porte d'Hérode qui serait au véritable *nord*. La porte Saint-Étienne se trouve du côté de l'*est*, mais beaucoup plus rapprochée du *nord* que du *midi*. La petite porte Sterquilinaire est au *sud*, mais près de l'*est;* la porte de Sion est également au *sud*, mais en se rapprochant de l'*ouest;* enfin la porte Dorée est entre la porte de Saint-Étienne et la petite porte Sterquilinaire, sur le parvis actuel de la mosquée d'Omar. L'aspect extérieur de Jérusalem, l'étendue, la forme et l'orientation de son enceinte, le nombre et la disposition de ses portes ainsi exposés et décrits, pénétrons enfin dans la ville.

Comme tous les pèlerins qui arrivent du côté de Jaffa, c'est par la porte de ce nom que j'entrai dans Jérusalem, le 15 octobre 1864, vers les deux heures du soir. La même différence qui m'avait frappé de loin entre l'état de Jérusalem au commencement de ce siècle et son état actuel, reparaît dans l'aspect intérieur. « Entrez dans la ville, nous dit encore Châteaubriand, rien ne vous consolera de la tristesse extérieure. Vous vous égarez dans de petites rues non pavées qui montent et descendent sur un sol ingrat, et vous marchez dans des flots de

poussière ou parmi des cailloux roulants. Des toiles jetées d'une maison à l'autre augmentent l'obscurité de ce labyrinthe, des bazars voûtés et infects achèvent d'ôter la lumière à la ville désolée. Quelques chétives boutiques n'étalent aux yeux que la misère, et souvent ces boutiques sont fermées dans la crainte du passage d'un cadi. Personne dans les rues, personne aux portes de la ville; quelquefois seulement un paysan se glisse dans l'ombre, cachant sous ses habits les fruits de son labeur, dans la crainte d'être dépouillé par le soldat. Dans un coin, à l'écart, le boucher arabe égorge quelque bête suspendue par les pieds à un mur en ruine; à l'œil hagard et féroce de cet homme, à ses bras ensanglantés, vous croiriez qu'il vient plutôt de tuer son semblable que d'immoler un agneau. Pour tout bruit, dans la cité déicide, on entend par intervalle le galop de la cavale du désert. C'est le janissaire qui apporte la tête du Bédouin ou qui va piller le Fellah. » (*Itin.*, p. 314.

Appliquer à la Jérusalem de 1864 ce morne et lugubre tableau, ce serait commettre la même erreur et la même injustice que de prendre une page de nos mauvais jours de 93, et d'écrire au bas : Voilà la France sous le règne de l'empereur Napoléon III. Ni Constantinople, ni Smyrne, ni Rhodes, ni Beyrout n'ont une entrée comparable à celle de Jérusalem. Devant la porte de Jaffa s'étend une vaste avenue toute à plain-pied où plusieurs chemins aboutissent, venant du nord, du couchant et du sud. Là campent sans cesse de nombreux troupeaux de chameaux et d'ânes qui attendent, paisiblement couchés à terre, qu'on les décharge d'un fardeau pour leur

en imposer un autre. Nulle formalité ne vous arrête au seuil de cette porte. Vous entrez comme dans votre propre demeure. Le bureau de la douane est à l'extérieur, et ses employés sont de meilleure composition pour l'arrivée que pour le départ. J'avais à attendre l'un de mes compagnons de voyage, M. le pro-chancelier du patriarcat qui voulait bien me servir de guide et de protecteur; je m'assis sous la voûte de cette porte, sur un banc de pierre, auprès de la sentinelle qui demeurait debout et immobile; j'appréhendais, à chaque instant, qu'un signe brusque de sa main ne m'ordonnât de me retirer à l'écart. Il n'en fut rien; je restai paisible possesseur de ma place à l'ombre, et sous cette porte où siégeaient autrefois les juges d'Israël et les anciens du peuple choisi.

Franchissez-vous le pont en pierres qui recouvre le fossé intérieur : une place assez grande et belle relativement accueille vos premiers pas ; son niveau est inégal et incliné vers le nord-ouest, mais elle est assez bien pavée et entourée de cafés et de magasins. Centre du mouvement de la population, quoique placée à la circonférence, elle distribue, de ses divers côtés, des rues qui se répandent dans les trois extrémités de la ville : le nord, l'est et le sud. La tour de David, nommée aujourd'hui *Castel Pisano*, la protége à l'occident et l'embellit de ses vieilles assises qui ont frémi peut-être des gémissements du Prophète royal. Quelle surprise quand on descend des villes que je viens de nommer, quelle perspective délicieuse que celle de cette place régulière, aérée, propre, resplendissante de lumière ! On se croit transporté tout à coup en occident ; et, de fait, la main de l'occident se montre là d'une

manière saisissante, qui nous rappelle le règne trop court des *Francs ou Latins*, après les heureux succès de a première croisade.

« Dans cet àmas de décombres qu'on appelle une ville, nous dit encore Châteaubriand, il a plu aux gens du pays de donner le nom de rues à des passages déserts. » (*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, 274.) Cette critique serait maintenant une exagération et une injustice. Jérusalem est mieux percée que la plupart des villes d'orient, et même que certaines villes d'occident. L'indication du point de départ du parcours et de l'aboutissement des six rues principales édifiera la religion des lecteurs, si le témoignage de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* l'avait surprise et égarée.

1° En face de la porte de Jaffa est la rue de David, principale artère de Jérusalem. Elle court du couchant au levant, de la place d'entrée aux grands bazars, et au sud de l'ancien temple de Salomon. Assez large pour l'orient, d'une pente un peu rapide, mais régulèire, elle suit une ligne droite jusqu'aux bazars ; et, comme la porte de Jaffa, elle laisse les trois cinquièmes de Jérusalem sur sa gauche et les deux cinquièmes sur sa droite. Châteaubriand l'appelle *Souk el Kebiz*, rue du Grand-Bazar.

2° Quand on a fait quelques pas dans cette rue, et par conséquent en se dirigeant de l'ouest à l'est, on aperçoit, sur sa gauche, une rue qui ne serait pas déplacée en France, dans nos villes de troisième ordre. C'est la rue des Chrétiens : *Harat el Nassara*. Ce nom explique cet air décent, gracieux, aristocratique qui distingue cette

rue de toutes les autres. Là sont de véritables magasins et non de misérables boutiques. Elle va de la rue de David à la Voie-Douloureuse, en laissant le Calvaire un peu à l'est, et le couvent Latin au nord-ouest. J'ignore pourquoi Châteaubriand la fait partir de ce couvent et arriver jusqu'au Saint-Sépulcre. Il faut croire que la direction actuelle est postérieure à la visite du célèbre pèlerin français.

3° Comme la rue de Jaffa, la Voie-Douloureuse traverse Jérusalem de l'ouest à l'est, avec cette différence qu'elle est plus au nord de toute la longueur de la rue des Chrétiens. Pour nous qui venons de l'occident, la rue de la Voie douloureuse commence au couvent Latin, et elle finit à la porte Saint-Étienne sur la vallée de Josaphat. Elle est moins une simple rue qu'une suite de cinq à six tronçons inégaux qui se soudent les uns aux autres au moyen de pièces transversales.

4° Du coté sud de la grande place d'entrée part une nouvelle rue qui se rend à la porte de Sion. Châteaubriand l'appelle la rue des Arméniens, *Karat el Asman*, sans doute parce qu'elle cotoie l'église et le couvent des Arméniens. Cette rue est assez spacieuse, son pavé est dur, sa forme demi-circulaire. Elle présente peu d'animation, parce qu'elle a sur sa gauche le couvent des Arméniens et sur sa droite l'un des murs latéraux de la caserne turque, dont la façade regarde le nord et la porte de Jaffa. La principale importance de cette quatrième rue est de servir de passage pour aller sur le mont Sion, au cimetière des Chrétiens, à la maison de Caïphe, à l'emplacement du Cénacle et du tombeau de David. Je ne

mentionne pas les ruelles qui partent du côté nord de la place de Jaffa, allant au patriarcat latin, à la *Casa Nuova*, à l'hôpital Saint-Louis, etc. Le lecteur voudra bien suppléer à ces omissions et aux autres.

5° et 6°. Revenons à la porte de Jaffa, et suivons, en nous dirigeant vers le nord, le chemin de ceinture qui monte d'abord jusqu'à l'angle du mur près du couvent latin et descend ensuite jusqu'à la porte de Damas. A l'entrée de cette porte qui est entre la colline de Bézétha et le faux Acra des adversaires des Saints-Lieux, on voit un carrefour qui incline un peu à gauche et abaisse vivement pendant une dizaine de mètres, son pavé de pierres inégales et mal posées. Ce carrefour se bifurque en deux rues qui vont l'une et l'autre du nord au midi, en s'écartant toujours davantage dans la longueur de leur parcours. De ces deux rues, la plus occidentale qui retient le nom de rue de Damas, passe sous le consulat français, et touche la porte Judiciaire représentée par un tronçon de colonne, sur lequel le Jugement de Jésus-Christ fut, dit-on, affiché. Cette rue s'engage ensuite sous une longue voûte obscure et déserte, et va former les trois galeries du bazar général. Arrivée à la rue de Jaffa, elle la coupe perpendiculairement, entre dans le partie haute du quartier des Juifs, où elle continue à servir de bazar, et elle sort enfin à la porte de Sion, en laissant les huttes des Lépreux sur la gauche. L'autre rue, la plus orientale, est appelée par les Turcs la rue de la Vallée. Elle longe le côté ouest de l'hôtellerie autrichienne, de la maison du gouverneur, de l'hôpital de Sainte-Hélène et des dépendances de la mosquée

d'Omar ; de là elle serpente dans la partie la plus infecte du même quartier juif, et parvient, sous la forme d'un chemin poudreux, jusqu'à la porte Sterquilinaire. Ces deux rues prêtent, chacune, une portion de leur étendue à la Voie-Douloureuse. Pour la rue de Damas, cette portion se restreint aux environs de la porte Judiciaire; et elle embrasse, pour la rue de la Vallée, la troisième Station, la quatrième et la cinquième, depuis l'angle sud-ouest de l'hôtellerie autrichienne jusqu'à la maison dite du Mauvais Riche. Là, la Voie-Douloureuse reprend sa direction vers l'ouest, et commence à gravir du côté de Golgotha.

Depuis le matin jusqu'au soir, la rue de Jaffa, la partie nord de la rue de Damas, le bazar général avec ses trois galeries et le bazar des Juifs sont littéralement encombrés d'hommes, de femmes, d'ânes, de chameaux. La cohue vous offre l'image d'une horrible tempête, les cris vous étourdissent, les flots de cette masse houleuse vous poussent en tous sens ; au lieu d'avancer, vous retournez souvent en arrière ; vous êtes sans cesse obligé de courber la tête et les épaules pour éviter le choc d'une montagne impitoyable qui se balance sur le dos et sur les flancs d'un chameau. Jamais nos foires d'Europe, aux jours les plus fréquentés, ne présentent une multitude aussi compacte, aussi agitée, aussi bruyante, aussi âpre au gain que celle qui se rencontre, en toute saison, sur les divers points que je viens de désigner, dans la Jérusalem contemporaine.

On sait que toute la vie des cités orientales est dans les bazars, et qu'il règne, sur tous les autres quartiers, le

silence et la tristesse d'une prison, d'un cimetière. Il est des rues sans nombre dans Constantinople où je n'aurais jamais osé m'aventurer si j'avais été seul, bien qu'elles fussent mon unique chemin, pour aller visiter les églises grecques ou les principales mosquées (1); tant ces rues sont désertes, silencieuses, inanimées, effrayantes ! A Jérusalem, au contraire, j'ai parcouru, seul et sans inquiétude, toutes les moindres ruelles ; et, loin de me trouver isolé, je ne savais souvent comment faire place aux allants et aux venants et surtout aux ânes chargés de peaux de boucs, fontaines ambulantes à l'époque où l'eau des citernes est épuisée. Il faut sans doute s'armer de courage pour braver l'infection des parties basses du quartier juif ; mais quelle est la ville au monde qui n'ait ses égouts et sa sentine? Personne n'a plus l'air effrayé, personne ne vous intimide plus ; les Européens s'entretiennent de leurs affaires ou de celles du monde entier ; les Arabes fument le schibouk ou boivent le café ; les religieux des diverses communions chrétiennes vont de leurs couvents à leurs sanctuaires extérieurs ; les femmes elles-mêmes y sont moins recluses qu'à Athènes. Non-seulement elles parcourent les rues et les bazars, mais on les voit se promener à l'avenue de la porte de Jaffa qui ressemble, le dimanche au soir, à nos *Champs-Élysées* ou bien à nos

(1) Je ne parle pas des églises catholiques, latines et arméniennes, parce qu'elles sont à Galata et à Péra, en dehors de Stamboul et au N.-E. de la Corne-d'Or. Le culte catholique jouit à Constantinople d'une liberté plus grande qu'à Paris. Les processions y sont autorisées, et celles du Saint-Sacrement sont escortées par des soldats turcs et suivies par les pachas.

Prado, si licet parvis componere magna. Presque toutes ont le visage découvert parce qu'elles sont ou chrétiennes ou juives. Ajoutons, pour rendre une entière justice à la population de Jérusalem, que, si elle n'a plus les tristesses de la terreur, elle n'a pas davantage les allures de l'irréligion ou de l'immodestie. Les églises sont toujours pleines de fidèles qui prient avec ferveur, accroupis sur le pavé ; les divertissements profanes sont non point bannis, mais inconnus ; et Jérusalem mérite jusqu'à un certain point, à cause du bien qui est en elle et du mal que l'on n'y voit pas, ce nom qu'elle porte, *el Cods, la Sainte*. Enfin les gouverneurs paraissent pleins de bienveillance pour tous, étrangers et indigènes ; à leur passage, les rangs s'ouvrent par respect plutôt que par abjection ; ils font paver les rues, ils veillent à la tranquillité publique, et accordent volontiers, sur la demande de nos consuls, l'autorisation de visiter la mosquée d'Omar dont l'approche était défendue jusqu'ici sous peine de mort. Si ce n'était que ces gouverneurs se laissent intimider trop facilement par certains préjugés musulmans ou par l'influence de l'Angleterre et de la Russie, on se croirait sous une administration toute française et nullement turque et orientale.

Comment l'or pur s'est-il obscurci, demandait autrefois un prophète à la vue des désolations de l'ancienne Jérusalem : *Quomodo obscuratum est aurum?* Maintenant bien des motifs pousseraient à faire la question inverse et à dire : comment l'or si longtemps souillé reprend-il son premier éclat? Comment se fait-il que Jérusalem soit moins déserte et moins opprimée et que ses portes

soient ouvertes, chaque jour, à tous ceux qui viennent à elle des quatre vents de la terre? D'où vient que nous, enfants de l'Occident, de la France et de la sainte Eglise catholique, nous y trouvons des pachas tolérants et une population inoffensive, et que nous y passons en paix les jours de notre pèlerinage? A cette question mon esprit et mon cœur se tournent vers deux faits qui sont, dans les voies mystérieuses de la Providence, la cause de cette soudaine et admirable transformation : vers l'institution des caravanes annuelles et vers la guerre de Crimée. O France! ô mon pays, ce sont tes prêtres et tes soldats qui sont les véritables fondateurs de cette Jérusalem que j'ai vue, aimée, bénie; gloire à eux, gloire à toi; poursuis, achève ton œuvre, et garde-toi bien de laisser ternir au souffle de je ne sais quelle envieuse diplomatie cette gloire que tu as acquise, et celle qui t'est réservée, si l'avenir retrouve toujours en toi la digne et fidèle protectrice des intérêts catholiques en Orient, et surtout à Jérusalem.

Jusqu'ici, nous avons considéré cette ville dans son aspect extérieur, dans l'enceinte de ses remparts, dans ses rues et dans leur animation relative; il est temps que nous abaissions nos regards vers le sol qui la porte, et que nous en étudiions la configuration générale et les principales divisions. Cette nouvelle étude a une connexion bien plus intime que celle qui précède, avec notre système de conciliation; elle mérite donc à cet égard d'être faite, avec le soin le plus scrupuleux, dans l'intérêt de la cause des Lieux-Saints.

« Jérusalem est située sur le point culminant de

montagnes de la Judée par 31° 46 latitude nord et par 33 de longitude est. » (*Itin. d'Or.*) Elle est à 800 mètres environ au-dessus du niveau de la mer, hauteur qui n'est rien en comparaison des longues heures d'ascension qu'il faut subir pour arriver jusqu'à elle. Il est vrai que les montagnes qui précèdent sont entrecoupées par des vallées profondes au sein desquelles on est obligé, chaque fois, de descendre pour commencer une nouvelle ascension. Vu dans son ensemble et abstraction faite des inégalités partielles, le plateau sur lequel cette ville est assise « incline sensiblement vers l'est où il aboutit à la vallée de Josaphat. » Cette disposition est sensible surtout quand on considère Jérusalem du haut de la montagne des Oliviers. « Mais si l'on entre plus avant dans l'examen des dépressions du sol, on y découvre deux rangées parallèles de collines séparées par une vallée qui court du nord-ouest au sud-sud-est, depuis la porte de Damas jusqu'à la fontaine de Siloé. De ces collines la rangée orientale commence plus au nord, et la rangée occidentale a son extrémité inférieure plus avancée au midi. Celle-ci a son point culminant vers le sud, au couvent des Arméniens; celle-là a son point culminant tout à fait au nord, vers le couvent des derviches tourneurs. » (*Itin. de l'Or.*, p. 769.)

Cette première division, qui nous est signalée par MM. Joanne et Isambert, n'est pas la seule que le regard, en s'éclairant des lumières de l'histoire, découvre à Jérusalem. Comme l'inclinaison générale du plateau vers l'est se divise en deux rangées parallèles de collines, *quand on entre plus avant dans l'examen du sol*, ainsi

chacune de ces deux rangées de collines étudiée séparément présente des sous-divisions dont il est impossible de méconnaître soit l'existence soit le nombre. La rangée occidentale forme évidemment deux collines ou montagnes secondaires dont l'une, depuis la porte de Damas jusqu'à la rue de Jaffa ou de David; et l'autre, depuis cette même rue jusqu'à l'extrémité méridionale de l'enceinte actuelle. C'est de la première de ces deux montagnes secondaires que l'*Itinéraire de l'Orient* voulait sans doute nous parler, quand il nous a dit : « La ville a son assiette principale sur une montagne qui incline sensiblement vers le nord, où elle aboutit à une plaine qui conduit au chemin de Damas. » (P. 764.) Là se trouve en effet la partie principale de Jérusalem, le Calvaire et le Saint-Sépulcre. Son nom ancien est le sujet de la guerre que l'opposition antichrétienne nous suscite: son nom moderne est celui de quartier des chrétiens. Quant à la deuxième montagne secondaire qui est au sud de la rue de Jaffa, elle est généralement reconnue, de nos jours, comme faisant partie du mont Sion qui commençait précisément à cette rue, et s'étendait jusqu'à la vallée de Hinnom, dépassant de beaucoup au midi l'enceinte actuelle.

A ces deux montagnes secondaires de la rangée occidentale, nous avons à en ajouter trois autres qui se dessinent d'une manière sensible dans la rangée orientale et qui sont : cette hauteur sur laquelle se trouve le Tékié ou couvent des derviches tourneurs, pour me servir de l'indication de l'*Itinéraire de l'Orient*. Cette troisième montagne secondaire est limitée au nord par

l'enceinte actuelle; au midi par la partie correspondante de la Voie-des-Douleurs; à l'est par la vallée de Josaphat et à l'ouest par la rue que j'ai appelée Vallée-de-Damas. Son nom ancien est encore controversé; elle forme aujourd'hui une portion considérable du quartier des musulmans. Au-dessous de cette hauteur est le mont Moria sur lequel s'élevait autrefois le temple de Salomon, et qui est tristement occupé, depuis trop longtemps, par la mosquée d'Omar. Nul doute sur le nom de cette quatrième montagne secondaire.

Quelles étaient ses limites au sud? Allait-elle jusqu'à l'enceinte actuelle ou s'arrêtait-elle assez loin au nord de cette enceinte? Dans le plan qui est à la fin de ce livre, je me suis abstenu de lui attribuer tout l'emplacement de la mosquée d'Omar et de ses dépendances, et j'ai mieux aimé ne donner au mont Moria que l'étendue qui lui est assignée par Josèphe, de deux stades en longueur (360 mètres), et d'un stade en largeur (180 mètres). Il y a, ce me semble, quand on veut connaître Jérusalem au temps de Jésus-Christ, un grand avantage et une certaine nécessité de ramener le mont Moria aux limites qui le bornaient alors. Par cette opération, qui est pleinement conforme au texte de Josèphe, il devient évident qu'il y avait autrefois et qu'il y a encore actuellement une nouvelle montagne secondaire au sud du temple. Du moment, en effet, où nous trouvons là un terrain qui est détaché, à l'ouest, du mont Sion et, au nord, du mont Moria, et qui a sa configuration propre et indépendante, faut-il bien le considérer comme une cinquième colline ou montagne de Jérusalem, toute

partie notable et distincte de cette ville étant ainsi dénommée. Cette cinquième colline porte le nom du quartier des juifs. Ainsi la Jérusalem moderne, malgré l'amoindrissement de son enceinte, garde toujours l'empreinte ineffaçable de ses cinq collines ou montagnes, en y comprenant le Golgotha qui était la cité des morts. Telle, Rome justifie encore son ancien nom de la ville aux sept collines qu'elle portait à l'époque de sa plus grande splendeur sous les consuls ou les Césars.

Plaçons ici la réponse à cette demande diversement résolue : s'il est vrai ou non que le Golgotha forme une colline ou montagne. « Une circonstance curieuse qui a échappé à beaucoup de critiques, nous dit M. A. Coquerel, et que E. Robinson seul, à ma connaissance, a signalée, c'est que l'idée partout admise que le Calvaire était une montagne, une colline, un lieu élevé, n'a aucun fondement; rien dans l'Écriture ne l'autorise. La petite élévation (de 18 marches de haut) sur laquelle on prétend montrer la place des trois croix paraît être la seule cause de cette supposition universellement reçue. Elle se trouve émise pour la première fois dans l'*Itinéraire de Bordeaux* (*monticulus Golgotha*), puis dans Rufin (*Golgothana rupes*). Mais Eusèbe, Cyrille et Jérôme ne parlent jamais du Calvaire comme d'une éminence ou d'une montagne. » (*Top. de Jér.*, 185.) A l'observation de cette curieuse circonstance, il n'y a qu'une simple question à faire : Le temple de Salomon était-il sur une montagne? Assurément, puisque la Bible nous le dit : *in monte Moria*. Comment nier alors que le Calvaire ne soit aussi une montagne, son élévation surpassant celle du mont Moria?

Ramenons les choses à leurs justes proportions. Veut-on faire du Golgotha une montagne semblable aux Calvaires érigés auprès de certaines villes de l'univers catholique, on tombe dans une exagération grossière; le Golgotha, faisant partie du plateau de Jérusalem, n'a pas plus de hauteur que le reste de ce plateau. Mais veut-on s'inscrire en faux contre ce nom de montagne qui lui est attribué généralement, on tombe dans un excès contraire, non moins répréhensible, et on méconnaît les dénominations adoptées pour les diverses parties de Jérusalem. De deux choses l'une: ou que l'on ne nous parle plus du mont Sion, du mont Moria; ou que l'on nous permette de dire: montagne du Calvaire, car la hauteur du Calvaire est à peu près la même que celle de Sion, et elle est plus grande que celle de la montagne du Temple.

Cette enceinte actuelle de Jérusalem dont je viens d'indiquer la configuration générale et les cinq principales divisions, on aime singulièrement à la représenter comme une sorte de presqu'île terrestre, entourée de ravins profonds et inaccessibles, à l'*ouest*, au *sud* et à l'*est*, et rattachée au plateau continental seulement par le côté *nord*. Cette appréciation est, à mon avis, la source la plus funeste de nos dissidences sur la véritable topographie de Jérusalem. « C'est dans le triangle irrégulier formé par les deux vallées de Josaphat et de Hinnom que s'élève la ville moderne... De tous les autres côtés (*que celui du nord*), elle est entourée de ravins profonds (*Itin. de l'Or.*, p. 764). »—« Solime est assise sur deux collines de hauteur inégale : un vallon les sépare et partage la ville. Elle a de trois côtés un accès difficile. Le quatrième s'é-

lève d'une manière douce et presque insensible : c'est le côté nord (*Jérus. dél.*). Rien de plus net, rien de plus clair, rien de plus précis que cette description ; elle eût été faite sur les lieux qu'elle ne serait pas plus exacte (Châteaubriand, *Itin.*, p. 300). » Plus bas, Châteaubriand, après avoir cité le passage du Tasse sur les dispositions du camp des croisés, ajoute : « On est absolument sur les lieux. Le camp s'étend depuis la porte de Damas jusqu'à la tour angulaire, à la naissance du torrent du Cédron et de la vallée de Josaphat. » Ainsi, d'après l'auteur des *Martyrs*, les côtés escarpés et difficiles arrivaient jusqu'à la porte de Damas, au nord-ouest ; et là seulement, à cette porte, commençait le quatrième côté d'une élévation douce et presque insensible qui s'étendait, en tirant à l'est, jusqu'à la vallée de Josaphat.

Et maintenant que ferai-je en présence de ces deux témoignages et de tant d'autres qui font cause commune avec eux ? Nierai-je que Jérusalem ne soit une sorte de presqu'île flottante de trois côtés, et amarrée seulement au nord ? Mais comment persuader le lecteur que des témoins si dignes de foi qui ont vu, de leurs yeux vu, ce qu'on appelle vu, puissent défigurer à ce point la position matérielle de la Jérusalem actuellement existante ! Parlerai-je alors le langage qui retentit de bouche en bouche, comme le son d'écho en écho ! N'ai-je pas à craindre que la vérité ne crie contre moi et ne demande vengeance d'un pareil abus de mon pèlerinage ? Dans cette douloureuse alternative d'avoir à contredire des témoins respectables, ou bien une vérité plus respectable encore, je vais prendre l'unique parti que ma conscience

me permette : celui de dire ce qui est : le lecteur appréciera dans sa justice si Jérusalem est une presqu'île ou non.

Depuis la porte de Jaffa jusqu'à l'angle sud-ouest, ce qui forme les deux cinquièmes du mur occidental, Jérusalem est entourée d'une vallée qui va diminuant tous les jours en longueur et en profondeur, mais qui pouvait être infranchissable autrefois. De même, elle est entourée d'une vallée profonde sur le côté de l'*est*. Rien de plus net, rien de plus clair, rien de plus précis, dirai-je de bon cœur avec l'auteur de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Mais ce qui est également très précis, très-clair, très-net, c'est que, sauf ces deux parties, l'enceinte actuelle de Jérusalem est bornée, non par des vallées, mais par des terrains adjacents du même niveau que ses fondations. Ainsi, tout le côté sud, tout le côté nord et les trois cinquièmes du côté ouest confinent soit avec les parties restantes du mont Sion et du vaste terrain sis à ses pieds, soit avec le plateau général que l'on arrête à la porte de Damas, et qui ne se termine au contraire qu'à la porte de Jaffa. Que penser, après cela, du témoignage de MM. Joanne et Isambert et de l'enthousiasme poétique de Châteaubriand qui veut assimiler les vers du Tasse à la précision rigoureuse d'une description topographique ? Après ces graves errements, commis de nos jours contre la Jérusalem moderne qui se voit et se palpe, on ne se refusera pas à admettre que des errements semblables se rencontrent à l'égard de la Jérusalem qui n'est plus, et qui gît sous la poudre de dix-huit siècles.

Finissons cette étude si importante de la Jérusalem moderne en jetant un rapide regard sur les vallées et

les montagnes qui l'environnent ou l'avoisinent: 1° à l'est, 2° au sud, et 3° à l'ouest et au nord.

1° *A l'est.* Cette vallée qui longe le mur oriental est la vallée du Cédron ou de Josaphat. Elle est encaissée entre le plateau de Jérusalem à l'ouest et la montagne des Oliviers à l'est, et elle court du nord au midi, sur une longueur qu'il est difficile d'apprécier, rien n'étant bien déterminé sur le point où elle commence, ni sur celui où elle finit. Elle n'arrive à prendre une certaine profondeur qu'un peu au-dessus de l'angle nord-est du mur actuel. Du côté du midi, on pourrait dire qu'elle se prolonge jusqu'à la mer morte, à l'embouchure du torrent du Cédron. Le lit de ce torrent marque sa plus grande profondeur. Il est à sec, excepté pendant la saison des pluies et les deux mois environ qui suivent, et il va se comblant tous les jours. Jérusalem n'est plus protégée de ce côté par une barrière infranchissable. La pente du versant, quoique plus ardue à l'ouest qu'à l'est, est accessible sur toute la longueur; et on y voit çà et là des oliviers très-vigoureux et très-productifs. Les atterrissements successifs faits par les Romains, les Turcs et les Juifs eux-mêmes ont amené ces graves modifications. Le mur des remparts ne domine plus la vallée immédiatement; il en est séparé par une lisière de terrain d'une largeur moyenne de cinq à six mètres, qui sert de cimetière aux Turcs, depuis la porte Saint-Étienne jusqu'à l'angle sud-est du rempart actuel. Voici une indication qui pourra donner au lecteur une idée de l'évasement de cette vallée de Josaphat. On descend et on monte en vingt minutes de l'un de ses versants à l'autre, de Jé-

rusalem à la cime de la montagne des Oliviers, et réciproquement.

De toutes les montagnes qui environnent Jérusalem, c'est celle des Oliviers qui est la plus haute. Elle est aussi la plus riche en souvenirs évangéliques, et elle nous semble à nous, enfants de la foi, saisie de terreur dans l'attente du jugement universel. La tradition place au bas de cette montagne, en face de la porte Saint-Étienne : 1° Le tombeau de la très-sainte Vierge qui appartient aux Grecs ; c'est une grotte très-profonde et bien faite dans laquelle on descend par un très-bel escalier. 2° La grotte de Gethsémani où Jésus accepta le calice de nos iniquités, et où il tomba en agonie, suant le sang et l'eau. Elle est beaucoup trop éclairée, trop bien pavée, etc. J'engage les pèlerins de la Terre-Sainte à la visiter avant de descendre dans la chapelle des Grecs ; la différence matérielle est tellement sensible qu'elle nuit pendant quelques instants à l'impression religieuse. 3° Plus au sud, à la distance du jet d'une pierre, l'endroit où Pierre, Jacques et Jean étaient endormis, au lieu de veiller et de prier avec leur divin maître. C'est aujourd'hui un rocher nu qui est en face de la porte du jardin des Oliviers. 4° Le lieu où Judas commit la plus horrible de toutes les trahisons. Ce ieu m'a paru beaucoup trop près de celui du sommeil des apôtres. Sans rejeter entièrement son authenticité, j'ai toujours éprouvé une vive répugnance à l'admettre, parce qu'il me semble que tous les apôtres furent témoins de cette trahison ; et cette place suppose seulement la présence des trois disciples que je viens de nommer. 5° Le jardin des Oliviers, où Jésus al-

lait, selon sa coutume, avec ses disciples, et où il passait souvent les nuits en prière. Ce jardin longeait le torrent du Cédron, du côté de l'est, sur une longueur de cinq ou six cents pas, et sur une largeur qui allait en s'agrandissant jusqu'au lieu du tombeau de la très-sainte Vierge et de la grotte de Gethsémani. Une assez grande partie de ce terrain appartient aux Pères gardiens de la Terre-Sainte. On y retrouve encore huit oliviers qui remontent, nous dit-on, jusqu'au temps de Jésus-Christ, et qui verront passer bien des générations futures, car les Pères gardiens les ont entourés d'un mur, et ils les soignent comme la prunelle de leurs yeux, dans l'intime conviction que ces arbres ont abrité sous leurs rameaux le Sauveur de nos âmes. Tout en admettant au fond de mon cœur cette vénérable antiquité, je ne prétends pas la corroborer par mon témoignage, encore moins l'assimiler à l'authenticité du Calvaire et du Saint-Sépulcre. On sait la différence que l'autorité patriarcale établit entre celle-ci et les diverses traditions que je viens d'énumérer.

A la suite de ces monuments évangéliques se trouvent : 1° le cimetière actuel des principaux Juifs ; 2° quelques tombeaux anciens dits d'Absalon, de Josaphat et de saint Jacques ; 3° le village de Siloé entaillé d'une manière extrêmement pittoresque sur les diverses assises d'un banc de rocher, vers la partie méridionale de la montagne des Oliviers. La longueur totale de cette montagne, celle du moins qui regarde Jérusalem, est d'environ trois kilomètres. Elle présente quatre sommets ou mamelons qui sont en allant du nord au midi : 1° le mont *Scopus ;* 2° le mont du *Viri-Galilæi ;* 3° le mont

de l'*Ascension ;* 4° le mont du *Scandale* ou des *Offenses.* Sur le mont de l'Ascension, on voit encore les fondations de la belle église construite par sainte Hélène en mémoire de la glorieuse ascension de Notre-Seigneur. Une mosquée turque occupe une faible partie de la surface de cette église totalement détruite. C'est dans le centre de la mosquée que l'on nous montre l'empreinte d'un pied qui est, dit-on, celle du pied gauche de Notre-Seigneur. La tradition place encore sur le même sommet : 1° le lieu où Notre-Seigneur composa le *Pater ;* 2° celui où il pleura sur Jérusalem à la pensée de sa prochaine ruine ; 3° le lieu où les apôtres, avant de se séparer, composèrent le symbole qui porte encore leur foi et leur nom. La route de Béthanie et de Jéricho passait entre le mont de l'Ascension et celui des Scandales, ainsi nommé à cause des profanations qu'y commit la vieillesse licencieuse et idolâtre de Salomon. Voilà ce qui borne Jérusalem du côté du *levant.*

2° *Au midi.* L'enceinte actuelle a une double limite méridionale, ainsi que je viens de l'indiquer. La première est cette partie du mont Sion qui fut laissée hors des murs et qui est égale pour le moins à la partie intérieure; la seconde est formée par un vaste terrain que Robinson et ses disciples appellent Ophel ou Ophla, et dont j'espère rétablir le véritable nom. Pendant que le mont Sion reste à sa même hauteur, le terrain descend en amphithéâtre jusqu'à la fontaine de Siloé, et il sert de versant occidental à la vallée de Josaphat avec la montagne du Temple et à la suite.

Une vallée circonscrit, comme on le sait, la mon-

tagne de Sion du côté du sud : c'est la vallée que Josué attribue aux fils d'Ennom et qui a reçu d'eux le nom de Hinnom. Elle court de l'ouest vers le sud-est et va se joindre à la vallée de Josaphat ou de Cédron. Près de ce confluent se trouvait Tophel ou Géhenna, ce lieu infâme, où les Juifs allaient sacrifier leurs enfants à Moloch, malgré les menaces et les châtiments du Seigneur.

Voyez-vous cette gracieuse montagne qui domine, au sud, la vallée de Hinnom, comme le mont Sion la domine au nord. Son nom va vous contrister mille fois plus que son aspect ne vous réjouit : c'est la montagne du *Mauvais-Conseil.* Là, dans une maison de campagne appartenant à Caïphe, les Juifs formèrent le projet de perdre Jésus-Christ. Là Judas promit de trahir son maître, moyennant trente deniers. Là, cet apôtre perfide se pendit, poussé par un désespoir plus affreux encore que sa trahison. Là enfin fut acheté, avec le prix du sang d'un Dieu, l'Haceldama, ou le champ du potier, pour la sépulture des pèlerins. Quel assemblage d'événements inconciliables que ceux-là ! D'une part, les prodiges de l'amour divin, et de l'autre, les abominations de la malice humaine! Comment considérer, sans frémir, ces montagnes et ces vallées qui demandent justice, comme autrefois le sang d'Abel, et peut-être contre nous-mêmes !

3° *A l'ouest et au nord.* Ici Jérusalem n'est plus dominée par des montagnes, comme à l'est et au sud ; elle est précédée d'un immense plateau très-accidenté, j'en conviens, mais qui ne s'élève que peu à peu et en s'éloignant. Au nord est la plaine du chemin de Damas. On y trouve les tombeaux des rois et des juges. A l'ouest est

le champ de Réphraïm ou des Géants qui l'habitaient dans les temps primitifs. 2° Quand on arrive près de la porte de Jaffa, on remarque, sur la droite, un ravin qui commence au pied du *Castel Pisano*, et qui va se joindre à la vallée de Hinnom, entourant le mont Sion du côté de l'ouest. Ce ravin est regardé par les uns comme la première branche de la vallée de Hinnom, et par les autres comme une troisième vallée qu'ils appellent Gihon. Sans doute, cette dernière dénomination ne se trouve ni dans la Bible ni dans Josèphe; mais, d'un autre côté, les passages que l'on allègue en faveur du premier sentiment ne prouvent rien, disons mieux, prouvent plutôt que la vallée de Hinnom ne régnait qu'au midi de Jébus. En outre, ceux qui ne veulent pas que ce ravin occidental soit la vallée de Gihon, placent celle-ci au nord de la porte de Jaffa. Or, il n'y a sur ce point aucun vestige d'une ancienne vallée; et il n'y en avait pas davantage à l'époque de Titus, puisque ce général y établit ses deux camps, l'un contre la tour Hippicus, et l'autre contre la tour Préphine. D'après cela, je me joins à ceux qui adoptent la seconde opinion parce que, dans le doute, le sentiment des défenseurs des Saints-Lieux est toujours préférable. Au reste, cette différence est purement nominale; et elle n'exerce aucune influence sur la topographie ancienne de Jérusalem que nous allons étudier, dans les deux chapitres suivants, à l'école de Josèphe.

CHAPITRE II

TOPOGRAPHIE ANCIENNE DE JÉRUSALEM

Ses difficultés. — Indications de Josèphe. — Leur incompatibilité avec le système antichrétien. — Absence de méthode et de preuves dans la défense de ce système.

La topographie de Jérusalem au temps de Jésus-Christ offre à nos recherches différentes études. On peut se proposer d'abord de déterminer la place des principaux lieux dont il est fait mention dans l'Évangile, et en particulier dans l'historique de la Passion. C'est l'œuvre qu'Adrichomius entreprit avec beaucoup de zèle et peut-être avec moins de saine critique. On ne s'explique pas pourquoi ce religieux, qui a passé trois ans dans la Terre-Sainte, et dont le travail ne manque ni d'intérêt ni d'érudition, fixe, dans le plan de sa Jérusalem évangélique, le Calvaire et le Saint-Sépulcre, à la droite et au *nord-ouest* de la Voie-Douloureuse. En lisant les pages qu'il a écrites sur l'église de Sainte-Hélène, on voit qu'il a une croyance pleine et entière à l'authenticité des Saints-Lieux qui sont renfermés dans cette basilique. De même, la piété qui se manifeste dans ses paroles, nous atteste qu'il a parcouru, bien des fois, les stations de la Voie-Douloureuse sur les traces de Notre-Seigneur toutes palpitantes de son amour, encore teintes de son sang. Comment concilier cette dé-

votion et cette foi avec la direction qu'il assigne aux Saints-Lieux? La Voie-Douloureuse était-elle supposée alors vers le sud? Il est difficile de l'admettre et j'aime mieux croire qu'Adrichomius, n'ayant pas assez d'espace sur son plan pour représenter, d'une manière suffisamment sensible, la Voie-Douloureuse, le Calvaire et le Saint-Sépulcre, avait mis un signe qui marquait leur place naturelle, et justifiait leur transposition apparente. Dans la suite, on a négligé la reproduction de ce signe; et de là, cette inexplicable différence qui règne maintenant dans le même livre entre le plan des lieux et leur explication.

Dans la topographie ancienne de Jérusalem, on peut encore se proposer de connaître l'étendue de son enceinte, à l'époque du siége de Titus. Si grande fut la multitude des Juifs qui périrent dans cette guerre d'inconsolables douleurs, que l'on se demande avec une juste surprise si Jérusalem était alors assez vaste pour contenir une pareille population, indigène ou flottante. Le géographe d'Anville s'est attaché à faire bonne justice de certaines exagérations motivées sur le nombre des victimes. Il a fait, à ce propos, une dissertation que Châteaubriand a recueillie dans les volumes de son *Itinéraire*, et qu'il appelle le chef-d'œuvre de son auteur. Je suis loin de contester le mérite de cet écrit si clair, si précis, si logique; mais comment ne pas regretter que d'Anville adopte servilement le plan en relief de Deshayes, et qu'il ne remonte pas jusqu'aux deux grandes sources de lumière et de vérité, la Bible et Josèphe! Avec son esprit judicieux et profond, il aurait reconnu les méprises de

Deshayes, modifié certainement sa propre dissertation dans bien des passages; et nous ne verrions pas son nom inscrit par l'opposition protestante parmi ceux qui lui sont favorables en fait, malgré leur respect avoué et connu pour la grande cause de l'authenticité des Saints-Lieux.

Enfin, sans étudier ni la position particulière de chaque monument évangélique, ni l'étendue de l'ancienne Jérusalem et la grandeur de l'enceinte de ses trois murailles, on peut se proposer simplement de rétablir, dans leur véritable situation, les diverses parties de cette ville, et cela, dans le but éminemment chrétien de concilier cette topographie, du temps de Notre-Seigneur, avec le texte de l'Évangile sur l'emplacement du Calvaire et du Saint-Sépulcre. Or voici les graves difficultés que rencontre cette œuvre de conciliation.

Jérusalem renfermait dans son enceinte, pendant le siége de Titus, cinq montagnes ou collines. Deux sont mentionnées dans l'Ancien Testament : le mont Sion et le mont Moria; deux, dans les livres de l'historien Josèphe : le mont Bézétha et le mont Acra. La cinquième ne nous est connue que par l'Évangile : c'est le Calvaire ou le Golgotha. A ces cinq parties comprises dans un circuit de trente-trois stades, il faudrait en ajouter une sixième, si le lieu nommé Ophel dans la Bible et Ophla dans Josèphe, occupait tout le terrain que lui assigne l'école de Robinson. Quelle était la place respective de chacune de ces cinq collines? A cette demande s'élèvent de toutes parts les réponses les plus contradictoires. Autant d'écrivains, autant d'indications opposées. Ainsi, pour nous

borner à cet exemple, les uns reportent le mont Sion jusque sur le mont Moria, parce que la Bible emploie souvent le nom de Sion pour celui du temple ou du lieu sur lequel le temple était bâti; les autres, au contraire, le replient vers le sud jusqu'à l'enceinte actuelle, plaçant la tour Pséphine à la place du château des Pisans et la tour Hippicus à l'angle sud-ouest du mur actuel. Ceux-là étendent cette montagne du côté de l'est jusqu'à la vallée de Josaphat; ceux-ci en font une étroite lisière, le long de la vallée de Gihon. Faible esquisse de la confusion des plans qui se heurtent et se contredisent pour l'emplacement et la délimitation des collines de l'ancienne Jérusalem!

Or, de nos jours et après des discussions séculaires, une majorité assez compacte a fini par se former et se mettre d'accord sur la position des deux premières montagnes. Elle borne le mont Sion au sud par la vallée de Hinnom, à l'ouest par la vallée de Gihon, à l'est par la vallée des Tyropéons ou Fromagers, et au nord par la première branche de l'ancien mur. Quant au mont Moria, la seule limite bien précise est celle de la vallée de Josaphat, du côté de l'est. Après l'agrandissement que Salomon donna à son sommet pour qu'il pût contenir le temple et ses parvis, sa surface avait, nous dit Josèphe, un stade sur chacun de ses quatre côtés. Jusqu'à ce que nous soyons parvenus à connaître, d'une manière sûre et mathématique, la longueur du stade, nous serons dans l'impossibilité de dire : Le mont Moria venait jusqu'ici au nord, à l'ouest et au sud, et il ne s'étendait pas plus loin. Le meilleur moyen, pour arriver à cette connaissance du

stade employé par Josèphe, serait de mesurer l'emplacement actuel de la mosquée d'Omar. Il offre deux points bien précieux : le mur de l'est, dont une partie remonte peut-être à Salomon, et le puits de l'autel des Holocaustes qui est sous la Roche sacrée. En s'aidant des divers passages de la Bible et de Josèphe qui déterminent cette distance, on finirait par savoir quelle portion du stade elle contient. Quoi qu'il en soit, cet emplacement de la mosquée d'Omar est beaucoup plus long et plus large que ne l'était celui du temple de Salomon et même d'Hérode. Il s'est annexé au nord toutes les dépendances de la tour Antonia, au sud toute la largeur au moins de la vallée méridionale du mont Moria, qui fut comblée sous les Asmonéens, comme nous le verrons bientôt, et à l'ouest, toutes les constructions qui arrivent jusqu'à la rue de la Vallée.

Cet accord imposant, qui règne sur la position du mont Moria et du mont Sion, commence à se démentir à l'égard du mont Bézétha, que le docteur Robinson place immédiatement au nord du temple, tandis que plusieurs autres, à la tête desquels le docteur Schultz, mettent là le mont Acra, et repoussent le mont Bézétha par delà l'enceinte actuelle, dans la plaine qui s'étend jusqu'aux tombeaux des Rois. Malgré tout le désir que j'aurais d'appuyer ce dernier sentiment, si respectable par les noms qui le patronnent, et par l'esprit vraiment chrétien qu'il représente, il m'est impossible de ne pas faire cause commune avec l'école de Robinson. Le langage de Josèphe, on le verra tout à l'heure, est trop clair, trop précis, trop formel, pour se prêter à l'éloi-

gnement du mont Bézétha. Il était incontestablement autrefois au nord de la première partie de la Voie-Douloureuse, et il ne dépassait pas, au moins d'une longueur considérable, le côté correspondant de la muraille actuelle.

Restent donc à trouver la place du mont Acra et celle du Calvaire. Comme le docteur Schultz rejette le mont Bézétha au nord pour placer le mont Acra sur la limite du temple, ainsi le docteur Robinson repousse le Calvaire à l'ouest, vers l'hôtellerie russe, pour assigner au mont Acra l'emplacement du monticule de l'église de Saint-Sauveur; et, en agissant ainsi, il se prévaut de l'autorité de Josèphe. Prétention antichrétienne qui ruinerait, si elle était légitimé, l'authenticité du Calvaire et du Saint-Sépulcre, nonobstant toutes les preuves traditionnelles que nous invoquons à son appui. Pour préparer les voies de leur triomphe, les adversaires des Saints-Lieux exaltent d'une manière exclusive l'autorité de Josèphe en matière de topographie ancienne de Jérusalem, et jamais peut-être la mémoire de l'historien juif n'a reçu plus d'encens et de louanges. Cédons ici la parole à l'*Itinéraire de l'Orient :*

« Nous avons décrit la situation générale de la ville. Il nous faut maintenant pénétrer plus avant dans cette étude, et tâcher de retrouver dans les collines et les dépressions de la ville moderne, les collines dont il est si souvent fait mention dans la Bible et dans l'histoire des Juifs... La Bible ne nous est pas d'un très-grand secours pour rétablir l'ancienne topographie de Jérusalem. Les noms des localités qu'elle cite ont pour la plupart en-

tièrement disparu, ou les applications modernes qui en ont été faites sont douteuses. Les positions relatives des lieux sont rarement indiquées ; reconstruire, d'après ces derniers, la Jérusalem des rois de Juda ou celle de Néhémie, est une œuvre impossible. Les traditions rabbiniques ne sont qu'un amas confus de dissertations contradictoires. La tradition moderne, mêlée de tous les contes du Bas-Empire et du moyen âge, ne donne aussi que des renseignements douteux dont il est très-difficile de connaître l'origine ou de contrôler la vérité. Le témoignage des historiens est malheureusement très-peu explicite. Tacite a décrit Jérusalem en quelques mots admirables de concision et d'exactitude; mais il est trop bref pour être d'une grande ressource. Dion Cassius, Strabon donnent aussi quelques détails; mais le seul auteur qui ait voulu faire une description de la ville, c'est Flavius Josephe.

« On a trop répété qu'il écrivait loin de sa ville natale qui n'existait plus, et sur ses seuls souvenirs, qu'il a affirmé sans crainte d'être démenti ce qu'il ne savait qu'imparfaitement, ou qu'il a exagéré ce qu'il savait. L'historien qui, par sa naissance, appartenait aux premières familles sacerdotales, qui fut chargé du commandement de la Galilée, sous Vespasien, qui, prisonnier de Titus, assista à tout le siége de Jérusalem et fut envoyé souvent comme parlementaire aux assiégés, qui, dans les *Antiquités juives*, écrit l'histoire de son peuple, depuis les temps les plus reculés, et, dans la *Guerre des Juifs*, retrace avec une douloureuse émotion les moindres incidents de la ruine de sa patrie ; cet historien, disons-

nous, connaissait assurément son pays ; et, tout en faisant la part d'une certaine exagération orientale, en n'exigeant pas de lui une précision mathématique que les écrivains anciens ont rarement connue, son témoignage reste encore debout, et peut seul, avec les données bibliques, nous guider dans cette difficile étude. C'est donc la Jérusalem des Hérodes, la Jérusalem du temps de Titus que nous allons chercher à reconstruire. Sur ce sol si souvent bouleversé, bien des anneaux de la chaîne ont été brisés ; bien des noms ont disparu, dont il est impossible de retrouver la place. Nous tâcherons cependant de déterminer les localités principales, celles dont on peut reconnaître une trace appréciable, laissant de côté celles qni ne pourraient être que l'objet de discussions purement critiques » (*Itin. de l'Or.*, p. 768 et 769).

Après le pompeux éloge de l'historien juif et cette critique amère des traditions chrétiennes et rabbiniques, après ce long prélude si chaleureusement prononcé pour l'auteur des *Antiquités* et de la *Guerre* de son peuple, MM. Joanne et Isambert vont-ils prendre en main la description de Jérusalem et de ses murs, que Josèphe nous donne dans le cinquième livre de la *Guerre des Juifs?* Vont-ils la transcrire textuellement et la faire suivre de la traduction fidèle et littérale ? Vont-ils en commenter les passages obscurs, en faire l'application, et tracer à sa lumière le plan général, ou du moins le plan des principales collines de la capitale des Hérodes ? Cette marche est la seule logique, la seule naturelle, la seule sûre, la seule en harmonie avec l'admirable profession de foi que

nous venons de lire. Et toutefois les auteurs de l'*Itinéraire de l'Orient* ne l'adoptent point ; ils lui en préfèrent une autre qui est beaucoup plus commode et peut-être plus adroite. Ils supposent du fond de leurs âmes que le docteur Édouard Robinson, professeur de théologie à New-York, dans le voyage qu'il a publié en 1841, sous ce titre : *Biblical Researches in Palestine, mount Sinaï and Arabia Petræa*, a parfaitement étudié, parfaitement compris, parfaitement exposé la doctrine et la pensée de Josèphe ; et sur cette douce et aimable conviction, ils nous donnent le système antichrétien du docteur Robinson comme celui qui seul a l'avantage de concilier tous les textes des *Antiquités* et de la *Guerre des Juifs*. Si leur protestantisme s'accomode de cette substitution impossible, notre catholicisme la condamne et la repousse ; car notre foi n'est à la merci d'aucune usurpation. En matière de dogmes, nous croyons en Dieu seul, enseignant par l'Écriture sainte et par la tradition. En matière d'histoire, nous aimons à remonter aux premières sources, parce que les faits sont exposés, ainsi que l'eau des fleuves, à s'altérer et à s'affadir, suivant la nature et la longueur de leur parcours. A MM. Joanne et Isambert d'étudier la doctrine de Josèphe dans les livres du docteur Robinson ; à nous de contrôler ce dernier enseignement par le témoignage autrement véridique et impartial de l'historien des *Antiquités* et de la *Guerre des Juifs*.

DESCRIPTION DE JÉRUSALEM ET DE SES MURS.

Τρισὶ δὲ ὠχυρωμένη τείχεσιν ἡ πόλις, καθὰ μὴ ταῖς ἀβάτοις φάραγξιν ἐκυκλοῦτο (ταύτῃ γὰρ εἷς ἦν περίβολος) αὐτὴ μὲν ὑπὲρ δύο λόφων ἀντιπρόσωπος ἔκτιστο, μέσῃ φάραγγι διῃρημένων, εἰς ἣν ἐπάλληλοι κατέληγον αἱ οἰκίαι. Τῶν δὲ λόφων ὁ μὲν τὴν ἄνω πόλιν ἔχων ὑψηλότερός τε πολλῷ καὶ τὸ μῆκος ἰθύτερος ἦν. Διὰ γοῦν τὴν ὀχυρότητα φρούριον μὲν ὑπὸ Δαβίδου τοῦ βασιλέως ἐκαλεῖτο (πατὴρ Σολομῶνός ἦν οὗτος τοῦ πρώτου τὸν νεὼν κτίσαντος), ἡ ἄνω δὲ ἀγορὰ πρὸς ἡμῶν· ἅτερος δὲ ὁ καλούμενος Ἄκρα καὶ τὴν κάτω πόλιν ὑφεστὼς ἀμφίκυρτος. Τούτου δὲ ἀντικρὺ τρίτος ἦν λόφος, ταπεινότερός τε φύσει τῆς Ἄκρας, καὶ πλατείᾳ φάραγγι διειργόμενος ἄλλῃ πρότερον· αὖθίς γε μὴν καθ' οὓς οἱ Ἀσαμωναῖοι χρόνους ἐβασίλευον, τήν τε φάραγγα ἔχωσαν, συνάψαι βουλόμενοι τῷ ἱερῷ τὴν πόλιν, καὶ τῆς Ἄκρας κατεργασάμενοι τὸ ὕψος ἐποίησαν χθαμαλεύτερον, ὡς ὑπερφαίνοιτο καὶ ταύτῃ τὸ ἱερόν. Ἡ δὲ τῶν Τυροποιῶν προσαγορευομένη φάραγξ, ἣν ἔφαμεν τόν τε τῆς ἄνω πόλεως καὶ τὸν κάτω λόφον διαστέλλειν, καθήκει μέχρι Σιλωάμ· οὕτω γὰρ τὴν πηγὴν

La ville était munie de trois murailles, excepté aux côtés où elle était entourée de collines inaccessibles : là elle n'avait qu'une seule enceinte. Elle était bâtie sur deux collines qui se regardaient face à face et qui étaient séparées par une vallée intermédiaire sur les deux versants de laquelle descendaient de nombreuses maisons. De ces deux collines, celle qui portait la ville supérieure était beaucoup plus régulière dans son étendue. Sa forte assiette la fit appeler autrefois la citadelle par le roi David (c'est le père de Salomon, fondateur du temple); nous l'appelons le marché d'en haut. L'autre colline, que l'on nomme Acra et qui porte la ville basse, est tout accidentée. Contre elle se trouvait une troisième colline naturellement plus basse qu'Acra et séparée autrefois par une large vallée; mais les Asmonéens, sous leur règne, comblèrent cette vallée en y entassant des décombres, dans le dessein de joindre la ville au temple, et ils diminuèrent la hauteur d'Acra jusqu'à ce qu'il fût assez abaissé pour que le temple le dominât. La vallée des Tyropéons (fromagers)

qui sépare, ainsi que nous avons dit, la colline de la ville haute de celle de la ville basse, s'étend jusqu'à Siloé. Nous appelons ainsi une fontaine qui est douce et abondante. Au dehors les deux collines de la ville étaient environnées de vallées profondes; et les précipices qui les bordaient des deux côtés, rendaient toute approche impossible.

Des trois murs, le plus ancien était imprenable à cause des vallées et de la colline de ces vallées sur laquelle il était construit. De plus à la nature et à la solidité du lieu, se joignaient les fortifications que David, Salomon et leurs royaux successeurs avaient élevées avec beaucoup de travail et de dépenses. Ce mur commençait du côté du nord à la tour Hippicus, s'étendait jusqu'au lieu dit Xystos, touchait au palais du Conseil et aboutissait au portique occidental du temple. Quant à son autre branche, il commençait du côté de l'occident, à la même tour Hippicus, et s'avançait à travers le lieu nommé Bethso jusqu'à la porte des Esséniens; puis, du côté du midi, il fléchissait sur la fontaine Siloé; ensuite, du côté de l'orient, il se retournait vers l'étang de Salomon, et, parvenu au lieu nommé Ophla, il se joignait au portique oriental du temple.

γλυκεῖάν τε καὶ πολλὴν οὖσαν, ἐκαλοῦμεν. Ἔξωθεν δὲ οἱ τῆς πόλεως δύο λόφοι βαθείαις φάραγξι περιείχοντο καὶ διὰ τοὺς ἑκατέρωθεν κρημνοὺς προσιτὸν οὐδαμόθεν ἦν.

Τῶν δὲ τριῶν τειχῶν τὸ μὲν ἀρχαῖον διά τε τὰς φάραγγας καὶ τὸν ὑπὲρ τούτων λόφον ἐφ' οὗ κατεσκεύαστο δυσάλωτον ἦν πρὸς δὲ τῷ πλεονεκτήματι τοῦ τόπου καὶ καρτερῶς ἐδεδόμητο, Δαβίδου τε καὶ Σολομῶνος, ἔτι δὲ τῶν μεταξὺ τούτων βασιλέων φιλοτιμηθέντων περὶ τὸ ἔργον. Αρχόμενον δὲ κατὰ βορρᾶν ἀπὸ τοῦ Ἱππικοῦ καλουμένου πύργου, καὶ διατεῖνον ἐπὶ τὸν Ξυστὸν λεγόμενον, ἔπειτα τῇ βουλῇ συνάπτον, ἐπὶ τὴν ἑσπέριον του ἱερου στοάν απηρτίζετὸ κατὰ θάτερα δὲ πρὸς δύσιν τοῦ αὐτοῦ μὲν ἀρχόμενον πύργου, διὰ δὲ τοῦ βηθσὼ καλουμένου χωρίου κατατεῖνον ἐπὶ τὴν Ἐσσηνῶν πύλην, καὶ ἔπειτα πρὸς νότον ὑπὲρ τὴν Σιλωὰμ ἐπιστρέφον πηγήν, ἔνθεν τε πάλιν ἐκκλῖνον πρὸς ἀνατολὴν ἐπὶ τὴν Σολομῶνος κολυμβήθραν, καὶ διῆκον μέχρι χώρου τίνὸς ὃν καλοῦσιν Οφλὰν τῇ πρὸς ἀνατολὴν στοᾷ τοῦ ἱεροῦ συνῆπτε.

Τὸ δὲ δεύτερον τὸν μὲν ἀρχὴν ἀπὸ πύλης εἶχεν ἣν Γεννὰθ ἐκάλουν, τοῦ πρώτου τείχους οὖσαν, κυκλούμενον δὲ τὸ προσάρκτιον κλίμα μόνον ἀνῄει μέχρι τῆς Ἀντωνίας. Τῷ τρίτῳ δὲ ἦν ἀρχὴ ὁ Ἱππικὸς πύργος ὅθεν μέχρι τοῦ βορείου κλίματος κατατεῖνον ἐπὶ τὸν Ψήφινον πύργον ἔπειτα καθῆκον ἀντικρὺ τῶν Ἑλένης μνημειων (Ἀδιαβηνὴ βασιλὶς ἦν αὕτη Ἰζάτου βασιλέως μήτηρ) καὶ διὰ σπηλαίων βασιλικῶν μηκυνόμενον ἐκάμπτετο μὲν γωνιαίῳ πύργῳ κατὰ τὸ Κναφέως προσαγορευόμενον μνῆμα· τῷ δὲ ἀρχαίῳ περιβόλῳ συνάπτον εἰς τὴν Κεδρῶνα καλουμένην φάραγγα κατέληγεν. Τοῦτο τῇ προσκτισθείσῃ πόλει περιέθηκεν Ἀγρίππας, ὕπερ ἦν πᾶσα γυμνή.

Le second mur commençait à la porte appelée Gennath, qui était du premier mur, et embrassant seulement le côté nord, il allait jusqu'à la tour Antonia. Le commencement du troisième mur était à la tour Hippicus. De là, ce mur s'étendait vers le nord jusqu'à la tour Pséphine; puis allant en face du tombeau d'Hélène (c'était la reine d'Adiabène et la mère du roi Izate), et à travers les cavernes royales, il se repliait au loin à la tour angulaire, près du monument dit du Foulon. Enfin, se joignant à l'ancien mur, il arrivait à la vallée dite du Cédron. Le roi Agrippa posa les fondations de ce mur autour de la ville qui s'était ajoutée à l'ancienne et qui était toute à découvert jusqu'alors.

(V. *Guerre des Juifs*, IV, 238. Edit. A. F. Didot, 1847.)

« La ville, poursuit Josèphe, dont il serait inutile de citer le texte grec, la ville, par le trop-plein de sa population, s'étendait insensiblement en dehors des remparts, et comme les environs au nord de la colline du temple étaient déjà remplis de maisons, les édifices s'avancèrent beaucoup au delà des anciennes montagnes, au point d'occuper une quatrième colline nommée Bézétha, située derrière la tour Antonia dont elle fut séparée à dessein par un fossé profond, de peur que la tour Antonia, en restant adhérente au sol, fût trop accessible et n'eût pas assez d'élévation. La profondeur du fossé, au contraire, augmentait de beaucoup la hauteur de cette forteresse.

La partie de la ville jointe à l'ancienne s'appelle Bézétha dans notre langue; ce qui signifie en grec cænopolis, nouvelle ville. Ceux qui l'habitaient ayant besoin d'une défense, Agrippa, père du roi actuel et du même nom, commença le troisième mur; mais il craignit que l'empereur Claude ne vît, dans la grandeur de cette construction, l'amour de la nouveauté et une tendance à la révolte, et il abandonna son œuvre lorsqu'il en avait à peine jeté les fondations. La ville serait, par le fait, devenue imprenable s'il eût achevé le mur dans les proportions où il l'avait commencé..... Plus tard les Juifs reprirent avec ardeur ce mur ainsi délaissé; ils portèrent son élévation à vingt coudées, celle des meurtrières à deux, et enfin celle des créneaux à trois, en sorte que la hauteur totale était de vingt-cinq coudées... Ce troisième mur avait quatre vingt-dix tours, et leur intervalle était de deux cents coudées. Le mur du milieu avait quatorze tours, et l'ancien mur en comptait soixante. Tout le circuit de la ville était de trente-trois stades. » (*Ibid.*)

Telle est donc la fameuse description de Jérusalem et de ses murs que l'historien Josèphe a tracée sur les lieux, pendant que Titus assiégeait cette ville ingrate et obstinée qui avait consommé sa réprobation par le déicide. C'est cette page de grec que l'on a toujours invoquée à l'appui des systèmes les plus opposés entre eux. C'est sur elle que d'Anville, en suivant Deshayes, se figure qu'il base sa dissertation des quartiers de l'ancienne Jérusalem et de l'étendue de son enceinte. C'est sur elle que se fondent les adversaires des Lieux-Saints pour assigner au mont Acra la place du monticule de l'église de

Saint-Sauveur; et l'*Itinéraire de l'Orient* n'hésite pas à nous présenter ce dernier système comme très-complet (p. 771), comme celui qui a l'avantage de concilier tous les textes (p. 772). En vérité je ne puis me résoudre à croire que cette page descriptive ait jamais été l'objet d'une étude sérieuse; et le lecteur partagera bientôt mon intime conviction, s'il a le courage de faire avec moi l'analyse détaillée des indications qu'elle renferme relativement à la place du mont Acra.

« La ville, nous dit Josèphe, était munie de trois murailles, excepté aux côtés où elle était entourée de vallées inaccessibles; là, elle n'avait qu'une seule enceinte. » La ville, ἡ πόλις! S'agit-il seulement d'une partie de la ville, de celle qui était assise sur le mont Sion, de la ville haute? Non, car Josèphe ajoute immédiatement : « Et elle était bâtie sur deux collines qui se regardaient face à face et qui étaient séparées par la vallée des Tyropéons, etc. C'est donc de toute la ville qu'il est dit : *Elle était munie de trois murailles;* c'est de la ville basse comme de la ville haute, du mont Acra comme du mont Sion. De là une première indication bien importante pour trouver la place du mont Acra; c'est qu'il faut le chercher dans l'enceinte du premier mur; il le faut pour le mont Acra comme pour le mont Sion, et réciproquement. Là où l'auteur ne distingue pas, nous ne devons pas distinguer nous-mêmes. Où serait le motif de notre préférence? Que signifierait une semblable exclusion? Que Josèphe aurait eu tort de dire : la ville était munie de trois murailles. Elle ne l'aurait été que de deux au plus dans la moitié d'elle-même, puisqu'il n'y a, après le mur

ancien, que deux autres murs. On s'inscrirait en faux contre la première ligne d'une description que l'on admire sans réserve. La première ligne! Et quelle autre mériterait d'être crue, si celle-là qui est réfléchie pardessus toutes, subissait un ignoble démenti!

Plaçons ici une sentence de M. A. Coquerel qui met à néant de la façon la plus étrange cette première indication de Josèphe. « Olshausen pose en fait que le premier mur entourait toute la vieille ville, mais cela n'est dit nulle part. » (*Top. de Jér.*, p. 40.) Cela n'est dit nulle part! M. A. Coquerel ignorait-il ces deux points de la description de Josèphe : 1° que la ville était entourée de trois murailles; 2° que l'ancien mur était l'une de ces trois murailles? Non, il ne les ignorait pas; il cite lui-même ce texte dans sa thèse, p. 33, à l'article: première branche du premier mur. Mais adoptant en principe, sur la parole du docteur Robinson, que le mont Acra était à l'ouest du temple et au nord de Sion, son zèle pour la doctrine de son maître voilait à ses yeux la première ligne d'une description si prônée et si méconnue tout ensemble. Première indication de l'historien juif : le mont Acra doit se trouver dans l'enceinte du premier mur.

« Cette ville était bâtie sur deux collines qui se regardaient face à face, et qui étaient séparées par une vallée intermédiaire sur les deux versants de laquelle descendaient de nombreuses maisons. » Cette seconde indication n'a pas besoin d'être expliquée; elle porte son commentaire en elle-même. Il faut trouver deux collines séparées, non par une profondeur telle quelle, mais tout

spécialement par une vallée aux deux versants assez ouverts, assez profonds, et néanmoins assez doux pour recevoir, l'un et l'autre, de nombreuses maisons disposées en amphithéâtre. Deuxième indication de la place du mont Acra.

Pour ne pas diviser entre elles les données qui sont fournies par cette vallée intermédiaire, plaçons ici une autre indication que Josèphe met un peu plus bas, mais dont l'ordre peut s'intervertir sans altérer nullement la pensée de l'auteur. « La vallée des Tyropéons (fromagers) qui sépare, ainsi que nous avons dit, la colline de la ville haute de celle de la ville basse, s'étend jusqu'à Siloé; nous appelons ainsi une fontaine qui est douce et abondante. » Ici peut se présenter à certains esprits une difficulté que l'on me permettra de prévoir et d'éclaircir rapidement : celle de savoir si la vallée des Tyropéons cessait de séparer les deux collines de la ville, avant de s'étendre jusqu'à la fontaine de Siloé, ou bien si là encore, à son extrémité sud, elle était entre ces deux mêmes collines. J'avoue que, s'il me fallait résoudre cette difficulté seulement à l'aide de cette phrase, je me garderais bien de choisir entre les deux sens. Celui qui ferait la description de Paris pourrait se permettre cette digression : la Seine qui traverse cette ville s'étend jusqu'à l'Océan ; on ne serait pas en droit de conclure néanmoins que Paris a la même longueur. Mais, ici, nous avons deux autres moyens d'élucider ce point : l'inspection des lieux et le témoignage de Josèphe. Nulle main n'a modifié l'état essentiel des lieux, et cependant leur aspect nous montre que le mont Sion, dont personne ne conteste l'extrémité

méridionale, arrive jusqu'à la fontaine de Siloé, du côté de l'ouest ; il nous montre aussi qu'il n'y a aucune autre colline, du côté de l'est, que celle qui est, depuis le règne des Asmonéens, comme l'appendice du mont Moria, et qui arrive également jusqu'à la fontaine de Siloé. Donc cette vallée des Tyropéons garde jusqu'à la fin ses deux mêmes versants, celui du marché d'en haut et celui d'Acra. En outre, nous avons des passages sans nombre de Josèphe qui attribuent formellement toute cette extension à Jérusalem. Sans rappeler ce que nous savons déjà du circuit de l'ancien mur qui fléchissait dans sa partie méridionale sur la fontaine de Siloé, je me borne à citer ce fait qui se rapporte au temps du roi Agrippa, frère de Bérénice (c'est devant lui que saint Paul comparut à Jérusalem). « Les Juifs, par la médiation d'Agrippa, persuadèrent Néapolitanus de parcourir, accompagné d'un seul serviteur, toute la ville jusqu'à Siloé, afin de se convaincre par lui-même qu'ils obéissaient à tous les autres Romains, et qu'ils n'étaient irrités que contre Florus, à cause de son extrême cruauté : Ἔπειτα δὲ Ἀγρίππα πείθουσι τὸν Νεαπολιτανὸν σὺν ἑνὶ θεράποντι περιελθεῖν μέχρι τοῦ Σιλωὰμ τὴν πόλιν (II *Guerre des Juifs*, 16,116). Troisième indication pour trouver la place du mont Acra : il faut qu'il aboutisse avec le mont Sion jusqu'à la fontaine de Siloé.

Revenons au point où nous avons laissé le paragraphe de Josèphe. « De ces deux collines, celle qui portait la ville haute était beaucoup plus élevée et plus régulière dans son étendue. L'autre colline que l'on nomme Acra et qui porte la ville basse est toute accidentée. » Dans cette

phrase, il y a deux mots qui sont interprétés de plusieurs manières. D'abord le mot : καὶ τὸ μῆκος ἰθύτερος. Arnaud d'Andilly traduit : *plus raide ;* M. A. Coquerel : *plus allongé ;* Hudson : *in prolixitate directior.* C'est d'après l'aspect du mont Sion que je me suis décidé à dire : plus régulier dans son étendue. Le mont Sion est en effet très-uni dans sa surface, et très-arrondi dans ses contours. Secondement le mot : ἀμφίκυρτος. Hudson le rend par *utrinque declivis*, à *deux pentes ;* d'autres par *lunari seu corniculari formâ*, à deux cornes. M. le consul de Prusse ayant demandé le sens de ce mot aux moines grecs de Jérusalem, ceux-ci lui répondirent d'abord qu'il était inusité, et puis que, s'ils étaient obligés d'adopter une signification, ils lui donneraient celle de *sinueux*, à *forme de serpent.* M. le consul de Prusse les pria de lui dessiner la figure exprimée par ce sens ; ils firent celle d'un serpent un peu replié de la tête et de la queue. C'est ce même signe que M. Rosen voulut bien, à son tour, retracer sous mes yeux. Nonobstant cette grave autorité, j'ai traduit : *tout accidenté*, parce que ce sens me paraît plus littéral : *bossu partout*, et qu'ensuite il contraste mieux avec ce que nous venons d'apprendre du mont Sion. Au reste, puisqu'il est si difficile de préciser la valeur de ces deux termes, contentons-nous de ceux dont le sens est incontesté, et disons : Quatrième indication pour trouver la place du mont Acra : il est beaucoup plus bas que le mont Sion.

« Contre le mont Acra se trouvait une troisième colline naturellement plus basse, et séparée autrefois par une autre large vallée. Mais les Asmonéens, sous

leur règne, comblèrent cette vallée, en y entassant des décombres, pour joindre la ville au temple, et ils diminuèrent la hauteur d'Acra jusqu'à ce qu'il fût assez abaissé, pour que le temple le dominât. » Ce n'est plus en regard du mont Sion que Josèphe place le mont Acra; c'est en face d'une troisième colline autrefois plus basse, maintenant d'une hauteur au moins égale; autrefois séparée par une autre large vallée, maintenant contiguë par suite du comblement de cette profondeur intermédiaire. Quelle était cette troisième colline dont l'auteur de la *Guerre des Juifs* ne prononce pas le nom? Si l'*Itinéraire de l'Orient* a bien exprimé la pensée de Robinson, ce docteur américain aurait dit : « Cette colline sans nom était cette vallée que l'on avait comblée (en partie probablement) pour joindre la ville au temple. » Mais il est difficile de supposer que Robinson ait pris à ce point le contre-pied du livre de Josèphe. Une colline qui était séparée du mont Acra par une large vallée existait en même temps que cette vallée, dont elle formait l'un des versants; elle en était distincte de toute la différence qui règne entre ce qui sépare et ce qui est séparé. De même, une colline qui était naturellement plus basse que le mont Acra, était naturellement une colline, et non point une vallée, car personne ne s'est jamais avisé de comparer les montagnes et les collines sous le rapport de la hauteur naturelle.

Josèphe ne prononce pas, il est vrai, le nom de cette colline; mais il n'est pas plus difficile à trouver que celui du mont Sion absent, lui aussi, des *Antiquités* et de *la Guerre des Juifs*. Cette colline, Josèphe l'appelle la troisième. Or

qui ne sait que la troisième colline de Jérusalem, par ordre chronologique, est celle du Moria qui passe après Sion et Acra et avant Bézétha? En outre, Josèphe nous dit que les Asmonéens comblèrent cette autre vallée pour joindre la ville au temple. Mais, en vérité, ce but pouvait-il être atteint si la troisième colline ainsi réunie n'était pas celle du temple? Non, car toute jonction opérée ailleurs aurait laissé le temple dans son même isolement, et rapproché seulement les deux collines séparées par cette autre large vallée. Enfin à quoi bon nous apprendre que cette troisième colline était naturellement plus basse qu'Acra, et que celui-ci fut abaissé jusqu'à ce que le temple le dominât, s'il ne s'agit pas de la colline du temple? Il y aurait là un non-sens que Josèphe était incapable de commettre, et que l'irréflexion peut seule lui imputer. Comme nous parvenons à trouver le nom de la première colline de Jérusalem, malgré le silence respectueux de Josèphe, nous arrivons de même à découvrir celui de la troisième colline, et Josèphe nous fournit ici une cinquième indication pour reconnaître la place du mont Acra. Autrefois il était plus élevé que le mont Moria, et maintenant le temple le domine; il en était séparé par une *autre large vallée*, et maintenant il y est réuni, depuis le règne des Asmonéens.

Enfin, Josèphe nous dit: « Au dehors les deux collines de la ville étaient environnées de vallées profondes, et les précipices qui les bordaient des deux côtés rendaient toute approche impossible. » La vérité m'oblige à dire que ma traduction diffère sur un point essentiel de celles qu'il m'a été permis de consulter, au nombre

de cinq ou six. Celles-ci portent : *Au dehors de la ville, il y avait deux autres collines.* Voici un fait qui servira peut-être mieux qu'un long raisonnement à justifier ma manière de traduire qui, du reste, est moins la mienne que celle de plusieurs hellénistes très-distingués, parmi lesquels le professeur de grec au séminaire de Beit-Jala, près de Bethléem. Plus d'une fois, la discussion s'était engagée sur la traduction de cette phrase entre M. Edmond de Barrère et moi. Ce digne et honorable consul français soutenait avec une intime conviction qu'il s'agissait de deux autres collines. Un jour que nous étions ensemble sur le mont Sion, voyant que j'invoquais en vain et la force de l'article οἱ et l'enchaînement logique des idées, je me permis de poser cette terrible question : où sont donc, je vous en prie, Monsieur le consul général, ces deux autres collines ? Nous sommes sur les lieux. Veuillez bien me les montrer. Question décisive ! M. Edmond de Barrère eut beau promener ses regards de tous côtés ; nulle colline, nulle vallée ne lui apparut pour lui dire : Me voici ! Que le lecteur, qui n'a pas la même ressource de l'examen des lieux, veuille bien y suppléer en se pénétrant de la pensée de Josèphe ; il verra que cette description de Jérusalem fait un tout qui se lie, s'enchaîne et se tient. Depuis le premier mot jusqu'au dernier, il s'agit des deux mêmes collines qui portaient la ville, et des mêmes vallées environnantes et munies seulement d'une enceinte au lieu de trois. Supposer qu'il s'agisse de deux autres collines, c'est s'obliger à franchir les vallées de Josaphat et de Hinnom, et à faire intervenir les montagnes ultérieures des Oliviers et du Mauvais-Conseil.

Mais alors où sont les vallées profondes et escarpées qui doivent les défendre l'une et l'autre au dehors? Comment l'approche de Jérusalem devient-elle impossible, etc., etc.? Je rougirais de cette insistance à prouver la lumière de la lumière, si presque toutes les traductions ne la transformaient en ténèbres. L'interprétation que je donne est toute simple, toute naturelle, toute littérale : Ἔξωθεν δέ οἱ τῆς πόλεως δύο λόφοι, *extérieurement les deux collines de la ville;* elle concorde parfaitement avec le contexte ; elle le complète en nous faisant connaître les côtés extérieurs des deux collines de la ville dont Josèphe n'avait décrit que la forme et la démarcation intérieure,, etc., etc. La récuserait-on parce qu'elle s'éloigne des idées communes? Faites d'abord l'office d'un bon et fidèle traducteur, dirais-je à celui qui m'opposerait cette fin de non-recevoir; vous remplirez ensuite, tant que vous voudrez, l'office d'un censeur impitoyable. Pour moi, je ne me sépare pas de l'historien juif, et je dis : Sixième indication claire, courte, décisive pour arriver avec certitude à la découverte du mont Acra : Extérieurement, il était environné d'une ou de plusieurs vallées profondes et de précipices qui formaient une double séparation et rendaient toute approche impossible. Je dis d'une ou de plusieurs vallées pour rester dans les limites de cette indication qui ne spécifie pas si chacune des deux collines était entourée de plusieurs vallées ou d'une seule.

Arrêtons-nous un instant, après cette aride et fastidieuse dissection. Ce genre de travail n'est pas digne, j'en conviens, ni de Robinson, ni de ses partisans. Il est trop positif et trop minutieux pour prendre place dans

un *Voyage* qui effleure la surface des questions épineuses, et se complaît, à l'égal des romans, dans des tableaux de fantaisie sur les lieux, les coutumes, les mœurs, les produits et les populations. On voudra bien me pardonner cependant de l'avoir fait, à cause de l'importance de la mission dont je me crois chargé. Rien n'est sec, rien n'est méprisable, rien n'est repoussant de ce qui peut servir à confirmer l'authenticité du Calvaire et du Saint-Sépulcre, et convaincre ses adversaires d'inadvertance et d'erreur. Et maintenant que nous savons les marques auxquelles Josèphe attache la découverte et la reconnaissance du véritable mont Acra, allons à Robinson et demandons-lui de nous montrer si réellement son système mérite tous les éloges que l'*Itinéraire de l'Orient* lui prodigue.

La première indication de Josèphe, avons-nous dit, est que le mont Acra doit se trouver renfermé, comme le mont Sion, dans l'enceinte du premier mur. Rien de plus rationnel. Tout terrain que l'on a cru devoir entourer d'un mur est environné de toutes parts de la hauteur et de la longueur de ce mur de clôture. De même, et à plus forte raison, une ville est-elle contenue dans les remparts qui ont été construits non pas seulement pour la séparer des lieux environnants, mais surtout pour la garantir et pour la défendre. Eh bien le mont Acra de l'opposition antichrétienne se trouve-t-il renfermé dans le circuit du plus ancien des trois murs? A cette première demande, une première réponse négative. « Entre Hippicus et le Xysthos, vers le sud-est, le premier mur suivait évidemment la crête qui dominait le Tyropéon (*leur prétendu Tyropéon*). C'est là que s'élevaient sur l'ancienne

muraille les magnifiques tours de Phasaël et de Mariamne construites par Hérode, en l'honneur de son frère et de sa femme (*G. des J.*, v. 4, 3). Elles étaient attenantes au palais d'Hérode lui-même. L'opinion générale est que tous ces édifices occupaient le terrain qui s'étend à l'est de la citadelle, et où se sont élevés l'église protestante et ses dépendances, la mission anglicane et l'hôpital anglais; mais il faudrait des fouilles pour le démontrer. Telle est la première branche de l'ancien mur » (*Itin. de l'Or.*, 819 et 820). Serait-il possible de dire plus clairement qu'elle laissait en dehors un mont Acra que l'on suppose à l'emplacement de l'église de Saint-Sauveur? Ce premier mur était au sud de la rue de Jaffa qui est elle-même au sud du Calvaire, ainsi que nous l'avons déjà dit. Aussi le même Itinéraire nous affirme-t-il, sur je ne sais quel témoignage, que la seconde enceinte était précisément destinée à couvrir le mont Acra (p. 821). Première indication violée par le système protestant: Il laisse le mont Acra ou la ville basse en dehors de la première enceinte.

La seconde indication de Josèphe est qu'il nous faut trouver, entre le mont Sion et le mont Acra, une vallée dans laquelle descendissent des deux côtés de nombreuses maisons. Robinson et ses partisans se sont-ils préoccupés un peu plus de cette seconde indication que de la première? Voici ce que me répond l'*Itinéraire de l'Orient:* « Selon cet observateur (Robinson) si consciencieux, si attentif aux moindres circonstances, le Tyropéon a été comblé peu à peu par la suite des temps. Mais on remarque, à partir de la porte de Jaffa, une dépression considérable du mont Sion qui s'étend de l'*est* à

l'*ouest*, suivant l'ancienne rue de David pour rejoindre la vallée centrale. Cette dépression est très-apparente de plusieurs points de la ville, notamment du palais du gouverneur et de la maison d'Abou-Saoud. Elle est d'ailleurs prouvée par le fait suivant : On a retrouvé, dans le couvent grec de Saint-Jean-Baptiste, au coin de la rue Chrétienne et de la rue de David, une chapelle enfouie sous les décombres, dont le sol est à peu près de dix mètres au-dessous de la rue; et les fenêtres dont elle est percée sur les côtés montrent qu'elle n'a pas été une chapelle souterraine. L'existence de la vallée, en cet endroit, est attestée par Broccardus en 1283 ; Adrichomius et Villalpandus, à la fin du XVIe siècle, en parlent dans les mêmes termes. » (P. 771.)

Que prouve cet exposé ? Une seule chose, que Robinson s'est attaché simplement à chercher une vallée ou bien une apparence de vallée pour remplir cette seconde indication. Je ne réponds pas avec M. Bonar (*the Land of Prom.*, p. 496) « que l'existence d'une vallée partant de la porte de Jaffa n'est démontrée sur aucun plan (pas même sur celui du docteur Robinson), sur aucun des reliefs qui ont été faits de Jérusalem, qu'elle n'est pas visible sur les lieux, que l'écoulement des eaux pluviales ne prend pas cette direction, et qu'au contraire il y a, à la porte de Damas, une vallée évidente pour tous et à quelque endroit qu'on se place. » (*Itin. de l'Orient*, 772.) Je n'ajoute pas que cette dépression de terrain, dont Robinson exagère la vraie profondeur, s'explique tout naturellement par ce fait historique qu'il y avait là le fossé de l'ancien mur. Mais je me borne à faire cette

seule demande : Votre vallée contenait-elle sur ses deux versants de nombreuses maisons qui descendaient en amphithéâtre? A cette seconde question, une seconde réponse négative. Non, cette prétendue vallée, que l'on fait partir de la porte de Jaffa, n'aurait jamais pu recevoir un seul édifice par la raison toute simple que le rempart était là, et que des constructions en amphithéâtre auraient servi de degrés pour l'escalader et de redoutes pour se mettre à l'abri. Aussi les adversaires des Lieux-Saints, qui placent, aussi bien que nous, le plus ancien des trois murs sur la crête de Sion, n'ont garde de nous parler de la présence de ces nombreux édifices. Deuxième indication violée par le système antichrétien : La vallée qu'il met entre le mont Sion et le mont Acra est plus que problématique; et, dans aucun cas, elle ne pourrait être celle du livre de la *Guerre des Juifs*.

Inutile de dire que la troisième indication est violée d'une manière encore plus sensible et vraiment outrageante pour la description de Josèphe. Loin d'aboutir à la fontaine de Siloé, la prétendue vallée intermédiaire de l'opposition protestante ne dépasserait pas, du côté du sud, la rue actuelle de Jaffa; elle serait au nord de Xystos et du palais du Conseil, et elle irait se perdre dans la vallée méridionale du mont Moria. La première branche de l'ancien mur suffirait seule, sans compter les accidents du sol, pour lui faire prendre cette dernière direction.

En quatrième lieu, le mont Acra doit être beaucoup plus bas que le mont Sion. Or, voici ce que je trouve dans l'*Itinéraire de l'Orient*, et son témoignage, ici, n'est que

la fidèle expression de la vérité: « Au nord du mont Sion, il existe des hauteurs auxquelles nous attribuerons provisoirement (*ce provisoire est resté définitif*), avec Robinson, le nom d'Acra ou de ville basse de Josèphe, bien qu'au nord-ouest, leur niveau dépasse celui même du couvent Arménien (979). » Une ville basse plus élevée que le point culminant de la ville haute ! Quelle manière inouïe de remplir une indication, et que diraient les adversaires des Saints-Lieux, si, par impossible, il arrivait à leurs défenseurs de contredire à ce point les textes de Josèphe et le sens commun ?

Mais le docteur Robinson ne se met pas en peine de si peu ; car il a pour lui un témoignage prépondérant. « Acra est le monticule qui porte l'église du Saint-Sépulcre, et on peut reconnaître l'exactitude de ce que Josèphe dit de sa forme ἀμφίκυρτος, puisque sa pente incline, d'une part, vers la porte de Damas, et, d'autre part, quoique plus graduellement, vers le mont Sion. » (*Itinér. de l'Orient*, 771.) Nous pourrions opposer ici que l'observance d'un mot ne rachète pas la violation des autres ; mais laissons cette réponse et toutes celles que nous aurions à faire, laissons-les pour juger le docteur Robinson par sa propre parole, si toutefois l'*Itinéraire de l'Orient* est son fidèle interprète. Soit, M. le professeur de New-York, que le mot ἀμφίκυρτος signifie à deux pentes : Avec cette signification, peut-on reconnaître le mont Acra dans le monticule de l'église du Saint-Sépulcre? Voici un fait de la dernière visibilité pour tous les yeux (à plus forte raison, pour les vôtres), qui auraient dû vous avertir de votre erreur sur cette *exactitude de*

forme que vous nous signalez. Votre prétendu mont Acra, le monticule de l'église du Saint-Sépulcre, n'est pas seulement à deux pentes ; il en a au moins une troisième beaucoup plus prononcée que celle qui incline vers le mont Sion, que celle même qui se dirige vers la porte de Damas ; et cette troisième pente va de l'ouest à l'est, vers le mont Moria. Du Calvaire au temple, on descend jusqu'à la rue de la Vallée ; le lecteur le sait par ouï-dire, et, vous, vous l'avez vu de vos yeux et senti sous vos pas. Ne compter que deux pentes, afin de se prévaloir d'un mot, et négliger dans ce relevé une troisième inclinaison qui est la plus large, la plus sensible, la plus accusée, et qui frappe, bien davantage que les deux autres, le regard de tous les pèlerins, ce n'est pas justifier votre système, c'est consommer sa réprobation, et vous convaincre vous-même d'une lamentable *inexactitude*. Quatrième indication violée par le système antichrétien.

Ce mont Acra, si rebelle envers les quatre premières indications, observe-t-il du moins la cinquième? Est-il moins élevé que le temple? Est-il séparé du mont Moria par *cette autre large vallée* de Josèphe? Moins élevé que le temple? Comment cela est-il possible après ce que nous venons de dire et ce que personne n'ignore, qu'il faut descendre sensiblement pour aller du Calvaire à la mosquée d'Omar! Séparé du mont Moria *par cette autre large vallée de Josèphe?* Mais cet Acra est à l'occident, cette vallée au sud, le mont Moria entre les deux : quel expédient imaginer pour concilier cette disposition avec le langage de l'histoire!

Nous dirait-on que le Calvaire a été exhaussé depuis l'époque où Josèphe écrivait la *Guerre des Juifs?* Il le fut sans doute du temps de l'empereur Adrien, quand des hommes impies bâtirent le temple de Vénus. Mais la foi de Constantin et la piété de sainte Hélène firent disparaître ces impurs matériaux, et découvrirent la terre arrosée par un sang divin. Depuis ce jour à jamais mémorable, le pavé de marbre que l'on voit aujourd'hui ne forme qu'une légère couche au-dessus du sol, et il surpasse considérablement le niveau de la mosquée d'Omar. Où est l'observance de la cinquième indication à l'égard du monticule que vous nous disputez? Où est-elle pour tout le quartier du Calvaire qui monte toujours jusqu'à l'enceinte actuelle? Jamais but moins atteint que celui des Macchabées, avec l'emplacement de l'Acra protestant! Le temple était toujours dominé.

Nous dirait-on encore que la vallée méridionale du temple se repliait sur le côté occidental, près des pentes de Sion et d'Acra? Robinson l'a dit en effet, si nous devons en croire l'*Itinéraire de l'Orient*. Mais il faut bien que l'esprit de système l'aveugle, s'il ne voit pas que cette prétendue vallée occidentale n'a rien de commun avec celle de Josèphe. Celle-ci séparait seulement Acra de Moria, celle-là séparait également le mont Sion; la première n'atteignait que l'angle sud-est de l'Acra protestant, la seconde régnait sur toute la largeur du véritable Acra. L'une n'avait ni profondeur: une simple chaussée suffisait pour la niveler; ni longueur: elle n'arrivait pas aux deux portes du temple qui communiquaient avec le faubourg; ni largeur: un pont de pierre

joignait le temple au mont Sion, et Titus conférait avec Simon et Jean des deux têtes opposées de ce pont. L'autre faisait frémir le regard qui la sondait; elle allait d'un bout du Moria à l'autre; et, pour la combler, il fallait que tout un peuple travaillât, nuit et jour, pendant trois années consécutives. Quelle similitude établir en présence de tant d'oppositions!

Enfin la sixième indication suffirait à elle seule pour mettre complétement en déroute, s'il ne l'était déjà, le système qui place le mont Acra de Josèphe sur le monticule du Calvaire. Où trouver, en effet, à l'ouest de cet emplacement, ces vallées profondes et escarpées qui le rendaient inaccessible? Tout ce côté est contigu avec le plateau général, depuis la tour Hippicus jusqu'à la porte de Damas. Nulle vallée, nul précipice, nulle défense naturelle, et par conséquent nulle assimilation possible avec l'Acra de l'histoire qui était environné de vallées et protégé par une double barrière de précipices.

Tel est donc cet observateur si consciencieux et si attentif aux moindres circonstances. Son système qui avait, nous disait-on, l'avantage de concilier tous les textes de Josèphe, les heurte, les renverse tous, et les foule tous aux pieds. Il est tellement incompatible avec chaque expression de la *Guerre des Juifs* et même avec celle qu'il interprète à son gré, que les ténèbres s'accorderaient mieux avec la lumière. D'où vient donc que des hommes d'intelligence et de cœur s'abusent jusqu'à confondre dans leurs discours et dans leurs écrits cette contradiction universelle avec une parfaite identité? Employons quelques instants à nous rendre compte, en les

voyant à l'œuvre, de leur incroyable procédé, et achevons ainsi d'éclairer ceux de nos lecteurs qui se figurent peut-être que les adversaires des Saints-Lieux raisonnent aussi leur système antichrétien. M. A. Coquerel a perfectionné la méthode et le travail du maître. Il a recueilli et groupé ensemble les assertions de plusieurs écrivains ; nous pouvons donc le considérer en ce moment comme l'avocat général de l'opposition.

Ouvrant une fois de plus la thèse du bachelier de Strasbourg sur la topographie de Jérusalem au temps de Jésus-Christ, je vois un chapitre premier de *topographie générale*, une première section de *description générale*, et une deuxième section intitulée : *description de Josèphe*. Ce titre me réjouit et me fait espérer d'avoir sous les yeux un travail sur le texte de Josèphe semblable au mien, mais aboutissant à un résultat contraire, à la démonstration de l'existence d'Acra sur l'emplacement du Calvaire et du Saint-Sépulcre. Je lis avec empressement cette deuxième section. Dès la première ligne j'éprouve un vif sentiment de tristesse. M. Coquerel ne commence pas au commencement ; il débute par l'examen de cette seconde phrase : « La ville était bâtie sur deux coteaux opposés que séparait une vallée (désignée plus bas sous le nom de Tyropéon) dans laquelle descendaient de deux côtés de nombreuses maisons. » Et voici son étrange commentaire : « Il serait difficile de reconnaître Jérusalem dans ce plan incomplet qui n'en comprend que la moindre partie, si, à ces deux collines Josèphe n'en ajoutait plus bas deux autres qui complètent le nombre de quatre; nous verrons qu'il mentionne aussi Hophel. »

Quel est l'écrivain au monde qui a jamais prétendu retracer dans une ligne le plan complet d'une ville, et comment expliquer l'observation de M. Coquerel ! Le commentaire de la troisième phrase est un peu plus raisonnable. « Des deux collines qu'il vient de désigner, l'une, dit-il, qui porte la ville haute, est beaucoup plus élevée et plus allongée. Cette ville d'en haut ne peut être que le mont Sion ; l'Ancien Testament est ici d'accord avec Josèphe (II Sam., v. 7 et 9), et le rapport de l'historien est vrai quant à la forme et à la hauteur du mont Sion. » Le passage de la Bible qui est indiqué ne dit rien de ce qu'on lui fait dire ; mais passons sur ce détail, et ramassons toutes les puissances de notre esprit pour écouter et retenir le commentaire de M. Coquerel relativement au mont Acra. O surprise ! ô désappointement ! M. Coquerel se borne à nous dire ici que Josèphe met le mont Acra au nord de Sion, sans prendre la peine de citer un seul mot qui autorise une telle assertion ! Quel inconcevable procédé que celui de poser en principe et en fait ce qui est précisément en question ! Après cela, pouvons-nous bien nous étonner d'être en dissidence avec Robinson et son école !

Arrivé au fait des Asmonéens, M. Coquerel nous dit : « Voilà bien les choses telles qu'elles sont encore. Il est vrai qu'il y a des doutes sur le fait attribué aux Asmonéens que notre auteur lui-même raconte autrement ailleurs (*Arch. XIII*, 6, 6). Peu nous importe ; il est certain que Josèphe a vu les collines dans l'état où elles sont encore. D'ailleurs, le fait, sinon la date et les circonstances, n'est pas douteux. » Certainement le lecteur at-

tend ici que le commentateur de Josèphe lui explique quelles sont *les choses décrites telles qu'on les voit encore*, quelles sont *les collines que Josèphe a vues dans l'état où elles sont encore*, qu'est-ce qui est *douteux* ou *certain* dans le fait des Macchabées. Vain espoir ! M. Coquerel s'en va, et nous transporte avec lui du livre de la *Guerre des Juifs* à celui des *Antiquités*. « Il est un autre passage de Josèphe (*Arch. XV*, 11, 5) qui décrit d'une manière assez juste et pittoresque la position de Morija : « *La ville était située vis-à-vis le temple en forme de théâtre*, c'est-à-dire en hémicycle, Morija était à peu près au centre.» Voilà sans doute une preuve bien convaincante que le mont Acra occupait le monticule de l'église de Sainte-Hélène ! Ecoutons ce qui suit : « Il faut se garder de chercher l'exactitude dans une semblable comparaison. » Etait-ce bien la peine de faire une pareille échappée, et à quoi peut nous servir un texte qui décrit d'une part, d'*une manière assez juste*, et dans lequel il faut se garder, d'autre part, de *chercher l'exactitude !*

Revenant à la description qu'il avait laissée, M. Coquerel cite sans commentaire le passage relatif à Bézétha pour s'étendre longuement sur les paroles qui concernent la vallée des Tyropéons. « La vallée appelée Tyropéenne, continue Josèphe, celle qui, comme nous l'avons dit, sépare la ville haute du côté moins élevé, s'étend jusqu'à Siloé. Il importe de remarquer que la vallée finit à cette fameuse fontaine. » Observation judicieuse qui aurait dû mettre M. Coquerel sur la voie de la position d'Acra, et qui ne lui sert au contraire qu'à faire fausse route. « Oubliant que le Tyropéon séparait Acra de

Sion, et peut-être l'oubliant parce que cette partie du vallon est comblée aujourd'hui, quelques savants n'ont pas compris qu'il formait un angle presque droit. En effet, après avoir couru de l'ouest à l'est, entre Acra et Sion, il tournait, longeait cette dernière, en la séparant de Morija et en se dirigeant du nord au sud jusqu'à Siloé. On n'a souvent donné le nom de Tyropéon qu'au second embranchement de cette vallée; il s'est moins effacé parce qu'il est très-étroit, profond et en dehors de la ville. » Ainsi toute l'importance du texte de Josèphe consiste à égarer quelques savants, et à leur faire oublier l'existence d'une autre branche du Tyropéon que celle qui aboutissait à la fameuse fontaine de Siloé. Comment M. Coquerel sait-il que ces savants sont coupables d'un oubli funeste? Comment connaît-il cette première branche aujourd'hui comblée? Quel est le passage de Josèphe qui décide que le Tyropéon séparait Sion d'Acra du côté du nord et non pas du côté de l'est? M. Coquerel ne songe pas à nous instruire à cet égard. Pour lui, c'est un axiome d'une suprême certitude que le mont Acra était au nord de Sion. Le placer à l'est parce que la vallée des Tyropéons aboutissait, d'après Josèphe, à la fameuse fontaine de Siloé, c'est commettre un oubli. Et lequel? — Celui de l'existence d'une première branche de ce Tyropéon au nord de la ville haute. — Josèphe en parle-t-il? — Je l'ignore. Mais ce que je sais, c'est que Robinson en parle, et Robinson vaut bien Josèphe. — Cette dernière réponse est la seule qui reste à M. Coquerel; et nous lui dirons en retour: Gardez les souvenirs exagérés et les hypothèses de Robinson; pour nous, nous aimons

mieux oublier, avec Josèphe et nos quelques savants, ce qui n'a jamais existé et ce que vous n'inventez qu'en désespoir de cause.

Reste la sixième et dernière phrase d'une clarté éblouissante et d'une force si victorieuse : « Au dehors, les deux collines de la ville étaient environnées de vallées profondes et inaccessibles. » Que fera M. Coquerel pour la concilier avec la doctrine de son maître? Aura-t-il recours à quelque mauvaise traduction? Bel embarras pour lui! Il traitera cette dernière indication comme il a traité la première, c'est-à-dire qu'il la supprimera sans en laisser paraître la moindre trace. Et maintenant que le lecteur résume avec nous la théorie en vertu de laquelle on nous prouve que Josèphe place le mont Acra sur le monticule de l'église de Sainte-Hélène, il verra qu'elle se compose de quatre articles fondamentaux qui sont : 1° de supprimer les passages défavorables; 2° d'en intercaler d'autres, quand même ils soient insignifiants, parce qu'ils annoncent une certaine érudition, et qu'ils illusionnent le lecteur; 3° de se jeter dans des généralités et des contradictions, sans doute pour affaiblir l'autorité de l'historien, et rehausser celle du maître; 4° de donner le système du maître, sans s'abaisser à en faire la preuve. Avec un pareil procédé topographique, le mystère des errements de M. Coquerel n'en est plus un pour personne. Sa conclusion ne laissera pas néanmoins que de surprendre, même après les réflexions que chacun doit faire maintenant.

« Il résulte de la description que nous venons d'emprunter à l'historien juif qu'il confirme pleinement les

faits rapportés par les voyageurs. Ed. Robinson déclare qu'après avoir comparé les résultats de ses propres observations au tableau de Josèphe, il a trouvé une coïncidence frappante et presque complète. Comme lui, Scholtz proclame l'accord de Josèphe avec les détails que donnent l'écriture et l'état actuel des ruines. » Quel vainqueur, sur le champ de bataille, entonna jamais aussi pompeusement l'hymne du triomphe et de la gloire ! Et cependant quel vaincu essuya jamais une déroute aussi humiliante et aussi irréparable ! Qu'avez-vous remporté de cette description? Rien. Vous n'affirmez qu'une chose, l'existence d'une première branche du Tyropéon, et cette affirmation, loin de l'avoir empruntée à l'historien juif, vous ne la tenez que des écrits de Robinson. Quant à *ces faits rapportés par les voyageurs*, *à ces résultats des observations de Robinson*, *à ces détails de l'Écriture et de l'état actuel des ruines confirmés pleinement par Josèphe*, *d'une coïncidence frappante et presque complète avec les textes de Josèphe*, *d'accord avec le récit de Josèphe*, votre silence, à leur endroit, est l'aveu le plus significatif que vous éprouvez le besoin de vous renfermer dans des nuages et des abstractions, et que vous êtes du nombre de ceux qui fuient la lumière parce que leur front refuse de porter le joug de la foi et du devoir.

L'*Itinéraire de l'Orient* vient en ce moment au secours du système Robinson, armé, cette fois, de la propre parole de Josèphe : « Un passage de l'historien juif montre qu'Acra devait être à la fois au nord de Sion et à l'ouest du temple. En décrivant les portes qui s'ouvraient dans le côté ouest de l'enceinte du temple, il dit que la der-

nière (la plus au nord) conduisait dans l'autre ville (ἄλλην πόλιν) au moyen d'escaliers qui descendaient dans la vallée pour remonter de l'autre côté, car la ville s'étendait en face du temple à la manière d'un théâtre, enclavée par une profonde vallée dans la partie sud (*Ant. juiv.*, XV, XI, 5). Cette autre ville ne peut être qu'Acra, puisqu'elle est mentionnée après le palais de Sion (p. 771). »

Nous voici du moins en présence d'un ennemi qui a une forme déterminée, qui porte un nom, qui occupe une place. Bien qu'elle soit seule, cette preuve ne serait pas d'une médiocre importance pour le système antichrétien, si Josèphe disait en vérité ce qu'on lui fait dire. Un seul témoignage n'est pas toujours un témoignage nul. A mon avis, il ne le serait pas dans cette circonstance, et je n'oserais plus insister en faveur de l'emplacement que j'assigne au mont Acra. Que nous dit donc l'historien juif dans le passage allégué ? Le voici textuellement : « Sur le côté occidental de l'enceinte se trouvaient quatre portes conduisant : une au palais, au moyen d'une chaussée dans la vallée intermédiaire ; deux, dans le faubourg ; et la restante, dans l'autre ville, au moyen d'escaliers qui descendaient dans la vallée, et remontaient de l'autre côté, car la ville était posée en face du temple et en amphithéâtre, et entourée d'une vallée profonde dans toute la partie sud (XVI, Ar. v, 613). »

Dans ce passage, Josèphe nomme, en premier lieu, la porte qui conduisait au palais, sans doute à cause de son royal emploi ; puis viennent les deux portes qui s'ouvraient sur le faubourg. Robinson admet avec nous que ces deux portes étaient au nord de la première,

le faubourg, l'avant-ville προάστειον ne pouvant se trouver au midi où était le centre, le cœur de la ville. La quatrième, ou mieux la restante (ἡ λοιπή) était-elle la plus au nord? Robinson l'affirme, en se fondant sur cette présomption que Josèphe qui est allé jusqu'ici du sud au nord, a suivi naturellement la même marche jusqu'à la fin. Admettons, pour un instant, cette disposition, et sachons quel en serait le résultat. Loin d'en recueillir le moindre avantage, le système antichrétien serait marqué au front des stigmates de l'erreur. Chaque côté de l'enceinte extérieure du temple n'ayant, d'après Josèphe, qu'un stade de longueur (180 m.), de quelque manière que l'on place les trois premières portes, nous arriverons toujours à cette conséquence inévitable que cette quatrième porte se trouvera rejetée près de la tour Antonia, et que l'autre ville sera de beaucoup au nord du Calvaire. M. Robinson combat, non pour sa propre cause, mais pour celle du docteur Schultz. Mais non, Josèphe n'a pas poursuivi sa première marche du sud au nord; il est retourné au sud, et il nous donne de cette contre-marche trois indications tellement convaincantes que le doute n'est pas possible pour quiconque a visité Jérusalem. 1° Cette autre porte conduisait dans l'autre ville, au moyen d'un double escalier descendant d'un côté, remontant de l'autre, et composé de nombreuses marches. 2° De cette porte, la ville avait l'aspect d'un théâtre. 3° On la voyait entourée d'une vallée profonde dans toute la partie sud. Or, je le demande à tous les pèlerins de la Terre-Sainte: Y a-t-il, pouvait-il y avoir près de la tour d'Antonia une vallée profonde au point

qu'il fallût un double escalier pour aller dans l'autre ville, tandis qu'il n'en fallait pas, quelques mètres plus bas, pour aller dans le faubourg? Non, cette vallée profonde n'existait pas; le plain-pied des deux portes du faubourg était encore plus doux et plus uni, puisque la vallée centrale a sa pente du nord au sud. Je le demande encore: Des environs de la tour Antonia, la ville offrait-elle à l'ouest, du côté du Calvaire, l'aspect d'un théâtre? Non, l'inclinaison du sol sur ce point, quoique très-sensible, est cependant mieux ménagée et plus régulière que partout ailleurs. Enfin, le spectateur placé près de la tour Antonia pouvait-il apercevoir la vallée profonde qui entourait la ville au midi, et aurait-il eu bonne grâce d'attribuer à cette vallée les accidents du tableau qu'il avait sous les yeux. Non, il ne le pouvait pas; le mont Sion s'y opposait. Il n'y a point d'échappée de vue au midi, ni du pied de la tour Antonia, ni de n'importe quel point du portique occidental du temple; il n'y en a pas même du haut de la porte de Damas, ainsi que je l'ai constaté à mes risques et périls.

Allons-nous à l'angle sud-ouest de ce portique! Quel admirable accomplissement de ces trois indications si incompatibles avec la position du nord-ouest! Là, au sud, une vallée profonde et la nécessité d'un double escalier pour aller dans l'autre ville, et réciproquement. Là, cet aspect d'un amphithéâtre de maisons sur la ville basse et sur la ville haute. Là, enfin, le lieu de mentionner la vallée méridionale (*Hinnom*), puisqu'elle apparaît à l'extrémité inférieure de la vallée des Tyropéons et de notre mont Acra. Voilà, quand on regarde de près la disposi-

tion des lieux, ces témoins incorruptibles, voilà, dis-je, comment l'unique preuve invoquée en faveur du système antichrétien se retourne contre lui, l'accuse et le condamne à la face du ciel et de la terre. Que penser de la polémique des adversaires des Saint-Lieux ? Pouvons-nous dire d'eux, comme des ennemis de la victime du Calvaire, qu'ils ne savent ce qu'ils font ! Ne refusons pas de le croire pieusement, et demandons pour leur faute une miséricorde semblable à celle que le Sauveur expirant sollicita pour le déicide de ses juges et de ses bourreaux. *Pater, ignosce illis ; nesciunt enim quid faciunt.*

CHAPITRE III

TOPOGRAPHIE DE L'ANCIENNE JÉRUSALEM (SUITE)

Inadmissibilité de l'opinion vulgaire et du système du docteur Schultz. — Véritable position du mont Acra. — Explication sur Ophel.

Quand le Seigneur choisissait, pour prophétiser en son nom, l'un des enfants d'Israël, et qu'il l'envoyait aux coupables imitateurs des crimes des nations, voici les ordres qu'il donnait à cet ambassadeur de ses justices et de ses miséricordes : Vos lèvres, lui disait-il, seront les dépositaires de ma parole et de sa toute-puissance; je vous établis pour arracher et pour planter, pour détruire et pour édifier, pour frapper et pour guérir, pour perdre et pour ressusciter. Double mission qui n'a pas été confiée seulement aux prophètes de l'ancienne loi, mais qui fut et sera toujours celle de tous les apôtres et de tous les défenseurs de la Religion. La première de ces deux œuvres, sans la seconde, ne servirait qu'à faire le vide et les ténèbres ; et celle-ci, en l'absence de la première, serait semblable à l'inintelligente culture qui s'en irait semer le bon grain au milieu des ronces et des épines. C'est du concert et de l'efficacité de leur concours mutuel que dépend le triomphe de

la vérité sur l'erreur, du bien sur le mal, de la vie sur la mort.

De ces deux tâches imposées à la défense du Calvaire et du Saint-Sépulcre, non moins qu'à toute apologie et à tout sacerdoce, nous avons accompli la première dans le chapitre précédent. Si l'*Itinéraire de l'Orient* a eu raison de nous dire que Josèphe connaissait assurément son pays, que son témoignage reste encore debout, et qu'il peut seul avec la Bible nous guider dans l'étude difficile de l'ancienne Jérusalem, la fausseté du système qui place le mont Acra sur le monticule de l'église de Sainte-Hélène, est démontrée jusqu'à l'évidence, ce système étant repoussé par toutes les indications de l'historien juif, et même par les deux expressions que l'on interprète en sa faveur. Reste maintenant à assigner, pour cette seconde colline de Jérusalem, un emplacement qui satisfasse toutes les exigences chrétiennes, historiques et locales ; et c'est l'œuvre que nous allons entreprendre dans ce chapitre, convaincu de notre infirmité, mais soutenu par une humble et vive confiance dans la lumière véritable qui illumine tous les secrets des ténèbres. Examinons auparavant d'une manière impartiale si l'opinion vulgaire et le système du docteur Schultz s'accordent aussi bien avec la topographie de Josèphe qu'avec l'authenticité des Saints-Lieux.

Plusieurs écrivains des siècles passés se persuadèrent d'instinct, et sans se rendre compte de leurs motifs déterminants, que la Jérusalem inférieure se trouvait au milieu du Calvaire et de l'ancien temple. C'est cette opinion vulgaire que M. A. Coquerel flagelle si rudement

dans le passage de sa thèse qui est cité au commencement de ce livre. Est-il possible de prendre en main sa défense, ou bien faut-il accepter sa condamnation, comme je l'ai fait, en reconnaissant l'insuffisance de cet espace intermédiaire? Maintenant que la topographie actuelle de Jérusalem a dessiné sous nos yeux toutes les lignes de cette surface, nous pouvons prononcer avec une plus parfaite connaissance de cause.

Évidemment une lisière de terrain qui avait tout au plus 150 m. dans sa plus grande largeur, c'est-à-dire depuis la forteresse Antonia jusqu'à la jonction de l'ancien mur avec le portique occidental du temple ; une lisière dont nous ne pouvons mesurer la longueur au juste, puisque la position de la porte Gennath nous est inconnue, mais qui ne dépassait pas cinq cents mètres, de l'ouest à l'est, et qui formait à sa naissance un angle très-aigu ; une lisière dont il faut défalquer tout ce qui était pris et absorbé par les murs, les tours, les fossés, les citernes et les dépendances du temple, cette lisière, dis-je, ne pouvait suffire à la seconde moitié de l'ancienne Jérusalem. En cela, nous sommes complétement d'accord avec les adversaires des Saints-Lieux. Mais voici la fin d'une bonne harmonie qui devrait persévérer sans relâche. De ce fait, qu'il n'y a pas assez de place au soleil, pour le mont Acra de l'histoire, entre le Calvaire et le temple, Robinson conclut que les Saints-Lieux ne sont pas authentiques. Et qui donc lui a dit que cet emplacement était celui du mont Acra, et non point celui du Calvaire? Quels sont les titres prépondérants de ce compétiteur, et d'où vient que l'on se hâte de donner droit à un système inconnu

contre le témoignage de la tradition chrétienne? Oui, l'insuffisance de l'espace décide l'incompatibilité du Calvaire et du mont Acra; mais lequel des deux est le possesseur légitime; lequel est l'usurpateur et l'intrus? La topographie ne sert ici de rien, et c'est uniquement la voix de l'histoire qui doit prononcer. Pour avoir le droit d'arguer de l'opinion vulgaire, il faudrait prouver auparavant qu'elle a raison d'établir le mont Acra sur le côté ouest du temple. Or cette preuve, on la suppose, mais on ne la fait pas. Que nous importe dès lors cette brutale sentence : « Les malencontreux inventeurs du Gogoltha l'ont mis dans la ville et si avant, que, etc., etc. » Encore une fois, le déplacement qu'ils commettent est-il celui du Calvaire ou du mont Acra? Question préalable, qu'il fallait vider, et dont les adversaires des Saints-Lieux se gardent bien de toucher un seul mot.

Qui ne s'explique cette lacune du mensonge et de l'hypocrisie? Ce terrain occidental du temple n'a jamais appartenu au mont Acra, et l'opinion vulgaire se trompe si elle affirme le contraire. Inutile de rentrer dans le détail des six violations relevées plus haut : elles ressortent d'elles-mêmes. Le léger rapprochement que l'on opère vers l'est, peut bien dégager les Saints-Lieux, dans la pieuse appréciation de ces malencontreux inventeurs de *ce mont Acra;* mais il n'amène aucune conciliation avec la topographie de l'historien juif, et c'est un tort inexcusable pour ces demi-partisans de Robinson, que d'aller contredire le témoignage de Josèphe qui n'a pu ni se tromper ici, ni se jouer de notre bonne foi.

Il y a plus. Non-seulement ce témoignage incontestable

ne nous permet pas d'assigner au mont Acra le côté occidental du temple; mais, en outre, le passage que nous venons de commenter, à la fin du chapitre précédent, donne à ce terrain que l'on voudrait usurper, une destination certaine et pleinement fondée en raison. Là, dans cette lisière indéterminée qui séparait le mur intérieur de la seconde enceinte, se trouvait, nous a dit Josèphe,' le faubourg (προάστειον); et deux portes introduisaient ses habitants dans les parvis du temple. Devant l'éclatante splendeur de ce texte, fuyez, mont Acra, de l'opinion vulgaire, fuyez de l'occident du temple, comme les ténèbres devant la face de la lumière, comme la paille légère devant le souffle impétueux de l'aquilon; laissez le faubourg en paix dans sa légitime demeure et cherchez ailleurs votre ancienne possession.

Et le mont Acra *robinsonien* n'accompagnera-t-il pas, dans sa fuite, celui de l'opinion vulgaire condamné et proscrit au nom du faubourg ? Habitera-t-il plus à l'aise et plus fraternellement avec celui-ci dans cette étroite lisière de terrain qui est comprise entre la porte Gennath, la forteresse Antonia et l'angle nord-est de l'ancien mur? Comment cela se ferait-il? Le mont Acra demande et occupait une étendue cent fois plus grande que celle du Golgotha. Mont Acra de Robinson, fuyez à votre tour, et allez ensevelir au fond des abîmes l'iniquité de vos apôtres. Quelque erronée que puisse être l'opinion vulgaire, on peut du moins admettre en sa faveur le bénéfice des circonstances atténuantes. Elle n'affirme, après tout, que l'existence d'un quartier de Jérusalem vers l'est du Calvaire et à une distance de quelques

dizaines de mètres. Ce quartier s'appelait-il la ville basse ou le faubourg? Elle ne décide pas; elle n'entre pas dans le détail, elle ne se doute pas de ce dualisme et de cette complication. Mais le système antichrétien, voilà un coupable sans excuse! Il sait que le faubourg possède le côté ouest du temple; il sait combien est circonscrite la surface qui reste en dehors, jusqu'au mur d'Agrippa; il rejette l'authenticité du Calvaire à cause de cette insuffisance matérielle, et il ne rougit pas de réclamer cette place pour lui. Quelle dérision! quelle démence! Si ce lieu est trop petit pour le Calvaire, comment est-il assez grand pour la Jérusalem inférieure? Et s'il y a place pour celle-ci, comment oser soutenir à la face du ciel et de la terre qu'on ne pouvait, du temps de Jésus-Christ, y dresser une croix, y creuser un tombeau!

Impossible à l'ouest du temple à cause du faubourg et de ses propres indications, le mont Acra occupait-il la place que le docteur Schultz lui assigne au nord du mont Moria? Écoutons ici la réponse de l'*Itinéraire de l'Orient*. «Bézétha était placée en face d'Antonia et séparée par un fossé profond qui fut creusé pour rendre plus difficile l'accès de la forteresse. Bézétha signifie la nouvelle ville (en grec καινή πόλις, *Guerre des Juifs*, V., 4, 2). Dans un autre passage, Josèphe ajoute que Bézétha est la plus élevée de toutes, et que seule elle couvre (επισκότει), elle ombrage le temple du côté du nord (*ibid.*, V., 5, 8). Ainsi Bézétha était seule au nord du temple, et elle était très-voisine d'Antonia, puisqu'il avait fallu en séparer la forteresse par une tranchée artificielle. Il est impossible de méconnaître, à ces caractères, la colline qui s'élève à

l'est de la porte de Damas, à l'angle nord-est de la ville actuelle et qui est couronnée par le *Tékié des derviches tourneurs*. En présence d'un texte si clair, il est difficile de comprendre que Schultz, sur son beau plan que nous avons reproduit (en le corrigeant sous ce rapport), ait pu reporter Bézétha tout à fait au nord, vers l'origine de la vallée de Cédron, et attribuer à Acra la colline qui se trouve au nord du temple, tout à côté de l'emplacement incontesté de la forteresse Antonia (*Itin. de l'Or.*, 770). »

Ce système du docteur Schultz n'est pas aussi incompréhensible que MM. Joanne et Isambert veulent bien le dire. Sans doute Josèphe place Bézétha près de la forteresse Antonia; mais il la place aussi beaucoup au delà des anciennes collines, vers les tombeaux des rois. L'attribution faite, à Acra, de la partie la plus ancienne qui s'élevait au nord du temple, et, à Bézétha, de la nouvelle ville qui s'étendait au loin jusqu'aux cavernes royales, était donc alors irréprochable, et autrement judicieuse et logique que l'étonnement de ses adversaires. Comme ce système comblait un vide dans l'opinion qui reculait la troisième enceinte jusqu'aux lieux où l'on nous montre les tombeaux des rois; comme, d'ailleurs, il dégageait pleinement le côté ouest du temple, et qu'il se conciliait admirablement, sous ce rapport, avec l'authenticité du Calvaire et du Saint-Sépulcre, il est facile d'expliquer les préférences que lui ont accordées, dans leurs écrits ou sur leurs cartes, Mgr Mislin, M. Audriveau-Goujon et tous les pèlerins de la Terre-Sainte sincèrement animés de l'esprit chrétien.

Et toutefois ce système, devant lequel auraient dû

s'incliner Robinson et ses partisans, puisqu'ils admettaient, comme Schultz, cette prodigieuse extension de la nouvelle ville, ce système qu'il nous serait si doux d'adopter et de défendre jusqu'à la fin à cause de ses éminents services envers l'authenticité des Saints-Lieux, ce système, force nous est de le rejeter, à son tour, malgré le soin que nous avons pris de le justifier contre la critique exagérée de MM. Joanne et Isambert. Et pourquoi cette sorte de volte-face si rigoureuse et si imprévue? Parce que nous n'avons ni deux poids ni deux mesures, mais que nous pesons et que nous mesurons ce système non moins que les deux autres, dans la balance et sur les données de la description de Josèphe. Encore ici, toute explication devient inutile. Plus le mont Acra de Schultz s'éloigne du mont Sion, plus il est incompatible avec la topographie que nous avons admise dans le chapitre précédent; plus il la viole d'une manière ostensible, j'allais dire effrayante. La seule force de ce système était dans cette persuasion générale que la troisième enceinte allait jusqu'aux tombeaux des rois, et cette force me semble, à tort peut-être, évanouie complètement et pour toujours.

Et d'abord cette persuasion, quelque générale qu'elle soit, est en opposition manifeste avec l'étendue que Josèphe assigne au périmètre de l'ancienne Jérusalem, sous le siége de Titus. « Le circuit de la ville actuelle, nous dit Mgr Mislin, a été mesuré de la manière la plus exacte par Maundrell, et depuis par plusieurs autres. Voici les dimensions de ses quatre faces : celle du Nord a 1,435 pas; celle de l'Est 1,005; celle du Midi 1,290;

celle de l'Ouest 900 ; en tout 4,630 pas. » Ce circuit n'a donc que 1,310 pas de moins que celui de la Jérusalem d'Hérode-Agrippa, puisque 33 stades de 180 m. donnent 5,940. Eh bien ! que l'on mesure toute la partie du mont Sion et de notre mont Acra qui fut laissée en dehors de l'enceinte de Suleïman, en 1534, et qui était comprise dans les 33 stades de Josèphe ; et l'on verra se combler largement cette différence de 1,310 m. ou de 1470, si l'on adopte le périmètre de 6,100 m. indiqué dans l'*Itinéraire de l'Orient* (p. 823). Dans ces limites d'une approximation incontestable, la troisième enceinte de Jérusalem, loin de s'avancer jusqu'aux tombeaux des rois, ne pouvait dépasser, au nord, la ligne du mur actuel.

Devant cette fatale conclusion, le lecteur se demande en lui-même ce que devient cette expression de Josèphe : *que le troisième mur s'étendait au loin à travers les cavernes royales.* Un coup de pioche répond ici pour moi ; car voilà, de nos jours, le mystérieux interprète qui est venu nous expliquer une parole inintelligible non moins qu'inacceptable. Donné par un de ces hasards que l'on ne peut s'empêcher de nommer providentiels, ce coup de pioche a fait plus pour déterminer la limite nord de l'ancienne Jérusalem que les longues disputes de tous les savants ensemble. Donc, sous le mur actuel et sous le quartier des musulmans, un coup de pioche a découvert des cavernes immenses qui arrivent au moins sous les ruines de la forteresse Antonia, et peut-être jusques sous celles du temple. L'audace m'a manqué pour les parcourir jusqu'au bout ; car, à Jérusalem, la fortune ne seconde pas toujours l'audace ; on paie

chèrement de moindres imprudences. Evidemment, ce sont ces cavernes que Josèphe nous donne comme la limite nord de la troisième enceinte et non pas les tombeaux des rois. Ces cavernes sont vraiment royales par leur étendue ; elles le sont encore par leur origine : c'est Salomon qui les creusa, en extrayant les blocs de pierre dont il bâtit le temple. Loin de se démentir, Josèphe est en pleine harmonie avec lui-même et pour l'étendue de l'ancienne Jérusalem et pour la direction du troisième mur ; la contradiction apparente que l'on apercevait dans son langage, s'évanouit, et, avec elle, la Bézétha de Schultz ; et le mont Acra se trouve repoussé du nord, comme il l'a été de l'ouest et du monticule du Calvaire.

Ces dernières pages, que le lecteur regarde sans doute d'un œil impassible et indifférent, je ne puis les écrire sans me sentir profondément attendri par le souvenir de la tristesse où me plongea cette seconde déception. Le sacrifice de l'opinion vulgaire m'avait peu affecté, parce que son invraisemblance était trop évidente, et qu'elle avait d'ailleurs contre elle et les défenseurs et les adversaires des Saints-Lieux. J'espérais alors dans le système de Schultz, qui répondait si pleinement aux désirs de ma foi. Mais lorsque cette planche de salut se déroba sous mes pieds, lorsque je me vis sans ressource contre un dogmatisme hautain et tranchant, lorsqu'il me sembla que le consul des État-Unis était l'écho d'une condamnation irrévocable et sans appel, mon abattement fut extrême, et je me dis en frémissant : Et moi aussi, serais-je donc venu à Jérusalem pour y voir périr les douces croyances de mon sacerdoce et de mon aposto-

lat! Non, et plus les ténèbres s'épaississent autour de moi, plus je m'efforcerai de parvenir à la région de la lumière et de la vérité.

Fortifié par cette détermination, j'allai m'asseoir sur la montagne des Oliviers, qui est sans contredit le meilleur point de vue pour embrasser la topographie générale de Jérusalem. Cette ville se dessine dans son ensemble si émouvant avec ses coupoles, ses minarets, ses couvents, ses consulats, ses tours, ses remparts; mais on ne peut saisir, à cet éloignement, la distinction des anciennes collines; il semble, au contraire, que Jérusalem n'a qu'une seule pente, de l'ouest à l'est; la hauteur de Bézétha ne forme qu'une légère ondulation.

Un soldat turc qui se trouvait, un dimanche au soir, sur la tour de la porte de Damas, voyant que j'essayais, du pied des murs, de porter mes regards sur la longueur de la ville, en me servant de jumelles, fut tenté de curiosité ; il me fit signe de monter près de lui, puis il prit mes jumelles que je tâchai d'ajuster au point de sa vue, et il se mit à considérer le panorama qui se déroulait autour de nous, dans un ravissement qu'il ne cessait d'exprimer par ses signes et ses exclamations. Pendant ce temps, je cherchais, tout pensif, l'ancienne Jérusalem, les regards immobiles et fixés vers le sud. Cet accueil m'enhardit, et, le lendemain, je remontai sur la même tour, vers le même moment, de quatre à cinq heures du soir, pour prendre quelques notes du haut de cet observatoire ; mais soit que le soldat de la veille fût absent, soit que mon retour si rapproché éveillât quelque soupçon, les pierres ne tardèrent pas à m'assaillir de l'extérieur de la porte;

et, si je ne m'étais abrité derrière les créneaux, j'aurais été fort maltraité. La première décharge finie, je glissai, le long de l'escalier ruineux, et je longeai le mur en tirant sur l'est, pour n'avoir pas à demander des explications d'autant plus embarrassantes, que les gardes et moi nous n'aurions pu nous comprendre mutuellement. De ce périlleux observatoire, on découvre sans doute une vallée bien accusée au milieu de la ville actuelle et de ses deux rangées de collines. Mais cette vallée n'a point de nom, ce me semble, dans la topographie de Josèphe. Du moins ce n'est point la vallée des Tyropéons. Celle-ci s'étendait jusqu'à la fontaine de Siloé ; celle-là s'arrête au nord de la rue de Jaffa et presque en face de la mosquée d'Omar, s'il est permis de s'en rapporter à la pente des eaux qui convergent sur ce point du nord, de l'ouest et du sud, et s'en vont au levant, sous l'aire du temple, dans la direction du puits des holocaustes.

Ainsi, comme l'épouse des Cantiques, j'allais d'une extrémité de Jérusalem à l'autre, cherchant, dans toutes les rues et du haut de toutes les ruines, l'objet de mes désirs, et il ne m'apparaissait nulle part. Allons, me dis-je un jour, par je ne sais quelle inspiration soudaine, allons à la fontaine de Siloé, allons lui demander cette ville basse qu'elle a vue, depuis son origine jusqu'à sa fin, venir se désaltérer à l'abondance et à la douceur de ses eaux. Seule chose intacte de toutes celles d'autrefois, la fontaine de Siloé doit être comme un centre, comme un cœur, d'où partent encore des rayons et des artères vers l'ancienne Jérusalem, dont elle semble attendre le retour, ne versant plus qu'à regret une eau trouble et

saumâtre; et ces rayons, ces artères peuvent bien encore être saisissables, malgré l'intersection de leurs points de tangence. Et me voilà descendant à pas pressés ce chemin poudreux, qui commence à la porte Sterquilinaire, se replie d'abord vers la droite et se précipite ensuite vers le midi; me voilà écartant avec mon bâton de pèlerin les troupes d'ânes que je rencontrais, ne tournant la tête ni à droite, ni à gauche, ni en arrière, et ne m'arrêtant qu'un peu au-dessous du bassin ruineux de la fontaine de Siloé. Là, je me mis à l'ombre du monticule qui pend sur ce chemin, et dont les eaux de la fontaine arrosent les pieds; je m'adossai contre une saillie de rocher et j'étendis mes regards au nord-ouest, le long du sentier que je venais de parcourir. De ce troisième point de vue, l'ancienne Jérusalem, dont je désespérais de retrouver la place, renaissant pour ainsi dire de ses cendres, se montra tout entière à mes regards, telle que la main de Josèphe nous l'a décrite, telle qu'elle était aux jours de sa royale splendeur. A ma gauche, le mont Sion, avec sa majestueuse hauteur et ses contours gracieux et arrondis; à ma droite, le mont Acra, avec ses dentelures, ses inégalités, ses pentes par étages; devant moi la vallée des Tyropéons, représentée par la ligne sinueuse et bien accusée du chemin intermédiaire; à mes pieds, la fontaine de Siloë, où cette vallée intérieure vient encore aboutir, et, comme une garde de circonspection, la vallée de Josaphat et celle de Hinnom qui entourent de leurs grands bras les deux collines groupées ensemble, et qui semblent leur dire par ces étreintes permanentes · Nous nous connaissons depuis

quarante siècles; vous, vous êtes Sion, et vous, Acra. Quelle ressemblance parfaite, et néanmoins quelle réalité toujours subsistante! Quiconque contemplera de cet observatoire le spectacle qui se dresse à l'ouest et au nord, y retrouvera trait pour trait la description de l'historien juif aussi fidèlement que je le reconnus alors. Ravi de cette découverte, d'autant plus douce pour moi, qu'elle était plus inespérée, je m'écriai dans un indicible transport : Enfin, je l'ai trouvée, cette ville basse que je cherchais depuis si longtemps; je l'ai trouvée, et j'annoncerai à tous ceux qui m'interrogeront, le lieu qu'elle occupait autrefois et celui d'où elle est encore comme visible.

Au retour de cette consolante excursion, je stationnai longuement sur les monceaux de ruines qui avoisinent les huttes des lépreux, afin d'observer la direction intérieure de la vallée des Tyropéons et celle du mont Acra. Nul poste mieux choisi pour relier entre elles les deux extrémités sud et nord de l'ancienne Jérusalem. Il n'y a que l'infection du voisinage à braver, mais qu'est-ce qu'un peu d'infection quand on poursuit une découverte importante et laborieuse! Du faîte de ces décombres, il me parut que la vallée des Tyropéons se rapprochait beaucoup plus de la porte de Sion que de la porte Sterquilinaire, et qu'elle allait aboutir au bazar des Juifs et aux grands bazars. Cette appréciation peut surprendre ceux qui ne se sont point posés en sentinelles sur cette montagne de poussière et d'immondices; mais elle ne surprendra plus à l'avenir, si l'on a le courage d'aborder ce nouvel observatoire. Là, malgré la hauteur des

décombres sur lesquels on est debout, la majesté du mont Sion qui vous apparaît à l'Occident, vous écrase et vous dit : Ce qui t'élève n'est que l'escabeau de mes pieds. Or les pieds de la ville haute, du mont Sion, que sont-ils, que peuvent-ils être, si ce n'est le mont Acra, la ville basse! L'examen des détails ne tarde pas à confirmer cette vue d'ensemble. Quand on va de ce poste au bazar des Juifs et à la rue de Jaffa, on se trouve dans une véritable vallée et entre ses deux versants, l'un à gauche dont la pente est de l'ouest à l'est, et l'autre à droite qui incline de l'est à l'ouest. L'existence, en cet endroit, de ces deux pentes inverses étonna vivement M. Edmond de Barrère, quand je lui fis part de ma découverte. Pour croire, il voulut voir de ses propres yeux, et il vit dans une inspection que nous fîmes ensemble, et il confessa et il ne nia pas la vérité de mon observation. Ces deux inclinaisons ne peuvent appartenir à une seule et même hauteur; elles indiquent évidemment deux collines différentes, l'une plus haute et l'autre plus basse; et, puisque la première est le mont Sion, est-il possible de douter que la seconde ne soit le mont Acra, et qu'il ne faille placer cette deuxième colline de la Jérusalem de Josèphe à l'est de Sion, et non pas au nord, comme on le suppose trop facilement?

Reconnaissons toutefois que cette apparition de l'ancienne Jérusalem, si ressemblante qu'elle puisse être, n'est point une démonstration irrécusable de son identité. Qui ne sait que les lieux se plient souvent aux interprétations les plus opposées? Qui ne sait aussi qu'une ville tant de fois ruinée et rebâtie, peut offrir, dans son

état actuel, des accidents de terrains inconnus, il y a dix-huit siècles? Allons donc à Josèphe. Il a vu debout, il a décrit et immortalisé la suprême splendeur de cette ville que nous cherchons dans un pli de sol ou dans un tronçon de colonne brisée; sachons par son témoignage si cette nouvelle place du mont Acra est véritablement celle qu'il lui assigne lui-même, ou bien s'il faut lui en chercher une autre.

Et d'abord, le mont Acra situé à l'est de Sion et au sud du temple est-il renfermé dans l'intérieur de l'ancien mur? Pour la première fois depuis que nous posons cette demande, nous recevons une réponse affirmative. Ce mur, on l'a déjà vu, se divisait en deux branches. « La première commençait, vers le nord, à la tour appelée hippicus, s'étendait jusqu'au lieu nommé Xystos, touchait au palais du conseil, et aboutissait au portique occidental du temple: Ἐπὶ τὴν ἑσπερίον τοῦ ἱεροῦ στοὰν ἀπηρτίζετο. » (*Loc. cit.*) Elle se conduisait donc à l'égard de notre mont Acra comme à l'égard de Sion; elle l'abritait de la même manière du côté du nord, et le laissait sur sa droite, en allant de la tour Hippicus au portique occidental du temple: nul intervalle à découvert, nul passage accessible pour une armée assiégeante; car ce mur ne subissait point d'interruption dans la longueur de son parcours.

Or voici un étrange phénomène dans le monde intellectuel, une justification inimaginable de cette maxime du satirique français : *Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.* Ce texte si formel de Josèphe sur la jonction immédiate du premier mur avec le portique

occidental du temple, le docteur Robinson n'hésite pas à l'éluder; et ici, comme toujours, son aberration est défendue par ses trois fidèles disciples dont il est inutile de répéter le nom. « Nous admettons parfaitement avec Robinson (*Lat. res.*, p. 226) que la première muraille se reliait au portique occidental du temphe au moyen du pont, et qu'elle ne descendait pas dans la vallée, comme l'ont supposé William, Fergusson, etc., qui lui font suivre la chaussée s'étendant aujourd'hui du bazar turc vers le Mehkémèd et la porte du haram nommé bab es-silsilèh. L'histoire des discordes de Simon et de Jean nous montre que c'est bien le pont quils fortifiaient pour se défendre l'un dans Sion, et l'autre dans le temple. L'ordre dans lequel l'historien place les bâtiments que le mur rencontre ne peut non plus nous embarrasser sérieusement. Il nomme le Xystos, puis la βουλή; et, puisque nous savons que le pont aboutissait au Xystos, évidemment la βουλή trouvait sa place entre les deux extrémités du Xystos. (*Itin. de l'Or.*, p. 619; Coquer., *Top. de Jér.*, p. 36 et 37.)

Ainsi les adversaires des Saints-Lieux ne voient pas qu'un mur qui aboutissait au temple, dépassait de beaucoup l'emplacement du Xystos; qu'un pont qui commençait à zéro, du côté de l'est, et qui s'élevait à une grande hauteur, du côté de l'ouest, était à la fois trop abaissé pour n'être pas envahi facilement, et trop exhaussé pour ne pas laisser un passage sous l'ouverture de ses arcades, etc., etc. Eux qui se montrent si intraitables, comme nous le verrons, pour le point de départ du second mur, arrêtent la première branche de l'an-

cien mur sur la crête du mont Sion, lorsqu'elle n'a fait encore que le tiers de sa course. Et quel est le grave motif qui les porte à commettre infraction sur infraction? Ce n'est pas celui qu'ils allèguent: Simon et Jean pouvaient très-bien fortifier les deux têtes opposées du pont pour s'isoler l'un de l'autre, tout en étant protégés au nord par le mur d'enceinte contre un ennemi étranger et commun; il leur suffisait d'élever sur le rempart une double barrière. Le but visible de Robinson et de son école est d'amoindrir, au bénéfice de leur prétendu mont Acra, l'importance de cette grande partie de Jérusalem qui s'étendait jusqu'à la fontaine de Siloé; et c'est pour cela qu'ils s'attachent à la montrer en dehors de la première enceinte, depuis le règne de David jusqu'au troisième Macchabée, et à l'abri ridicule d'un pont, à partir de ce dernier règne. Spéculation aussi ruineuse pour eux que mensongère et déloyale! Le texte de Josèphe est trop formel pour être susceptible d'une pareille modification; et l'existence de cette jonction immédiate du mur au portique du temple fait retentir jusqu'aux cieux ce cri de la justice et de l'histoire: Le mont Acra était vraiment à l'est de Sion et au sud du temple; là seulement, il était sous les ailes protectrices de la branche septentrionale du premier mur.

Indiquons rapidement la direction de cette branche. Arrivée à l'extrémité orientale du mont Sion, elle descendait sur le Xyste. Je dis: elle *descendait:* cette expression m'est imposée par le récit de la conférence de Titus avec les chefs des Juifs. « Titus se plaça sur la partie occidentale du temple extérieur. Là se trouvaient

des portes, et le pont qui joignait la ville supérieure au temple; et ce pont se trouvait entre César et les tyrans : Ταυτη γὰρ ὑπὲρ τὸν ξυστόν ἦσαν πύλαι, καὶ γέφυρα συνάπτουσα τῷ ἱερῷ τὴν ἄνω πόλιν. » (*VI G. des J.*, 297.) Le niveau du Xystos était donc au-dessous de celui de Sion et du temple de toute la hauteur de ce pont qui les joignait l'un à l'autre.

Du Xystos, le mur tournait au nord-est pour rencontrer le portique occidental du temple à un stade environ de la forteresse Antonia. C'est dans ce trajet qu'il touchait la βουλή, ou palais du conseil. L'opinion de MM. William, Fergusson, etc., a donc pour elle la disposition des lieux, non moins que le témoignage de Josèphe, et l'opposition robinsonienne ne brille que par l'éclat de ses absurdités, et de ses contradictions.

« Quant à son autre branche, poursuit Josèphe, le mur ancien commençait du côté de l'Occident, à la même tour Hippicus, et s'avançait à travers le lieu nommé Béthso, jusqu'à la porte des Esséniens ; puis, du côté du midi, il fléchissait sur la fontaine Siloé ; ensuite, du côté de l'Orient, il se retournait vers l'étang de Salomon, et, parvenu au lieu nommé Ophla, il se joignait au portique oriental du temple » (*Loc. cit.*) Nulle torture n'est comparable à celle que les disciples de Robinson, de concert sans doute avec leur maître, font subir à cette seconde branche. Tandis qu'ils abrégent la première, les voilà en train d'allonger excessivement celle-ci. « Si l'on traduit littéralement, nous dit M. A. Coquerel, on arrive à des résultats peu rationnels. Aussi a-t-on proposé diverses versions. C'est d'abord sur le mot πρὸς que porte

en grande partie la difficulté. Si l'on traduit : il part du même point et se dirige vers l'Occident, on tombe dans l'impossible. Il faudrait pour cela que de la tour Hippicus, c'est-à-dire de l'angle nord-ouest de Sion, le mur passât dans la vallée de Hinnom (*de Gihon*), au lieu de la dominer, comme l'atteste Josèphe; le bon sens et la Bible contredisent cette supposition. Πρὸς δύσιν doit donc être pris pour l'équivalent des mots κατὰ Βορρᾶν, plus haut, indiquant simplement celui des points cardinaux dont il s'agit. » (*Top. de Jér.*, 38).

Voilà donc le sens littéral de ce mot Πρὸς parfaitement exposé et défini. M. Coquerel va-t-il s'en tenir à cette signification pour tout le reste de la phrase? Va-t-il nous dire à l'égard de πρὸς νότον, de πρὸς ἀνατολὴν, comme il vient de faire à l'égard de πρὸς δύσιν : Ils doivent *être pris pour l'équivalent des mots* κατὰ Βορρᾶν, *plus haut, indiquant simplement celui des points cardinaux dont il s'agit?* Nous aurions mille et mille raisons de l'attendre et de le croire. Mais qu'arriverait-il si M. Coquerel était trois fois conséquent avec lui-même? Que l'ancien mur abriterait la vallée des Tyropéons à sa jonction avec la fameuse fontaine de Siloé, que cette vallée apparaîtrait telle qu'elle est, c'est-à-dire celle dans laquelle les maisons descendaient nombreuses des deux côtés, qu'il n'y aurait plus moyen ni d'admettre une première branche de cette vallée, ni de faire occuper par le mont Acra l'emplacement de l'église de Saint-Sauveur... Arrière un pareil désaveu de l'opposition antichrétienne, et un pareil triomphe accordé à la cause des Lieux Saints! πρὸς δύσιν aura seul le privilége de l'équivalence avec le κατὰ Βορρᾶν. Quant au

πρὸς νότον, et au πρὸς ἀνατολὴν, non-seulement on les traduira littéralement (*à contre sens*), mais encore, bien qu'ils précèdent et doivent précéder le verbe, on les mettra après, et ils subiront ainsi, bon gré mal gré, une action et un mouvement en dehors desquels ils doivent rester. Et voilà que le mur va se promenant tout autour de la vallée des Tyropéons; du midi, remontant au nord vers l'enceinte actuelle; du nord redescendant au midi vers la fontaine de Siloé; puis regagnant le nord pour la dernière fois, et se joignant enfin au portique oriental du temple. Que de marches et de contre-marches à propos d'une humble syllabe, d'un πρὸς, dont on vient toutefois de reconnaître la véritable signification !

La traduction que j'adopte évite l'inconséquence de Robinson et de ses disciples. Je ne partage nullement l'opinion de M. A Coquerel, qu'en traduisant littéralement un auteur aussi rationnel que Josèphe, on arrive à des résultats peu rationnels. C'est en s'écartant du sens propre et naturel de son langage qu'on se jette dans l'absurde.

L'ancien mur, dans sa seconde branche, allait donc, du côté de l'Occident jusqu'à l'extrémité sud-ouest du mont Sion. Schultz a raison de placer à cet angle la porte des Esséniens, et la critique de l'*Itinéraire de l'Orient* porte visiblement à faux : « Alors il serait difficile de comprendre comment la muraille pourrait tourner de là vers le sud pour gagner Siloé. — L'avez-vous fait tourner de la tour Hippicus vers l'occident ? Non, vous avez compris que πρὸς δύσιν signifiait simplement qu'on était à l'occident. Comprenez de même qu'ici nous sommes au sud : πρὸς νότον. De la porte des Esséniens, le mur tournait

avec le mont Sion qu'il abritait dans sa partie méridionale ; puis il fléchissait sur la fontaine de Siloé, c'est-à-dire qu'il descendait dans la vallée des Tyropéons, afin de défendre les nombreuses maisons qui en couvraient les deux versants. Là, le mur était arrivé au côté du levant. Par un troisième mouvement que la position de Siloé explique et justifie, ce mur se retournait (ἐκκλῖνον) pour aller vers l'étang de Salomon. Enfin, arrivant à un certain endroit nommé Ophla, il se joignait au portique oriental du temple. Ainsi, au lieu de toutes les lignes dont la compose Robinson, la seconde branche de ce mur n'en présentait que trois, l'une à l'occident : πρὸς δύσιν, l'autre au midi : πρὸς νότον, et la troisième à l'orient : πρὸς ἀνατολὴν.

La première indication de Josèphe, que le mont Acra doit, comme le mont Sion, se trouver dans l'intérieur de l'ancien mur, est donc remplie par la place que j'assigne à ce mont Acra, et elle l'est d'une manière qui corrobore vivement cette topographie si littérale et si rationnelle. Pourquoi en effet cette enceinte de murailles jusque vers la fontaine de Siloé ? Était-ce pour protéger le mont Sion ? Non, la cité de David avait en outre ses fortifications spéciales. M. A. Coquerel et les auteurs de l'*Itinéraire de l'Orient* commettent une grave confusion dans ces paroles : « Tacite a cette première enceinte en vue, quand il dit : *alia intus mœnia, regiæ circumjecta*. (Top. de Jérus. 41, *Itin. de l'Or.*, 820). Des murailles intérieures qui environnent le palais du roi sont d'autres murailles que le rempart extérieur : *alia ;* celles-là entoureraient seulement le côté Est de Sion, pour le défendre contre le temple et contre notre mont Acra ; et celui-ci suivait

la crête des vallées de Gihon et de Hinnom, descendait vers la fontaine de Siloé et s'élevait sur le versant occidental de la vallée de Josaphat qu'il remontait jusqu'à Ophel. Il n'y a qu'une seule explication raisonnable et plausible de ce parcours ; et c'est de dire qu'il le fallait pour défendre une partie notable de l'antique Jérusalem, évidemment le mont Acra, puisque cette place ne peut convenir ni à Sion, ni au faubourg, ni à la nouvelle ville.

La vallée qui aboutit à la fontaine de Siloé, pouvait-elle recevoir sur ses deux versants de nombreuses maisons descendant en amphithéâtre ? Cette seconde indication à remplir se vérifie encore de nos jours dans l'intérieur de la ville, ainsi que je l'ai signalé plus haut ; et elle devait se vérifier sur une échelle toujours croissante, à mesure que l'on s'avançait vers la fontaine de Siloé. La vallée des Tyropéons, devenant plus large et plus profonde, pouvait recevoir sur ses deux côtés des édifices plus nombreux, des rues transversales plus longues et plus populeuses, habitées par les fromagers et par les laboureurs. Chose étonnante ! Considérez tous les plans de Jérusalem que vous voudrez. Vous verrez toujours que, divisés sur tous les autres points, ils s'accordent à placer la vallée des Tyropéons là où je la place, en ce moment. Robinson lui-même et ses disciples ne tiennent pas un autre langage. Ils admettent dans l'intérêt de leur cause une première branche de la vallée *Tyropéenne;* mais ils ne nient pas la seconde. Cet accord si unanime et si inaltérable ne doit-il pas suffire pour ramener les cœurs les plus endurcis et les plus lents à croire? Oui, c'est

vraiment ici la vallée des Tyropéons du temps de Josèphe : l'universalité de son nom le prouve et l'atteste ; et dès lors, comme le mont Sion est l'un de ses côtés, l'autre est formé par le mont Acra. Je n'ajoute pas que cette vallée qui sépare notre mont Acra du mont Sion, s'étend jusqu'à la fontaine de Siloé. Personne ne met en doute l'accomplissement de. cette troisième indication. C'est précisément des bords de cette fontaine méridionale que le véritable mont Acra m'apparut pour la première fois.

Retournons en esprit à cet observatoire toujours ancien et toujours nouveau, qui demeure immuablement le même, quand tout change et passe le long de ses eaux; comparons entre elles une fois de plus et la montagne de notre gauche et celle de notre droite. Que la première est haute! Qu'elle est unie à son sommet! Qu'elle est arrondie dans ses contours! A cet aspect, qui pourrait te méconnaître, majestueuse montagne couronnée autrefois par la cité et le trône de David! L'historien des derniers jours n'ose prononcer ton nom; mais la Bible et l'humanité nous l'ont dit à sa place : tu es le mont Sion. Quel contraste à notre droite! Comme cette seconde colline est plus basse! Comme elle est toute accidentée! En vérité, si ce n'était pas là le mont Acra de Josèphe, cet historien serait seul coupable de notre erreur. Autant il faut faire violence à son langage pour découvrir les caractères du mont Acra là où Robinson nous le montre, autant il faut nier l'identité de l'identité pour ne point l'acclamer ici. Quatrième indication, pareillement accomplie jusqu'au dernier iota, jusqu'au moindre point.

De cette comparaison de notre mont Acra avec le mont Sion, passons, en suivant Josèphe, à l'examen des différences qui doivent le distinguer du mont Moria. Était-il séparé autrefois par une large vallée du mont Moria avec lequel il ne fait qu'un seul corps? Serait-il maintenant moins élevé que le temple, et le dominait-il avant les Asmonéens? Trois indications bien graves, auxquelles n'ont point songé sérieusement ni Robinson, ni Schultz, ni aucun de leurs disciples, et qui se réalisent dans mon plan pour ainsi dire d'elles-mêmes et par la seule application des paroles de Josèphe à l'état des lieux.

Il est certain d'abord qu'il y avait au sud du mont Moria une vallée large et profonde. Josèphe nous l'atteste, et il porte à plus de trois cents coudées la profondeur de certains endroits. Son existence se manifeste encore par les galeries souterraines qui subsistent audessous de l'emplacement du temple. « Ce sont deux grands couloirs, nous dit *l'Itinéraire de l'Orient*, dirigés du nord au sud, parallèlement à l'église de Justinien; eur longueur est d'environ cent cinquante pas; leur largeur, de quatorze à quinze pas. Le niveau s'abaisse à mesure que l'on avance... A l'extrémité sud du souterrain, les deux galeries se réunissent en une seule, et la séparation n'est plus marquée que par une grosse colonne libre, monolithe que trois personnes peuvent à peine embrasser, et deux demi-colonnes encastrées dans la muraille... Ces deux galeries s'ouvraient au sud, hors des murailles (*actuelles*), par deux portes dont il est facile de reconnaître l'emplacement. La porte la plus

orientale, à laquelle les musulmans ont donné le nom de la *prophétesse Halda*, est encore marquée par une colonne encastrée dans la muraille. La porte occidentale est située au bout d'une galerie plus étroite, flanquée de deux colonnes à chapiteaux corinthiens; on en voit l'ouverture en dehors des murailles de la ville, où tous les voyageurs ont pu l'étudier... Le caractère archaïque de la bâtisse, les grandes dimensions des blocs, le style même des chapiteaux et des portes paraît accuser une origine bien antérieure à Justinien, et qu'il faudrait faire remonter au moins à Hérode, si ce n'est à Salomon lui-même, ou du moins à ses successeurs...

« En sortant de ces galeries souterraines, on revient, par un terrain planté d'oliviers, sur les murailles du côté sud de l'enceinte; c'est là que s'élevait autrefois la Stoa Basilica, le magnifique portique élevé par Hérode, d'où le regard s'étendait au loin sur la vallée du Cédron. Toute cette terrasse est artificielle. A peu près à moitié chemin entre El-Aksa et l'angle sud-est de l'enceinte, on trouve l'ouverture d'autres souterrains très-vastes, soutenus par un grand nombre de piliers disposés en rangées parallèles. Ce sont bien là ces substructions par lesquelles Salomon et ses successeurs avaient racheté la déclivité du mont Moria pour augmenter l'étendue de l'esplanade du temple. L'opinion qui les attribue toutes à Justinien est ici encore moins admissible, car elles étaient le complément nécessaire du nivellement, et elles doivent avoir été contemporaines des murailles elles-mêmes... Les piliers diminuent de hauteur vers le nord, à mesure que le terrain se relève. Depuis l'angle sud du

haram, ces souterrains s'étendent à plus de 60 mètres au nord et de 40 mètres à l'ouest, jusqu'à 50 mètres de la face est de la mosquée El-Aksa. Plus loin, les souterrains ont été comblés avec de la terre ou fermés par des murailles plus modernes. C'est probablement dans ces parties inaccesibles que sont ménagés les réservoirs d'eau mentionnés par la tradition et par la célèbre phrase de Tacite : *Templum in modum arcis, fons perennis aquæ, cavati sub terra montes et piscinæ cisternæque servandis imbribus* (*Hist.*, t. XII). C'est dans ces souterrains que les Juifs trouvèrent un refuge (Josèphe, *Guerre des Juifs*, X, 31); leur communication souterraine semble établie par un autre passage (*Ibid.*, VII, 2) quand le tyran Simon, s'échappant du mont Sion, apparut soudain à la place où avait été le temple, dans l'espoir de terrifier ses gardiens. » (*Itin. de l'Or.*, p. 788 et 789.)

Une large vallée régnait donc au sud du mont Moria. La longue description des souterrains, que je viens d'emprunter à l'*Itinéraire de l'Orient*, nous atteste qu'elle est encore visible, malgré les transformations qu'elle a subies à la fondation du temple et de ses portiques. Nous redirait-on encore ici qu'il y avait également une autre large vallée sur l'une des faces restantes du temple? Cette unique ressource, pour révoquer en doute l'identité de cette vallée méridionale avec celle de Josèphe, fait complétement défaut, soit pour la face nord, soit pour la face ouest. Il fallut tailler le roc au nord de la forteresse Antonia pour séparer ses premières assises du mont Bézétha ; et la couche rocheuse est encore visible extérieurement jusqu'à l'escalier qui entoure la mosquée d'Omar. Sur

la face du couchant, il y a sans doute la trace d'une vallée qui vient du chemin de Damas, et entre dans la ville par la porte de ce nom; mais cette vallée n'acquiert quelque profondeur qu'à l'angle sud-ouest du mont Moria. On l'a vu, les deux portes du faubourg étaient à plain-pied ; et la porte royale conduisait à Sion au moyen d'une chaussée qui fut plus tard remplacée par un pont. Cette vallée intermédiaire entre le temple et Acra allait donc de l'ouest à l'est, dans la vallée de Josaphat, ainsi que les galeries souterraines le prouvent; sa profondeur croissait à mesure qu'elle s'approchait du Cédron. Déjà sensible au sud-ouest, elle était effrayante au sud-est, selon la propre expression de Josèphe. Donc, du côté nord de cette vallée, le temple; et, du côté sud, le mont Acra.

Et le temple et ce mont Acra réunissent-ils les deux conditions de hauteur relative qui leur sont marquées par la suite de cette cinquième indication? Assurément, si le temple était encore debout sur la cime du mont Moria, il dominerait de toute sa hauteur le côté du sud et l'angle sud-ouest. Autant le Calvaire et Bézétha s'élèvent, autant le quartier des Juifs s'abaisse, réceptacle immonde des infections du reste de la ville. Mais, comme nous ne sommes plus en présence du terrain primitif, et que d'innombrables bouleversements l'ont rendu méconnaissable à tous les regards, à ceux même des Asmonéens, s'ils pouvaient s'ouvrir du fond de leurs tombeaux, il est plus difficile d'établir que ce mont Acra, si profondément humilié de nos jours, régnait autrefois en souverain sur le temple. Voici néanmoins l'indice incontestable d'une transformation locale opérée par les labeurs d'un peuple. Rien de

brusque dans les œuvres de la nature, ou plutôt de la main divine,; partout sur les montagnes et dans les vallées dont les roches sont recouvertes par le sol végétal, partout, dis-je, des ondulations ménagées, des pentes plus ou moins douces, mais toujours liées du sommet à la base, sans perpendicularité. Jérusalem ne fait pas exception à ce principe géologique. Et Sion et Bézétha et le Calvaire se courbent régulièrement de leur centre à leur circonférence. Je me trompe : il est un lieu dont les descentes sont taillées à pic, sans appartenir à une couche de roches. Impossible de se rendre directement du bazar des Juifs dans la ruelle où ils vont pleurer, tous les vendredis, de midi à quatre heures; il faut tourner au nord, au sud et à l'est comme sur le versant de quelque montagne escarpée. Et qui donc nous oblige à louvoyer de la sorte? La main de la nature? Elle est trop amie d'une gracieuse rondeur. C'est celle de l'homme qui a sévi sur ce point : elle a taillé, abaissé, creusé; elle avait à exercer de terribles représailles, et elle s'est survécu par une empreinte ineffaçable, qui atteste, de génération en génération, la tyrannie d'Antiochus et la sainte et noble vengeance des Asmonéens.

Souverainement décisive contre les systèmes de Robinson et de Schultz, la sixième indication ne l'est pas moins à l'égard de notre topographie pour la démontrer et non pour la combattre. Comme le mont Sion, le mont Acra était environné de vallées inaccessibles et bordées de précipices. A l'ouest du mont Sion, la vallée de Gihon; à l'est de ce mont Acra, la vallée de Josaphat depuis le temple jusqu'à la vallée de Siloé; au sud de l'un et de

l'autre, la vallée de Hinnom ; car, encore qu'elle abrite principalement le mont Sion, elle prête néanmoins son extrémité sud-est à la partie d'Acra qui descend vers le bas de la vallée des Tyropéons. Ce sixième rapport, serait-il seul, trancherait toute incertitude, en ma faveur, comme il doit la trancher contre tout autre emplacement.

De cette dernière explication peut surgir une difficulté stratégique, que je veux arrêter dans son principe et sa source. On pourrait me dire : Si l'ancienne Jérusalem descendait vers le bas de la vallée des Tyropéons, du moins jusqu'à la fontaine de Siloé, elle n'était donc garantie sur ce point, ni par aucune profondeur, ni par aucun précipice ; elle se trouvait à peu près au niveau du confluent de la vallée de Josaphat et de celle de Hinnom ; et dès lors vous voilà, vous aussi, en contradiction évidente ave l'historien que vous invoquez sans cesse pour vous et contre nous.

Assurément, répondrais-je à celui qui me tiendrait ce langage, la défense naturelle de Jérusalem le long de ses vallées n'était pas aussi forte aux environs de Siloé que sur la crête du mont Sion et sur celle du mont Moria. Toutefois, que nos adversaires le sachent bien : la fontaine de Siloé n'est pas à fleur de terre, il faut descendre au moins de trois mètres pour aller puiser l'eau dans sa source. De plus, cette eau trouve une pente naturelle qui la conduit au Cédron, bien que le lit de ce torrent soit exhaussé par les jardins du village de Siloé. Ainsi les fondations du rempart pouvaient encore dominer le sol extérieur d'une hauteur de quatre à cinq mètres. Cette élévation et celle du rempart ne suffisaient pas, j'en con-

viens, pour rendre la ville inaccessible sur ce point. Aussi y avait-il de fortes constructions à l'angle des deux murailles, et des souterrains obliques par lesquels les Juifs pouvaient fondre sur l'ennemi et détruire toutes les machines de guerre. C'est à l'aide de ces souterrains cachés que Sédécias sortit de la ville au moment où elle venait d'être prise par Nabuchodonosor, et nonobstant ses postes chaldéens qui l'entouraient. Enfin, cette difficulté serait au moins aussi grande dans tout autre système. Ce mur angulaire, on aurait beau le rapprocher de l'enceinte actuelle; son élévation au-dessus de la vallée des Tyropéons ne serait ni plus inabordable, ni mieux défendue, à cause de l'exhaussement progressif du lit de cette vallée. Toute enceinte présente d'ordinaire une partie plus faible, et, quand cette partie n'est que de quelques mètres, on y supplée tellement par des fortifications stratégiques, qu'elle devient souvent plus imprenable que les parties les mieux assurées par la nature : c'est ce qui se vérifiait dans cette circonstance.

Une difficulté plus réelle et plus importante est celle du nom d'Ophel ou Ophla donné par les adversaires des Saints-Lieux à cet emplacement que je veux faire passer pour le mont Acra de l'histoire. « Plus au sud (que le Morija), nous dit M. A. Coquerel, le terrain s'abaisse vers la plaine où les deux torrents s'unissent. Cette pente escarpée a la forme d'un triangle dont la base fort courte est le côté méridional de la plate-forme, et dont les deux autres côtés s'allongent resserrés entre le Cédron et l'un des ravins intérieurs de la ville. Nous appelons ce quartier, d'après la Bible et Josèphe : Hophel

ou Ophla. » (*Top. de Jérus.*, 19 et 20.) Le bachelier de Strasbourg se contente de faire intervenir la Bible et Josèphe, sans citer un seul passage à l'appui de son assertion; mais l'*Itinéraire de l'Orient* est d'un luxe de témoignages qui est bien capable de séduire. « Ophel ou Ophla est cette colline triangulaire qui a sa base au côté sud de l'enceinte du temple, et sa pointe au sud vers la fontaine de Siloé. Les deux côtés sont resserrés entre le Cédron et le ravin intérieur de la ville. Plane à sa partie supérieure, elle s'incline rapidement au sud par une série d'étages et se termine à pic au-dessus de Siloé ; sa longueur est d'environ cinq cents mètres, et sa largeur moyenne, de quatre-vingt-dix mètres. Ophel est déjà compris dans la ville du temps du roi Jonathan (II *Chron.*, XXVII, 31). Manassé augmenta ses fortifications (*Ib.*, XXXIII, 14) qui, au retour de la captivité, furent réparées par Néhémie (III, 21, 27). Son emplacement concorde bien avec les données de Josèphe (*Guerre des Jaifs*, v. 4, 2). » (*Itin. de l'Or.*, 769.)

Rien n'est plus imposant que ce langage, et il semble qu'il n'y a plus qu'à reconnaître et l'identité de ce terrain avec l'Ophel de la Bible ou l'Ophla de Josèphe, et l'impossibilité d'y placer le mont Acra. Ne soyons pas cependant si prompts à nous désister; ramassons, un à un, tous les passages où la Bible et Josèphe font mention d'Ophel ou d'Ophla, et attachons-nous à démêler le véritable Ophel de celui de Robinson et de ses disciples. Tous les passages qui contiennent ce nom, s'élèvent au nombre de huit, dont quatre dans la Bible, et quatre dans Josèphe. Voici d'abord ceux de la Bible :

1° Joathan fit une porte très-élevée dans la maison du Seigneur et beaucoup de constructions sur le mur d'Ophel (II *Paralip.*, XXVII, 3).

2° Manassé construisit un mur hors de la ville de David, à l'occident de Gihon qui est dans la vallée, depuis l'entrée de la porte des Poissons, et en faisant un circuit, jusqu'à Ophel; et il éleva ce mur considérablement (*Ib.*, XXXIII, 14).

3° Les Nathinéens habitaient dans Ophel jusque vis-à-vis la porte des Eaux à l'orient et la tour qui s'avançait au dehors (II *Esdras*, III, 26).

4° Les Nathinéens qui habitaient dans Ophel (*Ib.*, XI, 21).

A ces passages joignons ceux de Josèphe :

1° Les compagnons et les amis d'Éléazar prirent Mahanémus qui s'était enfui dans un lieu nommé Ophla, où il se tenait caché d'une manière extrêmement abjecte (II *Guerre des Juifs*, XIII, 125).

2° Le mur touchant à un certain lieu qui s'appelle Ophla, se joignait au portique oriental du temple (V *Ib.*, IV, 277)

3° Jean tenait le temple et une grande étendue de ses environs, de même qu'Ophla et la vallée du Cédron. Simon occupait la ville haute et le grand mur jusqu'au Cédron et toute la partie de l'ancien mur qui s'étendait à l'orient depuis Siloé, et il descendait jusqu'au palais de Monobaze. Il occupait aussi et la fontaine et Acra (c'était la ville basse) et toute cette partie jusqu'au palais d'Hélène mère de Monobaze (V. *Ib.*, VI, 281).

4° Le lendemain, les soldats de Titus brûlèrent et le

palais des Archives et Acra et le palais du Conseil et le lieu qui s'appelle Ophla, et le feu s'avançait jusqu'au palais d'Hélène qui était au milieu d'Acra (VI *Ib.*, II, 293).

Et maintenant que l'on nous dise en examinant sérieusement chacun de ces huit passages, s'il est possible d'admettre que ce nom d'Ophel ou d'Ophla désigne tout le terrain qui s'étendait depuis le mont Sion jusqu'à la vallée de Josaphat, et depuis le temple jusqu'à la fontaine de Siloé ! Quoi ! lorsque Josèphe nous dit, par exemple, que Mahanémus s'était enfui dans un lieu nommé Ophla où il se tenait caché d'une manière ignoble, il entend désigner, dans ce fait, toute cette vaste étendue, colline et vallée? Personne qui ne réponde que Josèphe mentionne seulement un lieu très-restreint, très-ignoré, très-vil. Car c'est ainsi qu'il le fallait pour l'ignominie de cette fuite et de cette réclusion. Quoi encore! dans le second passage : *le mur touchant un certain lieu nommé Ophla se joignait au portique oriental du temple*, il faut voir non pas un lieu particulier situé tout à fait dans le voisinage du temple, à l'est, mais tout l'espace qui s'étend à l'orient du mont Sion, et cela du couchant au levant, du sud au septentrion ! Autant vaudrait-il dire, et la parité est exacte, que le nom de Bethso signifie toute la ville haute; car Josèphe parle de Bethso de la même manière que d'Ophel : *le mur s'étendait à travers le lieu dit Bethso jusqu'à la porte des Esséniens.* Non, Ophla n'embrassait pas toute la colline triangulaire qui a sa base au sud de l'enceinte du temple et sa pointe vers la fontaine de Siloé. Ophla, on l'a vu par le troisième passage de Josèphe, était sous la domination de Jean,

et cette colline triangulaire était sous celle de Simon, *avec toute la partie de l'ancien mur qui s'étendait à l'orient depuis la fontaine de Siloé*, etc. Enfin Ophla n'aurait été brûlé que le surlendemain de la rupture des conférences de Titus avec Simon et Jean, tandis que le quatrième passage de Josèphe rapporte l'incendie d'Ophla au lendemain de l'ordre donné par ce général en courroux, c'est-à-dire au premier jour de la mise à exécution de cet ordre.

Les passages de la Bible sont moins clairs et moins précis, il est vrai, que ceux de Josèphe. Cependant leur signification naturelle oblige à restreindre considérablement cette extension prétendue d'Ophel. Ainsi ces grandes constructions de Joathan sur le mur d'Ophel n'embrassaient pas à coup sûr toute l'étendue de l'ancien mur à l'est de Sion et au sud du temple. Ainsi encore le bon sens nous enseigne à voir dans cet Ophel où s'arrête le mur de Manassé, un point très-circonscrit, comme l'est ordinairement tout point d'arrêt : on sait qu'il doit régner une juste proportion entre le mouvement et le terme. Quelle peut donc être la borne d'un mur, si ce n'est un espace en rapport avec ce mur et par conséquent très-ramassé. Ainsi enfin, les Nathinéens qui habitaient dans Ophel pour les services pénibles du temple, selon que Josué les avait imposés à leurs aïeux Gabaonites, ces Nathinéens, porteurs du bois et de l'eau nécessaires au service divin et aux prêtres, ne remplissaient pas, à eux seuls, toute la colline triangulaire sise au midi du temple jusqu'à la fontaine de Siloé. Race soumise à l'anathème et à la malédiction de Josué

(IX, 29), sa demeure était séparée ; et les enfants d'Israël auraient craint d'être souillés par son voisinage et sa cohabitation.

La Bible et Joséphe nous apprennent donc d'une seule et même voix qu'Ophel et Ophla n'est qu'un certain lieu pareil à Bethso. Allons plus avant, et essayons de déterminer sa modeste position. 1° Il n'était pas au-dessous de la vallée méridionale du temple, par la raison déjà donnée qu'il faisait partie de la domination de Jean, et qu'il se serait trouvé sous celle de Simon. 2° Il avoisinait le portique oriental du temple. 3° Mahanémus avait cherché dans ses bas-fonds un refuge qu'il croyait sûr, et où ses ennemis ne le découvrirent, en effet, qu'avec bien de la peine, et peut-être par suite d'une trahison. Ces diverses données réunies, voici une conjecture que je me hasarde à former : elle m'est personnelle, c'est dire assez qu'elle ne doit être aceeptée que sous bénéfice d'inventaire. La vallée méridionale du mont Moria, qui communiquait avec celle de Josaphat, était close nécessairement au point de jonction; il le fallait pour interdire l'accès des souterrains du temple et du temple lui-même. Or que pouvait être cette clôture ? un simple mur, ou bien une tour d'habitation et de service pour le temple. Le choix n'est pas difficile à faire. Là se trouvait la demeure des Nathinéens ; là de nomcreux appartements, un escalier large et commode qui permettait de porter de lourds fardeaux, le bois de la montagne des Oliviers, l'eau de la fontaine de la Vierge, etc. Ophel était donc une tour située au confluent de la vallée de Moria et de celle du Cédron; elle était très-élevée, c'est-à-dire très-profonde ; peut-être

même réunissait-elle la hauteur à la profondeur. Il est à présumer qu'à cette tour se joignait une langue de terre qui remontait au nord jusqu'au point où elle rencontrait le portique oriental du temple : c'est ce qu'indique ce passage du livre d'Esdras : « Les Nathinéens habitaient dans Ophel jusques vis-à-vis la porte des eaux à l'orient et la tour qui s'avançait au dehors. » De là le nom d'Ophel qui signifie tout ensemble langue et tour d'après certains hébraïsants.

Quoi qu'il en soit de cette conjecture que je livre aux appréciations du lecteur, toujours les adversaires des Saint-Lieux sont-ils obligés de reconnaître, s'ils respectent la Bible et Josèphe, qu'Ophel n'a pas la centième partie de l'étendue qu'ils lui assignent. Voilà donc un vaste terrain qui n'aurait aucun nom dans la langue de l'histoire. Sur ce théâtre de Jérusalem si borné au point de vue local, les moindres parcelles ont un nom ; et une étendue qui fait environ la moitié de la capitale de Juda, n'aurait jamais reçu une désignation spéciale et distincte ! Cela n'est pas, cela ne peut pas être. Les efforts de nos adversaires pour la faire appeler Ophel, prouvent la nécessité inévitable de lui donner un nom. Et, puisque celui qu'ils ont choisi n'est pas le sien, puisqu'il n'est pas même le nom de l'un de ses points, puisqu'il désigne assez probablement une tour qui fermait à l'est la vallée méridionale du temple, aux inventeurs de cette fausse dénomination de nous dire par quoi il est juste et digne de la remplacer. Est-ce par le nom de Sion ? Non, Sion s'arrêtait du côté de l'est à la vallée des Tyropéons, et les rares écrivains qui ont reculé sa frontière orientale

jusqu'à la vallée de Josaphat, sont aujourd'hui complétement désavoués. Est-ce par le nom de Moria? Non, la surface primitive du mont Moria n'avait pas même assez d'étendue pour contenir le temple et ses parvis. Il fallut que Salomon et ses successeurs l'agrandissent de tous côtés et principalement de l'est et du midi. Est-ce par le nom de Bézétha? Non, les écrivains qui la rapprochent le plus des autres collines anciennes de Jérusalem, ne l'abaissent point au-dessous de la frontière nord du mont Moria, Serait-ce enfin, par le nom du Golgotha ou du Calvaire? Personne ne s'est encore avisé de lui attribuer cet emplacement. Voilà cependant tous les noms prononcés et connus des diverses parties de Jérusalem. Tous, moins deux : Ophel et Acra. Robinson et son école l'avaient bien compris ; c'est entre ces deux noms seulement qu'il y avait à opter, et non point entre eux et aucun de ceux que je viens de rappeler. Oui, ce terrain s'appelle ou Ophel ou Acra. Et puisque nous venons d'apprendre à l'école de la Bible et de Josèphe, qu'il ne s'appelle pas Ophel, la conclusion suit d'elle-même et s'écrie à haute voix : Voilà la seconde colline de Jérusalem, celle qui portait la ville basse; voilà véritablement le mont Acra de Josèphe. La désignation erronée de nos adversaires devient une nouvelle preuve en faveur de la topographie que je défends. Non-seulement celle-ci remplit toutes les indications de l'historien juif; mais, de plus, elle comble un vide regrettable, un vide impossible; elle démasque une usurpation qui est celle de l'irréflexion sans doute plutôt que de la mauvaise foi, mais dont l'examen consciencieux des témoignages invoqués

en sa faveur aurait découvert l'injustice ; enfin, elle ramène dans son patrimoine et dans ses foyers ce misérable proscrit qui ne trouvait plus d'asile, les uns le repoussant de l'occident, les autres du nord, et la vallée de Josaphat lui interdisant l'accès de l'orient.

C'est à tort, me disent peut-être ici les adversaires des Lieux-Saints, que vous placez votre mont Acra sur cette colline triangulaire d'Ophel. La même insuffisance d'espace qui vous porte à dire avec nous qu'il est impossible de le supposer entre le temple et le Calvaire, milite contre ce troisième emplacement au sud du temple et à l'est de Sion. Là, votre mont Acra n'aurait qu'une longueur de 500 mètres sur une largeur moyenne de 90 mètres. Qu'est-ce que cette surface pour la seconde partie de l'ancienne Jérusalem? En vérité, une pareille circonscription ne serait point suffisante, et il faudrait désespérer pour toujours de trouver le mont Acra de Josèphe, si l'*Itinéraire de l'Orient* nous donnait exactement toutes les dimensions de ce terrain qui est compris entre le mont Sion et la vallée de Josaphat de l'ouest à l'est, et entre le mont Moria et la vallée de Hinnom du nord au sud. Mais MM. Joanne et Isambert font ici plusieurs réductions qui s'expliquent par le peu d'importance qu'ils attachent à ce terrain. La rectification de ces graves erreurs démontre la fausseté de l'accusation d'insuffisance, et rétablit l'équilibre entre les deux collines de l'ancienne Jérusalem. Leur Ophel commence au sud de l'enceinte actuelle ; notre mont Acra vient au portique méridional du temple de Salomon. Leur Ophel n'a, vers le côté du nord, qu'une largeur à peine égale à celle de

ce portique du temple; notre mont Acra s'étend jusqu'au grand bazar. Leur Ophel se termine avec la crête qui longe la vallée de Josaphat et tombe à pic sur la fontaine de Siloé; notre mont Acra descend jusqu'à la jonction de la vallée de Josaphat et de celle de Hinnom. Enfin leur Ophel finit presqu'à zéro, ce qui explique cette largeur moyenne de 90 m.; notre mont Acra, contenant tout le versant ouest de la vallée des Tyropéons jusqu'au pied de la ville haute, garde, à son extrémité méridionale, une largeur pour le moins trois fois plus grande que la prétendue moyenne de nos adversaires. Au reste, les lieux sont là. Si l'ancienne Jérusalem n'est plus, les deux collines qui la portaient subsistent; les vallées extérieures les circonscrivent encore, la vallée des Tyropéons n'est pas entièrement effacée; la limite nord de Sion est incontestable; la limite sud de Moria se retrouve dans les souterrains du temple. Nous dirons donc aux ennemis des Saints-Lieux : Ce juge terrible qui condamne l'opinion vulgaire, ce décamètre ou cet arpent, prenez-le, consultez-le d'abord pour le mont Sion, et puis pour notre mont Acra; et dites-nous si ces deux collines ne sont pas, sous le rapport de la grandeur locale, comme deux jumelles dont le regard maternel saisit à peine la différence.

Voilà la Jérusalem qui m'a été enseignée par la description de Josèphe et par l'inspection des lieux. Dès maintenant, le lecteur peut commencer à reconnaître que mon travail est autrement consciencieux que celui des ennemis du Calvaire et du Saint-Sépulcre. Les partisans des mauvaises causes sont rarement méticuleux;

mais, quand on a l'honneur de défendre la tradition chrétienne, on sent qu'il faut apporter à cette œuvre une âme non moins loyale que dévouée. Aussi, malgré l'évidence des preuves contenues dans ce chapitre, j'ai cru devoir étudier, sous un double aspect, l'histoire topographique de Jérusalem, telle qu'elle est écrite dans la Bible et dans Josèphe; et ce sont les résultats de cette nouvelle étude que je vais mettre sous les yeux du lecteur dans les deux chapitres suivants. Leur examen lui demandera peut-être une attention scrupuleuse et soutenue à cause de la spécialité des événements dont nous allons suivre le cours et recueillir les leçons.

CHAPITRE IV

HISTOIRE TOPOGRAPHIQUE DE L'ANCIENNE JÉRUSALEM

Topographie de Jérusalem aux temps de Melchisédech et de Josué, de David et de Salomon, de Néhémie et des Macchabées, d'Hérode et d'Agrippa.

L'histoire d'une ville est celle de son origine et de sa fondation, de ses chefs et de ses habitants, de ses succès et de ses revers, des causes qui amenèrent sa décadence, et du siége fatal qui consomma sa ruine, si elle n'est plus au nombre des cités vivantes. Rarement cette histoire contient des descriptions topographiques ; et, si par exception il se rencontre une main filiale qui retrace en passant le tableau de sa patrie à son heure solennelle et peut-être à son heure suprême, cette œuvre du cœur est plutôt une ébauche esquissée à grands traits qu'une vive et fidèle peinture. Loin de résoudre les difficultés locales, elle semble les faire naître et leur donner prise ; elle sert à affirmer le oui et le non avec des chances presque égales de victoire et de défaite. Cependant, celui qui se borne à la recherche des principales divisions d'une ville et à l'éclaircissement d'une question, peut encore ramasser çà et là, d'année en année, de siècle en siècle, un certain nombre d'épis qui finissent par former un faisceau de quelque volume et

de quelque opulence. L'histoire de l'ancienne Jérusalem en particulier est, sous ce rapport, d'une richesse inconnue qui surpassera l'attente du lecteur, et achèvera de le rassurer contre les terreurs de l'insuffisance locale opposée au Calvaire et au Saint-Sépulcre.

La première mention historique de Jérusalem remonte aux bénédictions que Melchisédech répandit sur Abraham, après la défaite des quatre rois qui avaient pillé Sodome. Je ne cite pas les paroles de la Génèse parce qu'elles sont bien connues, et que Josèphe va nous en reproduire l'énoncé : « La cinquième nuit après sa mise en marche, Abraham atteignit les Assyriens à Dan, l'une des deux sources du Jourdain : et les ayant attaqués à l'improviste, il massacra ceux qui dormaient dans leurs lits, et mit en fuite ceux qui mangeaient et buvaient encore, et que leur état d'ivresse rendait impuissants à se défendre. Il ramena sains et saufs tous les prisonniers au nombre desquels se trouvait Lot, son neveu. Le roi de Sodome vint à sa rencontre dans un lieu nommé le Champ-Royal. Là, Abraham fut reçu par Melchisédech, roi de Solyme. Ce nom de Melchisédech signfie le roi juste, et celui qui le portait était reconnu pour tel, de l'aveu de tous; c'est pour cela qu'il fut établi prêtre de Dieu. Solyme fut appelée dans la suite Jérusalem. Melchisédech donna une généreuse hospitalité aux soldats d'Abraham ; et il pourvut largement à leur subsistance. En même temps, il loua leur chef Abraham dans la joie des festins ; et il rendit grâce à Dieu pour la victoire qu'il lui avait accordée sur d'iniques ravisseurs. » (I, *Ant.*, VII, 10, 20.)

Au cinquième livre de la *Guerre des Juifs* (x, 302), le même historien nous donne une étymologie assez étonnante de ce nom de Jérusalem que l'on fait dériver ordinairement de l'alliance du nom de Jébus avec celui de Salem. « Le premier fondateur de Jérusalem était un roi des Chananéens qui fut appelé dans la langue maternelle le roi juste; il l'était véritablement, et c'est pour cela qu'il fut établi prêtre de Dieu. Quand il eut bâti le premier temple, il appela *Jérusalem* cette ville qui se nommait Solyme. Depuis sa première fondation jusqu'à sa dernière ruine, il s'est écoulé deux mille cent soixante et dix ans. » Ainsi la véritable origine de ce nom de Jérusalem viendrait, d'après Josèphe, de l'union de ces deux mots : Temple et Salem.

On a contesté que la Jérusalem dont il s'agit, dans ce fait historique, soit celle de Josué, de David et de Jésus-Christ; on a prétendu que la capitale de Melchisédech était située sur les bords du Jourdain ; et on a fait valoir, pour justifier cette critique, l'invraisemblance qu'Abraham eût fait un si grand détour vers la droite pour ramener des environs de Damas à ceux de Sodome les prisonniers qu'il avait délivrés. Sans doute il est difficile, après quarante siècles, de se rendre compte des motifs qui déterminèrent Abraham à choisir l'itinéraire du pays des Chananéens ; il était plus naturel en soi de traverser les plaines qui s'étendent à l'est du Jourdain, et de venir au gué qui est à deux lieues environ au nord du lac Asphaltite. Mais le témoignage de l'histoire est précis : « David fut le premier, nous dit encore Josèphe, qui appela de son nom (de David) la ville de Jérusalem, après qu'il en

eut chassé les fils de Jébus. Sous notre père Abraham, elle s'appelait Solyme » (VII, *Ant.*, IV, 242). C'est donc vraiment la Solyme d'Abraham et de Melchisédech qui fut nommée plus tard la cité de David. Est-ce avec des raisonnements et des suppositions qu'il faut nier ou dénaturer les faits historiques? Se peut-il une prétention plus absurde que celle qui s'affiche de la sorte sous le nom fallacieux de philosophie de l'histoire? Et quels sont les événements qui resteront debout si on livre leur affirmation ou leur négation aux disputes des enfants des hommes! Cette débile raison qui ne voit souvent le tout du rien dans le monde matériel et sensible, soumis à son empire, combien est-elle plus exposée encore à l'ignorance et à l'oubli dans l'appréciation des actes qui remontent à l'origine des temps? Dans le fait que l'on réprouve, sait-on si le Jourdain était guéable, au retour d'Abraham, comme il l'est à l'époque où je me suis baigné dans ses eaux, vers la fin d'octobre? Sait-on si les Assyriens n'avaient pas ravagé la rive gauche de ce fleuve dans leur excursion contre Sodome et la rive droite en regagnant leur pays de Sennaar? etc. Cessons de tracer, sur nos cartes géographiques et d'après un idéalisme par trop radical, l'itinéraire du père des croyants ; et acceptons religieusement le témoignage de l'histoire qui identifie la Solyme de Melchisédech avec la ville devenue plus tard la capitale de Juda et la cité déicide.

Dans cette première mention que la Bible et Josèphe nous font de Jérusalem, il y a, ce me semble, une certaine indication de notre ville basse, de notre mont Acra.

La vallée de Savé ou du Roi, dans laquelle le roi de Sodome vient à la rencontre d'Abraham, est la même qui fut nommée plus tard vallée du Cédron, et qui s'appelle aujourd'hui vallée de Josaphat. Cette identité nous est enseignée, d'abord par le second livre des Rois : « Or, Absalon, pendant sa vie, s'était érigé un monument *dans la vallée du Roi;* car il disait : Je n'ai pas d'enfants, et ce sera là le souvenir de mon nom. Il donna son nom à ce monument, et on l'appelle encore aujourd'hui la main d'Absalon. » Elle l'est aussi par Josèphe : « Absalon s'était érigé, dans la vallée royale, une colonne de marbre, placée à deux stades de Jérusalem, qu'il appela sa main. » (VII, *Ant. J.*, x, 263.) Elle l'est enfin par la tradition qui met dans cette vallée le tombeau d'Absalon. Sans doute il est fort contestable que le monolythe actuel, avec sa forme si étrange, soit cette colonne dont nous parlent la Bible et Josèphe; mais cette perpétuité du nom, dans un pays si profondément traditionnel, cette distance à deux stades de Jérusalem, ces jardins royaux qui longeaient le torrent du Cédron, nous indiquent clairement que la vallée de Josaphat est la même que celle dans laquelle Melchisédech reçut Abraham et offrit au Très-Haut le pain et le vin en action de grâces. De là une première présomption que le temple, le palais et Solyme étaient aussi dans le Champ-Royal, c'est-à-dire sur les bords de la fontaine de Siloé; car il est impossible d'imaginer que le prêtre-roi n'ait pas introduit ses hôtes couronnés dans sa ville et dans sa propre demeure. Du reste, aujourd'hui encore, dans la Palestine, la rareté de l'eau force toutes les caravanes à choisir le voisinage

d'une fontaine, pour stationner quelques heures au milieu du jour et pour dresser la tente de la nuit. La même nécessité détermina, sans aucun doute, les campements des patriarches et l'assiette des premières villes qui ne furent que des campements plus prolongés sur les traces des tentes, leur véritable origine. Je dis des premières villes : plus tard, l'humeur guerrière des fils d'Ismaël et d'Ésaü dut faire préférer les hauts lieux, l'assurance de la vie l'emportant sur l'attrait des fontaines et des ruisseaux.

Cette conjecture sur la position primitive de Jérusalem trouve une puissante confirmation dans le langage de la Bible, quand elle nous marque la délimitation des deux tribus de Juda et de Benjamin. Voici ce que contient, à cet égard, le livre de Josué : « La frontière de Juda passe les eaux qui s'appellent la fontaine du Soleil, et vient sortir à la fontaine de Rogel. Elle monte ensuite à travers la vallée des fils d'Ennom, du côté méridional de Jébus, qui est Jérusalem. » (Josué, XV, 7 et 8.) Les mêmes limites sont données, mais en sens inverse, dans le tracé de la frontière de Benjamin. « Elle descend dans Géennom (c'est-à-dire vallée d'Ennom), au côté méridional du Jébuséen, et arrive à la fontaine de Rogel. Puis, tournant vers l'aquilon, elle vient sortir à Ensémès, c'est-à-dire à la fontaine du Soleil. » (*Ib.*, XVIII, 16, 17.) Que l'on veuille bien remarquer ces expressions de la Vulgate qui nous donnent le véritable sens de l'hébreu : *Transitque aquas quæ vocantur fons Solis, et erunt exitus ejus ad fontem Rogel;* et celles-ci : *Pervenit ad fontem Rogel, transiensque ad aquilonem et egrediens ad Ensemes, id est fons Solis,* on

verra qu'il y a, dans leur énoncé, une autre délimitation que celle qui aurait suivi simplement la vallée de Savé et la vallée de Hinnom. Si, de nos jours, nous avions à faire un partage d'après cette dernière circonscription, nous nous bornerions à dire : « La frontière des deux tribus suivra la vallée de Josaphat et celle de Hinnom, la gauche appartenant toujours à Juda, et la droite à Benjamin. » Qu'ajouter à cette manière de s'exprimer, dans une circonstance telle que celle d'un partage où l'on ne doit viser qu'à la précision et à la clarté? Or quelle différence entre cette délimitation et celle du livre de Josué? La frontière de Juda ne suit pas la vallée de Savé; elle traverse la fontaine du Soleil, qui est dans le versant occidental de cette vallée: *transitque fontem Solis*. Elle n'arrive pas simplement à la fontaine de Rogel, elle y sort : *eruntque exitus ejus ad fontem Rogel*. De même la frontière de Benjamin sort à la fontaine du soleil : *egrediensque ad Ensemes*. Évidemment il n'y a pas là le tracé d'une ligne droite, mais celui d'un détour qui avait une sortie et par conséquent une entrée, dont nous devons rechercher et retrouver la double circonvolution.

Dans l'état actuel des lieux, ce retrouvement est impossible, et nous sommes obligés de nous reporter à l'époque de Josué pour nous faire une idée de cette délimitation. Or, en ce temps-là et longtemps après, il y avait au sud du mont Moria une vallée large et profonde, dans laquelle devait couler alors la fontaine du Soleil. Nous avons vu que les Asmonéens comblèrent cette vallée méridionale pour joindre la ville au temple. Après cette première vallée, il y avait au pied et à l'est de la

montagne de Jebus ou de Sion, une autre vallée que nous connaissons déjà sous le nom de la vallée des Tyropéons, et qui s'étend jusqu'à la fontaine de Siloé ou bien de Rogel. Voici donc ce que Josué nous dit : La frontière de Juda s'engageait dans la vallée méridionale de Moria, passant la fontaine du Soleil ; puis, se repliant à gauche, elle entrait dans la vallée des Tyropéons et venait sortir à la fontaine de Siloé, ou, si l'on ne veut pas que cette fontaine soit celle de Rogel, venait sortir au puits de Job qui est un peu au-dessous. De là, elle tournait à droite, et remontait la vallée de Hinnom. Quant à la frontière de Benjamin, du puits de Job ou de la fontaine de Siloé, elle entrait, en allant vers l'áquilon, dans la vallée des Tyropéons ou fromagers, d'où elle fléchissait à droite pour entrer dans la vallée méridionale du temple ; et elle sortait à Ensémès. Il n'y a que ce tracé qui justifie ces mots : *Passer la fontaine du Soleil et sortir à Rogel; sortir à Ensémès*. C'est donc celui de Josué qui a dû s'appliquer, aussi bien que nous le faisons en matière de partage, à employer les termes les plus nets et les plus tranchés. A Juda, la partie au sud de la première vallée et à l'est de la seconde, puisque la frontière nord de son lot allait de la mer Morte à la grande mer, la Méditerranée; à Benjamin, la partie à l'ouest de la vallée des Tyropéons et au nord de la vallée du Temple, puisque la limite nord du lot de Juda était la limite sud de celui de Benjamin. Et comme les deux tribus avaient chacune leur part de Jérusalem (ainsi que nous l'apprend le livre des Juges c. I, v. 8 et 21, sur lequel nous reviendrons un peu plus tard), à Juda la partie inférieure, à Benjamin la partie supérieure ; à

Juda notre ville basse ou notre mont Acra, à Benjamin la ville haute ou le mont Sion. Certainement ni Robinson ni Schultz n'ont considéré ce partage de Juda et de Benjamin. La fausseté de leur système aurait aussitôt frappé leurs yeux; ils auraient vu que la Jérusalem de Benjamin ne pouvait être au sud de celle de Juda, le lot de Benjamin étant au nord; que la Jérusalem de Juda ne pouvait être au nord, le lot de Juda étant au midi; ils auraient renoncé à mettre sur le monticule du Golgotha la Jérusalem inférieure; et, bien avant nous, ils l'auraient placée avec Josué à l'est de la véritable vallée tyropéenne.

M. A. Coquerel a-t-il entrevu les conséquences décisives de ce partage contre le système qui veut usurper le Calvaire au profit du mont Acra; et, dans son amour pour ce système, comme dans sa haine du catholicisme, le bachelier de Strasbourg a-t-il voulu paralyser d'avance le triomphe de ce coup mortel, si jamais une main ennemie venait à le porter? Que le lecteur voie et juge! « Une question sur laquelle le doute paraît impossible, et qui, cependant, est presque insoluble, a beaucoup occupé les rabbins et les docteurs chrétiens. A quelle tribu appartenait Jérusalem? Est-ce à Benjamin ou à Juda? Est-ce en partie à toutes les deux? Les talmudistes sont pour ce dernier avis et font passer la limite à travers l'enceinte du temple..... Ce qui ajoute à la difficulté, c'est que l'on a des exemples de villes conquises par une tribu pour une autre et de villes enclavées dans une tribu voisine » (voy. *Rel.*, t. II, part. IIe, pag. 841 et 19). « Malgré toute cette incertitude, je crois avec Winer qu'il faut placer Jérusalem dans le territoire de Benjamin; mais il est im-

possible de savoir exactement quelle part y avaient les fils de Juda. On comprend, du reste, fort bien que, placée sur la frontière, elle fût habitée par les deux tribus limitrophes ; il est peu étonnant que la capitale fût censée appartenir à la confédération, non à une tribu en particulier, et que la ville sainte appartînt à Jéhovah et non à Juda ou à Benjamin » (*Top. de Jér.*, 21).

Déjà bien inexplicable, si on le considère comme une mesure de précaution, ce passage est plus étrange encore, s'il n'a pas pour but de protéger le système antichrétien contre les résultats du partage des deux tribus de Juda et de Benjamin. Oui, Jérusalem fut la capitale d'un royaume ; et, à ce titre, elle appartenait à toutes les tribus, et non pas à une seule ou même à deux ; mais est-ce du temps de Josué ou bien cinq cent quinze ans après, sous le règne de David et de Salomon ? Oui, Jérusalem fut la ville sainte, la ville de Jéhovah ; mais est-ce sous les Juges et sitôt après la conquête de la terre promise ? Non, car l'arche du Seigneur était à Silo. Oui, on peut avoir l'exemple d'une ville enclavée dans une tribu voisine, et voici comment : pour égaler autant que possible le nombre des villes données à chaque tribu, l'une d'entre elles avait en sa possession une ville limitrophe qui reposait tout entière sur le territoire voisin. Mais y a-t-il un seul partage qui soit fait d'après le système de Robinson, où la tribu du midi possède la ville du nord, et où la tribu du nord possède la ville du midi ? Non, cet enchevêtrement n'a point d'exemple ; il heurte trop de front l'esprit et la nature de tout lotissement. Oui, enfin, des tribus ont aidé d'autres tribus à conquérir leurs villes, et leur

en ont laissé la possession exclusive; mais quand a-t-on vu une conduite comparable à celle de Juda? Il laisse Benjamin à l'écart, et il s'en va trouver Siméon auquel il dit : Venez avec moi pour m'aider à conquérir *mon lot* et à combattre les Chananéens; et je vous aiderai ensuite à entrer en possession de votre partage. Cette alliance obtenue, Juda assiége Jérusalem, la prend et la brûle, après avoir massacré tous les habitants. Est-ce ainsi que se conduisaient les tribus qui prenaient des villes pour d'autres tribus? Juda était ici sur son territoire; et, ce qui achève de le prouver, c'est qu'il ne se met nullement en peine de ce que Benjamin ne peut pas s'emparer de Jébus. Aucune des raisons de M. A. Coquerel, aucun de ses exemples ne prouvent que Jérusalem fût ou la propriété commune de toutes les tribus, ou la propriété exclusive de Jéhovah, ou la propriété indivise de Juda et de Benjamin; chacune de ces tribus avait sa part bien distincte et bien marquée. Cela ressort non-seulement du partage de Josué, mais encore de la conduite si opposée des deux tribus, dont l'une, Juda, brûle sa Jérusalem et en massacre tous les habitants; et l'autre, Benjamin, pactise avec le Jébuséen et demeure avec lui dans sa Jérusalem jusqu'au présent jour, nous dit le livre des Juges. Ou l'indivision est partout, ou elle n'est pas ici; ou rien ne distingue une pleine et exclusive possession, ou elle se distingue ici. Cette question de savoir à qui appartenait Jérusalem n'est insoluble que pour ceux qui ne veulent pas comprendre la Bible ou qui confondent les époques les plus éloignées et les plus diverses.

La Jérusalem supérieure fut enfin délivrée de la domi-

nation des fils de Jébus par la vaillante épée de David; et ici le lecteur appréciera le degré de confiance que l'on doit accorder aux affirmations les plus positives de M. A. Coquerel. Il nous a dit : « Olshausen pose en fait que le premier mur entourait *toute la vieille ville*, mais cela n'est dit nulle part. » (*Loc. cit.*, 40.) Or voici un témoignage de Josèphe que le jeune bachelier de Strasbourg devait ignorer. « David environna la ville inférieure la réunit à la citadelle (*à Sion*) et en fit un seul corps : Δαῦδες δὲ τήν τε κάτω πόλιν περιβαλὼν καὶ τὴν ἄκραν συνάψας αὐτῇ ἐποίησεν ἓν σῶμα » (VII, Ant. J., 4, 242). La Bible indique au reste ce que Josèphe nous marque plus clairement; elle nous parle d'abord des murailles intérieures de Sion autour de Mello, à la construction desquelles David présida personnellement : *et ædificavit per gyrum a Mello et intrinsecùs* (II Rois, v, 9); elle nous parle ensuite des autres murailles de la ville dont l'édification fut confiée à Joab : *reliqua autem urbis Joab extruxit* (I Paral., XI, 8). Ce mont Acra de Robinson, situé au nord du premier mur, *pour la défense duquel la seconde enceinte*, nous dit-on, *était précisément destinée*, cet usurpateur du monticule de l'église de Sainte-Hélène, n'est-il pas jugé condamné, flétri sans appel par ce seul fait qu'il est hors de l'enceinte que David éleva pour couvrir *la ville inférieure* et en faire un seul corps avec Sion ! La plume tombe des mains devant la solennité de cette sentence et l'inutilité de poursuivre nos recherches historiques. Reprenons-les néanmoins à cause des nombreuses erreurs que nous aurons à dissiper le long de notre route.

Les adversaires des Saints-Lieux ne seraient-ils pas

suffisamment convaincus par ce témoignage de Josèphe que la *ville basse* était dans l'intérieur du premier mur, et ne pouvait nullement occuper l'emplacement du Calvaire! Voici un verset du psaume 47 qui achèvera, je l'espère, d'ouvrir leurs yeux à la lumière de la vérité. « Le mont Sion est par sa force la joie de toute la terre; il est le côté de l'aquilon, la cité du grand roi : *Fundatur exsultatione universæ terræ mons Sion, latera aquilonis civitatis regis magni.* » Je n'ignore pas que cette traduction littérale s'éloigne un peu de celle des Sacy, des Carrière, des de Genoude qui assignent au mont Sion et à la cité de David deux positions, coupant ce verset en deux et disant : « *Le mont Sion est fondé avec la joie de toute la terre, la ville du grand roi est du côté de l'aquilon* (Sacy); *le mont Sion est fondé avec tant d'agrément que sa situation fait la joie de toute la terre; il a la ville du grand roi du côté de l'aquilon* (Carrière). *Qu'elle est belle sur ses fondements, la montagne de Sion, la joie de toute la terre! Elle s'élève du côté de l'aquilon, la ville du grand roi* (M. de Genoude). » Mais on me pardonnera, sans aucun doute, de m'écarter ici de l'interprétation de mes maîtres. Sion et la ville du grand roi n'ont qu'un même emplacement, puisque Sion est la montagne qui porte la ville, et l'on ne comprend pas comment ces maîtres dans l'art de traduire l'Écriture sainte ont trouvé dans ce texte que la cité de David était au nord de Sion sur laquelle elle était bâtie. Revenons à la traduction littérale, la seule possible, la seule d'accord avec le témoignage de l'histoire, et qui au fond aboutit au même résultat, à placer avec celle de ces écrivains,

la ville du grand roi du côté de l'aquilon. Ainsi le psaume 47 met le mont Sion, la ville haute, au nord : *latera aquilonis;* n'est-ce pas dire formellement que la ville basse réunie par ce prince à la ville haute n'est pas sur le monticule du Golgotha, mais qu'elle est du côté de la fontaine de Siloé? Pour saisir toute l'exactitude de l'orientation du psalmiste, il ne faut pas oublier que la Bible attribue ordinairement à Sion toute la partie supérieure de Jérusalem. Elle nous dit par exemple en parlant d'Antiochus et de ses soldats: « Et ils environnèrent la ville de David (Josèphe dit le mont Acra) d'un mur grand et fort et de tours solides, et elle devint leur citadelle et ils y placèrent une garnison perverse (I Macch., 1-35). » Ce qui ne l'empêche pas d'ajouter plus bas : « Judas Macchabée et ses troupes fortifièrent le mont Sion et l'entourèrent de hautes murailles et de fortes tours (*Ibid.*, VI, 60). » Ainsi le mont Sion (en y comprenant le sommet d'Acra où se trouvait la citadelle macédonienne), formait le côté de l'aquilon : *latera aquilonis*. Ce passage de la Bible ne suffit-il pas à lui seul pour décider entre le système de Robinson et le nôtre? Dans le premier, le mont Sion est au sud; dans le second, il est réellement au nord : quelle décision plus claire et plus définitive que elle du psaume 47 et du texte de Josèphe!

Ces premiers remparts qui avaient réuni en un seul corps les deux Jérusalem si complétement séparées depuis leur origine, la Jérusalem de Melchisédech ou de Juda, et la Jérusalem de Jébus ou de Benjamin, ne conservèrent pas longtemps les proportions naissantes que David et Joab leur avaient données. Lorsque Salomon eut affermi

son règne par la défaite de ses ennemis, il restaura les murs de Jérusalem, et il leur donna plus de largeur et de solidité. » (VIII, *A. J.*, II, 284.) Après la construction du temple, il trouva encore que la force de cette enceinte ne répondait pas à la dignité de la ville et il y ajouta de grosses tours et des bastions. (*Ibib.*, VI, 299.) Ce mur, que Salomon restaure à deux reprises, laisse, d'après nos adversaires, la Jérusalem inférieure hors de son enceinte. Quel amour pour Sion! Quel dédain pour Acra qui n'aurait pas mieux obtenu sa part dans les largesses de la magnificence que dans les secours d'une première création! Est-ce croyable? est-ce possible? et que penser de la sollicitude royale de Salomon et de avid, si on le juge d'après le système de Robinson et de ses disciples?

Que penser encore des délicatesses conjugales du plus sage de tous les rois? « Le palais de la reine, il le construit sur Mello, en comblant le ravin de la cité de David, » c'est-à-dire qu'il le relègue, d'après le même système, au nord de la première branche de l'ancien mur, sur leur prétendu Tyropéon et à la merci du premier ravisseur. Supposition également blessante pour l'honneur de Salomon, de son épouse et de Pharaon, roi d'Egypte, devant laquelle reculent sans doute nos adversaires en admettant qu'il s'agit, cette fois, de la seconde branche tyropéenne. A ce premier aveu, il faudra qu'ils en ajoutent un second: que le premier mur ne contournait pas la crête de Sion et celle de leur Ophel prétendu, mais qu'il descendait réellement dans la vallée, au moins au-dessous de la partie qui fut comblée pour recevoir cet édifice avec ses vastes et majestueuses dépendances. La raison en est

encore que le palais de l'Egyptienne ne pouvait pas plus être en dehors des remparts du côté de l'est que de celui du nord! Ennemis des Saints-Lieux, achevez votre défaite ou plutôt votre victoire en reconnaissant enfin que Salomon, dans sa sagesse si vantée et dans son amour pour son peuple et son épouse, combla Mello et y bâtit ce palais, afin que la royale mère des fils de Sion et d'Acra eût les premiers à sa droite et ceux-ci à sa gauche, leur partageant ses bienfaits et recevant leurs mutuelles félicitations.

Arrivons à l'œuvre incomparable de Salomon, à celle qui a rendu sa mémoire si populaire et si immortelle, à la construction du temple. « La colline du Temple était pierreuse et raide, excepté du côté de l'*orient de la ville* où elle s'élevait d'une manière douce et insensible jusqu'à l'extrémité de sa cime. Lorsqu'on se mit à bâtir, on trouva un espace à peine suffisant pour le temple et l'autel. Salomon fit élever un mur vers le côté de l'orient (κατ' ἀνατολάς μέρος) pour recevoir et soutenir des remblais; et, après que l'on eut comblé ce vide, il y construisit un portique vis-à-vis de la porte du temple lequel était au milieu. Il n'y avait alors que cette face qui fût revêtue. Salomon entoura cependant d'un mur de grand prix la partie supérieure de cette colline, guidé par l'inspiration de Dieu. De même pour la partie inférieure, il la prit dans sa racine du côté du vent de l'Afrique (κατὰ Λίβας, de la Lybie), où la vallée est extrêmement profonde, et il environna cette partie de pierres énormes liées entre elles avec du plomb, agrandissant toujours l'espace à mesure qu'il gagnait en hauteur...

Dans la suite des temps, le peuple continuant à porter des terres pour élargir encore cet espace, le sommet de cette montagne se trouva de beaucoup agrandi. On rompit ensuite le mur qui était du côté du septentrion; et l'on enferma un autre espace aussi grand que celui qui contenait tout le tour du temple. Enfin ce travail fut poussé si avant que l'on environna d'un triple mur toute la montagne. Mais, pour conduire à sa perfection un ouvrage si prodigieux, il se passa des siècles entiers; et l'on employa tous les trésors sacrés provenant des dons que la dévotion des peuples venait y offrir à Dieu de tous les endroits du monde. Il suffit pour juger de la grandeur de l'entreprise de dire qu'on éleva de trois cents coudées, et, en quelques endroits, de plus encore, la partie basse du portique du temple. Mais toute la hauteur de ces fondations n'était pas visible, les vallées ayant été comblées en grande partie avec la terre entassée pour les mettre au niveau des rues de la ville... Toute cette enceinte avait quatre stades de tour, chaque côté mesurait un stade. (VIII, *A. J.*, IV, 289-299. *Ibid.*, XV, XI, 612. V. *G. des Juifs*, V, 241.)

Autant de circonstances dans ce récit que j'ai abrégé, mais rendu littéralement, autant d'indications contraires aux assertions de Robinson et de son école, incompatibles avec le mont Acra septentrional et conciliables uniquement avec la topographie de ce livre! Je me borne à signaler ces deux faits : 1° Dans le système de Robinson, la pente douce et insensible du mont Moria doit être à l'ouest pour regarder le côté orientalde la ville (πρὸς τοῖς ἑώοις μέρεσι τῆς πόλεως). Or, elle envisageait l'est

comme le temple et le portique de Salomon. Acra *Robinsonien*, prenez votre place au sud du Moria, entre Josaphat et Sion jusqu'à la fontaine de Siloé. Là seulement votre côté oriental correspond avec celui du temple et de la pente primitive de sa colline.

2° Dans le système de Robinson, il faut encore que *l'autre large vallée* soit à l'occident pour séparer Acra du temple. Or qu'est-ce que Josèphe vient de nous dire? qu'avons-nous vu et entendu? Que la vallée était extrêmement profonde du côté du vent de l'Afrique, c'est-à-dire du midi. Voilà bien notre vallée méridionale! Et la vallée occidentale de Robinson, où est-elle? Josèphe ne l'indique pas mieux ici que dans la description de Jérusalem. Il mentionne les constructions élevées à l'est et au sud; et tout ce qu'il raconte relativement à l'ouest se borue à ce seul fait : « Le peuple ayant continué à porter des décombres pour élargir le sommet de la montagne, on rompit le mur qui était du côté du nord (occident du Moria); et on enferma un autre espace aussi grand que le premier. » L'occident du temple est le septentrion pour Josèphe; quoi d'étonnant puisque Jérusalem pour lui se trouvait tout entière au sud! Ainsi nulle vallée à combler entre le Calvaire et le temple, une montagne à élargir, des décombres jetés, l'enceinte primitive doublée... L'histoire des travaux préparatoires exécutés sur le mont Moria pour le disposer à recevoir le temple et ses parvis, est donc incompatible avec un mont Acra occidental, et elle assigne la place que je réclame, à l'ést de Sion et au sud du temple.

L'œuvre de Salomon dut progresser d'une manière

marquante sous le règne de Joathan, fils d'Ozias, car Josèphe nous dit que ce prince établit des portiques autour du temple, releva les murs abattus, et y ajouta de vastes tours difficiles à prendre (IX, *A. J.*, v, 359). Le langage de la Bible est plus précis et plus juste : « Joathan bâtit la grande porte de la maison du Seigneur, et fit beaucoup de constructions sur le mur d'Ophel (II Paralip., XXVII, 3). On pense assez généralement que la grande porte dont il s'agit est la porte Orientale.

A ces travaux d'embellissement et de défense inspirés par la sagesse et la religion de son aïeul, Ézéchias en ajouta d'autres qui lui furent commandés par l'approche du superbe Sennachérib. « Il rebâtit avec grand soin tout le mur qui avait éte ruiné ; il éleva des tours au-dessus et une muraille en dehors ; il rétablit Mello dans la cité de David, et donna ordre qu'on fit toute sorte d'armes et de boucliers. (II Paralip., XXXII, 5.) C'est le même Ézéchias qui boucha la fontaine supérieure des eaux de Gihon, et l'amena par des aqueducs souterrains à l'occident de la ville de David. (Ib., XXX.) Le reste des actions d'Ézéchias, son grand courage et de quelle manière il fit faire une piscine et un aqueduc pour donner de l'eau à la ville, tout cela est écrit au livre des Annales des rois de Juda. (IV Rois, XX.) »

Josèphe ne dit rien de ces nouvelles fortifications du roi Ézéchias; il les attribue au contraire a Manassé son fils. « Lorsque Manassé fut de retour à Jérusalem, il fit une nouvelle dédicace du temple ; il purifia la ville et il pourvut à sa sûreté en restaurant et fortifiant avec soin les vieux remparts, en leur en ajoutant un autre (καὶ ἕτερον

αυτοῖς ἐπιϐαλὼν), et en construisant des tours très-élevées et des citadelles au-devant de la ville qu'il munit d'armes et de vivres pour la mettre en état de résister aux attaques de l'ennemi. (X, *A. J.*, III, 371.) La Bible est certainement un meilleur guide, même l'inspiration divine mise à part, à cause de la distinction qu'elle sait établir entre les œuvres du père et celles du fils. « Après sa conversion et son retour, Manassé construisit un mur en dehors de la ville de David, à l'occident de Gihon qui est dans la vallée, depuis l'entrée de la porte des Poissons jusqu'à Ophel en faisant le tour, et il lui donna une grande hauteur (II Paralip., XXXIII, 44.).

Il tarde tellement aux disciples de Robinson de pouvoir nous annoncer que leur mont Acra était enfin couvert par un mur d'enceinte, qu'ils saisissent avec empressement ces deux passages de la Bible, pour nous prouver que le second mur de la description de Josèphe fut construit par Ézéchias et par Manassé. Dans l'impétuosité de leur zèle, ils vont jusqu'à régenter leur maître *qui ne paraît pas avoir songé à ces textes où sont tranchées les questions qu'il exprime.* (*Top. de Jér.*, 43.) Pour justifier cette date, M. Coquerel fait une réflexion passablement étrange : « La thèse que je soutiens me paraît d'autant plus plausible, que la seconde ville n'est nommée (à ma connaissance) que dans le récit de faits postérieurs à Ézéchias. » (*Ib.* et *Itin. de l'Or.*, 822.) Une enceinte destinée précisément à couvrir la seconde ville et antérieure cependant à cette même ville ! Qu'est-ce que Robinson doit dire en subissant les réprimandes de ses principaux élèves ; et quelle opinion peut-il concevoir de son

propre système qui est réduit à de si misérables expédients pour tirer le mont Acra de sa place méridionale, lui faire franchir l'ancien mur et l'établir sur le Golgotha !

Je le sais, on parle assez communément d'une seconde Jérusalem qui aurait surgi au temps de Manassé (sans doute pendant la captivité de Babylone), et pour la défense de laquelle aurait été construite cette nouvelle muraille. Ce n'est là qu'une illusion produite, ce me semble, par la fausse position que l'on attribue à ce mur d'Ézéchias et de Manassé, et qui va se dissiper d'elle-même aussitôt que cette construction aura pris son véritable lieu. Pour le déterminer, remarquons d'abord que le mur de Manassé ne fut que la continuation de celui de son père. La preuve en est dans le texte de Josèphe, qui attribue à ce dernier roi la construction totale de *cet autre mur ;* ce qu'il n'eût pas fait certainement s'il ne se fût agi d'une même muraille dont la plus grande partie était l'œuvre du fils et s'annexait à celle du père. Toute la difficulté consiste donc à trouver la signification de ce verset de la Bible : *Ædificavit murum extrà civitatem ad occidentem Gihon, in convalle ab introitu portæ piscium per circuitum in Ophel.* Ce dernier terme nous est déjà connu ; nous savons aussi qu'il désigne un lieu situé vers l'angle sud-est du temple. Le nouveau mur arrivant à Ophel, après avoir fait un circuit, venait nécessairement du côté du nord, puisque la muraille de David, de Salomon et de leurs successeurs, abritait Jérusalem au sud, le long de ses vallées inaccessibles. Ce *Gihon dans la vallée* qui avait le mur à l'occident, est donc le torrent de Cédron, dans la vallée de Josaphat, au-dessus et à l'occident duquel se

trouvait Ophel ou Ophla. Serait-on surpris de cette interprétation peut-être encore inédite, et penserait-on que la Bible désigne dans ce verset la vallée actuelle de Gihon, placée par les uns au sud de la porte de Jaffa, et par les autres au nord? Interrogeons donc les autres passages de la Bible et de Josèphe, où figure cette dénomination qui est en ce moment un sujet de discorde. Deux autres fois la Bible reproduit le nom de Gihon : l'une dans le récit du sacre de Salomon, et l'autre, quand elle nous parle de l'aqueduc d'Ézéchias. Josèphe ne s'en sert qu'une seule fois, et c'est encore pour le sacre du fils de David. Or, en présence de ces deux faits, impossible de soutenir que ces mots à *l'occident de Gihon dans la vallée* repoussent le nouveau mur hors de la porte de Jaffa, soit au nord, soit au sud, et de nier que la Bible ne le place sur le bord occidental de la vallée de Cédron, le long du temple et du mont Moria.

Nulle raison ne recommandait en effet le choix de la vallée actuelle et controversée de Gihon pour le nouveau sacre, tandis que le mont Moria, où David avait déjà élevé l'autel des holocaustes, se désignait par tous les titres à l'inauguration de ce règne. Ce lieu était celui où le peuple s'assemblait pour assister aux sacrifices; le grand-prêtre arrivait plus convenablement pour verser l'huile de l'onction sur la tête du fils de Bethsabée; il était aussi plus conforme à la piété de David et à celle de l'héritier de sa sagesse et de son trône de placer cet avénement sous la protection d'un autel qui avait délivré Jérusalem de la peste, que sous celle d'une vallée ou d'une montagne inconnues. Enfin les menées sédi-

tieuses d'Adonias étaient ainsi déjouées et comprimées dans leur naissance. De la fontaine de Rogel où il donnait un grand festin, ce jeune ambitieux entendit aussitôt les acclamations unanimes du peuple en faveur de son concurrent; la vallée de Josaphat portait le bruit des voix à son oreille et à celle de ses convives, tandis que la distance où l'on suppose ce lieu de Gihon ne peut pas se concilier avec ces paroles de la Bible : « Adonias entendit avec tous ceux qu'il avait invités, et Joab s'écria : Qu'est-ce ce bruit et ce tumulte de la ville? » (III Rois, I, 41.)

Ces raisons historiques, déjà si décisives par elles-mêmes, revêtent une force irrésistible dans le second passage où la Bible reproduit ce nom de Gihon. Puisque Ézéchias ferma le passage de la fontaine supérieure des eaux de *Gihon*, et détourna les eaux sous terre pour les conduire à l'occident de la ville de David; il est bien évident qu'il s'agit là d'un cours d'eau, et par conséquent du Cédron, l'unique torrent que l'on rencontre dans les environs de Jérusalem. Ézéchias le détourna, en partie sans doute, de sa marche vers l'orient, sur la route de Damas, près du lieu où l'on voit aujourd'hui le tombeau d'un saint turc (d'un insensé); et le chemin creusé qui se se dessine en cet endroit, un peu sur la gauche, et qui se dirige à l'ouest de Jérusalem, est peut-être un vestige de cet aqueduc d'Ézéchias. Voilà donc la seule signification possible de ces mots de *Gihon dans la vallée;* et, comme le livre de Néhémie nous apprendra bientôt que la porte des Poissons se trouvait sur le côté nord du temple, il s'ensuit que le mur de Manassé formait d'abord

le portique septentrional du temple extérieur et puis le portique oriental jusqu'à Ophel.

Cela posé, la connaissance de l'emplacement et de la direction de la première partie de cette même muraille, telle qu'elle fut construite par Ézéchias, n'a plus de ténèbres, et ne saurait être un sujet de contradiction. Instruit de l'approche de Sennachérib, Ezéchias s'empressa de pourvoir à la défense du temple qui excitait seul la convoitise de ce perfide agresseur, déjà en possession de tous les trésors du palais et de la ville. Il construisit donc le portique extérieur du temple depuis l'angle sud-ouest jusqu'à la porte des poissons ; et Manassé acheva le circuit, en conduisant ce même portique jusqu'à Ophel. Ainsi se concilient et s'expliquent et ces paroles de Josèphe, que les successeurs de Salomon entourèrent le temple de portiques extérieurs, et ce silence expressif gardé par cet historien sur l'existence d'une seconde enceinte, jusqu'au siége d'Hérode et de Sossius.

De cette longue et épineuse discussion, que conclure maintenant pour l'unique sujet qui nous occupe, c'est-à-dire pour l'emplacement du mont Acra de Josèphe? Rien de plus capital, ce me semble, contre le système de Robinson, et en faveur de l'authenticité du Calvaire et du Saint-Sépulcre. Du moment où le roi Ézéchias, au lieu de fortifier le côté ouest du Golgotha contre l'invasion de Sennachérib, abrite seulement les environs du temple, il est hors de doute que la ville basse de Jérusalem n'était pas au nord de Sion. Le dévoûment si connu de ce roi pour le salut de son peuple n'aurait pas laissé à découvert et sans défense la moitié de la capitale de son

royaume ; il n'aurait pas élevé aux abords du temple un mur d'enceinte qui sauvegardait cet édifice de la même manière, en étant reporté de quelques centaines de pas vers l'ouest, et qui aurait eu de plus, dans le système de nos adversaires, l'avantage impérieusement réclamé de couvrir le mont Acra. Si la place que j'assigne à ce mur d'Ézéchias est vraiment celle qu'il occupait, il est démontré par elle que le monticule de l'église de Sainte-Hélène n'était que la région extérieure des tombeaux. Si au contraire Ézéchias éleva une seconde enceinte, et lui donna à peu près la position de l'enceinte actuelle, le système antichrétien a quelque motif de soutenir l'identité de son mont Acra avec celui de l'histoire et de Josèphe. Aux lecteurs de peser dans la balance de leur impartialité les preuves de nos adversaires et les nôtres, et de prononcer entre eux et nous.

Hélas ! cette ville dont nous suivions pas à pas les glorieux développements, cette ville que deux de ses rois viennent de doter d'un surcroît de défense dont nous retracions la marche en tâtonnant, cette ville qui était bâtie comme une forteresse et qui possédait l'abondance et la paix dans la force et le nombre de ses tours ; cette ville qui s'attendait à voir les biens succéder aux biens, tous les jours de sa vie, et ses enfants croître sous ses ailes comme les rejetons de l'olivier, pour être la gloire et la joie d'Israël, cette ville n'est plus ! ! ! L'impitoyable Nabuchodonosor promène son char sur ses palais et ses maisons en cendres. La regardons-nous des yeux du prophète Néhémie, nous n'apercevons plus qu'une poussière de sa royale splendeur. Ses murailles

gisent sous les ronces et les épines ; l'incendie a consumé ses portes, et les corbeaux voltigent au-dessus de ses ossements desséchés et de ses lambeaux épars. Toutefois le Seigneur qui est la miséricorde non moins que la justice, ne l'avait pas condamnée à périr pour toujours. « Isaïe, qui avait prédit sa perte, avait vu son glorieux rétablissement, et lui avait même nommé Cyrus son libérateur, deux cents ans avant qu'il fût né. Jérémie, dont les prédictions avaient été si précises pour marquer à ce peuple ingrat sa perte certaine, lui avait promis son retour après soixante et dix ans de captivité (*Disc. sur l'Hist. univ.*). » Zorobabel, de la tribu de Juda et du sang des rois, ramène les Juifs des fleuves de Babylone sur la montagne sainte de Sion ; « l'autel se redresse, le temple se rebâtit, les murailles de Jérusalem sont relevées (*Ibid.*). »

Cette Jérusalem qui renaît non plus brillante et plus belle, mais pour un temps et un temps plus fidèle au culte du Seigneur, jusqu'aux jours de délire et de calamité où elle se laissera séduire par les Pharisiens et les faux prophètes, cette Jérusalem de Néhémie est à peu près celle qui eut le bonheur de voir le désiré des nations et le malheur de ne pas connaître la grâce de sa visite. Scrutons-la donc, le flambeau à la main, et puisque les limites de ce livre ne nous permettent pas de la reconstruire en entier, déterminons au moins le nombre de ses portes et leur disposition relative. Ce travail est d'autant plus nécessaire qu'il règne la plus grande incertitude dans les commentaires des interprètes, et que leurs hypothèses contradictoires sont exploitées par les ennemis

des Saints-Lieux au profit de l'opposition antichrétienne.

« Étant arrivé à Jérusalem, nous dit Néhémie, j'y demeurai pendant trois jours, et je sortis, la nuit, par la porte de la Vallée; je vins devant la fontaine du Dragon et à la porte des Immondices; et je considérais les murailles de Jérusalem qui étaient toutes abattues, et ses portes qui avaient été consumées par l'incendie. Et je passai à la porte de la Fontaine et à l'aqueduc du Roi; et n'ayant pas trouvé de passage pour mon cheval, je remontai par le torrent, et je revins à la porte de la Vallée, et je rentrai » (chap. II, 11-15).

A la suite de cette excursion nocturne, Néhémie pressa vivement les prêtres, les princes de Juda, les magistrats et tous les Juifs, de reconstruire les murs de Jérusalem et de faire cesser l'opprobre de leur ruine. Sa parole triompha de la frayeur qu'inspiraient Sanaballat, Tobias et Gossen; et dans le chapitre troisième, Néhémie nous fait assister en quelque sorte à la réorganisation des murs, des portes et des quartiers de ce cadavre septuagénaire.

La protection du Seigneur s'était montrée d'une manière trop visible et trop miséricordieuse dans cette immense faveur pour ne pas célébrer, en actions de grâces, une dédicace solennelle des nouveaux murs; et voici en abrégé ce que Néhémie nous raconte dans le chapitre XII : « Je fis monter sur la muraille les princes de Juda et j'établis deux grands chœurs de chantres. Les premiers marchèrent à droite vers la porte des Immondices. Et Osaïas marcha après eux avec la moitié

des princes de Juda. Et les fils des prêtres, Zacharie, etc., ouvraient la marche avec leurs trompettes; et leurs frères les accompagnaient avec les instruments prescrits par David, cet homme de Dieu. Et Esdras, docteur de la loi, était devant eux à la porte de la Fontaine. Et ils montèrent sur les degrés de la cité de David, et sur le mur qui est au-dessus de la maison de David, et jusqu'à la porte des Eaux à l'Orient.

« Le second chœur de ceux qui rendaient grâces, tourna à l'opposite; j'étais après lui. Et la moitié du peuple était sur le mur et la tour des Fours et jusqu'à la large muraille. Et le second chœur s'avança sur la porte d'Ephraïm et sur la porte Ancienne et sur la porte des Poissons et sur la tour de Hananéel et sur la tour d'Emath et jusqu'à la porte des troupeaux; et il s'arrêta devant la porte de la Prison. Et les deux chœurs s'arrêtèrent aussi bien que moi et la moitié des magistrats qui étaient avec moi. Et les chantres firent retentir bien haut leurs voix en chantant avec leur chef Jesraia » (x, 31, 41).

Ainsi Néhémie nous fait contempler la patrie de toutes ses affections sous trois aspects bien différents : à l'état de ruine dans le chapitre II; de résurrection dans le chapitre III et de triomphe dans le chapitre XII. Si nous comptons tous les noms de portes qui sont contenus dans ces trois chapitres, nous les voyons s'élever au nombre de onze, à savoir : 1° la porte du Troupeau; 2° la porte des Poissons; 3° la porte Ancienne; 4° la porte d'Ephraïm; 5° la porte de la Vallée; 6° la porte des Eaux à l'Orient; 7° la porte des Immondices; 8° la porte de la

Fontaine (de Siloé); 9° la porte des Chevaux ; 10° la porte Judiciaire ; 11° la porte de la Prison. Mais il y a ici une remarque importante à faire, c'est que le nom de porte de la Prison alterne avec celui de porte Judiciaire, et que de même le nom de porte d'Ephraïm ne se trouve jamais là où figure celui de porte de la Vallée et réciproquement. Ces noms qui ne sont jamais mis en concurrence désignaient-ils seulement deux portes et non pas quatre ? Il me le semble, et voici pourquoi.

Dans le chapitre troisième où Néhémie nous donne avec le soin le plus scrupuleux le nom de tous les Israélites qui travaillèrent à la reconstruction de Jérusalem, et où il nous marque dans les moindres détails la partie des murs et quartiers relevés, et la porte posée par chacun d'eux, ainsi que l'ordre suivi dans tous ces travaux, cet historien sacré ne nomme en tout que neuf portes, bien qu'il décrive le cercle complet, de l'aveu de M. de Coquerel lui-même. Est-il possible de supposer maintenant que Néhémie, dans ce recensement si essentiel et si méthodique, ait oublié deux portes ou même une seule ? Cette grave omission entraînerait celle des parties latérales de la muraille, et, ce qui est plus grave et aurait excité de justes et vives réclamations, elle entraînerait l'oubli de tant de généreux Israélites qui auraient prodigué leur dévoûment, leurs sueurs, leur or et leur argent à cette restauration dédaignée. Non, tant et de si coupables inexactitudes n'ont pas été commises dans un dénombrement qui touchait de si près à l'honneur de bien des familles ; et, à moins de vouloir flétrir la mémoire de Néhémie, on doit admettre que la nou-

velle Jérusalem n'avait que les neuf portes du chapitre troisième, et que les deux noms de portes de la Prison et de porte d'Ephraïm font double emploi avec ceux de porte Judiciaire et de porte de la Vallée.

Cette conclusion, M. A. Coquerel l'admet dans sa première partie, et il la rejette dans la seconde. « Ces deux noms (de porte de la Prison ou de Miphka) doivent se confondre, quoique tous deux se trouvent dans le livre de Néhémie; ils ont le même sens, et la disposition des lieux prouve l'identité... La porte d'Éphraïm, quoique citée seulement au chap. XII, ne peut être confondue avec celle de la Vallée, puisque cette dernière se trouve, non comme il le faudrait, entre la vieille porte et la large muraille, mais au sud de ce mur. » (Cf. XII, 38 et 39, avec 14, 9, 11 et 13.) (*Top. de Jér.*, 59 et 57.)

La dernière observation de M. A. Coquerel repose sur une erreur manifeste que l'étude mieux approfondie du chapitre XII lui aurait signalée. Cette erreur est celle de la participation du peuple à la marche du second chœur. Le peu d'étendue de ce parcours mural qui n'était, d'après Josèphe, que de deux stades environ, permettait à peine le déploiement des chantres, des musiciens, des magistrats et des prêtres; et il ne se prêtait nullement au mouvement universel de toute l'assemblée. Le peuple était simple spectateur, placé vers le milieu de ce parcours, en face du temple, sur le mur et la tour des Fours qui ne faisaient point partie de la muraille extérieure (chap. III, 11). Cette position centrale d'une masse qui demeurait immobile n'a point de rapport avec la marche du second chœur dont le commencement est au

verset 38 : et M. A. Coquerel se trompe quand il se figure que le chapitre XII assigne à la porte d'Éphraïm une place plus septentrionale que celle de la porte de la Vallée, dans le chapitre III. Qu'il retranche avec nous cette mention incidente des lieux assignés au peuple, et l'identité de ces deux noms n'aura pas plus de ténèbres pour lui que celle des deux autres noms de porte Judiciaire et de porte de la Prison.

La nouvelle Jérusalem n'avait donc que les neuf portes du chapitre III. Mais quelle était leur position topographique? Par quel côté commence cette chaîne de neuf anneaux? Quelle est sa direction? Où finit-elle? Ici la Bible gadre le silence, livrant cette orientation aux disputes des enfants des hommes.

Pour suppléer à ce silence et arriver à une classification rationnelle et consciencieuse, nous avons à procéder du connu à l'inconnu. Le connu, ce sont les portes des Eaux à l'orient, et celle de la fontaine de Siloé. Leur place est encore visible par celle de ces deux fontaines de Jérusalem, toujours anciennes et toujours nouvelles. Le connu, c'est la porte de la Vallée. Puisque Néhémie venait du torrent du Cédron quand il rentra dans la ville par cette porte, elle s'ouvrait donc sur la vallée de Josaphat. Le connu, c'est la porte des Immondices, parce qu'elle précède toujours immédiatement la porte de la fontaine de Siloé. Ainsi nous apercevons dès maintenant que les portes de la Vallée, des Eaux, des Immondices, et de la fontaine de Siloé étaient du côté de l'est, et qu'elles allaient du nord au sud dans l'ordre que nous venons de leur assigner. Cette dernière disposition est prouvée

par le fait que Néhémie rencontre la porte de la fontaine du Dragon ou de la Vierge qui est plus au nord, avant celle de Siloé qui est plus au sud.

Le connu, c'est encore la place de la porte Judiciaire ou de la Prison. Puisque les deux chœurs s'avancèrent vers le temple, vis-à-vis l'un de l'autre, et que le premier chœur venait de la porte des Eaux à l'orient, le second chœur allait de l'ouest à l'est ; et la porte Judiciaire était au milieu du portique occidental du temple, comme la porte des Eaux, au milieu du portique oriental.

Le connu enfin, ce sont les trois premières portes. « Melchias, fils de l'orfévre, construisit depuis la porte Judiciaire jusqu'à la chambre de l'Angle; et les orfévres et les marchands construisirent le long de la chambre de l'Angle jusqu'à la porte du Troupeau. » (Chap. III, v. 30 et 31.) Cette dernière porte était donc à l'angle nord-ouest, puisque Néhémie y revient à son retour de l'est, du sud et de l'ouest; et la porte des Poissons, ainsi que la porte Ancienne appartenaient de même au côté nord du mur, celui de l'est ayant déjà un pareil nombre d'ouvertures.

L'inconnu, c'est la place des Chevaux; et si quelque chose nous embarrasse, ce n'est pas assurément l'insuffisance du terrain. Pour elle seule, nous avons au moins les deux tiers du circuit de Jérusalem, depuis la fontaine de Siloé jusqu'à la porte Judiciaire, en revenant par le sud. On comprend que Néhémie n'indique qu'une seule porte pour cet immense parcours qui confrontait les vallées inaccessibles de Hinnom et de Gihon. On comprend aussi que le premier chœur n'ait point rencontré cette porte *bâtie en haut :* il ne fit pas le tour du mont

Sion ; mais il se replia sur sa crête orientale, et de là, sur la première branche de l'ancien mur, pour arriver au temple en même temps que le premier chœur et dans un sens opposé. Cette porte était évidemment là où Josèphe place la porte Gennath qui avait sans doute quitté son nom de porte des Chevaux et pris celui de porte des Jardins. De ces neuf portes les trois premières étaient donc au nord ; les trois autres à l'est ; la septième au sud ; la huitième au nord de Sion, et la neuvième au portique occidental du temple.

Ai-je besoin de faire remarquer, après cette importante élaboration, combien le langage de la Bible, dans les trois chapitres que nous venons de méditer, est décisif en faveur de la topographie de ce livre et de l'authenticité du Calvaire et du Saint-Sépulcre ? Où Néhémie en pleurs va-t-il chercher les ruines de sa patrie ? Le long du torrent du Cédron jusqu'à la fontaine de Siloé. Où le premier chœur monte-t-il les degrés qui ralliaient la ville basse à la cité de David ? Près de la fontaine de Siloé. Et combien le récit de la reconstruction, tel qu'il se trouve dans le chapitre III, montre que non-seulement Jérusalem s'étendait jusqu'à cette fontaine, mais qu'elle était tout entière sur le mont Sion et au sud du temple ! Je prie le lecteur d'étudier attentivement ce chapitre en s'aidant des explications qui précèdent. Enfin à l'ouest du temple, là où devrait nous apparaître la nouvelle ville basse, qu'y voyons-nous ? Qu'est-ce que Néhémie y place ? Quelques boutiques d'orfèvres et de marchands, c'est-à-dire, d'après les mœurs orientales, un bazar inhabité. « Je place la porte de la Prison, nous dit

M. A. Coquerel lui-même, très-près du temple et y attenant. » Cessez donc de placer la mont Acra sur le Calvaire. Néhémie l'aurait laissé en dehors de la nouvelle enceinte : ce qui est l'impossibilité des impossibilités. Devant ces résultats si consolants, le lecteur ne regrettera plus la longueur du temps qu'il a dépensé à l'étude de la Jérusalem de Néhémie.

Peut s'en fallut que cette ville à peine renaissante ne trouvât dans Antiochus Epiphane un autre Nabuchodonosor qui la replongeât dans l'abîme dont elle commençait à se relever. Si ce nouveau tyran ne la détruisit pas tout entière, il viola l'honneur et la religion de son temple, abolissant les sacrifices, pillant les vases sacrés, et introduisant dans le saint des saints l'abomination de la désolation. En même temps il éleva sur les environs du mont Moria une citadelle qui livrait les lévites et le peuple à la merci d'une horde sacrilége et rapace. On peut voir dans le premier livre des Macchabées, chapitre premier, les horribles détails de cette persécution qui annonçait de loin l'esprit satánique des ennemis de l'Église chrétienne, et en particulier l'astuce de Julien l'Apostat. « Antiochus, nous dit Josèphe dont je cite seulement ce qui concerne la topographie de Jérusalem, Antiochus brûla les plus belles parties de la ville, renversa les murailles, et bâtit une citadelle dans la ville inférieure. Elle s'élevait au milieu et planait sur le temple. Après l'avoir munie de murs et de tours d'une grande hauteur, il y plaça une garnison macédonienne à laquelle se joignirent les scélérats et les impies des bas-fonds de la misère et du vice, qui firent souffrir les

maux les plus affreux à l'élite de leurs concitoyens. » (XII, *Ant. J.*, v, 458.)

Quelle était la position de cette citadelle qui tint le temple sous sa domination pendant si longtemps ? C'est son nom de citadelle, d'ἄκρα, qui désigne, dans les œuvres de Josèphe, la ville basse sur laquelle Antiochus avait bâti cette tour aussi forte que désastreuse ; il est donc d'une grande importance de savoir si elle était à l'ouest du temple, sur le monticule du Golgotha, ou bien entre le temple et Sion, sur le point dominant de notre mont Acra. Laquelle de ces deux places lui assigner ? Est-ce la première, celle que réclame le système de Robinson? Ni Josèphe n'aurait eu raison de nous dire qu'elle planait sur le temple : ἐπέκειτο γαρ τῷ ἱερῷ ἡ ἄκρα ; ni Judas Macchabée ne se serait vu dans l'impossibilité d'arrêter les excès commis contre ceux qui venaient au temple, et dans la nécessité si dure pour lui de capituler, malgré les murailles dont il avait entouré cet édifice, et de livrer le saint des saints à la merci des scélérats. Cette citadelle était tout près du temple, et même elle le dominait : deux circonstances nécessaires pour expliquer tant de ravages commis dans l'enceinte du temple, et l'énergique projet conçu et exécuté sous le règne de Simon, de raser et la citadelle et la montagne elle-même : deux circonstances qui ne sont applicables qu'à une seule position, à celle du sud-ouest du mont Moria. Là, comme nous avons dit, il y a encore des indices d'une hauteur taillée et rasée de main d'homme ; là, les Macédoniens étaient entre Sion et Moria, tenant en échec les deux collines et leurs défenseurs ; là, Jonathas

put les séquestrer en élevant, au sud de cette citadelle, une haute muraille qui réduisait les gardes à leurs seules ressources, et prépara de loin leur capitulation. Judas Macchabée avait fortifié Sion; il suffisait de fermer l'accès de la ville basse, au sud du temple. Ce mur, non de clôture, mais de simple séparation, placez-le ailleurs: son objet est annihilé; la partie de la ville, de quelque nom qu'on l'appelle, qui s'étendait jusqu'à Siloé, aurait toujours pourvu à la subsistance des Macédoniens; mais, une fois exclus de ce côté, que leur restait-il? A droite, le mont Sion bien défendu par sa position et par ses murailles; à gauche, le temple qui était presque désert; derrière eux, des tombeaux; d'avance ils étaient donc vendus et livrés à la famine. Enfin Josèphe tranche, ce me semble, toute espèce de difficultés par ces paroles de la *Guerre des Juifs :* « Judas Macchabée, ayant chassé de la ville haute les soldats d'Antiochus, les repoussa dans la ville basse (cette partie de la ville s'appelle Acra ou citadelle); puis il s'empara du temple, purifia toute son enceinte, et l'environna d'un mur. » (I, *G. des Juifs*, 1, 9.) Admettons pour un instant que cette ville basse se trouve à l'ouest du temple: ce récit de Josèphe devient un mystère de contradiction. Le même côté du temple appartient en commun aux Macédoniens et aux Juifs; aux Macédoniens que Judas Macchabée vient d'y repousser, et qui bravent à l'ombre de leur citadelle l'héroïsme et l'ardeur des Asmonéens; aux Juifs qui environnent le temple d'une nouvelle muraille et qui y accomplissent librement toutes les cérémonies de leur religion! Quel accord étrange et absurde! Celui des

ténèbres avec la lumière serait-il plus invraisemblable et plus révoltant? Ces soldats d'Antiochus, placez-les, au contraire, au sud du mont Moria : leur présence n'est plus un obstacle ; l'accès du temple est ouvert, tous ses côtés sont libres, et le récit de Josèphe n'excite en nous que deux sentiments, dont l'un de reconnaissance envers le Dieu d'Israël, et l'autre d'admiration pour le courage et la foi du premier Macchabée.

Les deux intentions dont Josèphe nous assure que les Asmonéens étaient animés en abaissant le sommet d'Acra, celles de joindre le mont Sion au temple, et d'écarter des environs de cet édifice toute hauteur injurieuse et menaçante, confirment cette appréciation de l'emplacement de la citadelle et de la montagne d'Acra. Pouvait-il être nécessaire d'abaisser le Golgotha pour joindre le temple au mont Sion? Non, car le Golgotha n'est pas entre les deux; il est au nord de Sion. Y avait-il le moindre besoin de raser le Golgotha pour que le temple le dominât? Mais, sans redire ce que nous avons déjà vu, que le Calvaire fut toujours plus haut que le temple, et que le but des Asmonéens ne serait pas atteint, s'il eût été celui-là, l'inspection des lieux prouve que le temple a toujours dominé le terrain qui l'environne du côté de l'ouest, et qu'il n'y avait dès lors aucun motif d'abaisser ces alentours. L'angle sud-ouest du temple est encore le seul point où puisse s'opérer la jonction avec Sion, et c'est là où la tradition a toujours placé le point de communication : c'est donc là qu'étaient et la citadelle et la montagne, et le point qu'il fallut abaisser. S'il en est encore qui méconnaissent la place d'Acra, on peut bien,

sans craindre de les juger à faux, les condamner comme des incrédules ou des pyrrhoniens, en matière de certitude historique.

Nous voici enfin arrivés à la dernière transformation subie par Jérusalem depuis le sacrifice non sanglant de Melchisédech jusqu'au sacrifice sanglant de Jésus-Christ. Iduméen de naissance et d'instinct, Hérode, cet odieux usurpateur du trône de David, avait à cœur de faire oublier sa tache originelle et d'affermir sa puissance. Plaire à César et au peuple juif, ce fut sa première et sa plus constante préoccupation. Elle le jeta dans des constructions et des dépenses plus excessives peut-être que celles de Salomon lui-même. Pour ne parler que de ses travaux accomplis dans Jérusalem, il ajouta au côté nord du mur ancien trois superbes tours, Hippicus, Phasaël et Marianne; il se bâtit sur le mont Sion un palais splendide qui formait en même temps comme une quatrième forteresse; il reconstruisit le temple dont il doubla l'enceinte; il répara la tour Barris à l'angle nord-ouest du temple, et changea son nom en celui d'Antonia; et, enfin, il profana la ville sainte par le luxe tristement remarquable d'une sorte d'édifices jusqu'alors inconnus en Israël, je veux dire d'un théâtre qu'il plaça près de la tour Antonia, et d'un amphithéâtre qui était hors les murs, sur le chemin de Damas. Ainsi s'était accompli l'oracle du patriarche Jacob; ainsi le Seigneur livra-t-il le trône de David à l'enfant d'Esaü pour annoncer l'avénement du Messie et détromper Juda de ses espérances temporelles. Et nous, nous pouvons recueillir de ces diverses constructions des enseignements topographi-

ques qui fortifient la tradition chrétienne et confondent a malice de ses contradicteurs.

Dans le système qui place le mont Acra au nord de Sion, peut-on s'expliquer cette accumulation exclusive de trois fameuses tours sur la première branche de l'ancien mur, aussi courte, aussi intérieure et qui laissait, en ce cas, la moitié de la ville à découvert! Quoi! Pas une forteresse, pas un pan de muraille pour défendre la deuxième ville sur une distance bien plus longue et exposée de la porte Gennath à la tour Antonia! Ce prince, si jaloux de gagner les bonnes grâces d'un peuple qui le déteste doublement et comme Iduméen de naissance et comme usurpateur du trône de David, ce prince ne fait rien pour les habitants d'un quartier qu'il aurait fallu ménager et gagner entre tous les autres! Non, ni ce délaissement ni cette accumulation ne sont compréhensibles dans le système antichrétien. Pour les concevoir, pour les croire, il faut dire avec la Bible et Josèphe que le nord de Sion était le champ des morts et que la ville basse se trouvait à l'est de la cité de David et au sud du temple. Depuis la jonction opérée par les Asmonéens, les mêmes forteresses qui abritaient Sion, abritaient la ville basse; et Hérode satisfaisait à tous les besoins et à tous les vœux par les quatre tours que nous avons nommées.

Dans le système de Robinson et de son école, s'explique-t-on mieux qu'Hérode, si passionné pour les spectacles, élève le théâtre de Jérusalem sur le mont Bézétha, si loin de son palais, alors qu'il n'ignore pas combien on conspire contre ses jours! La situation toute indiquée de cet édifice était près de Sion, dans la pré-

tendue seconde ville. Hérode n'avait qu'un pas à faire pour rentrer dans son palais, si un complot venait à éclater pendant une représentation théâtrale. Eh bien! ce prince, aussi timide que voluptueux et cruel, respecte le côté nord de Sion, le côté ouest du temple, lui qui immola et son épouse et ses enfants; et il s'en va reléguer son théâtre par delà la vallée des Cadavres, sur la colline qui est au-dessus du mont Moria : *Crudelis Herodes, quid times?* Il n'y a qu'un mot qui explique ce respect inexplicable de celui qui se jouait de tous les vivants, et ce mot est celui-ci : là était la région des tombeaux. Il n'y avait donc pas la seconde ville. Assise aux pieds du mont Sion, cette seconde ville, sans défense intérieure, offrait à ce théâtre un emplacement bien moins sûr que celui du mont Bézétha si rapproché de la forteresse Antonia; et voilà pourquoi l'usurpateur aima mieux mettre ses amusements sous la protection de cette dernière tour qu'à la merci de Sion et de Moria.

Enfin, si la seconde ville environnait le temple à l'occident, comprend-on qu'Hérode ait laissé la porte Royale à l'orient, dans la reconstruction du temple de Zorobabel? Avec ses goûts de magnificence asiatique, il aurait du moins élevé un arc de triomphe en face de la porte Orientale, mais du côté de l'occident et au milieu de la seconde ville. C'est par là qu'il aurait fait ses entrées solennelles dans le parvis des Gentils; c'est là qu'il se serait montré dans toute sa puissance et sa majesté. C'est là qu'il eût harangué le peuple, distribué les récompenses, infligé les châtiments! Il n'y pense pas. La porte Dorée subsiste encore en face de la solitude et de la tris-

tesse de la vallée de Josaphat; et le côté ouest n'obtient de ses largesses que deux misérables portes de faubourg. Non, la ville basse n'était pas sur ce côté ouest; il n'y avait qu'une étroite lisière de terrain entre le temple et la vallée des Cadavres; et ce terraiu, il fallait le ménager pour la sûreté du temple. De là, les honneurs du faste hérodien continuent au portique oriental les prédilections des rois de Juda, Sion étant trop élevée pour des monuments de pure ornementation, et la ville basse, trop cachée et trop dominée à l'ouest et au nord.

Le prince de la paix fit son entrée dans le monde à l'heure marquée par les saints oracles où la main de l'usurpation ravissait le sceptre à Juda. Pour la première fois, depuis son origine, Jérusalem respira, s'agrandit et accrut le nombre de ses enfants pendant un demi-siècle de calme et de prospérité. Jésus semait l'Évangile, et Sion s'engraissait des biens de la terre. Sur quel point se porta cette population exubérante? Josèphe nous l'a déjà annoncé : « La ville s'étendait insensiblement au dehors des remparts; et, comme les environs au nord du temple étaient déjà remplis de maisons, les édifices s'avancèrent beaucoup au delà des anciennes collines, au point d'occuper une quatrième colline nommée Bézétha, située derrière la tour Antonia. (*Loc. cit.*) Que l'on remarque cette indication que Bézétha était beaucoup au delà des anciennes collines de la ville, et qu'on nous dise s'il est possible de la concilier avec le système qui place le mont Acra en face de Bézétha et par delà la simple séparation d'une rue! Evidemment Robinson avait oublié cette parole de Josèphe lorsqu'il

mettait l'une des deux pentes de son mont Acra vers la porte actuelle de Damas. Il y aurait bien d'autres réflexions à faire sur cet agrandissement qui se porte toujours au nord du temple et jamais de Sion, mais je ne les énonce pas ici, parce que M. A. Coquerel nous obligera d'y revenir plus tard pour discuter ses nombreuses suppositions.

Jérusalem, vierge, fille de Melchisédech, voici que nous avons médité, dans ce jour, les années immortelles de ta vie, que nous nous sommes penchés sur ton berceau et sur ta tombe, que nous avons suivi les progrès de ta première enfance et ceux qui ont renouvelé ta jeunesse comme celle de l'aigle, contemplé la force et la gloire de ta maturité, gémi sur la trompeuse enflure de ta vieillesse, chanté tes cantiques de joie, soupiré tes malheurs. Où habitais-tu ? Quelle était la demeure de tes complaisances ? Où t'avons-nous retrouvée sans cesse, riant ou pleurant, dans l'abondance ou mangeant ton pain avec la cendre ? Sur le mont Golgotha ? Non, jamais : champ des tombeaux et des cadavres, cette région n'a pas été un seul jour celle de ta vie. Où donc ? Sur les bords de ta fontaine aux eaux douces et abondantes, à l'abri de Sion et de Moria, protégée par la force de la terre, et comblée, quand tu étais une vierge et une épouse fidèle, comblée, dis-je, des bénédictions du Seigneur. Et on voudrait nous faire renier ton histoire et lui en substituer une autre qu'aucun siècle n'a vue ni entendue ! Anathème à ces efforts qui ne sont pas seulement ceux du mensonge, mais encore ceux de la haine contre l'Eglise héritière de ta foi et de tes promesses. Ta place ancienne ! Que ceux

qui méconnaissent la voix du passé, en croient du moins le témoignage de leurs yeux et celui de ta constance depuis dix-huit siècles. Où donc est-elle, cette dernière semence de vie qui t'est laissée pour des jours meilleurs? A quel asile a-t-elle confié le reste de ta ruine, le germe de tes espérances, le feu sacré de ton immortalité! Sa place est-elle sur le Golgotha? J'y ai rencontré la Jérusalem chrétienne! Et toi, Jérusalem, vierge, fille de Sion! O douleur immense comme la mer! je descendais, un vendredi, de la cime du Calvaire et j'allais au Cénacle, en passant au pied du mont Sion. Tout à coup je me trouvai dans un cloaque sombre et fétide; je vis, dans le dédale de mille ruelles infectes, de malheureuses familles entassées dans des maisons de boue dont la porte basse et les étroites fenêtres laissent à peine pénétrer un peu d'air et de lumière dans l'intérieur. Les égouts de la ville qui se déversent en cet endroit, les boucheries établies en plein vent, l'aspect misérable des habitants, tout contribue à donner à ce quartier une physionomie hideuse. (*Itin. de l'Or.*) En le traversant, il me semblait apercevoir partout le signe de Caïn sur le front des personnes et sur celui des portes. Je demandai le nom de ce cloaque; une voix me répondit fièrement : c'est la cité juive, celle où naquit et vécut Jérusalem, celle où elle renaîtra, brillante de clartés, au jour marqué dans l'alliance de la justice et de la miséricorde du Seigneur notre Dieu : *In die illa, suscitabo tabernaculum David quod occidit.... et reædificabo illud sicut in diebus antiquis.* (Amos, 4-11.)

CHAPITRE V

HISTOIRE TOPOGRAPHIQUE DE L'ANCIENNE JÉRUSALEM (SUITE)

Topographie de Jérusalem d'après les siéges de Josué, — de David, — de Sennachérib, — de Nabuchodonosor, — d'Antiochus-Soter, — de Pompée, — d'Hérode, — de Cestius et enfin de Titus.

S'il entrait dans notre plan de méditer sur les desseins incompréhensibles de Dieu et sur ses voies insondables dans le gouvernement de l'humanité, l'histoire des siéges que Jérusalem a subis à des époques si rapprochées et de la part de tant de peuples divers, offrirait à nos considérations un sujet inépuisable d'études religieuses et philosophiques. Spectacle que n'a jamais présenté nulle autre cité de ce monde, Rome seule exceptée ! Tous les peuples de l'antiquité accourent, les uns après les autres, à Jérusalem comme à une proie qui leur est acquise, se ruent sur ses murailles, les renversent d'une main impitoyable, pillent son temple et ses palais, et traînent captive au moins une partie de ses habitants. Égyptiens et Samaritains, Assyriens et Babyloniens, Perses et Arabes, Grecs et Syriens, Parthes et Romains, tous arrivent à l'heure qui les appelle, sans s'être concertés entre eux, comme les convives d'un roi se rendent au festin de son fils. Et qui est-ce qui les attire à ce ren-

dez-vous universel ? La beauté du site ? Il en est peu d'aussi majestueusement sévère et désolé. Le charme du climat ? Les ardeurs de l'été et les frimas de l'hiver s'y succèdent sans être tempérés ni par la tiédeur de l'automne ni par la fraîcheur du printemps. La facilité de ses abords ? De quelque part que l'on arrive, il faut monter et descendre, pendant de longues heures, des pentes raides, rocailleuses, dénudées. Les agressions de ce peuple ? Bien qu'il se crût prédestiné au gouvernement de toutes les nations, il attendait patiemment la venue du Messie, mangeant sous son figuier les fruits de sa vigne. Était-ce enfin l'opulence de son temple avec ses lambris dorés, ses vases d'argent et de pierres précieuses ? Ce grossier appât servait sans doute à attiser les convoitises de quelques rois et de quelques généraux ; mais la plupart d'entre eux pouvaient-ils se dissimuler qu'ils arrivaient en glaneurs attardés, après que des mains rapaces et incendiaires avaient consommé la moisson et réduit les chaumes en cendres ? Pour saisir dans sa force et ses ressorts cette gravitation de l'humanité vers ce centre mystérieux, il faut s'élever, ce me semble, au-dessus de l'horizon matériel et terrestre, et aborder la région de l'ordre surnaturel ; il faut arriver à la plus vaste application de cette belle parole : *Les peuples s'agitent et Dieu les mène.* Ces peuples assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort, votre Providence paternelle, ô mon Dieu, les menait à Jérusalem, à l'heure où leurs vertus morales avaient péri, et où la lumière de leurs yeux les abandonnait ; elle les y menait afin de leur rappeler le souvenir de votre unité et de vos plus

grands attributs par l'aspect de ce temple unique et sans idole ; elle les y menait pour les initier de loin à la connaissance et à l'amour de la Jérusalem spirituelle et de leur future rédemption dans le sang de l'agneau dont les sacrifices du temple étaient le gage et la figure. O profondeur admirable des voies de votre science et de votre sagesse ! Ces peuples ne pensaient qu'à assouvir leur fureur ou leur cupidité, et vous les prépariez à recevoir, dans le milieu des temps, la science du salut pour la rémission de leurs péchés. Mais laissons aux évêques établis par l'Esprit-Saint pour instruire et gouverner l'Église de Dieu, laissons-leur le soin d'annoncer les sublimes économies du royaume des âmes, et attachons-nous à recueillir les enseignements des principaux siéges de Jérusalem sur la véritable position du mont Acra, et par suite sur la question des Saints-Lieux.

Dans le chapitre précédent, nous avons placé le berceau de la cité de Melchisédech sur les bords de la fontaine de Siloé. Aux raisons que nous avons données à l'appui de cette conjecture, viennent se joindre, à cette heure, les indications du premier siége historique de cette ville encore chananéenne. « Les deux tribus de Juda et de Siméon parcoururent le pays des Chananéens pour prendre possession de leurs villes, et après en avoir conquis plusieurs, elles vinrent mettre le siége devant Jérusalem. La partie inférieure de la ville fut emportée d'assaut, et tous ses habitants furent massacrés ; mais la prise de la ville supérieure offrait aux deux tribus de grandes difficultés, à cause de la force des murs et de la nature du lieu. C'est pour cela qu'elles transportèrent leur camp

devant Chébron. Les Benjamites (car Jérusalem était dans leur lot), laissèrent les Jébuséens dans la ville, moyennant un tribut. » (V, *Ant. J.*, XI, 162.)

Voilà donc deux Jérusalem complétement distinctes, la Jérusalem de Melchisédech et celle qui s'appelait plus ordinairement Jébus (Josué, XVIII, 28); ou, pour parler la langue de Josèphe, voilà deux parties bien tranchées de Jérusalem, la Jérusalem inférieure et la Jérusalem supérieure; l'une d'un accès facile, l'autre inaccessible; la première bientôt prise, la seconde regardée, pendant plus de cinq siècles, comme absolument imprenable; celle-ci laissée au pouvoir des Jébuséens, celle-là renversée et brûlée après le massacre de tous ses habitants. Quelle était, je le demande, leur position réciproque? La ville basse, la Jérusalem proprement dite était-elle au nord de la ville haute, de Jébus, sur le même niveau, sur un terrain encore plus élevé? Comment expliquer alors cette extrême différence dans les impressions et dans la conduite des deux tribus associées? Comment expliquer aussi le traitement opposé des deux Jérusalem, la ruine de l'une et l'alliance formée avec l'autre, malgré la défense du Seigneur! Je fais un appel au souvenir de tous les pèlerins de la Terre-Sainte : ce mont Sion qui opprime de la majesté de sa hauteur, quand on le contemple du lieu où je mets la ville basse, produit-il le plus léger mouvement de surprise, alors qu'on le considère du quartier des chrétiens et de l'Église du Saint-Sépulcre? De deux choses l'une : ou les deux Jérusalem auraient inspiré la même terreur, si elles étaient assises à la place que le système antichrétien leur désigne, ou les deux

tribus les auraient bravées de la même manière; ou Salèm eût été imprenable, ou Jébus aurait succombé à la suite de sa sœur aînée. N'étant pas mieux favorisée qu'elle par la nature du lieu ni par la force de ses habitants, qu'auraient pu ses murailles pour sa défense contre le lion de Juda, fier d'un premier triomphe? Il n'y a, pour rendre raison de tant de dissemblances, qu'une solution possible, celle qui prend, dans leur signification propre et littérale, les deux noms si expressifs de ville haute et de ville basse. Laissez Jébus dominer du haut de son trône qu'entourent de profondes vallées et de fortes murailles; puis asseyez Solyme à ses pieds sur les bords des eaux de Siloé et du Cédron, au confluent des vallées de Hinnom et de Josaphat. Ce premier siége sera tout expliqué pour vous dans ses triomphes comme dans son impuissance et ses abattements; vous ne chercherez pas plus le mont Acra de Josèphe que vous ne cherchez le mont Sion; ils seront l'un et l'autre sous vos yeux; et vos lèvres, malgré les efforts de nos adversaires, les salueront de leurs noms sympathiques, comme Israël reconnut et nomma Manassé et Ephraïm.

L'orgueilleuse croyance des Jébuséens à l'imprenabilité de leur ville, lorsque David entreprit de l'assiéger, est une nouvelle preuve de cette grande supériorité topographique. « Et le roi vint à Jérusalem avec tous ses guerriers pour chasser le Jébuséen qui habitait cette ville; et celui-ci fit dire : Vous n'entrerez ici que lorsque vous aurez enlevé tous les aveugles et les boiteux, c'est-à-dire vous n'y entrerez jamais. » (II Rois, v, 6.) Blessé jusqu'au fond de l'âme par ce trait de hardiesse et de

raillerie, et sachant d'ailleurs combien la victoire lui était nécessaire pour gagner le cœur des tribus du nord flottantes encore entre le nom de Saül et le sien, David promit le commandement de toute l'armée à celui qui escaladerait, le premier, les murs de Sion, et lui en ouvrirait les portes. L'appât de cet honneur triompha du découragement qui avait tenu si longtemps en échec la force de Juda. Joab mérita et obtint le commandement promis, en introduisant le nouveau roi dans la cité de Jébus. Encore une fois mettez au nord de Sion une ville qui soit sous la domination de David, la Jérusalem conquise par les deux tribus de Juda et de Siméon : et vous ne parviendrez jamais à expliquer le double mystère des bravades ennemies et des promesses du nouveau roi. Cette position avancée sur une hauteur au moins égale serait un commencement de prise de possession pour un général aussi vaillant et une armée aussi dévouée et aguerrie.

Un siége qui va se dissiper dans une seule nuit parce que l'ange du Seigneur frappera du glaive de la mort 185,000 Assyriens, nous fournit une indication locale vraiment décisive. On comprend que je veux parler du siége de Sennachérib. « Le roi des Assyriens envoya de Lachis Tarthan, Rabsaris et Rabsacès avec une forte armée pour attaquer le roi Ezéchias dans Jérusalem. Ceux-ci, étant montés, vinrent à Jérusalem et campèrent près de l'aqueduc de la fontaine supérieure qui est sur le chemin du Foulon.... Rabsacès se leva et s'écria en langue juive et avec une grande voix : Ecoutez les paroles du grand roi des Assyriens; ne vous laissez

point séduire par Ezéchias qui ne pourrait vous sauver de nos mains.... Le peuple se tut et ne répondit pas un seul mot, car Ezéchias lui avait ordonné de garder le silence. » (IV Rois XVIII, *passim*). A ces détails, Josèphe ajoute que le camp des assyriens était devant les murs : πρὸς τῶν τειχῶν ἐστρατοπεδεύσαντο (X, *Ant. J.*, 1-367), et dans l'intérieur du mur d'Agrippa : « Les Romains s'étant rendus maîtres du premier mur, Titus transporta son camp au dedans, sur le lieu qui était appelé le camp des Assyriens : Μεταστρατοπεδεύεται δὲ Τίτος ἔσω κατὰ τὴν Ἀσσυρίων παρεμσολὴν καλουμένην (V. *G. des J.*, VII, 250). Cela étant, la fausseté du système Robinson est toute constatée. Ce mur, nous a dit Josèphe, allait de la tour Hippicus à la tour Pséphine, d'où il se repliait vers Bézétha. Que l'on prenne donc, sur le terrain limité par cette direction, la place du camp des Assyriens, au nombre de 185,000 hommes, et plus tard celle du camp de Titus et de toute son armée, moins la dixième légion; et que l'on nous dise s'il est possible de ne pas envelopper le Golgotha dans cette circonvallation? Si le Calvaire est trop à l'est du côté du temple, pour se prêter aux suppositions de l'opinion vulgaire, il est aussi trop à l'ouest pour échapper aux dimensions de ces deux camps. Nous avons ici pour nous la même évidence physique que l'on nous oppose, et une plus grande encore, puisqu'il s'agit de réunir dans un espace moindre une plus grande multitude. Golgotha servit de camp à l'Assyrien sous Ezéchias, comme aux Romains après la mort de Jésus-Christ. Preuve manifeste qu'il ne portait point la ville basse, et qu'il n'a rien de commun avec le mont Acra

de Josèphe ; car voici ce que dit le Seigneur à l'égard du roi d'Assur : « Il n'entrera point dans la ville ; il ne tirera pas une flèche contre elle, son bouclier ne l'ombragera pas, ses retranchements ne l'entoureront pas, il retournera par là voie de son arrivée et il n'entrera pas dans cette ville, dit le Seigneur. » (IV Rois, XIX, 32 et 33.) C'est au nom de ces paroles qui ne peuvent pas nous tromper, et au nom de celles de Josèphe que nos adversaires n'ont pas le droit de contester, que je repousse le système antichrétien, antibiblique, antihistorique qui place Jérusalem sur le monticule de l'église de Sainte-Hélène. Celui-ci portait la tente de l'Assyrien ; celle-là ne fut pas même touchée par l'ombre de son bouclier. Et où pouvait donc se trouver la ville basse, pendant que les 185,000 soldats de Sennachérib couvraient le nord de Sion et l'ouest de Moria ? Que l'on cherche de l'aurore à la nuit et de la nuit à l'aurore : on ne trouvera point d'autre place que celle de l'est de Sion et du sud du temple.

Le miracle que le Seigneur avait opéré pour le salut de Jérusalem, en exterminant toute l'armée de Sennachérib, aurait dû fixer pour toujours l'inconstance de cette ville dans l'amour et l'observance de la loi mosaïque. Il paraît que sa conversion finit avec le péril. La justice des cieux qui se hâte lentement parce qu'elle punit en souveraine, envoya Jérémie pour annoncer les châtiments qui allaient fondre sur cette noire ingratitude et pour les conjurer en obtenant un repentir plus sincère et plus durable ; mais les oracles du Dieu des bontés tournèrent contre le prophète de ces malheurs et on l'accusa d'être hostile à sa patrie. Alors le Seigneur donna

point séduire par Ezéchias qui ne pourrait vous sauver de nos mains.... Le peuple se tut et ne répondit pas un seul mot, car Ezéchias lui avait ordonné de garder le silence. » (IV Rois XVIII, *passim*). A ces détails, Josèphe ajoute que le camp des assyriens était devant les murs : πρὸς τῶν τειχῶν ἐστρατοπεδεύσαντο (X, *Ant. J.*, 1-367), et dans l'intérieur du mur d'Agrippa : « Les Romains s'étant rendus maîtres du premier mur, Titus transporta son camp au dedans, sur le lieu qui était appelé le camp des Assyriens : Μεταστρατοπεδεύεται δὲ Τίτος ἔσω κατὰ τὴν Ἀσσυρίων παρεμβολὴν καλουμένην (V. *G. des J.*, VII, 250). Cela étant, la fausseté du système Robinson est toute constatée. Ce mur, nous a dit Josèphe, allait de la tour Hippicus à la tour Piséphine, d'où il se repliait vers Bézétha. Que l'on prenne donc, sur le terrain limité par cette direction, la place du camp des Assyriens, au nombre de 185,000 hommes, et plus tard celle du camp de Titus et de toute son armée, moins la dixième légion; et que l'on nous dise s'il est possible de ne pas envelopper le Golgotha dans cette circonvallation? Si le Calvaire est trop à l'est du côté du temple, pour se prêter aux suppositions de l'opinion vulgaire, il est aussi trop à l'ouest pour échapper aux dimensions de ces deux camps. Nous avons ici pour nous la même évidence physique que l'on nous oppose, et une plus grande encore, puisqu'il s'agit de réunir dans un espace moindre une plus grande multitude. Golgotha servit de camp à l'Assyrien sous Ezéchias, comme aux Romains après la mort de Jésus-Christ. Preuve manifeste qu'il ne portait point la ville basse, et qu'il n'a rien de commun avec le mont Acra

de Josèphe ; car voici ce que dit le Seigneur à l'égard du roi d'Assur : « Il n'entrera point dans la ville ; il ne tirera pas une flèche contre elle, son bouclier ne l'ombragera pas, ses retranchements ne l'entoureront pas, il retournera par là voie de son arrivée et il n'entrera pas dans cette ville, dit le Seigneur. » (IV Rois, XIX, 32 et 33.) C'est au nom de ces paroles qui ne peuvent pas nous tromper, et au nom de celles de Josèphe que nos adversaires n'ont pas le droit de contester, que je repousse le système antichrétien, antibiblique, antihistorique qui place Jérusalem sur le monticule de l'église de Sainte-Hélène. Celui-ci portait la tente de l'Assyrien ; celle-là ne fut pas même touchée par l'ombre de son bouclier. Et où pouvait donc se trouver la ville basse, pendant que les 185,000 soldats de Sennachérib couvraient le nord de Sion et l'ouest de Moria ? Que l'on cherche de l'aurore à la nuit et de la nuit à l'aurore : on ne trouvera point d'autre place que celle de l'est de Sion et du sud du temple.

Le miracle que le Seigneur avait opéré pour le salut de Jérusalem, en exterminant toute l'armée de Sennachérib, aurait dû fixer pour toujours l'inconstance de cette ville dans l'amour et l'observance de la loi mosaïque. Il paraît que sa conversion finit avec le péril. La justice des cieux qui se hâte lentement parce qu'elle punit en souveraine, envoya Jérémie pour annoncer les châtiments qui allaient fondre sur cette noire ingratitude et pour les conjurer en obtenant un repentir plus sincère et plus durable ; mais les oracles du Dieu des bontés tournèrent contre le prophète de ces malheurs et on l'accusa d'être hostile à sa patrie. Alors le Seigneur donna

un coup de sifflet pour appeler la verge d'Assur ; et il se montra fidèle à toutes ses menaces.

« La neuvième année du règne de Sédécias, le dixième jour du dixième mois, Nabuchodonosor, roi de Babylone, marcha avec toute son armée contre Jérusalem, et mit le siége devant la ville, et fit des retranchements tout autour. Et la ville demeura enfermée par la circonvallation qu'il avait faite jusqu'à la onzième année du règne du roi Sédécias, et jusqu'au neuvième jour du quatrième mois. La ville fut extrêmement pressée par la famine, et il ne se trouvait point de pain pour le peuple. Et la brèche ayant été faite, tous les gens de guerre s'enfuirent, la nuit, par le chemin de la porte qui est entre les deux murs, et qui conduit aux jardins du roi. Or, les Chaldéens assiégeaient l'enceinte de la ville. Sédécias s'enfuit donc par le chemin qui mène aux campagnes du désert. L'armée des Chaldéens poursuivit le roi et le prit dans la plaine de Jéricho, et tous les gens de guerre qui étaient avec lui furent dissipés et l'abandonnèrent..... Nabuzardan, serviteur du roi de Babylone et général de son armée, vint à Jérusalem. Il brûla la maison du Seigneur et le palais du roi ; il consuma par le feu tout ce qu'il y avait de maisons à Jérusalem. Toute l'armée des Chaldéens qui était avec ce général abattit les murailles de Jérusalem. Et Nabuzardan transporta à Babylone tout le reste du peuple qui était demeuré dans la ville ; il laissa seulement les plus pauvres du pays pour labourer les vignes et pour cultiver les champs.... Après le meurtre de Godolias, tout le peuple, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, et les officiers de guerre, appréhendant l'arrivée et la ven-

geance des Chaldéens, sortirent de Juda, et s'en allèrent en Égypte.» (IV Rois, XXV; Jér., XXXIX et LII.)

En lisant l'histoire de ce siége dans le livre des *Antiquités*, on croit voir l'une des pages les plus saisissantes du siége de Titus, tant la résistance des Juifs et l'attaque de l'ennemi se ressemblent à une distance de plus de six siècles; « Nabuchodonosor pressait extrêmement le siége, il fit élever de grandes tours du haut desquelles ses troupes battaient constamment les murs de la ville; il fit faire aussi de vastes plates-formes aussi funestes que ces tours. De leur côté, les habitants se défendaient avec un courage et une énergie incroyables. Ni la famine ni la peste ne ralentissaient leur ardeur qui semblait défier tous les maux et tous les périls. Loin de s'étonner de la puissance des machines ennemies, ils en opposaient d'autres plus puissantes encore. Ainsi la guerre ne se faisait pas seulement à force ouverte entre ces vaillantes nations, mais encore avec beaucoup d'art; et c'était principalement par le dernier moyen que les uns se flattaient de parvenir à prendre la ville, et les autres, à la sauver. Dix-huit mois se passèrent de la sorte. A la fin, les assiégés furent accablés par la faim, par la peste, et par la quantité de traits que les assiégeants leur lançaient de dessus les tours et les plates-formes. La ville fut prise vers minuit, dans la onzième année et au neuvième jour du quatrième mois du règne de Sédécias, par les généraux de Nabuchodonosor qui marchèrent droit au temple. Le roi sortit aussitôt de la ville avec ses femmes, ses enfants, ses proches et ses amis; et il gagna par des gorges étroites et fortifiées le chemin du désert. » (X, *Ant. J.*, VIII, 381.)

Que le second mur de la description de Josèphe n'ait pas été construit par Ézéchias ou par Manassé, et que l'armée de Sennachérib ait campé sur le Golgotha et au pied de l'ancien mur et des portiques du temple, le lecteur le voit maintenant de ses yeux. Oui, sous le règne de Sédécias, à l'heure de sa première ruine, Jérusalem n'avait qu'une seule enceinte. Cette unité ressort du langage de Josèphe qui est si différent dans ce récit de celui qu'il tient lorsque Jérusalem est munie de plusieurs murailles. Dans le siége d'Hérode qui fut terminé en cinquante-cinq jours, et dans celui de Titus dont la durée fut de sept mois, cet historien marque en détail après quel nombre de jours chaque mur fut pris. Et dans ce troisième siége de Nabuchodonosor qui se prolongea pendant dix-huit mois, nous l'avons entendu nous dire de prime abord, et au moment où il exaltait le courage et l'habileté de son peuple : La ville fut prise dans la onzième année, etc. Différence trop sensible pour s'expliquer autrement que par cette vérité de fait, que Jérusalem, qui avait deux enceintes sous Hérode, et trois sous Titus, n'en avait qu'une sous Nabuchodonosor.

Cette unité ressort encore de la manière dont la ville fut envahie. Non-seulement l'ouverture d'une simple brèche en décide; mais de plus Josèphe nous montre aussitôt les Assyriens marchant droit sur le temple : tant il est vrai que le mur où cette brèche unique fut pratiquée est le portique occidental du temple extérieur. La porte du milieu où ces généraux s'établirent, est celle qui est appelée par Néhémie porte Judiciaire ou de la Prison.

Et maintenant, devant ce premier fait que Jérusalem

n'était encore environnée que d'une seule muraille, n'est-il pas plus qu'inutile de signaler la fausseté du système antichrétien qui place le mont Acra au nord de Sion et à l'ouest du temple? Les Juifs qui connaissaient déjà par une double expérience les rigueurs de Nabuchodonosor, auraient-ils brisé son joug, et fait alliance avec l'Egypte, sans abriter auparavant la Jérusalem inférieure, comme leurs descendants abriteront la nouvelle ville à l'approche des armées romaines? Auraient-ils du moins négligé de mettre à profit, pour cette œuvre, le temps de repos qui leur fut accordé par la diversion de l'armée égyptienne et par la levée du siége, quand Nabuchodonosor alla combattre ces nouveaux ennemis? A Robinson et à son école de déclarer, s'ils l'osent, le peuple juif coupable de ce suicide national! Pour moi, j'aime mieux croire, sur le témoignage de Josèphe, à sa bravoure et à sa prévoyance, et je dis : Non, la Jérusalem inférieure n'était point sur l'emplacement du Golgotha; on ne l'aurait pas laissée à découvert; elle était à l'abri de l'ancien mur et du portique méridional du temple; et c'est leur confiance exagérée dans la force de ces murs qui fit mépriser aux habitants de Jérusalem les prédictions de Jérémie et d'Ezéchiel, et qui les détermina à soutenir résolûment un siége de dix-huit mois contre la peste et la famine non moins que contre les efforts des troupes assyriennes.

La facilité avec laquelle Sédécias sort de la ville avec sa nombreuse escorte, et gagne le chemin du désert, malgré la présence des Chaldéens qui étaient postés autour des murs, ne se concilie pas mieux avec le sys-

tème de Robinson sur les circonvolutions de la seconde branche de l'ancien mur autour des deux versants de la vallée des Tyropéons. Du palais royal qui avait vue sur le portique occidental du temple, Sédécias s'aperçoit que l'ennemi ouvre la muraille et inonde les saints parvis. Aussitôt il prend avec lui toutes les personnes que Josèphe nous a nommées ; et il s'enfuit par le chemin de la porte qui est entre les deux murs et qui conduit au jardin du roi (les Chaldéens assiégeant la ville tout autour : *Chaldæis obsidentibus urbem in gyro.*) (Jérém., LII, 7.) Cette porte entre les deux murs, placez-la avec Robinson au point culminant de la vallée tyropéenne, près de l'enceinte actuelle, et dites-moi comment Sédécias et toute sa suite pourront, sans être aperçus du poste chaldéen qui gardait ce passage, sortir de la ville, parcourir toute la vallée que l'on suppose entre les murs et par conséquent entre les sentinelles ennemis, traverser le torrent du Cédron et gagner enfin la ville de Jéricho ? Expliquerait-on cette fuite par l'heure de son accomplissement, vers minuit ? Mais qui ne sait que les nuits en Orient n'ont point de ténèbres assez épaisses pour favoriser une telle évasion ? Et cette nuit-là, surtout, ne devait pas être bien obscure puisque les généraux assyriens livrèrent le dernier assaut, brisèrent le mur, le franchirent et marchèrent droit au temple. Inévitablement, avec une nuit si favorable aux assiégeants, Sédécias aurait été arrêté à la sortie de la porte entre les deux murs, ou du moins poursuivi dans la longue et pénible descente de la vallée des Tyropéons et avant d'arriver à la vallée de Josaphat. Adoptez au contraire la place que j'assigne

à cette porte entre les deux murs, mettez-la près de la fontaine de Siloé, à la jonction des deux vallées de Josaphat et de Hinnom : Sédécias arrive à cette issue sans aucun péril, dans l'intérieur des maisons qui descendaient en amphithéâtre et par les degrés de la cité de David. Il se glisse dans le lit du torrent du Cédron, à l'ombre de la montagne des *offenses* et celle du *mauvais conseil;* et il s'en va prendre assez au loin un défilé qui le conduit vers Béthanie, et de là sur Jéricho. La présence des Chaldéens n'était plus un obstacle : cette extension de la ville et cette descente de mur sur le bord du Cédron les obligeaient de camper sur les hauteurs opposées d'où leur regard ne pouvait suivre des pas furtifs dans le lit du torrent. Ainsi l'histoire de ce siége fait deux grandes et bonnes œuvres ; elle réprouve le système antichrétien, et confirme la topographie qui dégage le Golgotha de toute concurrence et de toute hostilité.

La ruine de la première Jérusalem fut le terme des guerres orientales. C'est du côté de l'occident que viendront les plus fameux conquérants de la Jérusalem nouvelle; car voici ce que dit le Seigneur des armées : Encore un peu de temps et j'ébranlerai le ciel et la terre, la mer et les montagnes ; je ferai mouvoir tous les peuples, et alors viendra le désiré de toutes les nations (Aggée, II, 7.) Ce mouvement des peuples qui habitaient au delà des mers s'inaugura par une invasion d'une espèce toute nouvelle, aussi douce et consolante en fait que ses apparences avaient été formidables, jusqu'au dernier moment. Saisi de respect à la vue du grand-prêtre Jaddus, Alexandre le Grand remet son épée dans le four-

reau; il entre pieusement dans Jérusalem et vient sacrifier au vrai Dieu, dans le temple. A son départ, il accorde au peuple juif l'exemption de tout tribut, la septième année, et la permission de vivre selon les lois de leurs pères. Glorieux triomphe de la religion que la Jérusalem chétienne a vu se renouveler en sa faveur par le seul aspect du Vicaire de Jésus-Christ, et alors que toute pensée humaine était dans l'angoisse et la désolation.

Héritiers d'une portion de l'empire de ce jeune conquérant, Ptolémée, fils de Lagus, et Antiochus Epiphane n'imitèrent pas sa piété envers la ville sainte et le temple du Seigneur. Reçus comme des hôtes et des amis, ils se portèrent, le dernier roi surtout, à toutes les horrcurs des persécutions les plus atroces et les plus impies. Au contraire, Antiochus Soter, qui touchait à l'heureux terme d'un siége laborieux et meurtrier, parut tout à coup un modèle de religion et d'humanité, contre l'attente de Jérusalem, de ses chefs et de son peuple aux abois. Après avoir partagé son armée en sept corps, pour entourer toute la ville, Antiochus éleva, *du côté nord du mur où le terrain est de plain-pied*, cent tours à trois étages, sur lesquelles il mit un grand nombre de soldats qui battaient incessamment les murailles. Par ces attaques continuelles et par le double fossé très-large et très-profond qu'il avait creusé, il tenait les Juifs enfermés dans l'intérieur des murs, et il leur coupait les vivres... Les choses en étaient là, lorsque l'arrivée de la fête des Tabernacles détermina le grand sacrificateur Hyrcan à demander une trève de sept jours pour célébrer cette solennité. Non-seulement Antiochus consentit à cette

suspension d'armes ; mais de plus il envoya des taureaux aux cornes d'or pour les sacrifices et des vases d'or et d'argent pleins de parfums précieux. Ceux qui gardaient les portes de la ville reçurent ces présents et les firent parvenir dans le temple. Antiochus envoya aussi des vivres aux soldats. Enfin il accorda la paix, et laissa aux Juifs l'entière latitude de vivre selon la loi de Moïse. (XIII, *Ant. J.*, IX, 502.)

Commettrons-nous une grande témérité si nous disons que ces tours bâties contre les murailles, cette double barrière de fossés, ces corps de troupes disposés autour de la place annoncent la présence d'une seule enceinte ? Quand est-ce que Titus fit son mur de ceinture ? N'est-ce pas lorsque Jérusalem n'était plus défendue que par une seule muraille ? Quel surcroît de travail imposerait la circonvallation de plusieurs enceintes ; et combien seraient insignifiants les services qu'elle apporterait aux opérations du siége ! C'est donc l'unique rempart de Jérusalem qu'Antiochus environna de ses fossés et de ses tours ; et, comme nous ne voyons pas qu'il eût remporté le moindre avantage auparavant, comme tous ses efforts, au contraire, avaient échoué contre la force des murailles, la valeur des Juifs et le manque d'eau, ce rempart cerné après une pluie abondante, était bien seul dès le commencement. Dès lors, ou il faut admettre avec nous que la ville basse était dans l'intérieur de cet ancien mur, ou il faut déclarer Josèphe coupable d'imposture et d'outrage envers sa patrie ; d'imposture, puisque Antiochus, dont il nie le succès, se serait déjà rendu maître de la ville basse avant de bâtir ses tours et de creuser ses fossés ; d'outrage envers

sa patrie, en regardant comme un rien l'invasion de la seconde moitié de Jérusalem. Mais non, ce n'est pas Josèphe qui est répréhensible. Il a raison de nous dire qu'Antiochus combattait en vain depuis le commencement du siége. Le seul coupable, c'est le système antichrétien qui déplace le mont Acra ; ce sont ses aveugles partisans.

Pour la première fois, depuis l'origine de Jérusalem, se lève sur l'horizon de son histoire cette expression qui va reparaître dans tous les siéges futurs : *côté nord où le sol est en plaine*. Ici, sans doute pour en déterminer le sens à jamais, Josèphe spécifie que c'est le côté nord du mur : Κατὰ δὲ τὸ βόρειον μέρος τοῦ τείχους. Quel est donc ce côté phénoménal contre lequel Antiochus fait bâtir un nombre aussi prodigieux de tours à trois étages, dix de plus que n'en aura, sur la fin des temps, le grand mur d'Agrippa ? Supposons pour un instant que ce mur soit : 1° la seconde enceinte de nos adversaires, et 2° le portique septentrional du temple ; aurons-nous assez d'espace pour distribuer les cent tours d'Antiochus ; et cet espace sera-t-il *au côté nord du mur?* Deux questions qui sont posées par le récit de Josèphe, et que les adversaires des Saints-Lieux n'ont pas même entrevues. Le second mur avait quatorze tours, depuis la porte Gennath jusqu'à la forteresse Antonia, sur une distance d'environ 500 mètres. A ce compte, le mur nord du temple n'en avait pas quatre pour sa modeste longueur de 180 mètres. Est-il à présumer maintenant qu'Antiochus ait opposé cinq tours contre une? Mais il ne restait que sept mètres pour chaque tour ; et cet espace était matériellement insuffisant pour les mouvoir et peut-être

pour les contenir. Ce n'est pas tout: les cent tours ainsi disposées seront-elles au côté nord du mur, depuis la tour Hippicus jusqu'à la porte de Damas? Je prie le lecteur qui ne connaît pas Jérusalem et qui ne peut se transporter en esprit sur les lieux pour en constater l'orientation, de faire une chose tout élémentaire et néamnoins décisive et sans appel, je le prie de prendre l'un des plans de Jérusalem, d'après nos adversaires, celui de Robinson, de M. Coquerel, de l'*Itinéraire de l'Orient*, et de regarder le nom du point cardinal qui correspond à ce côté du mur actuel. Il verra le nom d'occident occuper seul la place qu'ils assignent au côté nord de Josèphe. Pauvre Josèphe, il ne savait donc pas distinguer le nord de l'occident! A quoi bon élever si haut un écrivain que l'on ravale si bas!

La topographie que je défends résout-elle ces deux difficultés insolubles pour le système antichrétien; et d'abord ménage-t-elle une distance suffisante pour la distribution et le fonctionnement des cent tours d'Antiochus? A mon avis, ces tours étaient bâties : 1° contre la première branche de l'ancien mur, depuis la tour Hippicus jusqu'au portique occidental du temple; 2° depuis l'angle sud-ouest de ce portique jusqu'au nord-ouest de la tour Barris, et 3° depuis cet angle nord-ouest jusqu'à l'angle nord-est du portique septentrional, vers la vallée de Josaphat. Cette triple distance me paraît suffire au point de vue matériel; il est d'ailleurs impossible d'en trouver une autre qui soit plus grande ou seulement égale. Et dans cette explication, les tours assiégeantes qui étaient à l'ouest du temple, regardaient-elles le

côté nord du mur? Autant cette expression est incompatible avec la topographie qui place le mont Acra au nord de Sion, autant elle concorde avec celle de ce livre. Ces tours de l'ouest, par rapport au temple, sont incontestablement au nord par rapport à notre mont Acra et par rapport à notre Jérusalem ancienne, qui se trouve tout entière vers le sud du mont Moria. Position rigoureusement nécessaire pour justifier cette expression sacramentelle : *côté nord du mur*. Position par conséquent rigoureusement vraie, la nécessité topographique étant ici la mesure adéquate de la vérité historique.

L'heure solennelle de la maîtresse des nations était venue ; Rome allait paraître dans Jérusalem pour ne se retirer qu'après l'avoir mise à mort et ensevelie dans la poussière d'un sépulcre éternel. Jérusalem et Rome se connaissaient déjà depuis longtemps ; un instinct secret les avait rapprochées l'une de l'autre ; et, sous le règne du second Macchabée, elles avaient fait entre elles une alliance offensive et défensive. Quelle était cette mystérieuse influence, cet attrait indicible qui faisait de ces deux villes si différentes et si éloignées comme deux sœurs animées d'un esprit mutuel de dévoûment et d'affection? Ni l'une ni l'autre n'auraient pu le dire, mais Dieu le savait pour elles, Dieu qui les employait, dans ses desseins insondables, à son grand œuvre du milieu des temps. Jérusalem et Rome étaient la préparation évangélique ; Jérusalem annonçait, figurait, enfantait le Sauveur de l'humanité; Rome, en devenant la capitale du monde, inaugurait l'avénement de l'Église, et la mettait avec elle à la tête de tous les peuples. Jérusalem repré-

sentait la saine doctrine, celle de l'unité de Dieu par l'unité de son temple, de sa sainteté et de sa justice trois fois redoutable par les flots de sang qu'elle ne cessa de répandre sur l'autel des holocaustes, de ses miséricordes et de ses bontés par la foi et l'espérance de ses enfants dans l'arrivée du Rédempteur promis dès l'origine et dans tout le cours des âges. Rome enlevait tous les obstacles qui pouvaient arrêter l'essor apostolique; elle abaissait les montagnes, comblait les vallées, effaçait toutes les divisions et traçait de la mer à la mer ces grandes voies pavées dont les restes apparaissent encore du nord au midi, de l'aurore au couchant. L'une tenait la lumière sous le boisseau, se croyant par sa descendance d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, la seule héritière des bénédictions de l'Éternel; l'autre, ouvrant ses temples à tous les dieux, provoquait le christianisme à une bataille générale, comme pour décider sur un seul terrain du triomphe du paganisme ou de l'Évangile: vaincre à Rome, c'était régner sur tous les lieux et sur tous les temps. L'œuvre de Jérusalem touchait à son terme et Dieu l'allait rayer du livre de vie. Il fallait donc que Rome vînt en Juda pour recueillir l'héritage que la cité déicide allait répudier dans son ingratitude et son obstination. Et, si nous levons nos regards du côté de la montagne des Oliviers, nous voyons paraître le premier fils de Rome qui passa le torrent du Cédron, les armes à la main.

« A la nouvelle de la résistance des soldats d'Aristobule, Pompée, transporté de colère, mit ce jeune prince sous bonne garde, et partit pour Jérusalem. Cette ville bien fortifiée sur tous les autres points, l'était plus légè-

rement dans la partie septentrionale. Une vallée large et profonde l'environnait, renfermant dans son enceinte le temple d'ailleurs puissamment défendu par un mur de pierre.

« Au dedans les Juifs étaient partagés en deux factions, dont l'une voulait livrer la ville à Pompée, et l'autre, qui était celle d'Aristobule, conseillait de fermer les portes et de se préparer à la guerre, puisque Aristobule était prisonnier. Ceux-ci s'emparèrent du temple, et coupèrent le pont qui le joignait à la ville, résolus de soutenir le siége. Ceux-là reçurent l'ennemi et livrèrent à Pompée la ville et le palais du roi. Aussitôt le général romain envoya Pison, son lieutenant, avec son armée, et celui-ci mit des gardes dans la ville et le palais, en même temps qu'il fortifiait les maisons attenantes au temple et tous les environs de cet édifice... Or, Pompée établit son camp au dehors, dans la partie septentrionale du temple d'où il était accessible. Πομπήιος δὲ ἔσωθεν στρατοπεδεύεται κατὰ τὸ βόρειον τοῦ ἱεροῦ μέρος, ὅθεν ἦν ἐπίμαχον. Là se trouvaient de grandes tours ; et un fossé creusé et entouré d'une vallée profonde, rendait inaccessible cette partie de la ville par suite de la rupture du pont qui la joignait au côté cédé à Pompée. Les Romains travaillèrent avec une ardeur infatigable à élever des plates-formes, et ils coupèrent pour cela tous les arbres d'alentour. Quand le travail fut achevé, et le fossé difficilement rempli à cause de son infinie profondeur, Pompée fit approcher les machines et les balistes apportées de Tyr et battre le temple avec des pierres lancées. Sans notre usage de sanctifier le septième jour, les plates-formes

n'auraient jamais atteint la hauteur nécessaire; mais la loi qui nous permet de repousser l'ennemi, s'il nous attaque et engage le combat, nous défend sans restriction d'empêcher toute autre hostilité. Les Romains, ayant fait cette remarque, ne lançaient point de traits sur les Juifs, aux jours que nous appelons les sabbats, et n'en venaient pas aux mains avec eux; mais ils accéléraient les terrasses et ils avançaient les machines pour s'en servir, le lendemain... La ville prise le troisième mois un jour de jeûne, quoique les Romains entrés de force égorgeassent ceux qui étaient dans le temple, les prêtres ne cessèrent pas un seul instant les sacrifices divins...

« La plus grande de nos tours tomba sous les coups d'une machine, entraîna dans sa chute une large partie du mur et ouvrit un passage; aussitôt les Romains firent irruption et ce fut un massacre général. » (XIV, *Ant. Jud.*, IV, 530; I *Guerre des Juifs*, VII, 20.)

Si le siége d'Antiochus Soter, dit le Pieux, n'avait pas convaincu nos lecteurs que le côté ouest du temple n'était ni précédé par la ville basse, ni défendu par une seconde enceinte, et qu'il s'appelait, dans la langue de Josèphe, du nom consacré de *côté nord*, leur indécision aura fait place à une entière certitude devant les passages du siége de Pompée qu'ils viennent de parcourir. Pour arriver sous le portique occidental du temple, ce général romain à qui la faction d'Hyrcan n'avait livré que la ville haute, que le mont Sion, aurait dû assiéger auparavant le mont Acra, ses murs, ses tours, ses principaux édifices, si ce mont Acra avait occupé l'emplacement du Calvaire et du Saint-Sépulcre. L'a-t-il fait? Non; sitôt que

l'espérance de la paix est perdue, Pompée établit son camp sous les murs du temple extérieur. Et remarquons cette parole expressive de Josèphe : Ἔσσωθεν στρατοπεδεύεται. Là le camp de Pompée était au dehors. Ville basse de l'histoire, vous n'étiez donc pas au nord de Sion et à l'ouest du temple, le camp romain se serait trouvé au dedans, et il était au dehors; il eût pris votre place, et il ne trouva qu'une solitude égale au silence de Josèphe sur l'emploi de ce côté nord.

Et l'unité d'enceinte, comme elle se manifeste avec la clarté du midi! Une machine qui renverse une tour, et cette tour qui entraîne une partie de muraille et ouvre un passage, c'est assez pour que l'œil profane des Romains souille la sainteté du temple, pour que leurs mains impitoyables le remplissent de cadavres et de sang. Encore une fois, des triomphes aussi complets par suite d'une première brèche ne sont-ils pas aussi incompatibles avec l'existence d'une deuxième enceinte que la présence du jour avec celle de la nuit? Ville basse de l'histoire, vous étiez certainement dans l'intérieur du mur ancien : tout ce qui atteste l'unité d'enceinte atteste aussi que vous êtes sous son ombre depuis le jour où la prévoyance paternelle de David vous réunit à la cité de Jébus. Jamais, non jamais, ni ce prince, ni aucun de ses nombreux héritiers n'aurait consenti à vous laisser sans murailles, sans protection, à la merci de toutes les convoitises et de toutes les fureurs.

Entre le livre des *Antiquités* et celui de la *Guerre des Juifs*, il y a, je le sais, une différence dans la manière d'indiquer l'orientation du camp romain. Ce dernier

livre dit simplement : *Dans la partie nord :* Κατὰ τὸ προσάρκτιον κλίμα. Le premier porte, comme on l'a vu : *Dans la partie septentrionale du temple :* Κατὰ τὸ βόρειον τοῦ ἱεροῦ μέρος. Mais, si l'on tient compte de la suite des deux récits, on ne tardera pas à reconnaître que cette différence n'en est pas une, et qu'elle ne modifie en rien la pensée de Josèphe. Cette pensée vient à nous accompagnée de deux drogmans au langage limpide et accentué. Là où Pompée établit son camp se trouvaient une vallée d'une immense profondeur et le pont qui joignait le temple à la ville et que la faction d'Aristobule avait coupé. Ce pont, cette vallée, irons-nous les chercher au nord proprement dit du temple, sous les hauteurs de Bézétha ? Oui, si nous voulions leur tourner le dos, et non la face. Ces deux drogmans nous amènent à l'angle sud-ouest du temple. La vallée si difficile à combler, c'est la vallée méridionale du mont Moria que les Asmonéens avait respectée sur ce point, dans l'intérêt du temple et de la ville basse. Et cet angle que le système de nos adversaires appelle partie est ou sud-est de Jérusalem, l'historien juif le nomme partie nord, et même la partie nord du temple ! Mont Acra de Robinson, fuyez comme un vain fantôme devant la réalité, et l'extravagance, devant la sagesse. Avec vous Josèphe ne saurait point distinguer le levant du septentrion ! Et quel est celui d'entre nous qui outragerait cet historien de la sorte pour soutenir jusqu'à la fin le plus chimérique de tous les systèmes ?

Deux fois Hérode assiégea Jérusalem : une première fois, pour se défendre contre Antigone et contre les Parthes ; et une seconde fois, pour ravir à ce prince la

couronne et la vie. « A l'approche du jour de la Pentecôte, tous les lieux qui environnent le temple et toute la ville furent remplis de plusieurs milliers d'hommes, en partie armés, et en partie sans armes. Ils occupaient le temple et la ville, à l'exception du palais royal que Hérode gardait avec quelques soldats. Phasaël défendait les murs. Hérode avec sa troupe se jeta sur cette multitude en désordre, dans les faubourgs, ou, d'après la *Guerre des Juifs*, dans le côté nord de la ville, en tua plusieurs et mit les autres en fuite, les uns dans la ville, les autres dans le temple et les autres dans un retranchement extérieur qui était là. » (XIV, *A. J.*, XIII, 558; I, *B. J.*, XIII, 33.).

Ainsi Josèphe emploie indistinctement le nom de faubourg et celui de côté nord de la ville. Synonymie remarquable, qui prouve une fois de plus que le mont Acra n'était pas à l'ouest du temple, mais au sud, puisque le faubourg l'aurait borné à l'est et qu'il le bornait au nord. Pour la première fois, il est fait mention d'un retranchement extérieur. Que faut-il entendre sous ce nom? Une simple barricade dressée par une foule tumultueuse ou bien un second mur? La première interprétation s'accorderait mieux avec cette circonstance que Phasaël, frère d'Hérode, gardait les murs. Cependant, si nos adversaires nous présentent des motifs sérieux qui militent en faveur de la deuxième interprétation, nous ne relèverons pas l'étrangeté du mot χαράκωμα pour désigner un mur d'enceinte, et nous abonderons d'autant plus volontiers dans ce sens que le second siége d'Hérode va nous révéler enfin l'existence d'un second mur autour de la ville et du temple.

Ce premier succès de l'Iduméen n'avait pas fini la lutte, parce que Antigone avait été secouru par les Parthes. Mais le fils de l'astucieux Antipatre sut mettre les Romains dans ses intérêts ; et, comme Pompée avait octroyé le pontificat à Hyrcan, un autre général romain, Sossius, aida puissamment un usurpateur à ravir le trône de David au dernier des Asmonéens.

« Après l'hiver, Hérode se mit en marche avec son armée, vint à Jérusalem et campa près de la ville. Puis, il s'approcha des murs et se plaça devant le temple, parce que c'était la partie de la ville la plus accessible. Adoptant pour ce siége le plan que Pompée avait suivi autrefois, il fit élever trois plates-formes sur lesquelles il plaça des tours. Les murs furent d'abord attaqués avec les machines, et puis escaladés par vingt hommes d'élite et par les centurions de Sossius. Le premier mur fut pris dans quarante jours, et le second dans quinze. Tous les portiques des environs du temple furent brûlés. Le temple extérieur pris ainsi que la ville inférieure, les Juifs se retirèrent dans le temple intérieur et dans la ville supérieure. Ἡρημένου δὲ τοῦ ἔξωθεν ἱεροῦ, καὶ τῆς κάτω πόλεως εἰς τὸ ἔσωθεν ἱερὸν καὶ τὴν ἄνω πόλιν Ἰουδαῖοι συνέφυγον. Hérode attaqua vivement la ville, la prit, et alors ce fut une boucherie effroyable, les Romains voulant se venger de la longueur du siége, et les Hérodiens ayant à cœur d'exterminer l'opposition asmonéenne jusque dans son dernier germe. » (XIV, *Ant. Jud.*, XVI, 576 et suiv. ; *Guerre des Juifs*, XVII, XVIII, 43 et suiv.)

Comme Pompée, Hérode arrive immédiatement sur le côté ouest du temple et y établit son camp : πρὸς τοῦ ἱεροῦ

καταστρατοπεδεύεται. Je dis sur le côté ouest du temple; le siége de Pompée, dont celui d'Hérode ne fut que la reproduction, nous l'a suffisamment démontré. Faut-il redire à satiété qu'il n'y avait donc pas sur ce côté ouest le mont Acra de Josèphe, puisqu'il n'en est jamais question à ce moment de l'ouverture des siéges contre le temple? Deux différences dignes de remarque distinguent néanmoins ce nouveau siége de celui de Pompée. C'est la mention : 1° d'un second mur, et 2° de la ville inférieure. Il est donc bien avéré que le second mur n'existait pas auparavant, et qu'il avait été construit dans les vingt-sept années écoulées depuis l'apparition du premier général romain. Comment expliquer autrement la rupture d'un silence si rigoureusement observé jusqu'ici? Dans les *Antiquités Judaïques* (XIV, x, 514), Josèphe nous rapporte des décrets de Jules César ainsi conçus : « Caius César, consul pour la cinquième fois, statue et ordonne qu'Hyrcan et ses fils possèdent Jérusalem et la fortifient. » Et, dans la *Guerre des Juifs* (I, x, 26), le même historien nous apprend que Jules César rendit d'autres décrets pour autoriser Antipatre, père d'Hérode, à rebâtir les murs de sa patrie renversés et dispersés. Qu'y aurait-il d'étonnant que ces divers décrets aient amené la reconstruction de l'ancien mur et la création d'une nouvelle enceinte !

Demanderons-nous maintenant quelle est la place que Josèphe assigne à ce second mur, et s'il était précisément destiné à couvrir le quartier du Golgotha, ainsi que l'affirme l'*Itinéraire de l'Orient?* A quoi bon mettre en question ce que Josèphe décide ici par deux fois? Nous

venons de voir en effet que Hérode établit son camp de prime abord devant le temple, du côté de l'ouest, à l'exemple de Pompée. Donc ce nouveau mur était fort rapproché du temple et sans aucune séparation digne d'être mentionnée, car Josèphe ne prononce aucun nom ni avant le siége de ce mur, ni après son invasion; et surtout il n'y avait pas le mont Acra, avec ses édifices et ses habitants. Josèphe la nomme enfin, cette ville basse, non plus d'une manière indirecte et interprétative, mais dans la plénitude et la vérité de son nom; il nous fait connaître lui-même cette place qui est un si grand sujet de contradiction; nous n'avons plus à raisonner, mais seulement à entendre. Cette place vient d'être nommée après celle du temple extérieur : Ηρημένου δε τοῦ ἔξωθεν ἱεροῦ καί τῆς κατω πόλέως. Arrêt décisif et sans appel contre le système de nos adversaires et en faveur de notre doctrine.

Voilà donc la véritable Jérusalem du temps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de sa vie, de sa mort et de sa sépulture. La voilà, cette cité déicide, avec ses deux enceintes très-rapprochées l'une de l'autre pour se prêter, selon les lois stratégiques, un secours mutuel et sororial. La voilà avec un simple faubourg à l'ouest du temple, renfermé dans la seconde muraille et laissant à l'ouest le Calvaire et Goreb, région des jardins et des tombeaux; la voilà enfin avec ses deux collines au sud du temple et du mont Moria, puisque toujours l'histoire désigne ceux-ci sous le nom de *partie nord*. L'authenticité du Calvaire et du Saint-Sépulcre est saine et sauve, au point de vue topographique; et je pourrais terminer ici l'histoire de l'ancienne Jérusalem. Les deux siéges qui suivent celui

d'Hérode sont postérieurs à Jésus-Christ. Peu importerait qu'ils nous montrent le Golgotha envahi par la ville: cela ne prouverait rien contre la tradition chrétienne. Quelques années de prospérité auraient été plus que suffisantes pour dilater l'enceinte de Jérusalem du côté du Calvaire, comme elle se dilatait du côté de Bézétha. Allons néanmoins jusqu'à la suprême consommation, à cause de l'appui que nos adversaires croient trouver dans les deux siéges de Cestius et de Titus, en faveur de leur théorie antichrétienne.

Les signes précurseurs de la ruine de Jérusalem commençaient à paraître dans l'ordre que leur avaient marqué les oracles de Jésus-Christ. De faux prophètes soufflaient l'esprit de sédition; c'étaient de toutes parts des bruits de guerre; c'était la guerre elle-même. « Sous le règne de Néron, Cestius se rendit d'Antioche à Jérusalem pour pacifier les esprits. Il resta trois jours campé sur le mont Scopus pour donner au peuple le temps de venir s'aboucher avec lui. Le quatrième jour, voyant qu'il ne recevait aucun signe de repentir et de paix, il introduisit son armée dans la ville. Le peuple était contenu par les factieux, et ceux-ci, effrayés de l'ordre de bataille des Romains, se retiraient des parties extérieures de la ville et se réfugiaient dans la ville intérieure et dans le temple. A son entrée, Cestius brûla la partie de la ville appelée Bézétha et Cœnopolis, ainsi que le marché du bois. S'étant ensuite avancé jusqu'à la ville supérieure, il établit son camp en face du palais royal. Pendant cinq jours, les Romains s'efforcèrent inutilement d'entamer les murs. Le jour suivant, Cestius, avec quelques hommes d'élite

et avec des soldats armés de flèches, attaqua le temple du côté du nord. Les Juifs les repoussaient du haut des portiques; mais les Romains qui étaient sur la première ligne appliquèrent leurs boucliers contre les murs; ceux qui les suivaient joignirent boucliers à boucliers, de rang en rang, et formèrent ainsi la tortue. Se trouvant alors à l'abri des dards et des flèches des Juifs, ils sapèrent les murs, de telle manière qu'ils étaient prêts à mettre le feu à la porte du temple. La terreur gagna les séditieux, et plusieurs quittèrent la ville comme si elle allait être prise sur-le-champ; mais Cestius se laissa arrêter dans son entreprise par des conseillers vendus à Florus... Bien plus, il s'éloigna tout à coup de la ville, sans avoir subi le moindre échec, et lorsqu'il n'avait qu'un dernier assaut à donner pour s'en rendre maître. » (II, *G. des J.*, XIX, 132.)

Quel siége étonnant que celui de Cestius, et comment ne pas reconnaître que sa fin principale était de donner aux chrétiens le signal de la fuite sur les montagnes! Cestius entre dans Jérusalem comme il serait entré dans Rome; il arrive de plain-pied à la ville haute, et il dresse sa tente et son camp en face du palais royal. Là il était à l'ouest du temple et au nord de Sion; là il aurait occupé la ville basse, si elle avait occupé elle-même l'emplacement de Golgotha. Josèphe prononce-t-il le nom? Je vois qu'il désigne dans un grand détail, et jusqu'à se répéter, les quartiers envahis et brûlés par Cestius et celui qui est appelé Bézétha et Cœnopolis, et celui qui se nomme le marché au bois; mais je cherche en vain le nom de la ville basse. Ce nom qui a déjà paru

dans le siége d'Hérode et de Sossius, est absent du siége de Cestius. Si les adversaires des Saints-Lieux ne veulent pas nous permettre d'arguer de ce silence contre la position qu'ils assignent au mont Acra, sous le prétexte qu'une preuve négative ne vaut pas, il n'est personne du moins qui ne comprenne combien inexcusable est le tort de ceux qui ajoutent, de leur propre autorité, au récit de ce siége, le nom du mont Acra que Josèphe en a banni. Je me trompe ; ce nom se trouve d'une manière interprétative, il est vrai, mais assez transparente pour être aperçu. Les séditieux, épouvantés par l'ordre de bataille de l'armée romaine, se retiraient des parties extérieures de la ville et se réfugiaient dans la ville intérieure et dans le temple : τῶν μὲν ἔξω τῆς πόλεως μερῶν εἶκον εἰς δὲ ἐνδοτέρω καὶ τὸ ἱερὸν ἀνεχώρουν.

Dans la ville intérieure. Non pas uniquement dans la ville haute que Josèphe appelle toujours d'un nom distinctif quand il ne parle que d'elle, mais dans toute la ville que renfermait l'enceinte du premier mur, et par conséquent sur le mont Acra comme sur le mont Sion.

C'est la honte et les suites funestes de ce siége que le jeune Titus avait à venger avec quatre légions : la cinquième, la dixième, la douzième et la quinzième. A ce moment, Jérusalem était en proie à deux factions qui furent la véritable cause de sa ruine, la faction de Simon et celle de Jean. « Simon occupait la ville haute, le grand mur jusqu'au Cédron et toute la partie orientale de l'ancien mur jusqu'à la fontaine de Siloé ; il descendait jusqu'au palais de Monobaze; il occupait aussi la fontaine et la montagne d'Acra (c'est la ville basse), et

toute cette partie, jusqu'au palais d'Hélène, mère de Monobaze. Jean tenait le temple et tous les environs du temple; ce qui comprenait un assez grand espace; il tenait Ophel et la vallée dite du Cédron. Ces deux chefs avaient incendié tout ce qui était entre leurs positions respectives; et c'est dans cet espace qu'ils en venaient aux mains entre eux, lorsqu'ils n'étaient pas distraits par l'ennemi commun.

« Titus, après s'être convaincu, au péril de sa vie, que toute espérance de paix était illusoire, et qu'il fallait entreprendre un siége régulier, rapprocha de l'enceinte des murailles ses troupes qu'il avait laissées pendant quelques jours sur le mont Scopus, à sept stades de la ville. Il établit, à deux stades du mur extérieur, deux camps, l'un contre la tour Hippicus, et l'autre contre la tour Pséphine. Néanmoins la dixième légion garda jusqu'à la fin du siége le poste qu'elle avait pris, en arrivant, sur la montagne des Oliviers.

« Ces dispositions terminées, Titus fit le tour de la ville avec des cavaliers d'élite pour chercher un point d'attaque. D'un côté, les vallées étaient infranchissables, et d'un autre côté, le premier mur paraissait d'une force supérieure à celle des machines. Après une assez longue hésitation, Titus se décida à commencer l'attaque près du tombeau du pontife Jean. Là, le premier rempart était plus bas, et le second n'était pas terminé, les Juifs ayant négligé de défendre la partie de la nouvelle ville qui était moins habitée. Titus se persuadait qu'il était facile de prendre la ville par le troisième mur, et le temple par Antonia... Le bélier de la cinquième légion disjoignit l'an-

gle d'une tour. Le mur resta encore quelque temps intact, la tour se trouvant plus élevée; mais il finit par céder; et les Romains montèrent sur le mur, pendant que les Juifs abandonnaient leurs postes et gagnaient le second mur. Ainsi les Romains se rendirent maîtres du premier mur, le quinzième jour du siége; et ils en renversèrent une grande partie et tout le côté nord de la ville que Cestius avait aussi abattu.

« Alors Titus transporta son camp dans l'intérieur du mur, au lieu qui s'appelait le camp des Assyriens, occupant tout l'espace jusqu'au Cédron; et il commença le siége du second mur dont il n'était éloigné que de la portée du trait. Les Juifs divisés en deux parts repoussaient fortement les assaillants; Jean combattait avec les siens du haut de la tour Antonia, du portique nord du temple et du tombeau d'Alexandre. Simon, avec sa troupe, occupa l'avenue du tombeau du pontife Jean, et mit des soldats dans toute cette partie jusqu'à la porte par laquelle l'eau arrivait dans la tour Hippicus... César fit avancer le bélier contre la tour qui était au milieu du mur septentrional... Il prit cette partie du second mur, cinq jours après la chute du premier; il chassa les Juifs, entra, avec mille hommes d'élite qu'il avait autour de lui, dans le marché de la nouvelle ville, dont les rues étroites aboutissaient au mur transversalement... Mais il fut obligé de se retirer devant la fureur des Juifs qui venaient contre lui, les uns du milieu des rues, les autres des maisons voisines, et les autres de l'extérieur des murs, en passant par les portes supérieures. Ce ne fut que quatre jours après, que le second mur lui resta

définitivement. Il renversa toute la partie nord, mit des gardes aux tours de la partie méridionale et songea à l'attaque du troisième mur.

« Ayant partagé les légions en deux corps, il fit des plates-formes vers la tour Antonia, et vers le tombeau de Jean, pensant arriver de ce côté-ci à la prise de la ville supérieure, et de l'autre, de la tour Antonia, à la prise du temple : car, sans cette dernière prise, celle de la ville n'était pas exempte de péril. Simon et les Iduméens s'opposaient, par leurs sorties, à ceux qui travaillaient près du tombeau de Jean; les compagnons de Jean et la multitude des zélateurs résistaient à ceux qui attaquaient la tour Antonia. Dix-sept jours furent employés sans relâche à faire ces terrasses qui étaient très-grandes, et au nombre de quatre. La première, faite par la cinquième légion, était à la tour Antonia, au milieu de la piscine Struthia; la seconde, faite par la douzième légion, était à une distance d'environ vingt coudées; la dixième légion qui avait son camp si éloigné était occupée aux travaux de la partie nord vers la piscine Amygdalon, et la quinzième légion, éloignée de là d'une distance de trente coudées, faisait sa plate-forme contre le tombeau du pontife Jean. Vains efforts ! les Juifs minèrent le sol au-dessous de ces quatre terrasses, et elles disparurent comme dans un abîme. Ce terrible échec décida Titus à faire un mur de circonvallation autour de Jérusalem. — Détermination bien fortuite, ce semble, et qui fait ressortir davantage la divinité de celui qui l'a prédite à ses apôtres. — Ce mur de circonvallation commençait au camp des Assyriens où Titus avait sa tente, il passait ensuite

au bas de Bézétha, traversait le torrent du Cédron et gravissait la montagne des Oliviers. De là, il tournait au midi, embrassait la montagne des Oliviers jusqu'à la pierre dite Péristéréon ; il embrassait aussi la colline voisine qui domine la vallée jusqu'au village de Siloé. Là, se dirigeant au couchant, il descendait dans la vallée de la fontaine, d'où il montait au tombeau du grand-prêtre Ananus, et entourait la montagne où Pompée avait d'abord posé son camp. Revenu au nord, il allait jusqu'au bourg qui est nommé la maison des pois (Ερεδίνθων), enfermait le tombeau d'Hérode, et se repliait vers l'orient sur le camp à l'endroit où il avait commencé. Tout ce circuit était de trente-neuf stades, et il était muni de treize forts qui avaient chacun un périmètre de dix coudées.»

Je ne redis pas combien Jérusalem eut à souffrir de la famine, à dater de ce moment. Si grand fut le nombre des victimes, si atroces furent les crimes de plusieurs faméliques que Titus se décida à reprendre les hostilités pour mettre un terme à tant d'horreurs. Tous ses efforts se concentrèrent sur la tour Antonia contre laquelle il fit élever quatre terrasses plus grandes que les autres. Malgré l'acharnement des Juifs à la défendre, cette forteresse succomba enfin, et sept jours entiers furent employés à la démolir jusque dans ses fondements. « Alors les légions, s'approchant du premier mur, commencèrent quatre nouvelles terrasses ; la première vers l'angle nord-ouest du temple intérieur ; la seconde vers l'exèdre nord entre les deux portes ; la troisième vers le portique ouest du temple extérieur, et la quatrième au dehors vers le portique septentrional. Les Juifs voyant que la guerre

gagnait vers le temple, et, croyant arrêter ses progrès, mirent le feu au portique qui joignait la tour Antonia au nord-ouest, et il fut consumé progressivement jusqu'à la tour que Jean avait élevée sur les portes qui conduisaient au delà du Xyste. Le lendemain, les Romains brûlèrent aussi le portique nord jusqu'à l'angle nord-est où la vallée du Cédron était d'une horrible profondeur.

« Le huitième jour du mois d'août, les deux légions ayant achevé leurs terrasses, Titus fit approcher les béliers contre l'exèdre ouest du temple extérieur. Le plus grand de ces béliers (l'Hélépolis) battit continuellement, sans pouvoir rien avancer, le mur qui était plus fort sur ce point que sur les autres par la grandeur et par la disposition des pierres. Le 10 août, pendant que Titus était encore dans la forteresse Antonia, un soldat, sans avoir reçu aucun ordre, et sans appréhender de commettre un si horrible sacrilége, mais comme poussé par un mouvement de Dieu, se fit soulever par l'un de ses compagnons, et jeta une pièce de bois enflammée par la fenêtre d'or qui donnait sur les chambres bâties autour du temple. A la vue de ce soudain incendie, les Juifs poussent des clameurs effroyables et accourent pour l'éteindre, sans se mettre en peine de livrer leur vie. Elle n'avait plus de prix à leurs yeux, le temple pour lequel ils la conservaient, périssant. Titus arrive de son côté, dans la même intention; mais tous ses efforts et ceux des Juifs furent inutiles ; ce feu qui dévorait le temple était si furieux qu'il semblait, nous dit Josèphe, que la montagne brûlât dans ses fondements.

« Les Romains mirent ensuite le feu à tous les édifices

qui étaient à l'entour et qui furent consumés avec tout ce qui restait des portiques, excepté ceux de l'orient et du midi qu'ils ruinèrent plus tard de fond en comble. Ils mirent aussi le feu à la trésorerie et au dernier portique du temple extérieur... Simon et Jean, se voyant sans espérance de salut, demandèrent une conférence à Titus qui l'accorda volontiers dans le désir de sauver la ville. Ce prince se plaça sur la partie occidentale du temple extérieur. Là, sur le Xyste se trouvaient des portes et le pont qui joignait la ville supérieure au temple, et ce pont était alors entre les tyrans et César, Les prétentions exagérées des factieux irritèrent tellement Titus qu'il donna l'ordre aux soldats de brûler et de piller la ville. Le lendemain, ils brûlèrent le trésor des archives, le palais d'Acra, celui où l'on rendait la justice et le lieu nommé Ophla. Cet embrasement gagna jusqu'au palais de la reine Hélène, bâti sur le milieu de la montagne d'Acra.

« Les factieux firent irruption dans ce palais où plusieurs avaient mis leur argent parce que c'était un lieu fortifié; ils en chassèrent les Romains, pillèrent toutes les richesses qui y étaient renfermées, et prirent deux soldats romains. Le jour suivant, les Romains chassent les factieux de la ville basse et brûlent tout jusqu'à la fontaine de Siloé... Titus, voyant qu'il ne pouvait prendre la ville haute sans former des terrasses, employa les quatre légions aux travaux qui étaient le plus à l'occident en face du palais du roi. Les auxiliaires et les autres troupes étaient occupés vers le pont, le Xyste et la tour que Simon, pendant qu'il était en guerre avec Jean, avait bâtie pour lui servir de forteresse. Ces travaux furent terminés en seize jours,

et les béliers furent avancés pour battre les murs. Mais Dieu ne voulut pas sans doute que la main de l'homme pût se glorifier d'avoir châtié une ville si coupable ; il envoya aux assiégés un esprit de frayeur indigne de leur audace passée et de leurs ressources présentes. Ils abandonnèrent leurs tours où la famine pouvait seule les forcer, pour chercher leur salut dans une fuite aussi lâche qu'inutile... Quand Titus, à son entrée dans la ville haute, vit la force de ses remparts et celle de ses tours, tout païen qu'il était, il s'écria : Dieu nous a secourus dans cette guerre. Dieu a chassé les Juifs de ces fortifications : Qu'auraient pu contre elles nos faibles efforts et nos machines de guerre !

« Titus ordonna de renverser de fond en comble la ville et le temple, et de ne laisser debout que les trois plus grandes tours Phasaël, Marianne et Hippicus, ainsi que la partie du mur qui entourait la ville à l'occident : le mur pour servir de retranchement aux soldats qu'il lui fallait laisser en garnison ; les tours pour attester à la postérité de quelle ville et de quelles fortifications la valeur romaine avait triomphé. Tout le reste de la ville fut tellement rasé par ceux qui étaient chargés de la démolir que rien n'attestait plus aux regards qui la visitaient dans sa ruine qu'elle fût autrefois habitée. »

Étudiée avec soin et dans tous ses détails topographiques, cette histoire du siége de Titus jetterait un grand jour sur l'ancienne Jérusalem, sur sa position et son étendue, sur la place et la direction de ses enceintes. Bornons-nous à enregistrer ici les indications qui établissent que le mont Acra était réellement à l'est de

Sion et au sud du temple. Les voici par ordre chronologique :

1° Avant l'arrivée de Titus, Jean avait élevé, nous dit Josèphe, quatre tours sur les portiques extérieurs du temple pour se défendre contre Simon. La première était à l'angle nord-est; la seconde sur le Xyste; la troisième contre l'angle qui regardait la ville inférieure; et la quatrième sur le sommet du *Pastophorion* (1), où, selon la coutume des Juifs, l'un des sacrificateurs, se tenant debout devant le coucher du soleil, déclarait au peuple, par le son de la trompette, le commencement et la fin du Sabbat, et des jours de fête ou de travail. De ces quatre tours, celle qui regardait la ville inférieure et qui est nommée la troisième, ne pouvait être placée qu'à l'angle sud-est ou bien à l'angle sud-ouest, puisque la première était à l'angle nord-est; la tour Antonia, à l'angle nord-ouest; la seconde, à l'occident, sur le Xyste, et la quatrième, au milieu, sur le pinacle du temple. Or, quelque choix que l'on fasse entre ces deux angles, il en résulte toujours que la ville inférieure est au sud du temple, et non pas à l'ouest.

2° Le mont Acra de Robinson appartenait à Jean, puisqu'il occupait les environs du temple *jusqu'à une assez grande distance.* Or, Josèphe attribue la ville

(1) Ce *Pastophorion* est le pinacle du temple sur lequel le tentateur transporta Jésus-Christ après la retraite et le jeûne du désert. Un lévite s'y plaçait commodément pour sonner de la trompette. Le vieillard de Ferney ignorait sans doute ce détail lorsqu'il ricanait sataniquement sur l'embarras du démon pour percher Jésus-Christ au-dessus des pointes de fer dont le dôme du temple était garni.

basse ou le mont Acra à Simon et à lui seul. Il n'était donc pas au nord de Sion ni à l'ouest du temple.

3° L'ordre dans lequel Josèphe désigne la part de Simon vient à l'appui de ma thèse. Josèphe nomme d'abord la ville haute ; puis, au lieu de désigner la ville basse, il nomme le grand mur jusqu'au Cédron, la partie orientale du mur ancien jusqu'à la fontaine de Siloé ; et c'est ici seulement qu'arrive le tour de la fontaine et de la montagne d'Acra avec cette indication : *C'est la ville basse*. Nos adversaires, qui s'appuient si fortement sur l'ordre de la désignation des portes occidentales du temple, auraient dû se souvenir de leur objection, devant ce passage autrement significatif que celui qu'ils invoquent.

4° Josèphe nous dit-il que le mont Acra soit tombé au pouvoir des Romains par la prise de ce second mur qu était destiné précisément à le couvrir, d'après l'assertion de l'*Itinéraire de l'Orient?* Il le faudrait pour la vérité du système antichrétien. C'est une condition *sine qua non;* et pourtant elle manque, mais peut-être est-ce un oubli de la part de l'historien juif? La marche du siége ravit cette suprême espérance ! Josèphe n'a pas perdu de vue la ville basse ; il la nomme à son tour. Et quand ? Après l'incendie du temple extérieur et du temple intérieur, après la rupture de la conférence de César avec Simon et Jean, et lorsque l'ordre de piller et de brûler la ville fut mis à exécution : « Le lendemain, les soldats brûlent le palais des archives et Acra et Ophla, et le feu s'avançait jusqu'au palais d'Hélène qui était au milieu d'Acra. » Evidemment nous ne sommes pas ici à l'ouest

du temple, puisqu'il servait de camp aux Romains depuis la prise des deux premiers murs. Et ce qui suit dans le récit de Josèphe l'atteste formellement. « Pendant la nuit, les factieux s'emparent d'un palais d'Acra dans lequel ils avaient caché leurs richesses. Au lever du jour, les Romains les chassent de ce palais d'Acra ; ils rallument l'incendie, et le feu consume tout jusqu'à Siloé. »

5° Pendant que Titus attaquait le mont Sion du côté du nord, c'est-à-dire du côté du Golgotha, les factieux prennent la fuite et se sauvent du côté d'Acra, et de là, dans la vallée de Siloé. Abstenons-nous ici de toute réflexion : autant il est vrai que les factieux n'ont pas cherché leur salut dans les rangs ennemis, autant l'est-il que le mont Acra n'était pas au nord de Sion, mais du côté de Siloé.

L'art de prendre les villes a, comme celui de gagner les batailles, des illuminations soudaines qui déconcertent toutes nos règles, tous nos calculs, toutes nos prévisions. Mais ce ne sont là que de rares exceptions dans l'ordre stratégique, sans quoi toute la science militaire se bornerait à saisir des faits isolés, indépendants et souvent contraires les uns aux autres. D'avance et nécessairement tout siége régulier est assujetti à une marche invariable et déterminée par l'assiette de la ville dont on veut se rendre maître. Bien simple était cette marche dans la conquête de Jérusalem. La poésie parle comme l'histoire ; le Tasse est l'écho de Josèphe : « Solyme a de trois côtés un accès difficile. Le quatrième s'élève d'une manière douce et insensible : c'est le côté du nord, » c'est-à-dire de la première branche de l'ancien mur et du

portique occidental du temple, au moins jusqu'à l'époque où ce côté eut deux autres enceintes.

Le système de Robinson s'accorde-t-il avec ces deux grandes voix? Nous dit-il aussi que le côté nord de Jérusalem était le premier attaqué, le premier pris? Bien loin de là, en plaçant le mont Acra sur le Calvaire, il substitue : 1° à cette expression consacrée : *côté du nord*, celle-ci qui est bien différente : *côté de l'ouest*, comme nous l'avons déjà fait observer ; et 2° le nom du mont Acra à ceux des murs de Sion et du temple. « Dans le récit des trois siéges que Jérusalem a eu à subir de la part d'Hérode, de Cestius et de Titus, on voit que l'ennemi n'a jamais attaqué l'enceinte de Sion, sans avoir forcé celle d'Acra. » (*Itin. de l'Or.*) Ces paroles signifient-elles : sans avoir forcé le prétendu mont Acra? Rien de plus juste que cette observation; l'emplacement de tout le quartier actuel des chrétiens était en effet le chemin inévitable de Sion et du temple. Ces paroles vont-elles jusqu'à dire : sans avoir forcé l'Acra de Josèphe? Nulle assertion plus contraire au récit de tous les siéges de Jérusalem et en particulier des trois que l'on nous oppose. Pour ne rappeler que ce souvenir, Titus avait pris le temple et attaqué le mont Sion avant d'être en possession du mont Acra. A moins de donner un double démenti au témoignage constant de l'histoire, sur le côté accessible de Jérusalem et sur l'époque relative de l'attaque et de la prise du mont Acra, il est donc impossible d'admettre un système qui place le mont Acra sur le monticule du Calvaire.

Cette ville basse, placez-la au sud du temple et à l'est

de Sion, quelle admirable harmonie s'établit aussitôt avec Josèphe et le Tasse! Jérusalem n'est vraiment accessible que du côté du nord, de la première branche de l'ancien mur et du portique occidental du temple; et le mont Acra, abrité par cette double protection, n'est envahi qu'à la suite de l'une de ces deux collines. Le choix entre l'Acra occidental et l'Acra méridional est donc une affaire d'incrédulité ou de foi à la certitude historique. A la première l'Acra occidental; à la seconde l'Acra méridional. Dans cette alternative, le lecteur a déjà pris la bonne part, celle de la foi à l'histoire, sans laquelle notre existence sans passé et sans avenir ne serait qu'un éclair entre deux nuits éternelles.

CHAPITRE VI

ENCEINTES DE L'ANCIENNE JÉRUSALEM

Origine et parcours du troisième mur. — Point de départ et direction du second mur. — Population de l'ancienne Jérusalem et ses exigences locales.

Des bourgades isolées et sans nom peuvent s'offrir à nos regards vénérablement parées de leurs premières murailles. La pioche du démolisseur n'obéit d'ordinaire qu'à la vengeance et à la cupidité; et le tranchant de son acier ne s'émousse jamais inutilement contre des souvenirs consacrés d'ailleurs par la religion des siècles. Mais sommes-nous sous les murs d'une ville déchue qui était autrefois la reine d'un empire et l'orgueil d'une grande nation, à ceux-ci ne demandons pas s'ils furent la tunique de baptême et le berceau de l'enfance, à l'aurore de cette vieillesse obscurcie qui n'est plus qu'une ombre d'elle-même. L'étroitesse des proportions naissantes ne tarde pas à se faire sentir; et qui comptera le nombre de leurs successions? Tantôt l'accroissement de la population condamne ces murs à des agrandissements périodiques; tantôt leur délabrement ou leur faiblesse réclame une soudaine et entière restauration; tantôt enfin il faut les relever de leurs ruines; car le bélier en-

nemi les a jetés bas et dispersés comme les pierres des chemins. Rarement ces reconstructions se posent sur les vieux débris. Les leçons de l'expérience et des besoins nouveaux introduisent toujours quelque transformation : le nom seul est ancien ; la réalité, renouvelée jusque dans ses fondements, date de quelques années, de quelques jours. Ainsi l'enceinte actuelle de Rome n'est rien moins que la première ligne tracée par l'épée de Romulus et cimentée par le sang de Rémus ; elle n'est pas davantage celle des beaux jours de la république ou du règne injurieux des Césars. Son origine porte le nom du faible Honorius, et combien de portions de murailles, combien de tours sont postérieures à cette date de l'impuissance et de la caducité !

Les enceintes de Jérusalem ont subi peut-être des révolutions plus nombreuses et plus radicales que celles de Rome elle-même. Aussi leur histoire est-elle largement exploitée par les adversaires des Saints-Lieux, au préjudice de la tradition chrétienne et dans l'intérêt de leur mont Acra septentrional. Des trois murs décrits par Josèphe, le plus ancien est le seul que l'opposition ne cherche pas à utiliser contre nous ; c'est qu'il est trop évidemment au sud et à l'est du Calvaire. Mais, parce que le troisième mur l'enveloppait à l'ouest et au nord, parce que Josèphe est d'un laconisme peu ordinaire dans la description de la deuxième enceinte, et qu'il porte à un nombre effrayant les victimes du siége de Titus, Robinson et ses disciples s'efforcent de ruiner l'authenticité du Calvaire et du Saint-Sépulcre, au moyen de ces trois circonstances plus fatales à leurs yeux que les machines romaines employées

contre les murs de Sion. Cette appréciation leur est commune avec l'apostat de 1863 qui nous dit dans son anti-évangile (p. 417) : « La difficulté des enceintes est très-grave. » Entrons courageusement dans la lice sans nous laisser abattre par les allures triomphales de l'ennemi, ni rebuter par la triple violence que va nous imposer l'examen consciencieux et approfondi de toutes ses assertions.

Article Ier — Origine et parcours du troisième mur.

Dans son projet de rendre Jérusalem imprenable à l'ouest et au nord par la force et la hauteur d'une troisième enceinte, comme elle l'était sur les autres points par la profondeur et l'escarpement de ses vallées, Agrippa faisait-il une véritable création, ou restaurait-il seulement des murailles déjà préexistantes et antérieures à Jésus-Christ? Première question soulevée par l'opposition antichrétienne au nom de cette parole biblique : *Extra portam passus est.* « L'origine de ce troisième mur est contestée, nous dit M. A. Coquerel. Josèphe la raconte à l'endroit cité (*B. J. V.*, 44), et se contredit formellement dans deux autres passages. D'après celui-ci, la population trop nombreuse de la ville s'était étendue en dehors des murs, et avait couvert d'habitations la colline située au nord du temple, qui prit dès lors le nom de Bézétha. Agrippa entoura d'une enceinte (qui est notre troisième mur) cette partie auparavant complétement ouverte (πάσα γυμνή). Il commençait avec un grand luxe

de fortification; la ville eût été imprenable, s'il eût achevé son œuvre; mais Claude en fut averti et en prit ombrage. Agrippa fit cesser les travaux, et, quand plus tard les Juifs les reprirent, ce fut sur une moindre échelle.

« Tout ceci semble bien positif, mais le même auteur rapporte des événements complétement différents (*Arch.*, XIX, 72). Selon ce second récit, Agrippa n'entreprenait que de fortifier ce mur déjà existant, et de le faire plus large et plus haut. Or, voici un fait historique qui confirme la seconde assertion, et d'après lequel nous rejetons le premier. Quarante ans au moins avant les faits que nous venons de voir, Hérode assiégea dans Jérusalem Antigonus, neveu d'Hyrcan II; au bout de quarante jours, il prit la première enceinte (externe), et quinze jours après la seconde. Cependant les Juifs se défendirent encore dans le principal bâtiment du temple, et dans la haute ville (Sion). Il faut donc que le mur qui entourait Sion fût encore au pouvoir d'Antigonus. Ce que Josèphe appelle le premier mur est donc celui que, dans notre passage, il nomme le troisième; il commence par l'extérieur au lieu de partir du centre. Le troisième mur existait donc bien avant Agrippa. » (*Top. de Jérus.*, 45 et 46.)

Pour la légitimité de ces dernières conclusions, dont le but visible est de renfermer dans l'intérieur du troisième mur, dès le temps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'emplacement actuel de l'église de Sainte-Hélène qui n'y fut contenu que vers le siége de Titus, il faut : 1° que la première assertion de Josèphe paraisse seulement déci-

sive, et qu'elle ne le soit pas réellement et jusqu'à l'évidence; 2° que la deuxième assertion soit au moins aussi décisive que la première; 3° que le fait relatif au siége d'Hérode fasse pencher la balance du côté de la seconde assertion et contre la première. Ces trois conditions, dont il serait plus qu'inutile de faire ressortir l'importance et la nécessité, se trouvent-elles remplies dans les trois passages que cite M. A. Coquerel? Et d'abord la première assertion de Josèphe est-elle seulement positive en apparence? Avant de prononcer, relisons le texte de la *Guerre des Juifs*, bien que nous l'ayons déjà cité plusieurs fois. « Le roi Agrippa posa les fondations de ce mur autour de la ville qui s'était jointe à l'ancienne, et qui était auparavant toute à découvert. Ceux qui l'habitaient ayant besoin d'une défense, Agrippa, père du roi actuel et du même nom, *commença* le troisième mur; mais il craignit que l'empereur Claude ne vît dans la grandeur de cette construction l'amour de la nouveauté et une tendance à la révolte, et il abandonna son œuvre lorsqu'il en avait à peine jeté les fondations : Παύεται θεμελίους μόνον βαλόμενος. Les Juifs reprirent plus tard ces travaux délaissés par les conseils de la prudence ou par un commencement d'intimidation. » (*G. des J.*, *loc. cit.*)

On le voit, non-seulement tout semble positif dans ce récit, mais tout l'est effectivement et en vérité; et la création d'une nouvelle œuvre ne saurait s'affirmer plus énergiquement. La ville était auparavant toute à découvert : Ἥπερ ἦν πᾶσα γυμνή; ceux qui l'habitaient avaient besoin d'une défense : Δεομένων οὖν τῶν ταύτῃ σκέπης. Tellement ce mur était une création véritable, une innovation

délicate et hasardée, qu'Agrippa lui-même craignit que les Romains n'en prissent ombrage et n'y vissent l'intention arrêtée de secouer le joug. Enfin ses fondations furent à peine jetées sous le règne d'Agrippa, et aucune assise n'effleura peut-être le niveau du sol. Ce mur fut redevable de sa reprise et de sa construction à l'approche des aigles romaines et à la nécessité qu'elles imposèrent aux Juifs de se prémunir contre leur invasion. L'affirmative règne dans ce passage, ou bien elle n'est nulle part; et nous ne rencontrerons plus désormais sur nos pas que des conjectures et des probabilités. Inutile d'ajouter que Josèphe nous dit encore (II, *G. des J.*, XIX. 105): « Agrippa commença (ἤρξατο) à entourer Jérusalem de murs tellement fortifiés que, s'ils eussent été conduits à leur fin, jamais les armées romaines n'auraient pu s'en emparer. » Ainsi la première condition rigoureusement réclamée pour la légitimation de la conséquence adverse lui fait complétement défaut. L'origine du troisième mur ne *semble pas positive*, elle est réellement fixée par deux textes de la *Guerre des Juifs*.

La seconde condition est-elle mieux observée, et le passage des *Antiquités Judaïques* opposé par M. A. Coquerel est-il aussi décisif que ceux de la *Guerre des Juifs*. « Les murs de Jérusalem, nous dit ici Josèphe, ceux qui regardaient la nouvelle ville, Agrippa, soit par leur hauteur, soit par leur largeur, les aurait rendus imprenables à toute force humaine, si Marsus, gouverneur de Syrie n'eût écrit à Claude César pour lui dénoncer cette tentative du roi. Et Claude craignant quelque innovation perfide, donna ordre à Agrippa de cesser la cons-

truction de ces remparts, Agrippa ne jugea pas à propos de désobéir. »

Les deux expressions de ce passage sur lesquelles M. A. Coquerel s'appuie pour mettre Josèphe en contradiction avec lui-même sont celles-ci : τῇ μὲν εὐρύνων εἰς πλάτος, τῇ δὲ εἰς ὕψος ἐξαίρων, dont la traduction littérale est : soit les étendant en largeur, soit les élevant en hauteur; ou, simplement et dégagement fait de tout pléonasme et de tout hellénisme : soit par la largeur, soit par la hauteur. Or ce langage signifie-t-il rigoureusement un surcroît d'élévation et d'étendue par rapport à un état précédent? Certainement non, et Agrippa pouvait très-bien rendre le troisième mur imprenable, soit par la largeur, soit par la hauteur, sans qu'il existât auparavant. Cette circonstance d'antériorité, il faut, pour la trouver, l'ajouter soi-même; elle se laisse amener sans violence; mais elle n'arrive ni plus ni moins que l'interprétation contraire, et c'est par le contexte ou par d'autres passages que le véritable sens doit être déterminé. Quelle est ici l'étrange conduite de M. Coquerel? En bonne règle, on a recours aux passages clairs et positifs pour découvrir la signification de ceux qui sont vagues et obscurs. M. A. Coquerel suit la méthode opposée. Il rejette une première assertion éblouissante de clarté pour commenter arbitrairement deux termes purement subjectifs. Qu'est-ce que ce procédé, si ce n'est l'imposition systématique d'un fait qui outre-passe le récit de l'histoire, et le contredit formellement?

Il y a plus : non-seulement ce second récit n'indique point qu'Agrippa n'entreprenait que de fortifier un mur

déjà existant; mais encore il se joint au premier pour établir la nouveauté de cette entreprise. Comment Agrippa aurait-il éveillé les soupçons de Marsus, gouverneur de Syrie, s'il ne se fût agi que d'élargir et d'exhausser un ancien rempart, et alors que cette restauration n'effleurait pas encore le niveau du terrain environnant? Comment aurait-il reçu des défenses si sévères de l'empereur Claude, qui lui devait l'empire, et ces défenses, pour le simple projet de donner un peu plus de largeur et un peu plus de hauteur à l'enceinte de la ville où il avait fixé sa résidence? Comment aurait-il été contraint de laisser d'antiques remparts abattus et encombrant les rues et les chemins, sans avoir au moins l'autorisation de les relever et de les remettre dans leur premier état? Comment Jérusalem serait-elle restée vingt ans environ sans secours, sans abri, depuis la tour Hippicus jusqu'à la vallée de Josaphat, c'est-à-dire sur les points où elle est d'un accès facile et où nulle barrière naturelle ne la protége? Autant de difficultés insolubles soulevées par ce passage même contre l'interprétation arbitraire de M. A. Coquerel; autant de circonstances qui excluent toute idée de la préexistence d'une enceinte ainsi condamnée dès le premier commencement d'exécution.

L'espoir de la conclusion de M. A. Coquerel gît tout entier maintenant dans le fait relatif au siége d'Hérode. Il l'a compris lui-même, puisqu'il nous a dit : « Voici un fait qui confirme la seconde assertion, et *d'après lequel nous rejetons* la première. » Sa logique, dans cette attaque, semble nerveuse et serrée, et elle revient à la charge par quatre reprises successives. « Il faut que le mur qui

entourait Sion fût encore au pouvoir d'Antigonus après la prise du premier et du second mur. » Rien de plus évident, puisque Antigonus se défendait dans la haute ville, Sion. — « Ce que Josèphe appelle ici le premier mur est donc celui que, dans notre passage, il nomme le premier. » — Conclusion contraire à l'histoire et à la saine logique. Une distinction toute naturelle et suggérée d'ailleurs par la marche de ce siége aurait dû se présenter à la pensée de M. A Coquerel et l'arrêter au début de son aberration : cette distinction est que le premier mur pouvait être pris sur un point, et ne l'être pas sur un autre; appartenir à Hérode dans la partie qui formait le portique occidental du temple, et rester au pouvoir d'Antigonus, quant à la branche qui défendait la haute ville (Sion). Et de là, le nombre des enceintes restait le même, et celle que Josèphe appelle ici la première de deux n'est pas la troisième, mais tout au plus la seconde. — « Il commence par l'extérieur, au lieu de partir du centre. » Qu'importe cette inversion? Un et un font toujours deux dans quelque ordre qu'on les place; impossible qu'ils fassent jamais trois. — « La troisième enceinte existait donc bien avant Agrippa. » — A qui donc cette dernière conséquence peut-elle faire illusion, lorsqu'on sait que le mur de Sion résistait encore? A personne, assurément, pas même à M. A. Coquerel.

Une comparaison historique va faire ressortir en un clin d'œil le vice de cette prétendue démonstration. Que nous dirait M. A. Coquerel, s'il nous prenait fantaisie de lui prouver que Jérusalem avait plus de trois murs à son dernier siége, et si nous procédions de cette

manière : Les trois premiers murs une fois pris, Titus fut obligé de battre avec ses machines de guerre d'autres murailles dans le principal bâtiment du temple et dans la haute ville, Sion. Ainsi, ce mur, que Josèphe appelle le troisième en partant de je ne sais quel point intermédiaire, est au moins le cinquième ou le sixième, en commençant par l'intérieur, puisque cet historien nous apprend que Titus fut obligé de recommencer le siége, cinq à six fois consécutives? Nul doute que M. A. Coquerel ne se hâtât de nous répondre, les livres de Josèphe à la main, que le temple intérieur était une véritable forteresse, que le mur de Sion, si bien fortifié par les trois superbes tours de Marianne, de Phasaël, d'Hippicus, résista pendant toute la durée du siége, et que la haute ville, Sion, n'aurait jamais été envahie, si les factieux n'avaient perdu courage et cessé de combattre. C'est le langage que nous tiendrait le bachelier de Strasbourg, et nous serions réduits au silence et à l'abandon de notre misérable paralogisme. Qu'il prenne pour lui cette réponse. Le fait du siége d'Hérode est identique à celui du siége de Titus. « Le temple extérieur une fois pris avec la ville basse, les Juifs se réfugièrent, nous dit Josèphe, dans le temple intérieur et dans la ville haute. La nécessité de les y poursuivre ajoute-t-elle un troisième mur aux deux qui étaient déjà pris? Pas plus que la nécessité, pendant la guerre de Titus, de faire successivement cinq ou six siéges divers, n'infirme cette assertion de Josèphe : *La ville était munie de trois murailles*. Ainsi disparaît et s'évanouit, comme un fantôme, l'espérance que M. A. Coquerel avait fondée sur le récit du

siége d'Hérode pour soutenir une interprétation forcée en elle-même, et repoussée par le contexte et par les autres passages du même historien.

A cette première erreur sur l'origine du troisième mur, M. A. Coquerel en ajoute deux autres sur sa direction, et cela, afin de nous obliger à reconnaître que le Calvaire et le Saint-Sépulcre étaient du moins renfermés dans l'intérieur du second mur.

« Pour connaître la direction du troisième mur, nous dit-il, commençons par fixer la position de la tour Pséphine. Nous voyons qu'elle était au nord d'Hippicus. Josèphe ajoute plus loin qu'elle s'élevait au coin nord-ouest de la ville. (*Voy.* aussi *B. J.* V, 3, 5.) Elle avait soixante-dix coudées de haut, et de son sommet on pouvait voir l'Arabie à l'orient et la Palestine jusqu'à la mer, probablement la mer Morte. (En effet ce ne peut être la Méditerranée qui n'est pas même visible du mont des Oliviers.) Or, comme il aurait été impossible qu'on eût du sommet de cette tour une vue aussi étendue, si elle eût été au pied d'Acra, on s'accorde généralement à la placer au nord-ouest sur un des sommets de la montagne qu'on appelle Gihon. » (*Top. de Jér.*, 44.)

Ici encore, M. A. Coquerel est fidèle à sa méthode de chercher à obscurcir les passages formels en interprétant à son gré ceux qui sont moins accentués; il se surpasse lui-même, et il exploite sans mesure l'indulgence due à sa jeunesse et à son ignorance des lieux dont il parle. « Le troisième mur commençait à la tour Hippicus d'où il s'étendait au nord jusqu'à la tour Pséphine : » Josèphe pouvait-il indiquer avec plus de précision et de clarté la

direction de ce mur et la position de la tour Pséphine? Du moment où nous sommes tous d'accord sur l'emplacement de la tour Hippicus, ne devrions-nous pas l'être également sur la signification de ces mots : μέχρι τοῦ βορείου κλίματος κατεῖνον ἐπὶ τὸν ψήφινον πύργον? Et, devant cette indication, semble-t-il possible qu'on en vienne jusqu'à nous dire : *On s'accorde généralement à placer la tour Pséphine au nord-ouest sur un des sommets de la montagne qu'on appelle Gihon?* A quoi sert le témoignage de l'histoire, si chacun a le droit de le contredire à ce point, sous le voile hypocrite de ce qu'on est convenu d'appeler la critique moderne!

Les motifs allégués par M. A. Coquerel pour dévier au nord-ouest un mur et une tour que Josèphe place au nord, sont aussi inadmissibles que cette déviation elle-même. Josèphe dit que du sommet de la tour Pséphine on voyait l'Arabie à l'orient et les confins de la Palestine jusqu'à la mer. Le sens naturel de ce passage est que la vue s'étendait de l'orient à l'occident, car on embrasse toujours l'horizon d'un extrême à l'autre; et M. A. Coquerel veut absolument qu'il s'agisse ici de la mer Morte, parce que la Méditerranée n'est pas même visible, nous dit-il, de la montagne des Oliviers. Que d'erreurs employées au service d'une erreur! Erreur de supposer que Josèphe fait étendre la vue jusqu'à la mer, alors que cet historien parle seulement des confins de la Palestine, vers la mer; erreur de croire que la mer Morte serait visible des environs de l'hôtellerie russe, à une hauteur de soixante-dix coudées, tandis que le voisinage de la montagne des Oliviers empêcherait toujours-

le regard de plonger dans la profondeur du bassin où gît le lac Asphaltite ; erreur de créer un montagne de Gihon à plusieurs sommets plus chimérique encore que la prétendue vallée que l'on décore de ce nom ; erreur enfin d'exclure la Méditerranée sous le prétexte qu'elle serait invisible du sommet de la tour Pséphine. Voici ce que nous dit l'*Itinéraire de l'Orient :* « Une haute tour élevée sur le plateau qui est en face de l'angle nord-ouest de la ville ferait peut-être voir la Méditerranée à travers la dépression de Wadi Beït-Hanina. » (P. 822.) Or, la vue est la même de l'angle nord-ouest de la ville que de ce plateau extérieur. Certes, il faut être bien aveuglé par l'esprit du système pour dire à un historien tel que Josèphe, et sur des motifs aussi erronés : Vous vous trompez étrangement : la tour Pséphine que vous placez au nord, était au nord-ouest ; et votre troisième mur que vous supposez en ligne droite, subissait une forte déviation vers la gauche.

« La ligne que le mur décrit depuis ce point, poursuit M. A. Coquerel, est si douteuse qu'il me semble inutile de m'y arrêter. On ne sait précisément où étaient les grottes royales dont parle Josèphe, ni ce qu'il entend par ce terme. Le tombeau d'Hélène est au nord de la ville. Mais nous ne savons à quelle distance de ce souterrain passait le mur. Le monument du Foulon est inconnu. La tour angulaire était-elle au nord de Morija, marquant le point extrême de la ville au nord-est, comme Pséphine au nord-ouest? On ne peut rien décider à ce sujet. » (*Ib.*, 45.)

En mettant la main à la charrue pour circonscrire le

Calvaire, et en regardant derrière lui, cette limite dépassée, M. A. Coquerel laisse trop apercevoir quel est l'esprit qui l'anime. Oui, les monuments d'Hélène et du Foulon nous sont inconnus ; mais, pour déterminer la ligne décrite par un mur, est-il bien nécessaire de savoir la position particulière de tous ses confronts? Ne suffit-il pas de connaître le point de départ, la direction, la plus grande hauteur et le terme? Or la description de Josèphe renferme ces grandes et belles données. Nous avons vu que le point de départ était la tour Hippicus, et la direction du sud au nord jusqu'à la tour Pséphine. Ici une inflexion à l'est pour venir rejoindre l'ancien mur au-dessus de la vallée du Cédron. Il ne nous reste donc qu'à chercher la plus grande élévation septentrionale, et Josèphe vient encore éclaircir et résoudre cette suprême question : « Allant ensuite (de la tour Pséphine) en face du tombeau d'Hélène, et se prolongeant à travers les cavernes royales, ce mur faisait un coude à la tour angulaire, pour rejoindre l'ancien mur. » Ainsi de la tour Pséphine à l'ancien mur, c'est-à-dire de l'angle nord-ouest au portique oriental du temple, nous n'avons qu'une seule inflexion, qu'un seul angle. Eh bien! que l'on trace une ligne de l'un de ces deux points à l'autre, en suivant la colline de Bézétha, et que l'on marque le point où cette ligne fera un coude, un seul coude, un coude lointain, nous souscrivons d'avance à ce que ce point soit la place de la tour angulaire. Le monument du Foulon ne sera plus à sa droite ; mais à sa gauche retentiront les cavernes royales, attestant l'identité de cette

ligne ainsi tracée avec celle qui était décrite par le mur d'Agrippa.

Il est donc retrouvé intégralement, ce troisième mur si violemment détourné à l'ouest sur un des sommets d'une montagne chimérique, et étendu au nord jusqu'aux tombeaux des rois. Il est retrouvé dans son point de départ et d'arrivée : la tour Hippicus et l'ancien mur; dans son angle occidental et sa limite orientale : la tour Pséphine et la vallée dite du Cédron; il est retrouvé enfin dans sa plus grande extension septentrionale, celle de la colline de Bézétha si bien déterminée contre Schultz par Robinson et ses disciples. Il est retrouvé! Que dis-je? il subsiste encore quant à son tracé, il subsiste dans la partie correspondante du mur actuel. Même point de départ : le *Castel Pisano* qui représente la tour Hippicus; même angle nord-ouest, près du couvent Latin; même angle nord : la tour de la porte d'Hérode qui a succédé à la tour angulaire; enfin même aboutissement : la vallée de Josaphat ou du Cédron. Que faut-il de plus pour illuminer toutes les ténèbres que nos adversaires épaississent vainement, et pour démontrer d'une manière mathématique l'identité du mur d'Agrippa et du mur actuel qui se superposent si exactement dans toute l'étendue de leur parcours? Toutefois, à raison de l'importance de cette identité pour la position du second mur et pour la cause des Saints-Lieux, enregistrons ici par ordre chronologique et sommairement quelques indications de ce parcours qui nous sont fournies par l'histoire du siége de Titus.

1° Le mont Scopus était, d'après Josèphe, à sept stades

de la ville. Distance exacte, si l'on part de l'angle nord-est actuel; distance fausse et absurde, si l'on prolonge la ville et le troisième mur jusqu'à la hauteur du tombeau des rois. Jérusalem ne serait plus séparée du mont Scopus que par une légère inclinaison de terrain qui ne mériterait aucune mention historique.

2° Si l'angle nord-est était le même que de nos jours, on se rend compte du campement invariable de la dixième légion sur la montagne des Oliviers, et de la coopération active qu'elle prête néanmoins à tous les travaux du siége, sur le côté occidental de Jérusalem. De cette position, en face de l'angle nord-est, cette légion dominait l'est et le nord de la ville; et elle arrivait presque en ligne droite à ses plates-formes et à la tente de son général. Mais dans le système du prolongement de Jérusalem jusqu'aux tombeaux des rois, quel campement inutile et fâcheux! Quel détour immense pour se rendre auprès de Titus et devant les tours assiégées! En pareil cas, le mont Scopus convenait seul pour ce poste immuable d'observation et de concours à toutes les opérations de la guerre.

3° Titus place un camp près de la tour Hippicus et un autre à la partie angulaire du mur contre la tour qui s'appelle Pséphine. Là, le circuit qui regarde le nord, nous dit Josèphe, se replie vers l'occident : πρὸς ὅν κύκλος τοῦ τείχους πρὸς ἄρκτον καθήκων ἀνακάμπτει πρὸς δύσιν. (V. *Guerre des Juifs*, III, 238.) Or une enceinte qui arriverait des tombeaux des rois n'attendrait pas la tour Pséphine pour se replier à l'occident. Ce détour s'opérerait auprès de ces tombeaux, extrême limite nord. Avec l'en-

ceinte actuelle et en plaçant la tour Pséphine à l'angle nord-ouest, près du couvent Latin, le circuit est tel que Josèphe le décrit.

4° Par le point d'attaque qu'il choisit entre la tour Hippicus et la tour Pséphine, Titus se promet d'arriver immédiatement sur Antonia, et par Antonia sur le temple. Espoir à peine concevable dans notre hypothèse, car la distance des deux points est encore effrayante. Espoir illusoire et insensé dans l'hypothèse qui écarte le troisième mur à l'ouest, et place la tour Pséphine sur je ne sais quelle montagne de Gihon.

5° Déjà les soldats de Simon n'étaient pas assez nombreux pour défendre le grand mur d'Agrippa, depuis la tour Hippicus jusqu'à la vallée du Cédron, en suivant le tracé actuel. Combien la disproportion ne deviendrait-elle pas ridicule et impossible, si ce parcours allait comprendre une montagne à l'occident, et les tombeaux des rois au septentrion !

6° Qu'était-ce qu'une seule grande tour pour protéger cette interminable muraille! En vérité, Hérode-Agrippa se faisait étrangement illusion, s'il croyait rendre son mur imprenable en l'étendant d'une manière si démesurée et si mal défendue à l'ouest et au nord. Dans les proportions présentes, au contraire, son rêve était réalisable. Placée à une égale distance de la tour Hippicus et des hauteurs de Bézétha, la tour Pséphine pouvait suffire au nord-ouest comme point de résistance et de ralliement.

7° Dès qu'il fut maître de ce troisième mur, Titus détruisit le même quartier nord de la ville que Cestius avait in-

cendié, c'est-à-dire Bézétha ou Cœnopolis. Ce mur protégeait donc Bézétha immédiatement et à l'ouest et au nord, depuis la tour Pséphine jusqu'à la vallée du Cédron.

Ainsi l'histoire du siége de Titus et la description de *Jérusalem et de ses murs* nous tiennent le même langage sur la position du mur d'Agrippa ; elles l'identifient à cette partie de l'enceinte actuelle qui s'étend depuis la porte de Jaffa jusqu'à la porte Saint-Étienne, en s'élevant vers le nord-est. Est-il possible de récuser ce double témoignage et de méconnaître une ressemblance si bien caractérisée ? Il est vrai qu'elle est inconciliable avec ce que Josèphe nous dit du nombre des tours de ce troisième mur (90), de leur largeur uniforme (20 coudées), et de la distance également uniforme qui les séparait l'une de l'autre (200 coudées) ; mais ce dernier chiffre provient évidemment d'une erreur matérielle, d'une faute de copiste. En multipliant 220 par 90, on arrive à cette somme fabuleuse de 19,800 coudées et l'on dépasse presque du double le nombre de stades (33) que Josèphe, dans le même passage, assigne au périmètre total de la ville. Très-probablement, Josèphe avait marqué cet espace au moyen d'un K pour exprimer un chiffre de vingt coudées. Par inadvertance ou par fausse appréciation, on a remplacé cette lettre primitive par un Σ et changé ainsi 20 coudées en 200. Quoi qu'il en soit de cette explication, l'erreur matérielle est trop visible pour modifier notre conclusion sur l'identité du mur d'Agrippa avec la partie correspondante du mur actuel.

Article II. — Point de départ et direction du second mur.

Les adversaires des Saints-Lieux viennent déployer ici toutes leurs forces contre la tradition chrétienne, comme il arrive toujours à ceux qui sont à la veille d'une entière victoire ou d'une entière défaite. L'histoire, l'archéologie, l'esthétique, la stratégie, le mysticisme, tout est convoqué, armé de pied en cap, lancé au pas de course pour enlever la position de l'église de Sainte-Hélène, et y planter le drapeau de leur mont Acra. Est-ce illusion de ma part? Il me semble que cette bataille générale serait perdue pour nous avec un mont Acra septentrional, et que le triomphe des Saints-Lieux est assuré pour toujours par la topographie que je défends.

§ 1er.

« *Le second mur*, nous a dit Josèphe, *commençait à la porte appelée Gennath qui appartenait au premier mur.* » C'est la seule fois que Josèphe prononce le nom de cette porte, et la Bible n'en fait aucune mention. Le point de départ du second mur est donc en toute vérité *un lieu inconnu.* Nos adversaires ont eu raison de le dire, et ils auraient bien fait de s'en tenir à cet aveu. Mais l'esprit d'opposition qui les pousse, n'a pas appréhendé de se contredire et d'engager la lutte, malgré ces beaux préliminaires. Voici les attaques sur ce premier point, et nos réponses.

1° « Quant à la porte de Gennath, son nom n'est pas biblique et le sens en est mal connu. Mais il ne peut y avoir une grande incertitude sur sa position. Le second mur qui n'entourait la ville que du côté du nord finissant, comme nous l'avons vu, à l'orient, ne pouvait commencer qu'à l'occident. Or la porte de Gennath appartenait au premier mur qui n'entourait que Sion. Nous placerons donc la porte de Gennath près de la tour Hippicus, un peu à l'est... Toute ligne courbe tirée d'Hippicus à Antonia, en s'élevant vers le nord, répond à l'énoncé de l'historien (Coq., 12). »

Ce dernier trait, si bien dirigé contre l'authenticité du Calvaire et du Saint-Sépulcre, est celui que M. A. Coquerel avait en vue dès le premier mot de cette tirade, celui qu'il a amené pas à pas, en procédant sous la forme de l'incertitude et de l'hésitation, et qu'il a lancé finalement quand il a cru l'avoir suffisamment préparé. Malheureusement pour cet adversaire, ce trait n'a ni portée ni force, à cause des obstacles qu'il a lui-même opposés. « *Toute ligne courbe tirée d'Hippicus à Antonia, en s'élevant vers le nord, répond à l'énoncé de l'historien !* » Dites plutôt qu'elle ne répond pas même à votre énoncé qui est celui-ci : « *Toute ligne tirée de la porte de Gennath que nous plaçons près de la tour Hippicus, un peu à l'est, répond*, etc.

2° « Repousser la porte Gennath très-loin à l'est jusqu'au coin des bazars, c'est exclure de la ville une portion considérable d'Acra que couvrait précisément cette enceinte (*Itin. de l'Or.*). » De quel Acra nous parle-t-on ici ? De celui de Josèphe ? Non, car il commençait préci-

sément au coin des bazars ; et le second mur, si la porte Gennath était placée vers cette extrémité orientale, aurait couvert non pas seulement une portion considérable de la ville basse, mais tout le côté nord qui était le seul accessible. Nous parle-t-on de l'Acra protestant, de l'Acra robinsonien ? Je l'avoue, cet Acra est exclu de la ville par ce système qui repousse la porte Gennath très-loin à l'est; mais ici l'on a un choix à faire : faut-il repousser cette porte à l'ouest pour éviter l'inconvénient signalé, ou bien ramener au sud du temple cet Acra ainsi fourvoyé afin qu'il soit en assurance sous la protection des deux enceintes ? Que nos adversaires, qui choisissent la première hypothèse, en fassent la preuve, et nous nous joindrons à eux pour condamner M. Schultz comme coupable d'exclure de la ville une portion considérable qui s'y trouvait renfermée ! Jusque-là, leur opposition sera non avenue pour nous.

3° « Du moins, c'est découvrir, sur toute la distance que l'on mettra entre Hippicus et cette porte Gennath, le mur de Sion qui ne sera plus défendu que par deux enceintes au lieu de trois qui lui sont assignées par Josèphe (*Ibid*). » Montrez-nous, de grâce, dirai-je ici aux adversaires des Saints-Lieux, montrez-nous le texte de Josèphe qui assigne trois murs d'enceinte au mont Sion? Je connais celui-ci : « *La ville* (ἡ πόλις) *était environnée de trois murailles.* » Mais il ne m'a pas été donné de rencontrer le passage que vous alléguez ; suppléez à mon ignorance. Silence profond, silence éternel, le silence du néant. Quoi donc, Josèphe assigne ces trois enceintes à la ville avec ses deux collines, au mont Acra comme au

mont Sion ; et vous qui excluez le mont Acra du premier mur et ne lui donnez que deux enceintes, vous venez faire un crime à Schultz de laisser hors du second mur la partie du mont Sion qui est fortement défendue par les trois superbes tours de Marianne, de Phasaël et d'Hippicus ! Ennemis du Calvaire et du Saint-Sépulcre, soyez un peu moins en peine de la sûreté de Sion, et soyez-le un peu plus de celle d'Acra. Repoussez, je le veux bien, la porte Gennath *près d'Hippicus un peu à l'est*, en vertu de cette parole : *la ville était munie de trois murailles ;* mais ne laissez plus sur le Golgotha, remettez à l'est de Sion et au sud du temple le mont Acra de Josèphe, en vertu des mêmes paroles, car il doit, non moins que Sion, être muni de trois murailles. Or la place que j'indique est la seule qui lui offre cette triple défense.

4° « C'est laisser en dehors la piscine d'Ezéchias dont l'authenticité n'est pas douteuse et qui était dans la ville (*Ibid*). » Qui ne conçoit ici un vif désir de connaître à fond les preuves de cette authenticité qui n'est pas douteuse, afin de les comparer avec celles de l'authenticité des Saints-Lieux *qui n'est pas soutenable dans l'état actuel des sciences* (Coquerel) ? Allons donc à l'article *de cette piscine* : « Le réservoir d'Ezéchias (en arabe birket, hammam el batrat, l'étang des bains du patriarche est situé près de la citadelle, au milieu d'un groupe de maisons et attenant à l'hôtel de la Méditerranée (*dans la rue des Chrétiens*), d'où l'on pourra l'examiner (*Itin. de l'Or.*, 779). » Venons maintenant à la Bible : « Ezéchias détourna le cours supérieur des eaux de Gihon, et les conduisit sous terre à l'occident de la ville de David

(II Paralip., xxxii, 30). » Que l'on compare les deux passages, on verra que le premier place au nord de Sion la piscine que la Bible met à l'ouest. Voilà jusqu'à quel point les adversaires des Saints-Lieux méprisent le témoignage même de l'Esprit-Saint, quand il condamne leurs erreurs et leur anticatholicisme !

Qu'y a-t-il donc de mérité dans cet éloge de l'*Itinéraire de Jérusalem* : « Robinson a fort *bien montré* (*Lat. res.*, p. 213, 217) que la porte Gennath devait être attenante à la tour Hippicus ? » (P. 821.) Des trois preuves que l'on nous présente, la première est une pétition de principe, la seconde est insuffisante et la troisième en contradiction avec la Bible. Je dis que la seconde est insuffisante, car il s'agissait d'établir que la porte Gennath n'était pas seulement près d'Hippicus, un peu à l'est, mais qu'elle devait être attenante à cette tour. Or la nécessité supposée de donner trois enceintes à Sion ne va pas jusqu'à réclamer cette attenance. Entre la tour Hippicus et les premières maisons de Sion, du côté du nord, il pouvait y avoir une place carrée, semblable à celle qui existe aujourd'hui sur ce même lieu, devant le *Castel-Pisano ;* et ainsi le second mur pouvait *très-bien* ne commencer qu'à l'extrémité nord-est de cette place, sans être en opposition avec ce texte : *La ville était munie de trois murailles.* Voilà une première levée de boucliers qui n'aboutit à aucun résultat pour la connaissance du lieu de la porte Gennath. Nos adversaires et nous, nous sommes en face du même inconnu qu'avant l'intervention de leur prétendu mont Acra et de leur faux réservoir d'Ézéchias.

Obligé d'assigner, bon gré, mal gré, une place à cette porte dans le plan qui est à la fin de ce livre, j'ai mieux aimé faire les concessions les plus larges à nos adversaires, et je ne l'ai séparée de la tour Hippicus que par la largeur insignifiante de la place carrée dont je viens de faire mention. Et voici mes motifs. Il est certain, premièrement, que le second mur ne commençait pas à la tour Hippicus. Josèphe, qui assigne ce point de départ au mur ancien et au mur d'Agrippa, nous dit, comme on l'a vu : « Le second mur commençait à une porte appelée Gennath, » qui appartenait, non pas à la tour Hippicus, mais à l'ancien mur : cette différence d'expression annonce d'autant mieux une différence dans le point de départ, que cette porte, à l'est de laquelle commençait le second mur, était elle-même à l'est de la tour Hippicus. Il est certain, secondement, que la distance du premier mur au deuxième, près de cette tour, était encore assez grande. Là se trouvait le monument du pontife Jean, près duquel Titus commença ses premières attaques. Or voici ce qui se passa devant ce tombeau pendant la durée du siége : « Après la prise du mur extérieur et avant celle du second, Simon avec ceux de son parti défendait le passage qui est entre le sépulcre du pontife Jean et la porte des aqueducs qui conduisaient l'eau dans la tour Hippicus. Ils faisaient souvent des sorties et en venaient jusqu'à combattre main à main. » (V. *G. des J.*, VIII, 250.) Un espace, entre le mur extérieur et le mur du milieu, assez grand pour servir de champ de bataille aux troupes de Simon et aux soldats de Titus, égalait au moins la largeur de la place qui règne aujour-

d'hui, et devait aussi régner à cette époque sur cette partie du mont Sion. En ne reculant la porte Gennath vers l'est que de cette distance, je puis rester au-dessous de la vérité historique ; mais il est plus que certain que je ne l'excède pas. Avec M. A. Coquerel, je place donc la porte Gennath près de la tour Hippicus, un peu à l'est.

§ 2

« *Le second mur*, poursuit Josèphe, *entourant seulement le côté nord, allait jusqu'à la tour Antonia.* » De même que les adversaires des Saints-Lieux changent le point de départ marqué dans cette description, et substituent le nom de la tour Hippicus à celui de la porte Gennath, ils changent aussi la direction et le parcours ; ils conduisent vers la porte de Damas et au-dessus des hauteurs de Bézétha un tracé qui n'a d'autre mouvement que celui de la porte Gennath à la forteresse Antonia. Quelles sont donc les nouvelles démonstrations qu'ils ont trouvées et qui renferment, cette fois, le Calvaire et le Saint-Sépulcre dans le parcours de la deuxième enceinte? Les voici une à une, avec notre solution.

1° « L'expression de Josèphe, κυκλούμενον τὸ προσάρκτιον, montre que le second mur suivait un trajet circulaire. » (*Itin. de l'Or.*, p. 821.) « Il est fort difficile de supposer l'église de la Résurrection en dehors du second mur. Dans ce cas, la ligne que suivrait cette muraille serait à peu près droite, et Josèphe dit formellement qu'elle décrivait un arc de cercle (κυκλούμενον). » (Coquerel, 133.)

L'expression de Josèphe désigne *un trajet circulaire, un arc de cercle!* Dites-nous, disciples de Robinson, si les vallées de Hinnom et de Josaphat forment aussi une ligne courbe? Mais pourquoi vous le demander? Vous nous avez répondu : « C'est dans le triangle irrégulier formé par les vallées de Josaphat et de Hinnom que s'élève Jérusalem. » (764.) Sachez-le donc, autant un triangle même irrégulier s'éloigne de la forme circulaire, autant s'en éloignait la ligne décrite par le second mur. — Et comment? — La description de Jérusalem aurait dû vous l'apprendre : Josèphe emploie le même terme : ἐκυκλοῦτο pour nous décrire la ligne tracée par ces vallées environnantes.

Qu'ai-je besoin d'invoquer le témoignage de Josèphe sur la valeur historique du mot κυκλούμενον? Ecoutons nos adversaires eux-mêmes : « Quant à son trajet, à partir de la porte de Damas, on peut croire que le mur s'y rendait presque en ligne droite. » (*Itin. de l'Or.*, p. 821.) Quoi donc! l'expression de Josèphe n'est pas incompatible avec une ligne droite de la porte de Damas à la tour Antonia; et l'on voudrait qu'elle le fût de la porte Gennath à la même forteresse? Ennemis des Saints-Lieux, acceptez de grâce le sens historique que Josèphe attache à ce mot: κυκλούμενον, celui *d'entourer, d'environner;* acceptez-le pour le second mur, comme vous le faites pour les vallées de Josaphat et de Hinnom; ou bien, si vous repoussez cette interprétation en vertu de la valeur radicale, cessez de nous parler de cette *ligne presque droite de la porte de Damas à Antonia!*

Je pose une alternative! Mais non, il n'y a pas à choisir

entre une ligne directe et une ligne courbe. Josèphe se déclare pour la première, et repousse la seconde. Que l'on cherche la longueur approximative du second mur, en comparant le nombre de ses tours (14) à celui des tours (90) du mur d'Agrippa ; que l'on essaie de porter la fraction obtenue (14/90, un sixième et demi) sur le parcours indiqué par Robinson et sur celui de Josèphe, et que l'on voie par ce procédé géométrique laquelle de ces deux lignes, d'une droite ou d'une courbe, répond à l'énoncé de l'historien. Le second mur de Robinson a presque autant de longueur que le mur d'Agrippa : comment aurait-il seulement 14 tours sur 90? La ligne droite, le plus court chemin de la porte Gennath à la tour Antonia, offre seule un parcours proportionnel à la différence numérique des tours.

Chose plus sûre et à la portée de tous! Que l'on compare simplement dans le livre de Josèphe la description de ce second mur avec celle du mur ancien et du mur extérieur. Ici que de détails pour nous marquer les sinuosités des parcours et les édifices rencontrés sur la route! Là, quel laconisme! vous l'appelez vague, très-vague — ! Appréciation erronée, très-erronée. Ce laconisme est d'une énergie extrêmement éloquente; il vous dit que le second mur, bien différent des deux autres, ne se déviait ni à droite ni à gauche, et qu'il ne trouvait, dans son rapide passage, aucun lieu, aucun objet dignes d'être signalés à la mémoire des générations futures.

Nos adversaires nous diraient-ils ici : Non, le mot de κυκλούμενον, pris dans sa valeur historique, n'indique pas rigoureusement que le mur décrivait une ligne courbe;

mais ce trajet circulaire est déterminé par la force de cette expression qui suit : τὸ προσάρκτιον κλίμα μόνον, *embrassant seulement le côté nord ?* Assez de fois dans le cours des chapitres précédents, je me suis attaché à faire ressortir le sens de ce dernier terme : qu'il me soit permis cependant de produire encore un nouvel exemple bien capable de réveiller les souvenirs les plus assoupis.

Avant d'attaquer le troisième mur, Titus, dans l'espoir d'intimider les Juifs et de les décider à demander la paix, mit ses soldats en ordre de bataille, de manière que tous les assiégés vissent de leurs yeux ce formidable spectacle. Or, « les Juifs remplirent et tout l'ancien mur et la partie septentrionale du temple : Κατεπλήσθη γὰρ ἀφωρώντων τό τε ἀρχαῖον τεῖχος ἅπαν καὶ τοῦ ἱεροῦ τὸ βόρειον κλίμα. » (V. *G. des J.*, IV, 254.) Dans cette revue, l'armée de Titus occupait exclusivement l'angle formé par la première branche de l'ancien mur et par le portique occidental du temple. Et cet angle était, d'après Josèphe, en face du *côté nord du temple !* Je ne demande à nos adversaires que la reconnaissance de cette désignation ; et c'en sera certainement assez pour qu'ils laissent le second mur aller son chemin de Gennath à Antonia sans s'élever autrement vers le nord que par la seule direction de son point de départ à celui de son aboutissement.

Ramenées à leur véritable signification, les expressions de Josèphe demandent donc que le second mur entoure seulement le côté nord du mont Sion et de notre mont Acra. Direction bien simple que beaucoup de lignes peuvent remplir fidèlement, sans renfermer le Golgotha,

en le laissant au nord, au nord-ouest, et à l'est dans le trajet de la porte Gennath à la forteresse Antonia. Forcé de choisir entre ces lignes nombreuses, j'ai adopté une sorte de juste milieu, n'attachant d'autre importance à ce plan que celle d'indiquer combien il est facile de concilier la description de Josèphe avec cette parole sacrée : *Extra portam passus est*. Mais, si je m'accorde avec le texte de l'historien juif, est-ce que je ne viole pas les droits sacrés de l'archéologie, de l'esthétique, de la stratégie, du mysticisme? Reprenons la discussion, quelque longue et aride qu'elle soit.

2° « Les substructions de la porte de Damas prouvent à n'en pas douter qu'il y avait là une porte antique, et celle-ci ne pouvait appartenir qu'à la seconde enceinte... Robinson déclare avoir trouvé les restes d'une muraille antique, avec de gros blocs en bossage, à l'angle de la muraille actuelle près du couvent Latin et dans la direction de la porte de Damas. » (*Itin. de l'Or.*, p. 821.)

Loin de moi tout sentiment de défiance contre ces déclarations de Robinson. Mais qu'est-ce qui prouve que ces substructions, ces restes ne pouvaient appartenir qu'à la seconde enceinte? Est-ce le témoignage de Josèphe? Non, car le tracé de cet historien va de la porte Gennath à la tour Antonia, et celui-ci, de la tour Hippicus à la porte de Damas, c'est-à-dire d'un point de départ plus occidental à un point d'arrivée plus septentrional. Entre les deux parcours, la différence ne saurait être plus grande, attendu qu'ils n'ont pas un seul point de contact. A son insu et contre son gré, Robinson amasse des preuves en faveur de l'identité du mur actuel avec

celui d'Agrippa. Ses découvertes, que je prends dans leur valeur relative, viennent en aide à cette croyance. S'il est, en effet, des restes d'une muraille antique à l'angle de la muraille actuelle près du couvent Latin, des substructions d'une porte antique à la porte de Damas, ce sont bien là des marques de la direction du mur extérieur, le second allant, non pas du sud au nord, mais de l'ouest à l'est, et en longeant la première branche de l'ancien mur.

3° « L'angle rentrant que Schultz fait subir au tracé du second mur donne à la ville une configuration bizarre, et dont on ne peut admettre la possibilité. » (*Ibid.*)

Est-il bien nécessaire qu'une ville ait une configuration régulière, ronde ou carrée, rectangulaire ou trapézoïdale ? Il nous serait facile de montrer le contraire en nommant, une à une, les villes qui ont une réputation incontestable de beauté. Nous aimons mieux accorder à nos adversaires qu'on ne peut admettre la possibilité des angles rentrants, et sans doute aussi des angles saillants, qui donneraient à une ville une configuration bizarre. Entre eux et nous, un étrange débat en matière de topographie de Jérusalem : à savoir quel est de leur tracé et du nôtre celui qui donne à Jérusalem soit une aimable régularité, soit une bizarrerie inacceptable. Que M. A. Coquerel particularise sa formule algébrique ; qu'il tire sa ligne courbe d'Hippicus à Antonia en s'élevant vers le nord ! La voyez-vous rencontrer le mur d'Agrippa, et former deux angles interceptés à leurs sommets, qui prennent Jérusalem à la gorge, l'étranglent, l'ensevelissent entre deux murs comme entre les deux pierres d'un sépulcre infect ! Ah ! non, ce tracé n'est pas à sou-

hait pour le plaisir des yeux; il n'est pas même acceptable au point de vue de la salubrité publique! Aussi Robinson a-t-il compris qu'au lieu d'une ligne courbe tirée d'Hippicus à Antonia, il fallait adopter une ligne presque droite d'Hippicus à la porte de Damas. Rectification irréprochable esthétiquement, je le veux ; mais où est le mur de Josèphe? — Derrière le dos.—Ainsi l'iniquité s'efforce vainement de bâtir; elle démolit, d'une main, ce qu'elle construit de l'autre!

Il serait plus qu'inutile de dire que le trajet à peu près direct de Gennath à Antonia ne commet aucun angle rentrant pour notre ville ancienne qui est tout entière au midi. Tout ce que fait ici le second mur, est d'ajouter un nouvel encadrement au premier. Or, qui ne le sait, une pareille symétrie ne gâte pas, embellit beaucoup : quand tout est double, un contre un, il ne manque plus rien : *Omnia duplicia unum contra unum, et non fecit quidquam deesse* (Eccl., XLII, 25). Toutefois, comme cet angle rentrant se dessine au nord de la ville et à l'ouest du temple, posons cette demande : Est-il bien vrai qu'une oasis de verdure forme une bizarrerie disgracieuse et inacceptable aux portes ou dans l'intérieur d'une ville environnée à l'ouest, au sud et à l'est de vallées horribles, jetée dans le désert d'une immense désolation, et brûlée par un soleil de feu qui semble toujours à son midi? Bâtissez donc et le jardin du Luxembourg et celui des Tuileries qui font, eux aussi, des angles rentrants considérables!... Nécessaires dans toutes les villes de l'univers, des jardins étaient tellement indispensables aux portes de Sion qu'il faudrait supposer et admettre

leur existence, alors même qu'elle nous serait inconnue.

Ces jardins, je l'avoue, étaient environnés de tombeaux. Pour nous, peuples de l'Occident, un tel voisinage ne provoquerait que le dégoût et la fuite. Il n'en est pas de même pour les fils de l'Orient. Ils aiment à mettre les cimetières à côté des édifices religieux, à marier les cyprès aux flèches, les pyramides aux coupoles ; et je ne sais pas si l'aspect de Constantinople ne perdrait pas la plus grande partie de ses enchantements, le jour où ces forêts de cyprès, qui rivalisent avec celles des minarets, seraient abattues, où l'on ne trouverait plus ces éden de la mort seules promenades des vivants, et où leur solitude serait remplie par des usines et des casernes. Montons en esprit sur la terrasse du palais royal ; jetons nos regards autour de nous et contemplons ce spectacle dont le souvenir arrachait tant de larmes sur les fleuves de Babylone. Au sud, le plateau imposant du mont Sion, et les lignes gracieuses de la montagne du Mauvais-Conseil. Au sud-est, le mont Acra qui descend en amphithéâtre vers la fontaine de Siloé ; et la vallée mélancolique du Cédron qui s'en va comme à regret, tant elle se replie sur elle-même, expirer sur les bords désolés de la mer Morte. A l'est, le temple qui couronne d'un magnifique diadème le front de la reine de Juda ; ou mieux encore, qui est comme le palais divin descendu des cieux. Derrière, et terminant l'horizon, la chaîne quatre fois ondulée de la montagne des Oliviers, semblable à un rideau mystérieux de palmiers, de sycomores, de cèdres, et de monuments antiques. Au nord-est, les hauteurs de Bézétha où la vigne se mariait alors à l'olivier, et les

figues aux grenades. A l'ouest, la vaste plaine des Géants qui conserve encore toute la majesté de ses premiers possesseurs, et semble les représenter à jamais par son immensité confondue avec celle de la grande mer. Enfin au nord des jardins et des tombeaux, des piscines et des urnes funèbres, la Jérusalem des morts plus nombreuse mille fois que celle des vivants. Cité sainte, cité de Dieu, l'ancien Orient ne pouvait se rassasier d'admirer et de raconter votre gloire : *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei.* Seul le rocher du Calvaire faisait une tache difforme dans ce magnifique ensemble ; mais cette tache, figure de l'iniquité du monde, le sang du divin Agneau devait l'effacer dans le mileu des temps, et la rendre plus blanche que la neige, plus éclatante que la pourpre de Tyr, plus précieuse que l'or le plus pur, et que les diamants les plus recherchés.

4° « Le tracé de Schultz laisse en dehors le point culminant de la colline, et il est impossible de supposer qu'une enceinte militaire ait ainsi laissé en dehors une sommité qui la dominerait immédiatement » (*Ibid*).

Avec l'inclinaison générale du plateau de Jérusalem vers le côté de l'est, tout mur d'enceinte qui court du sud au nord s'expose à être dominé sur sa face occidentale par les terrains environnants. Le reproche fait au tracé de Schultz a le tort impardonnable de méconnaître cette disposition locale et d'individualiser un vice de position qui est inhérent à tout tracé de ce genre, à la ligne courbe de M. A. Coquerel, au mur d'Agrippa, à l'enceinte actuelle. Il n'y a qu'une seule direction qui échappe à cette violation forcée des lois de la stratégie ,

c'est la direction de l'ouest à l'est. Telle était celle du premier mur de David. Partant de la tour Hippicus, il suivait la crête de Sion, et allait aboutir à la vallée méridionale du mont Moria. Salomon, en construisant le temple, obligea ses successeurs à reculer vers le nord la première branche de l'ancien mur pour défendre la maison du Seigneur. C'est Ézéchias qui bâtit, comme nous le savons, le rempart occidental du mont Moria. Rien ne fut négligé sans doute pour conjurer les périls de cette direction; et cependant Jérusalem était toujours prise de ce côté, vers l'angle du Moria et de notre mont Acra. Alors pour remédier, autant que possible, à cette défectuosité ruineuse, on construisit le second mur allant de la porte Gennath à la tour Antonia, c'est-à-dire de l'ouest vers le nord-est par une marche presque parallèle à celle du mur ancien.

Ce tracé offrait-il l'inconvénient signalé par Robinson, de laisser en dehors une sommité qui le dominait immédiatement? Fondé contre le tracé du docteur Schultz, ce reproche est sans objet à l'égard du parcours indiqué par Josèphe et tel que nous venons de le décrire. Comme on avait choisi la crête de Sion pour y élever la branche septentrionale de l'ancien mur, on put trouver également entre le Calvaire et le mont Sion une bonne position stratégique et parallèle à celle de l'ancien mur; ou bien, à défaut de cette découverte, on put faire subir au parcours toutes les déviations que l'on jugea nécessaires pour éviter les inégalités du terrain trop prononcées, les sommités trop voisines et trop compromettantes. Si étroit que paraisse l'espace qui sépare le Golgotha de Jérusa-

lem, ses dimensions sont encore assez grandes pour se prêter aux exigences les plus impérieuses de l'art militaire, dans le tracé d'une enceinte de l'occident au levant. On me dira peut-être : pour satisfaire ces exigences stratégiques, ne fallait-il point que le second mur enveloppât les Saints-Lieux? Mais de grâce, qu'est-ce qui commandait cette mesure de prudence et de sûreté? La hauteur du Golgotha? Celui qui n'a point visité Jérusalem serait excusable d'avoir cette crainte. Robinson, cet observateur consciencieux, ne le serait point, car il a vu de ses propres yeux qu'il y a, au sud de ce rocher, une vallée suffisamment profonde pour isoler complétement son sommet et sa base. Le second mur pouvait, sans crainte d'être dominé militairement, arriver jusqu'à la place carrée qui précède l'église de Sainte-Hélène; à plus forte raison pouvait-il s'en aller, en toute assurance, de la porte Gennath à la forteresse Antonia!

Il y a plus : ce détour du second mur vers le nord pour embrasser le Calvaire, ce détour qui est cher à Robinson et à ses disciples, ce détour qu'ils réclament au nom des lois les plus essentielles de la stratégie, serait la violation la plus absurde et la plus perfide de ces mêmes lois que l'on nous oppose. Rien d'inintelligible dans cette critique : de la porte Gennath au Calvaire, le second mur suivrait la même ligne que la rue des Chrétiens, et toute sa face occidentale serait dominée à l'ouest par les terrains où se trouvent l'hôpital Saint-Louis, le couvent des Grecs, le couvent de Saint-Sauveur, c'est-à-dire par ces hauteurs qui surpassent le point culminant du mont Sion. Pour écraser à coups de pierres les défenseurs d'un

mur ainsi abaissé, il ne serait besoin que d'un peu d'adresse; la pente imprimerait le mouvement et la force.

5° « Robinson, d'après un mur examen du terrain, croit que la muraille s'élevait vers le point culminant de Bézétha pour se diriger au sud vers l'angle du temple. Les substructions de l'*Ecce Homo* appartiendraient peut-être à cette partie de la muraille. » (*Ibid.*)

Josèphe vient de nous dire que le mùr allait jusqu'à la tour Antonia. Qui dit : jusque, μέχρι, ne marque-t-il pas un point souverainement obligatoire qu'on ne peut ni ne pas atteindre ni dépasser? Que peut l'examen du terrain contre ce point indivisible? Beaucoup pour identifier le tracé d'un pareil mur avec celui d'Agrippa; rien pour nécessiter l'ascension sur Bézétha d'une muraille arrêtée à la forteresse Antonia, au sud et non en face de la porte de Damas.

Et les substructions de l'*Ecce Homo*, les récuserez-vous? Aurez-vous une âme assez peu chrétienne pour demeurer insensible à ce souvenir plein de larmes? — Oui, le courage de la résistance m'abandonnerait soudain, si je n'étais soutenu par d'autres souvenirs contraires, ceux de l'histoire et ceux de mon pèlerinage. Souvenirs de l'histoire. « Le second mur n'était pas joint au premier, les Juifs ayant négligé de terminer les fortifications sur ce côté de Bézétha moins peuplé d'habitants. » (V. *Guerre des Juifs*, VI, 247.) Document confirmé par la marche du dernier siége. Sitôt que Titus se fut emparé du mur extérieur, il occupa tout l'espace qui s'étendait depuis le camp des Assyriens jusqu'à la vallée du Cédron, sans rencontrer l'ombre de cette mu-

raille transversale que Robinson fait descendre de Bézétha sur Antonia. (*Ibid.*, VII, 250.) Souvenirs de mon pèlerinage : les substructions de l'*Ecce Homo*, je les ai prises à tort peut-être pour celles d'un ancien portique, et il y a encore des restes d'arceaux qui attestent cette antique destination. Je ne supposais pas alors que l'on pût les assimiler aux fondations brutes, grossières, désordonnées d'un mur d'enceinte.

Le second mur n'arrivait donc pas à son aboutissant par le chemin de l'école (de Robinson); il y venait par le couchant, du côté de la porte Gennath, et il faisait sa jonction à l'angle sud-ouest d'Antonia, puisque les Juifs, après la prise du premier mur, repoussaient vigoureusement l'attaque de la seconde enceinte du haut de cette tour et du portique septentrional du temple. « Ἀπὸ τὸ τῆς Ἀντωνίας καὶ τῆς προσάρκτιου στοᾶς τοῦ ἱεροῦ. » (V. *Guerre des Juifs*, VII, 250.) Cette dernière circonstance est plus essentielle qu'elle ne paraît en elle-même. Plus on élève vers le nord le point d'arrivée du second mur, plus on s'expose à rencontrer le Calvaire; et nous avons besoin de rester dans les limites rigoureuses de l'histoire, si nous voulons sauvegarder les distances admises par la tradition chrétienne.

Et maintenant que sont devenues ces difficultés que l'on disait très-graves? Où sont-elles? Terribles quand on les regarde de loin, insurmontables dans le système du docteur Schultz, elles s'évanouissent devant la topographie de ce livre, et s'en vont avec les terreurs d'un songe au réveil du matin. Les lecteurs qui n'avaient pas encore compris l'importance de mon travail doivent être

mieux édifiés, après cette discussion. Seule la doctrine de ce livre concilie le Calvaire et Jérusalem, la Bible et Josèphe, la tradition et le tracé du second mur. Placez-vous le mont Acra à l'ouest du temple ou bien au nord, quelle dépression anormale êtes-vous obligé de faire subir au second mur pour laisser le Calvaire hors de son enceinte ! D'Anville est ici d'une naïveté qui fait l'éloge de sa foi. « Il faut même rabaisser un peu vers le sud à une assez petite distance de la face occidentale du temple, pour exclure de la ville le Golgotha ou Calvaire qui, étant destiné au supplice des criminels, n'était pas compris dans l'enceinte de la ville (*Itin. de Paris à Jér.*, 401). » Bonne pour le XVII[e] siècle qui était d'or en comparaison du nôtre, cette simplicité de la colombe doit toujours être escortée, dans notre époque, de la prudence du serpent. Placez-vous le mont Acra à l'est de Sion et au sud du temple, quelles heureuses différences ! Comme vous êtes à l'aise vis-à-vis de la description de Josèphe, du point de départ du second mur, de son parcours, de son arrivée, des lois esthétiques et de celles de la stratégie. Nul besoin de repousser trop à l'est la porte Gennath ; nul besoin de dépasser la forteresse Antonia ; nulle conformation bizarre ; nulle sommité dominante ; un parallélisme aussi agréable que salutaire de deux premières murailles. Puissent ces divers avantages déterminer ceux qui se tenaient encore à l'écart, à faire cause commune avec nous, dans l'intérêt d'une croyance qui nous unit à eux !

Article III. — Population de l'ancienne Jérusalem et ses exigences locales.

Attaquée au nom du mont Acra, attaquée au nom de l'origine et de la direction des murs d'enceinte, l'authenticité du Calvaire et du Saint-Sépulcre ne pouvait échapper à une nouvelle lutte tentée au nom de la population ancienne de Jérusalem. Grâce à l'art facile de multiplier les objections, M. A. Coquerel reproduit ce dernier combat sous trois formes différentes, je n'ajoute pas progressives.

1° « La population de Jérusalem, avons-nous déjà dit, était excessive, et l'on a peine à comprendre que la ville ait pu contenir tant d'habitants ; toute théorie qui en restreint l'enceinte, est fortement suspecte ; et il est facile de voir que la diminution à faire dans la partie habitée serait considérable » (*Top. de Jér.*, 132).

Avant d'examiner s'il est vrai ou non que la population de l'ancienne Jérusalem fût excessive, sachons ce que M. Coquerel lui-même nous enseigne dans le passage de sa thèse sur lequel il s'appuie maintenant.

« Nous manquons de données sur l'étendue et la population de Jérusalem antique ; nous ne connaissons que fort mal le nombre des habitants de la ville actuelle. Les chiffres donnés par Josèphe sont plus que suspects. Il prétend que, pendant les fêtes de Pâques, la ville sainte contenait 2,700,000 habitants mâles (*B. J.*, VI, 9, 3). Il fait périr 1,100,000 âmes dans le siége de Titus. Le faux

Hécatée porte le nombre ordinaire des habitants à 120,000. Le même (cité par Josèphe contre Appien, 1, 22) donne cinquante stades de tour à la ville; Aristéas quarante; Josèphe lui-même (*B. J.*, v, 4, 3) trente-trois (une lieue et demie environ), et Eusèbe (*Prep. ev.*, ix, 36) vingt-sept seulement. Ailleurs Josèphe donne trente-neuf stades de circonférence au mur bâti par Titus autour de l'ancienne ville, en laissant probablement Bézétha en dehors (*B. J.*, v, 12, 2).

« La ville actuelle est beaucoup plus petite que l'ancienne. Mais, si l'on y ajoute une partie du terrain qu'elle laisse à découvert au nord, avant le monument d'Hélène, et le midi de Sion qui n'en fait plus partie, le chiffre de trente-trois stades ne paraîtra pas exagéré.

« Aujourd'hui Jérusalem n'a que 15,000 habitants au plus (si l'on en croit les meilleurs calculs); il est donc au moins douteux qu'elle ait pu contenir l'énorme population que Josèphe y compte lors du siége. Mais une notable différence dans la grandeur, et surtout la foule des fugitifs entassés dans la ville, et les bandes de brigands qui s'y étaient établis, expliquent en partie la difficulté. Josèphe dit d'ailleurs lui-même que la foule venue à Jérusalem pour la fête de Pâques avait été forcée de rester à Jérusalem (*B. J.*, iv, 9, 3). » (*Top. de Jér.*, 47 et 48.)

Dans ce passage fidèlement reproduit, M. A. Coquerel dit-il que la population de Jérusalem était excessive? Il cite, il est vrai, des chiffres de Josèphe qui sont excessifs; mais, outre qu'il déclare ces chiffres plus que suspects, il avoue que Josèphe parle des *habitants mâles*

contenus dans la ville sainte pendant les fêtes de Pâques, d'une foule venue à Jérusalem pour la fête de Pâques et que le siége de Titus avait forcée de rester dans la ville. En un mot, dans ces chiffres, il ne s'agit que d'une agglomération accidentelle et momentanée. Le seul chiffre de la population ordinaire qu'il relate est celui du faux Hécatée (120,000 habitants); mais il y attache si peu d'importance qu'il nous a prévenus que nous manquons de données sur la population de Jérusalem antique. M. A. Coquerel est-il recevable, après cela, quand il affirme sur le témoignage de sa propre thèse que la population de Jérusalem était excessive, et qu'il proscrit le Calvaire et le Saint-Sépulcre de cette étendue de trente-trois stades à cause de la difficulté de comprendre que la ville ait pu contenir tant d'habitants? Probablement dans le feu de sa polémique antichrétienne, M. A. Coquerel avait-il oublié quelque peu à la fin de sa thèse ce qu'il avait dit au commencement.

Cette thèse du bachelier de Strasbourg nous laissant ignorer ainsi le chiffre réel ou même approximatif de la population ordinaire de Jérusalem, recourons à l'*Itinéraire de l'Orient*, pour savoir à quoi nous en tenir sur ces 120,000 âmes du faux Hécatée. « Nous avons dit que le circuit total de la ville était de trente-trois stades (environ 6,100 mètres), selon Josèphe. Cette estimation est probablement plus exacte que celle d'autres historiens qui l'ont portée à quarante et même à cinquante stades. En tout cas, une ville de si petite dimension ne pouvait pas contenir l'immense population que Josèphe lui attribue. Ce chiffre peut être porté au plus à 100,000 âmes, et en

tenant compte des vastes terrains occupés par le temple, il est probable qu'elle ne devait pas dépasser 70, à 80,000 âmes. Mais, à l'époque des fêtes, une immense population affluait vers la ville, et savait s'y condenser et y camper avec l'aptitude particulière que les Orientaux ont toujours montrée à s'entasser sur un espace très-restreint (V. *Porter*, Handb, p. 3). C'est précisément ce qui arriva au moment où Titus vint mettre le siége devant la ville ; une population immense s'y était réunie pour les fêtes de la Pâque. Cependant il y a sans doute exagération à porter ce chiffre à 2,700,000 âmes, comme le fait Josèphe, qui estime qu'il périt pendant le siége 1,100,000 prisonniers par la maladie, la famine ou l'épée. On comprend toutefois que ce désastre fut la ruine totale de la nation juive (*Itin. de l'Or.*, p. 823).

Voilà le chiffre du faux Hécatée réduit aux deux tiers par l'*Itinéraire de l'Orient ;* et peut-être serait-il susceptible d'une nouvelle réduction, si nous allions compulser rigoureusement les annales de l'histoire. L'an du monde 3464, et 536 ans avant Jésus-Christ, non-seulement Jérusalem était ruinée et déserte, mais les deux royaumes de Juda et d'Israël n'étaient guère fréquentés que par les animaux qui rampent sur la terre et les oiseaux qui volent dans les airs. Les quelques Juifs que les Babyloniens avaient laissés çà et là pour que cette belle contrée ne devînt le repaire des bêtes féroces, ces grossiers laboureurs avaient pris la fuite, comme nous l'avons vu, après le meurtre de Godolias et s'étaient réfugiés en Égypte. « La totalité de ceux qui revinrent de Babylone fut de 42,360, non compris les serviteurs et les servantes qui

étaient au nombre de 7,337 (I Esd., II, 64 et 65). Les princes du peuple habitèrent Jérusalem; le peuple tira au sort; un dixième habita dans la ville sainte, et les neuf autres dixièmes furent distribués dans les villes de Juda et de Benjamin » (II Esd., XI, 1). Quatre siècles environ de paix et d'accroissement furent laissés à cette petite semence si justement comparée par les prophètes aux épis qui restent après la moisson, aux raisins qui demeurent après la vendange, aux olives qui échappent à la récolte. Mais, depuis l'an 170 avant Jésus-Christ jusqu'au règne d'Hérode, la guerre ne cessa de dépeupler la Judée et principalement Jérusalem. Nous avons vu que les plus beaux quartiers de cette ville furent détruits par Antiochus Epiphane, qu'elle ne fut affranchie de la servitude macédonienne que sous Simon, et qu'elle ne respira de ses alarmes continuelles que sous Hyrcan qui transporta le théâtre de la guerre sur le sol ennemi. Trois siéges aussi funestes à la ville qu'aux habitants, celui de Pompée et les deux d'Hérode, suivirent cette courte trêve et semèrent encore la ruine et le deuil au sein de la cité de David et de Salomon. L'horreur de la nation juive pour l'usurpation de l'Iduméen amena de plus l'une de ces émigrations volontaires et généreuses qui fuient d'abord le joug de l'étranger ; et ce fut autant pour peupler cette solitude que pour assurer son règne qu'Hérode remplit Jérusalem de toutes sortes de constructions. Quand l'Agneau de Dieu vint mourir sur le Golgotha pour expier les iniquités du monde, il trouva sans peine une place vide au dehors entre Sion et le temple, assez éloignée pour être hors des murs, assez

rapprochée pour que son sang rejaillît sur ses bourreaux et sur leurs fils : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros*.

Arrivons aux deux faits qui produisent les chiffres de la *Guerre des Juifs* plus que suspects, d'après M. Coquerel lui-même. Blessé dans son amour-propre par les dédains de Néron envers la nation juive dont il était le gouverneur, Cestius demanda aux prêtres juifs le dénombrement de tout le peuple, en leur indiquant la portée du résultat qu'il voulait obtenir. Les prêtres choisirent la solennité pascale pour compter les fils et les filles de l'alliance. Tout fut convoqué pour venir faire nombre ; le zèle des prêtres redoubla ; l'orgueil national n'avait pas besoin d'ailleurs d'être aiguillonné. Montrer à César que l'on était au-dessus de ses mépris était un stimulant irrésistible. Cette année-là, pendant ces fêtes de Pâques, aux heures où les victimes sont ordinairement immolées, depuis la neuvième jusqu'à la onzième, on compta 256,500 hosties. Or, comme le groupe des personnes qui s'associent pour chaque victime ne peut être au-dessous de dix, celles qui étaient pures et sanctifiées formaient donc au moins un total de 2,700,000 âmes. (VI, *G. des J.*, IX, 301.)

Ni M. Coquerel, ni MM. Joanne et Isambert n'avaient lu ce passage de Josèphe, quand ils l'ont cité contre nous. Le premier n'aurait pas dit que ces 2,700,000 personnes étaient des *habitants mâles;* il aurait vu qu'il s'agissait des Juifs du dehors comme de ceux du dedans, des femmes comme des hommes ; la liste des exclusions qui suit ce recensement lui aurait appris quelles étaient les

femmes qui étaient privées de la pâque juive. Les seconds n'auraient pas confondu l'époque de ce dénombrement amiable, sous Cestius et sous Néron, avec l'époque du siége de Titus. Ce chiffre de 2,700,000 personnes adultes et pures qui mangèrent alors l'agneau pascal, est-il exact ou enflé? Les prêtres purent-ils immoler 256,500 hosties en deux heures? Chaque groupe de personnes associées pour une victime était-il réellement de dix? Autant de questions délicates que je ne songe pas à examiner. Il y a dans le nombre total de Josèphe un excédant visible de 135,000 personnes : 256,500 hosties multipliées par 10 donnant 2,565,000, au lieu de 2,700,000. Il peut bien s'être glissé d'autres erreurs matérielles, puisque le siége de Titus, qui enleva 1,200,000 âmes en joignant le chiffre de la captivité à celui de la mort, détruisit presque en entier la race d'Abraham dans la Judée. Mais supposons que ce recensement de Cestius soit de l'exactitude la plus scrupuleuse : quelle conséquence raisonnable peut-on en tirer, je le demande, contre l'authenticité du Calvaire et du Saint-Sépulcre? Josèphe nous dit-il que les 2,700,000 personnes fussent logées dans l'intérieur de la ville? Non, il ne le dit pas, et il nous autorise à penser qu'il arriva alors à Jérusalem ce qui était arrivé à Bethléem, pendant le dénombrement ordonné par l'empereur Auguste. Comme la Sainte Famille ne trouva pas de place dans les hôtelleries de la patrie de David, et alla s'abriter sous une grotte à l'extrémité méridionale de cette petite ville, les Juifs, accourus de toutes les parties de la Palestine et des régions environnantes, prirent place au dehors, lorsque le dedans regorgea. Alors la

grotte de Jérémie et les cavernes royales, les tombeaux des prophètes sur la montagne des Oliviers, et ceux d'Ananus, etc., sur la montagne du Mauvais-Conseil, peut-être même les tombeaux des rois et ceux des juges, se remplirent de vivants qui demandaient l'hospitalité aux morts. Et Gethsémani, et Siloé, et Béthanie elle-même suppléèrent à l'insuffisance de Jérusalem, et lui servirent de faubourgs. La plaine qui s'étend du côté de la porte de Damas, la vallée de Réphaïm qui se déroule à la droite de la route de Bethléem, se couvrirent de tentes; et des tribus sans nombre y campaient, comme autrefois Abraham, Isaac et Jacob : que dis-je, comme de nos jours encore ces tribus nomades que l'on rencontre, non sans terreur, dans les montagnes en allant de Mar-Saba à Jéricho ou dans la plaine d'Esdrelon. Spectacle à la fois religieux et national, magnifique par le nombre, les contrastes, et surtout par l'esprit qui l'animait.

Le chiffre le plus élevé, que Josèphe accuse comme agglomération pascale dans Jérusalem, est celui de 1,200,000 âmes, que l'arrivée de Titus y surprit et y enveloppa. L'authenticité du Calvaire et du Saint-Sépulcre forme-t-elle une difficulté ou non contre la possibilité d'un tel encombrement dans une ville de si petite dimension? La réponse est si frappante qu'on ne peut, ce me semble, poser sérieusement cette question. Comment, en effet, un espace vide au nord de Sion et à l'ouest du temple aurait-il gêné, rendu impossible la présence des étrangers? Mais ce sont, au contraire, les espaces vides qui favorisent, en pareil cas, le concours des personnes

du dehors, et qui contiennent la plus grande foule pressée, entassée, fourmillant, d'autant plus nombreuse que le vide est plus grand, plus absolu. Il est regrettable d'être réduit à suggérer une réflexion aussi parlante que l'expérience de tous les jours proclame, démontre, consacre.

Allons plus loin, et examinons si Jérusalem pouvait, dans les conditions données, contenir ces 1,200,000 âmes. J'ignore quels sont les calculs les plus exacts dont nous parle M. A. Coquerel, et qui donnent à la Jérusalem actuelle une population de 15,000 habitants. On sait qu'il n'y a ni déclarations ni registres de naissance ou de décès, d'arrivée ou de départ. Pour établir un chiffre quelconque de population, on est réduit à comparer le mouvement de Jérusalem avec celui des villes d'Occident dont le recensement nous est connu. Or, d'après cette méthode conjecturale, et en tenant compte de l'aptitude justement signalée qu'ont les Orientaux de se grouper entre eux, Jérusalem m'a paru, pendant le mois de mon séjour, contenir environ 25,000 âmes. Aujourd'hui même, en restant dans l'enceinte de ses murailles, elle pourrait contenir une population orientale de 70 à 80,000 âmes, si elles habitaient les couvents et les hôtelleries des diverses communions chrétiennes, les édifices wacoufs des musulmans, les maisons abandonnées ou en ruines (car les Orientaux ne reconstruisent guère les maisons qui se démolissent, ils aiment mieux bâtir à côté ou ailleurs), et enfin si on remplissait les vides qui environnent la petite porte Sterquilinaire et celle de Sion. Ajoutons-nous maintenant aux emplacements que nous venons de désigner tous les terrains qui restent au

sud de l'enceinte actuelle, nous parviendrons à loger encore les 120,000 âmes du faux Hécatée, malgré les réserves à faire pour les édifices publics et pour le temple. Or une ville de 120,000 habitants ne peut-elle pas, dans un besoin extrême, en réunir dix fois plus, 1,200,000 ! Elle le peut, sans aucun doute, au risque de voir la peste et la famine dévorer cette masse parquée comme un troupeau de brebis ; et Jérusalem le pouvait d'autant mieux à la veille de sa ruine, que son état d'anarchie mettait à la disposition des étrangers tous les édifices publics et royaux, avec tous les parvis du temple extérieur. « Le nombre de ceux qui furent faits prisonniers pendant toute la durée de la guerre est de 97,000, et 1,100,000 périrent pendant la durée de tout le siége. La plus grande partie de ces morts était sans doute de la même nation, mais non de la même *contrée*, car tous ceux qui étaient accourus de toute la Judée pour la fête des Azymes furent enveloppés tout à coup par le commencement de la guerre. *A cause de l'étroitesse du lieu*, ils furent d'abord dévorés par la peste et puis par la famine. » (*G. des J.*, *loc. cit.*)

Il n'est donc pas vrai que la population de Jérusalem fût excessive ; elle nous est inconnue, d'après M. Coquerel lui-même ; il n'est pas vrai que toute théorie qui excepte le Calvaire de son enceinte au temps de Jésus-Christ fasse une diminution dans la partie habitée ; il n'est pas vrai enfin que le vide imposé par le tombeau de Jésus-Christ nuisit pendant le siége de Titus à l'agglomération des étrangers. Plus ce vide réservait d'espace, plus il venait en aide au nombre incalculable de ces

malheureuses victimes d'un siége imprévu et dédaigné. Ainsi la tradition chrétienne est innocente du crime d'immoler à une fraude pieuse les intérêts les plus sacrés des habitants de Jérusalem.

Et vous, Monsieur Coquerel, êtes-vous innocent de ce crime que vous nous imputez à contre-sens? Oublions pour un moment que le Calvaire, étant hors des murs à la mort de Jésus-Christ, ne pouvait restreindre ni la partie habitée de Jérusalem ni son enceinte; et, prenant pour base votre maxime que toute théorie coupable d'une réduction de terrain est fortement suspecte, comparons à ce point de vue la théorie chrétienne et la vôtre. La première enlève à Jérusalem la place d'une croix et d'un tombeau; et vous et les vôtres en excluez toute la vallée des Tyropéons, depuis l'enceinte actuelle jusqu'à la fontaine de Siloé. Pharisiens modernes, vous ne différez pas de vos aïeux : vous voyez une paille dans l'œil du prochain et n'apercevez pas une poutre dans le vôtre!

2° De la ville M. Coquerel nous conduit au faubourg. « Quand les Évangiles disent que Golgotha était hors de la ville et près de la ville, ils n'entendent pas par ces mots qu'il fût au milieu du faubourg très-peuplé qui constituait la partie la plus habitée de Jérusalem. Or, en supposant même que la troisième muraille n'existât pas, on ne peut nier que les maisons ne couvrissent depuis longtemps les alentours du second mur (XIX, *Arch.*, VII, 2). La tour Pséphinus s'élevait pour les défendre et il est certain qu'elle se trouvait beaucoup plus au nord-ouest que l'église. » (*Ibid.*, 134.)

Dans un passage bien connu de la *Guerre des Juifs*, que nous avons déjà cité plusieurs fois, Josèphe nous dit : « Le second mur ne joignait pas le premier, les Juifs ayant négligé de fortifier ce côté de la nouvelle ville qui était moins habité. » Si dans la direction d'Antonia, vers les hauteurs de Bézétha, les Juifs n'avaient élevé aucune défense, parce qu'il n'y avait pas beaucoup de maisons, sur quelle indication M. A. Coquerel vient-il nous dire que les maisons déversaient dans les alentours du second mur? Est-ce sur celle du passage des *Antiquités* qu'il nous a marqué? Mais ce texte ne parle que du mur d'Agrippa, comme nous l'avons déjà vu, en discutant l'origine de cette troisième enceinte. O surprise, ô merveille ! La tour Pséphine qui, tout à l'heure, se trouvait au loin sur un des sommets d'une montagne de Gihon, la voilà maintenant rapprochée de la deuxième enceinte, défendant les maisons qui peuplent les alentours ! Quel thaumaturge étonnant que M. A. Coquerel ! Il transporte les montagnes et les tours qui les couronnent, et ni celles-ci ni celles-là n'éprouvent la moindre secousse ! Oui, la tour Pséphine est plus au nord-ouest que l'église ; mais depuis quand y est-elle et comment M. A. Coquerel sait-il qu'elle a pour mission de protéger les alentours du second mur, et non pas ceux du troisième? La tour Pséphine, *bâtie à l'angle du troisième mur, qui regardait d'un côté le septentrion, et de l'autre l'occident, et vis-à-vis de laquelle Titus prit son quartier*, nous la voyons paraître pour la première fois, sur l'horizon de l'histoire, dans le récit du dernier siége de Jérusalem. Signe assuré que sa fondation n'était pas plus

ancienne que celle de la troisième enceinte, dont elle formait la principale défense et le plus bel ornement. (Josèphe, *Guerre des Juifs.*)

Reculerions-nous gratuitement la date de sa construction, son ancienneté ne prouverait pas davantage qu'elle fût entourée d'habitations et qu'elle en fût la protectrice. Comme Manassé avait construit des forteresses en avant de Jérusalem, pour signaler l'approche de l'ennemi et le tenir en échec jusqu'à ce que la ville se fût mise sous les armes, ses successeurs ont pu relever ces forteresses abattues par Nabuchodonosor, ou même en construire d'autres; et la tour Pséphine se serait trouvée au nombre des premières ou de celles-ci, jusqu'au moment où elle forma l'angle nord-ouest du mur d'Agrippa. Qu'est-ce que cette position plus avancée prouve contre l'authenticité du Calvaire? Ce que les forts détachés autour de Paris prouvent contre les limites assignées à cette capitale de l'Empire français.

3° « Comment supposer qu'on eût laissé vide, sans aucun motif de l'exclure, un quartier beaucoup plus rapproché de Sion et surtout du temple dont il n'est éloigné que de dix minutes au plus ? » La série des objections locales épuisée, M. A. Coquerel s'élance en finissant dans les régions éthérées des probabilités et des conjectures ? Il invoque l'horreur naturelle du vide, l'amour plus naturel encore de la proximité, et il nous jette ce superbe défi : comment supposer, etc. Serait-il vrai que les Juifs n'avaient aucun motif prépondérant de laisser inhabité le quartier du Golgotha si rapproché du temple et plus rapproché encore de Sion (M. A. Coquerel croit à tort Sion

plus éloigné que le temple, et à une distance de dix minutes ; elle n'est que de deux), serait-il vrai que ce quartier formait un vide qu'ils auraient dû combler bien avant d'aller bâtir sur les hauteurs lointaines de Bézétha, il nous faudrait toujours imposer silence à toute polémique raisonneuse et prêter une oreille docile à la voix souveraine de l'histoire. Ce quartier était inhabité, nous dit-elle ; Sion était au sud, Acra au sud-est ; le faubourg et le temple à l'est ; Bézétha au nord-est. Quand le troisième mur le renferma, assez longtemps après la mort de Jésus-Christ, ce ne fut point pour protéger ce quartier, ni ses maisons, ni ses habitants ; ce fut dans l'intérêt exclusif de la nouvelle ville. Maître de ce troisième mur, Titus transporte aussitôt son camp sur la place toute disponible du camp des Assyriens. Nulle maison à abattre, nuls décombres à déblayer ; nulle précaution à prendre. Toutes les démolitions qu'il ordonna dans ce moment furent circonscrites dans la nouvelle ville, dans Bézétha, parce qu'il voulut étendre la ligne du siége jusqu'au Cédron. Voilà en quelques mots le témoignage de l'histoire devant lequel sont nulles et pitoyables des paroles telles que celles-ci : comment supposer !

Mais non, les Juifs ne manquaient pas de motifs en laissant ce quartier inhabité, comme on en laisse dans toutes les villes du monde. Ils en avaient un surtout que M. A. Coquerel aurait dû comprendre de prime abord et respecter par-dessus toute chose. *Comment supposer qu'on eût laissé vide un quartier si rapproché !* Cette demande m'étonne et m'afflige de votre part, ministre du saint Évangile, appelé, chaque jour, comme nous, à

exhorter les mourants, à accompagner les morts. Auriez-vous oublié qu'on mourait à Jérusalem, qu'on y devenait cadavre, qu'on y avait besoin d'un lieu de sépulture! Et si vous vous en souvenez, comment osez-vous nous dire que cette réserve d'un terrain pour la cité des morts n'avait pas de raison d'être auprès de la cité des vivants, parce qu'elle obligeait celle-ci à s'étendre un peu plus au nord-est! Tout se réduit à cette question de fait : y avait-il des tombeaux dans le quartier que vous convoitez si fort pour la population excessive de Jérusalem? Si le fait est prouvé, votre polémique contre les Saints-Lieux est plus qu'antichrétienne; elle est antinaturelle; car elle signifie : chassez cet indiscret voisinage qui vous oblige à reculer votre propre demeure de quelques pas ; chassez-le sans retard et sans pitié, et habitez aujourd'hui sur le cadavre de votre père ou de votre mère ensevelis de hier, de ce matin.

Or il y avait des tombeaux dans le quartier situé au nord de Sion et à l'ouest du temple, comme il y en a aujourd'hui sur le mont Sion, jusqu'à l'angle sud-ouest du rempart, comme il y en a le long du mur oriental entre l'emplacement de l'ancien temple et la vallée de Josaphat, comme il y en a dans toutes les villes d'Orient, dont les cimetières sont à peu près les seules places publiques et les seules promenades. Avec la coutume de placer les sépulcres sinon dans l'intérieur des murs, comme les autres peuples orientaux, du moins très-près de ces murs, du côté extérieur, l'emplacement du Golgotha était visiblement prédestiné à devenir la région des tombeaux. Et il est bien étrange que vous méconnaissiez cette pré-

destination. Au temps de Titus, il y avait près de la porte Gennath, entre le mur d'Agrippa et le second mur, le tombeau du pontife Jean, dont le souvenir nous a été rappelé tant de fois ; il y avait du côté d'Antonia le sépulcre du roi Alexandre. A côté de ces tombeaux illustres, il y avait au nord du Golgotha le cimetière commun appelé par Jérémie la vallée des cadavres. Sous la vaste coupole du Saint-Sépulcre, du côté de l'ouest, on voit encore taillés dans le roc des sépulcres qui remontent à une époque antérieure à la ruine de Jérusalem, car ils sont parfaitement semblables à ceux des rois, des juges, des prophètes, en un mot, des temps anciens. Une pieuse tradition nous enseigne qu'ils reçurent les saintes reliques de Nicodème et de Joseph d'Arimathie ; et le consul de Prusse, M. Rosen, me disait un jour, tout protestant qu'il soit : N'aurais-je d'autre preuve de l'authenticité du Saint-Sépulcre que celle de ces deux tombeaux qui l'entourent, elle suffirait à elle seule pour m'y faire croire comme à mon existence. Et vous, Monsieur A. Coquerel, vous qui devriez posséder à un degré si éminent la religion du tombeau, vous qui n'ignorez pas l'inviolabilité du champ de la sépulture chez les Juifs et chez tous les peuples de l'Orient, vous ne voyez aucun motif de laisser un cimetière aux portes de Sion et du temple ! Autant l'Occident est éloigné de l'Orient, autant votre polémique s'écarte du respect et de la piété de l'ancienne Jérusalem. Ce lieu du repos et du sommeil de ses enfants, il n'a cessé d'être inviolable que lorsqu'elle a cessé d'être la cité de David. Il a fallu, pour l'envahir, la païenne Ælia ; jamais son cœur de vierge, fille de Sion, sous le

règne de la loi mosaïque, ne l'aurait ravi aux générations qui y dorment jusqu'au jour du grand réveil : car une voix que ses habitants entendaient mieux que vous ne paraissez l'entendre, leur disait dans toute la puissance et la majesté de Dieu lui-même : Place aux morts et paix à leurs cendres!

CHAPITRE VII

AUTHENTICITÉ DU CALVAIRE ET DU SAINT-SÉPULCRE.

Certitude de la connaissance primitive des Saints-Lieux. — Fut-elle altérée, dans les trois premiers siècles, par l'ignorance des chrétiens ou par les persécutions romaines? — Le fait des profanations commises sous le règne d'Adrien est-il faux et absurde? — Y a-t-il une diversité suspecte dans le récit des découvertes de Sainte-Hélène?

La topographie de l'ancienne Jérusalem une fois éclaircie et conciliée avec la tradition chrétienne, le protestantisme va-t-il se joindre à nous pour proclamer l'authenticité du Calvaire et du Saint-Sépulcre; ou du moins nous laissera-t-il goûter en paix les joies de notre triomphe et de notre conviction? Que je le voudrais! Mais l'esprit de rébellion qui le possède et le caractérise, me ravit cette douce espérance. L'opposition contre la sainte Église catholique est son ordre du jour perpétuel et invariable; elle est l'unique prétexte de son existence, et sitôt qu'il cessera de se débattre contre le joug de l'autorité religieuse, il mourra de sa dernière mort, et il rentrera au fond des abîmes. Or, rien ne nous fait pressentir que son heure finale approche, et que ses victimes désabusées s'apprêtent à revenir dans le bercail de Pierre et au sein de leur première unité. D'ailleurs, la

position récente qu'il a prise à Jérusalem attise, à chaque instant, son animosité naturelle contre les Saints-Lieux. Le voilà à deux pas du Calvaire et du Saint-Sépulcre, et il n'y va pas, il ne peut point y aller; il a choisi, pour sa part, l'ancien palais d'Hérode, ce cloaque de la luxure et de la cruauté. Qu'irait-il faire dans l'église du Saint-Sauveur? La contempler? Rien de terrestre en elle ne flatte le regard, ne parle aux sens, n'enflamme l'imagination ; toute sa grâce est surnaturelle. En vénérer les tabernacles? Le peut-il avec l'arrêt de proscription qu'il a porté contre toute espèce de culte religieux? S'y promener à titre de passe-temps comme dans un jardin et sur une place publique? Quel triste délassement! Quelle accablante confusion! Toutes les communions chrétiennes, de quelque nom qu'elles s'appellent, il les verrait prodiguer tour à tour à ces sanctuaires de la mort et de la résurrection d'un Dieu, les hommages de la foi la plus vive, de l'amour le plus ardent, du culte le plus respectueux ; et lui qui se vante d'être la primitive Église (non pas celle qui suivit Jésus au Calvaire et l'ensevelit dans le Sépulcre), ne peut ni répandre une larme sur la croix de notre salut, ni brûler un grain d'encens près du gage de notre immortalité; il est obligé, par principe de religion, d'afficher la plus froide et la plus dédaigneuse impiété. Est-il un pilori plus ignominieux, une torture plus cruelle! Que faire près de vous, ô Calvaire, près de vous, ô Saint-Sépulcre, lorsque votre présence est à ce point une accusation, un jugement, une condamnation, une réprobation visible et foudroyante! Une seule ressource reste au protestantisme contre l'oppro-

bre de son isolement : celle de combattre de toutes ses forces l'authenticité de ces *prétendus Lieux-Saints*. Alors plus de confusion pour lui de se séparer de l'assemblée des croyants : A celle-ci l'esprit de ténèbres et de superstition ; à lui l'esprit de lumière et de discernement !

C'est pour se soustraire au poids accablant de cet anathème que Robinson et ses disciples, tout en publiant l'invincibilité de leurs objections topographiques, continuent la lutte engagée depuis longtemps sur le terrain de l'histoire. Ici la forme seule est nouvelle; les assertions sont anciennes et ressassées. Cependant je craindrais de laisser mon œuvre incomplète en renvoyant le lecteur aux réfutations déjà publiées; et, bien que cette discussion historique ne se rattache à mon but essentiel que d'une manière indirecte et secondaire, je me détermine à rentrer dans la lice parce qu'il est digne et juste, obligatoire et salutaire que le zèle du bien égale au moins celui du mal. Nous allons donc étudier dans ce chapitre la certitude primitive et la transmission de la tradition chrétienne sur l'emplacement du Calvaire et du Saint-Sépulcre, le fait des profanations commises sous le règne de l'empereur Adrien et enfin celui des découvertes de sainte Hélène.

§ 1er

Deux sortes de publicité marquaient, pendant la période apostolique, le lieu du crucifiement et de la

résurrection de Jésus-Christ : L'une s'attachait au Calvaire, et l'autre, au Saint-Sépulcre. Nos adversaires semblent ignorer leur existence et leur certitude, tant ils se hâtent d'accuser la tradition chrétienne d'altération et d'oubli !

Théâtre sanglant de l'exécution des criminels, le Golgotha se signalait à tous les regards, par la plus effroyable, mais aussi par la plus solennelle et la plus immanente de toutes les publicités. Son nom seul, ce nom de Calvaire ou de *Crâne* rappelait à jamais son ancienne destination, alors même que Jérusalem n'était à son tour qu'une sorte de crâne blanchi, sans chevelure, sans chair, sans peau, sans aucun revêtement. Près de quelques-unes de nos villes, il est un lieu qu'on appelle les *Justices*. Son nom survit à l'abolition du châtiment qu'il atteste; il survivra longtemps encore, pour ne pas dire aussi longtemps que ces villes et notre langue française; il survivra pour s'en aller porter, d'âge en âge, le souvenir de la potence et de ses victimes. Et supposé qu'il y ait eu quelque part à l'une de ces potences l'exécution d'un personnage auguste et vénéré, ce nom de *Justices* redira, par-dessus toutes les autres, cette exécution exceptionnelle et lamentable. Pourqnoi nomme-t-on ce lieu *les Justices*, demande l'enfant quand il passe près de là, et que ce mot lugubre résonne à la tendresse de son oreille ? C'est qu'autrefois on y pendait les criminels, répond le père en frémissant; et il se hâte de désigner, les larmes aux yeux, ce condamné hors ligne dont la mémoire ne périra jamais. Ainsi du nom des *Justices* pour nous; ainsi de celui du Golgotha pour les Juifs et

les premiers chrétiens. Si ce lieu leur était connu, s'ils savaient son usage cruel, mais trop souvent nécessaire à la sécurité publique ; s'ils nommaient en particulier Jésus de Nazareth, roi des Juifs !... Pour établir l'authenticité de la tradition primitive, il n'est pas nécessaire de déployer un grand étalage d'érudition judaïque ou romaine, il suffit de savoir que le nom de Golgotha subsistait et que la langue nationale l'attachait à ce lieu. Et qui de nous ignore la survivance de ce nom? Quelle oreille ne l'a pas entendu, quelle bouche ne l'a pas prononcé des milliers de fois ! Quel cœur est demeuré insensible à la pensée que l'auteur de la vie, qui passa en faisant le bien, fut mis à mort sur ce rocher déicide, au milieu de deux scélérats !

Penserait-on par hasard que ce nom, tout en ne cessant pas d'être connu et prononcé, a pu néanmoins être transféré d'un lieu à un autre, de l'extérieur de la ville à l'intérieur? Eh ! bien, qu'on y regarde de plus près, et on reconnaîtra, ce me semble, que cette translation est encore plus impossible qu'un entier oubli. Elle blesse le cœur humain ; elle blesse, si je puis parler de la sorte, l'honneur du lieu que l'on outragerait par cette dénomination. Partout où vous entendez appliquer ce nom des *Justices* ou l'équivalent, soyez en sûrs, il y a là la marque du sang répandu par la main de la vindicte publique. A cette demande, le Calvaire est-il authentique? il nous répond lui-même : Oui, je le suis ; mon nom l'atteste. Qui aurait eu le triste courage, ou seulement la pensée de m'infliger ce nom, s'il n'était pas le mien ! Qui aurait pu en venir à bout ? un Juif? Les chrétiens auraient réclamé.

Un chrétien? Les Juifs s'y seraient opposés. Un païen? Et les Juifs et les chrétiens auraient protesté dans un concert unanime et chaleureux! Le nom que je porte aujourd'hui ne date pas de l'époque actuelle, mais des siècles passés; son ancienneté précéda votre loi de grâce; et je l'avais depuis longtemps quand je vis crucifier Jésus de Nazareth, roi des Juifs.

A cette lugubre authenticité du Golgotha se joignait celle des allégresses et de la gloire du Saint-Sépulcre. « Un phénomène curieux de l'histoire du monde chrétien, nous dit M. Coquerel, c'est que l'importance généralement accordée au Saint-Sépulcre soit beaucoup plus grande que celle accordée au lieu de la crucifixion. Le lieu où le Rédempteur est mort pour nous devrait, ce nous semble, nous émouvoir davantage que celui où son corps a reposé moins de trois jours. Peut-être un secret sentiment de l'impossibilité de prouver l'authenticité du soi-disant Calvaire, est-il le seul motif de ce silence? Mais ce fait même serait fort curieux, surtout au moyen âge. » (*Top. de Jérus*, 120, note.) Devant cette étrange critique du monde chrétien, et surtout du moyen âge qui apparaît, ici, on ne sait pourquoi, demanderons-nous à M. Coquerel si le secret sentiment dont il nous parle ne regardait que le soi-disant Calvaire, ou bien s'il concernait aussi le Saint-Sépulcre. Dans le premier cas, l'authenticité du Calvaire, loin de ne pouvoir être prouvée, n'aurait pas même besoin de l'être, à cause de son rapprochement du Saint-Sépulcre. Dans le second cas, comment le même sentiment secret a-t-il établi une si grande différence entre le lieu de la crucifixion et celui

de la sépulture? Demanderons-nous encore à M. Coquerel depuis quand l'importance religieuse se mesure sur la puissance d'émotion? Cette règle est bien inouïe dans une bouche protestante; et je ne sais pas s'il y aurait une grande injustice à l'expliquer, non par la sensibilité du cœur, mais par l'esprit de critique qui a cru trouver une bonne occasion de flageller le moyen âge. Mais laissons ces détails qui doivent disparaître devant la gravité de l'injure faite au Saint-Sépulcre, et demandons seulement à M. Coquerel quel est le premier auteur de ce phénomène curieux de l'histoire du monde chrétien. Est-ce l'apôtre saint Paul, lui qui ne craignait pas de dire aux Corinthiens : « Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, vaine est notre prédication, vaine est votre foi, vous êtes encore dans vos péchés? » (I Cor., xv, 14-17.) Est-ce l'apôtre saint Pierre, lui qui, commençant la prédication évangélique au moment de la descente du Saint-Esprit, dit aux Juifs, au nom de tous ses collègues : « Ce Jésus que vous avez mis à mort par la main des gentils, Dieu l'a ressuscité; nous en sommes les témoins? » Le tombeau du Sauveur eut, après la grâce de Dieu, la plus grande part au succès des deux premières prédications de l'Apôtre, et plus tard à l'accroissement du nombre des fidèles. C'était toujours la résurrection de Jésus-Christ qui était présentée comme la preuve de la divinité de l'Évangile, comme le motif déterminant de recevoir le baptême. Ce phénomène curieux de l'histoire du monde chrétien remonte donc bien au delà du moyen âge, puisque nous le voyons à la première heure de la prédication apostolique. S'arrête-t-il là, si avant soyons-nous dans les origines

chrétiennes ? Non, et son véritable auteur est Jésus-Christ lui-même, qui pendant sa vie publique a toujours attaché plus d'importance à sa résurrection qu'à sa mort. Certes, il est bien déplorable qu'un ministre du saint Évangile flagelle le Sauveur du monde sous le nom du moyen âge ! Si M. Coquerel, après avoir dit : *où son corps a reposé moins de trois jours*, avait ajouté *et d'où il est ressuscité glorieux et triomphant*, ce dernier mystère lui aurait sans doute rappelé le langage de saint Paul, de saint Pierre, de tous les apôtres, et par-dessus tout celui de Jésus-Christ ; et son esprit chrétien aurait compris la plus grande importance attachée à un sépulcre, sans la gloire duquel et le Calvaire et la croix ne seraient que le douloureux et humiliant souvenir d'une exécution capitale.

Or, cette authenticité primitive du Saint-Sépulcre était d'abord celle de toute propriété immobilière, authenticité solennelle chez toutes les nations, plus solennelle encore chez les Juifs, à cause des années jubilaires. Jésus-Christ fut enseveli non dans un cimetière commun, mais dans un champ clos et privé, dans le jardin de Joseph d'Arimathie ; et dans ce jardin il n'y avait pas plusieurs tombeaux, il n'y en avait qu'un seul, et l'Évangile nous apprend que personne encore n'y avait été mis. Tous les titres, donc, qui constataient l'authenticité de cette possession territoriale, constataient de la même manière l'authenticité du sépulcre où reposa le corps inanimé de Jésus-Christ. Aussi voyez les saintes femmes et les deux apôtres Pierre et Jean se rendre à ce tombeau, dans les ténèbres de la nuit, en toute hâte, sans

hésitation, comme ils se seraient rendus à leur propre demeure : c'est encore l'Évangile qui nous indique ces diverses circonstances.

Toutefois, il plut au Seigneur d'ajouter un caractère public et officiel à cette déposition faite précipitamment par quelques mains dévouées. Voici les Juifs qui viennent mettre le sceau de l'immutabilité sur le sépulcre et une garde de circonspection à la porte déjà scellée : « *Munierunt sepulcrum, signantes lapidem, cum custodibus.* » (Matth., XXVII, 66.) Jérusalem tout entière apprit, en ce moment, le lieu de la sépulture de Jésus de Nazareth; et trois jours et trois nuits furent laissés à la curiosité générale pour contempler ce monument funèbre signalé de loin par la présence des soldats. Un attrait irrésistible s'attachait à cette visite ; chaque habitant de Jérusalem était avide de voir cette fosse, de laquelle le Fils de l'homme avait promis, pendant sa vie, de sortir après trois jours. Et comme cette curiosité universelle dut être plus vive et plus empressée, quand elle entendit dire par les uns : le Nazaréen est vraiment ressuscité, il est au milieu de ses disciples ; et par les autres : les disciples sont allés de nuit au sépulcre et ils ont enlevé le corps, pendant que les gardes dormaient ! C'est ici que l'affluence fut innombrable et tumultueuse, tous voulant examiner de leurs propres yeux cette pierre rejetée de côté, ces bandelettes laissées, ce suaire roulé à part dans un seul lieu ; tous voulant, par cette inspection personnelle, se former une opinion sur les deux récits contradictoires qui circulaient dans la ville et au dehors. Comment douter que la constatation de l'état du tom-

beau n'ait puissamment contribué à confirmer les deux premières prédications de l'apôtre saint Pierre : « Dieu l'a ressuscité en brisant les chaînes de la mort qui ne pouvaient le retenir; vous avez immolé l'auteur de la vie que Dieu a ressuscité des morts ! » Ceux que ce langage ébranlait sans les convaincre pleinement, allaient au sépulcre et ils retournaient en se frappant la poitrine, et en demandant le baptême.

Nos adversaires, pour nous faire perdre de vue cette publicité, ont recours à un stratagème singulier, à un moyen de diversion. « Il est certain, nous disent-ils, que le sentiment de vénération pour des localités particulières était inconnu à la primitive Église (Coquerel); il est difficile de trouver dans les Livres saints la preuve d'un sentiment de vénération pour les localités particulières, au moins dans les deux premiers siècles de l'Église. » (*Itin. de l'Or.*) Quel pitoyable expédient! Est-ce donc que l'authenticité se prouve par le sentiment de vénération, et qu'en l'absence de cette preuve toute constatation devient impossible? A ce prix, quel est le monument antique ou moderne qui serait authentique? En est-il un seul à l'égard duquel on puisse montrer, par écrit, que le sentiment de sa vénération n'est pas inconnu? Et remarquons, en outre, que l'on nous oblige à faire la preuve de cette vénération, pendant deux siècles, au moyen de nos Livres saints dont le dernier fut écrit avant la fin du premier siècle ! L'authenticité relève de la connaissance et non du sentiment. Celle du Calvaire et du Saint-Sépulcre ne serait ni moins certaine ni moins incontestable, quand même ils n'auraient été l'objet

d'aucun culte religieux dans les premiers jours du christianisme. Mais nos adversaires sont-ils en droit de nier, comme ils le font, l'existence de cette vénération primitive? Voilà contre eux le témoignage de tous les écrivains du IVe siècle, plus près des événements que nous, et plus désintéressés aussi dans la question! Elle n'était pas encore débattue, et ils n'étaient engagés ni dans un parti ni dans l'autre. Voilà contre eux ce témoignage matériel dont on s'efforce vainement d'ébranler la vérité, ce temple de Vénus, sa statue et celle de Jupiter posées comme des sentinelles d'horreur contre la vénération des premiers chrétiens! Nos adversaires s'inscriraient-ils en faux contre ces deux témoignages? En voici un troisième qu'ils ne récuseront pas. A qui persuadera-t-on que la très-sainte Vierge n'avait aucun sentiment de vénération, ni pour le lieu de la mort de son Fils, ni pour celui de sa sépulture? Nos adversaires qui lui ravissent tous ses priviléges pour en faire une mère comme les autres, en feraient-ils maintenant une mère comme il n'y en a pas, sans cœur et sans entrailles! A qui persuadera-t-on que cette vénération maternelle n'était pas accompagnée de la vénération filiale des Apôtres et des saintes femmes? Le culte des tombeaux est inhérent à la nature humaine; on le trouve chez tous les peuples civilisés ou sauvages. Comment peut-on avoir le triste courage de nous affirmer que le sépulcre le plus digne de ce culte religieux en a été seul frustré! Marie, Mère de Jésus, commença par ses larmes et ses allégresses le culte de ces deux sanctuaires; les Apôtres, les saintes femmes et les premiers chrétiens suivirent

son exemple, jusqu'à ce que l'approche de Titus leur fît comprendre que le moment était venu de se retirer dans les montagnes. « Quoiqu'il y en eût des milliers dans Jérusalem et dans la Judée, nous dit Bossuet, nous ne lisons ni dans Josèphe, ni dans les autres historiens, qu'il s'en soit trouvé aucun dans la ville quand elle fut prise. Au contraire, il est constant, par l'histoire ecclésiastique et par tous les monuments de nos ancêtres, qu'ils se retirèrent à la petite ville de Pella, dans un pays de montagnes auprès du désert, dans les confins de la Judée et de l'Arabie. » (*Disc. sur l'hist. univ.*)

Aussitôt après le départ de Titus, les chrétiens revinrent habiter parmi les ruines de Jérusalem. Leur second évêque, Siméon, cousin de Jésus-Christ et successeur de saint Jacques, qui les avait conduits à Pella, les ramena sur le Calvaire ; et il les gouverna encore longtemps, puisque nous le voyons recevoir, à l'âge de cent vingt années, la couronne du martyre, sous le règne de Trajan. Le siége de Jérusalem avait duré sept mois, et l'absence des chrétiens, huit à neuf mois au plus. Ce court exil pouvait-il suffire pour éteindre dans le cœur et l'esprit de ces fugitifs de l'obéissance chrétienne l'amour et le souvenir du Calvaire et du Saint-Sépulcre? Oui, si toutefois le bouleversement de ce désastre fut tel qu'on ne pût retrouver la place d'aucun autre monument, pas même de ceux que leur position hors de la ville avait préservés des ravages ennemis. Quoi donc ! nos adversaires et nous, nous croyons pouvoir aujourd'hui même, après dix-huit siècles de plus et après de nouveaux siéges et de nouvelles ruines, rétablir la topographie de Jérusa-

lem au temps de Jésus-Christ ; et les habitants de cette ville, après quelques mois d'absence, n'auraient pu désigner l'emplacement d'aucun édifice, moins que cela, l'emplacement de deux rochers ! Pour eux, au contraire, Jérusalem, quoique ensevelie sous ses ruines, était debout tout entière, comme au jour où ils lui avaient dit un désolant adieu, dans la prévision de ses malheurs.

Assis sur les fleuves de Babylone, les Juifs de l'ancienne loi pleuraient au souvenir de Sion, et laissaient leurs harpes suspendues en silence aux rameaux des saules. Leur demandait-on quelques-uns de leurs beaux cantiques, ils s'écriaient : « Comment chanterions-nous les hymnes de la patrie sur une terre étrangère ! Si nous venions à t'oublier, ô Jérusalem, que nous ne connaissions plus notre main droite ; que notre langue s'attache à notre palais ! Mais, non, il n'y aura plus de joies pour nous, tant que nous serons hors de ton sein ! » Devenus chrétiens, ces Juifs n'avaient pas abjuré l'amour de Sion ; elle leur était doublement chère et à cause de David et à cause de son Christ. Assis sur les bords du Jourdain, ils pleuraient aussi au souvenir de la cité qui était deux fois la patrie de toutes leurs complaisances.

Représentons-nous ces exilés que ramène un autre Zorobabel, au moment où ils ont gravi la montagne des Oliviers, et atteint le lieu où plusieurs avaient vu Jésus-Christ pleurer à la pensée des crimes et des châtiments de son ingrate patrie. Dès que leurs yeux aperçoivent le terrible accomplissement des oracles du Dieu des tendresses, que de sanglots, que de larmes, que de lamentations ! Des ruines, voilà tout ce qui reste de notre

belle patrie ! Ruines sur le mont Moria : le temple n'est plus, il n'en reste pas même pierre sur pierre ; ruines sur le mont Bézétha : les monceaux de décombres entassés à ses pieds atteignent sa cime ; ruines sur le mont Sion : hormis les tours conservées pour attester, de siècle en siècle, la valeur romaine, et quelques pans de murs réservés pour abriter les sentinelles, Sion, hier l'orgueil de la Judée, en est aujourd'hui l'opprobre et l'horreur ! Comment gît-elle dans la poussière, cette ville élevée jusqu'aux cieux ? Elle a mis le comble à son iniquité en crucifiant son Sauveur ; et c'est pour cela que son ignominie est la risée de ceux qui lui rendaient gloire et que l'accablement de notre douleur ne peut en soutenir la vue ! Soudain leurs sanglots s'apaisent, leurs larmes s'arrêtent, la paix renaît au fond de leur cœur. Quelle vision leur est donc apparue? C'est le Calvaire et près de là le Saint-Sépulcre. Vous nous restez du moins, sanctuaires de notre Jérusalem chrétienne! Le passé n'est donc point sans consolation, ni l'avenir sans confiance !.. Les Juifs, après soixante-dix ans de captivité à Babylone, retrouvent à leur retour, comme au simple lendemain d'un voyage, et la place du Temple et celle de Sion, et les degrés de la cité de David et les portes des murailles abattues, et jusqu'aux moindres détails du berceau de leur enfance. Et après quelques jours d'exil, ceux d'entre eux qui s'étaient convertis à la lumière de l'Évangile, auraient perdu l'entier souvenir du rocher que l'Agneau de Dieu avait arrosé de son sang, de celui de sa sépulture et de sa résurrection ! Qu'ils sont à plaindre ces hommes qui dénaturent ainsi l'intelligence de ces enfants de la

grâce. Ils auraient plutôt, eux aussi, cessé de connaître leur main droite, que les lieux où leur Sauveur leur avait ouvert les portes d'une éternelle patrie.

§ 2

Cette connaissance primitive du Calvaire et du Saint-Sépulcre, si publique, si solennelle et si intime pendant la période apostolique, ravivée plutôt qu'affaiblie par l'exil de Pella et par la ruine de Jérusalem, va-t-elle périr pendant les deux cent cinquante ans qu'il lui faut traverser pour arriver jusqu'aux découvertes de sainte Hélène et de Constantin? Périr! et pourquoi? Périr! et comment? Le souvenir d'une localité ne se perd dans une ville que par l'une des quatre. causes suivantes : si cette ville cesse d'être habitée et connue ; si les générations naissantes n'attachent aucun intérêt à la conservation d'un vieux souvenir ; si la localité autrefois célèbre a été complétement transformée ; si enfin cette localité n'avait qu'une importance d'actualité qui s'est dissipée avec les circonstances auxquelles elle devait son règne éphémère. Les adversaires des Saints-Lieux assignent-ils ces quatre causes de décadence, ou l'une d'elles seulement à l'altération de l'authenticité des Saints-Lieux, et à l'oubli où ils nous disent que leur souvenir était plongé au commencement du IVe siècle? Nous disent-ils que Jérusalem resta déserte et inhabitée pendant ce laps de temps, comme cela s'était vu pendant la captivité de Babylone? Ils ne contestent pas la rentrée immédiate des

exilés de Pella, et ils savent d'ailleurs que Jérusalem fut rebâtie officiellement par l'empereur Adrien sous le nom d'*Ælia capitolina.* Nous disent-ils alors que les nouvaux habitants ne s'intéressaient en aucune manière à la connaissance du Calvaire et du Saint-Sépulcre? Cette indifférence, ils la supposent, mais ils ne la dénoncent pas ; l'imposture serait trop révoltante. Des chrétiens qui ne se glorifiaient avec l'apôtre que dans la croix de Jésus-Christ, des chrétiens qui faisaient profession de n'avoir d'autre science que Jésus crucifié, des chrétiens qui vivaient dans l'attente de leur dissolution et de leur réunion à Jésus-Christ, des chrétiens qui portaient avec joie la ressemblance de la mort de leur Sauveur, afin de participer aux gloires de sa résurrection, ces chrétiens dédaigner le Calvaire et le Saint-Sépulcre, l'oublier, ne pas en transmettre le souvenir, négliger de les montrer du doigt à leurs enfants! Ces chrétiens n'étaient pas des protestants du XIX[e] siècle; c'étaient des juifs convertis, c'est-à-dire des hommes dévoués de cœur et d'âme aux traditions de Moïse et de Jésus-Christ, au souvenir du temple de Salomon et à celui du lieu où s'était accomplie la rédemption de l'humanité. C'est l'amour du Calvaire et du Saint-Sépulcre qui ramène des rives du Jourdain sur les ruines encore fumantes de leur patrie, ces restes de Juda et ces prémices de l'Évangile, et qui leur fait surmonter l'horreur naturelle d'habiter au milieu des basilics et des scorpions. Et tout à coup à leur enthousiasme succèdent le dégoût et l'oubli! Connaissons un peu mieux les mœurs juives, les mœurs orientales, les mœurs chrétiennes! Le témoignage de tous les historiens du IV[e] siècle est

sans réplique : ils nous disent tous que les chrétiens honoraient, du culte le plus religieux, le lieu de la passion et de la sépulture de notre divin Sauveur, à tel point que la race entière des démons conspira contre ce zèle qui froissait leur orgueil, et suscita les profanations païennes. Peut-être que ces lieux furent bouleversés et rendus méconnaissables, et que leurs adversaires actuels se rabattent sur cette troisième cause d'oubli ! Eh bien, non : ni Robinson ni ses disciples ne tentent de nous prouver le fait de ce bouleversement ; ils nient celui de l'érection d'un temple de Vénus ; mais ils n'indiquent aucune autre transformation. Ecoutons-nous la voie de l'histoire : elle nous dit que ces lieux furent couverts de décombres et profanés par l'érection, sur ce nouveau sol, d'un monument immonde. Substitution amèrement déplorable en elle-même, mais sans résultat funeste pour la connaissance des Saints-Lieux, et devant laquelle Châteaubriand fait bien de s'écrier : *La folie de l'idolâtrie publiait la folie de la Croix, qu'elle avait tant d'intérêt à cacher*. Reste la quatrième cause d'oubli, pour justifier l'accusation de nos adversaires contre la perpétuité de la tradition chrétienne : la connaissance locale du Calvaire et du Saint-Sépulcre devait-elle sa publicité primitive à des circonstances accidentelles et disparues avec l'époque qui les vit naître ! Un tel langage serait un horrible blasphème ! Jésus-Christ était hier, nous dit l'apôtre ; il est aujourd'hui ; il sera dans les siècles des siecles. De même de l'intérêt du lieu de son crucifiement et de sa résurrection : leur actualité était hier ; elle est aujourd'hui ; elle sera dans les siècles des siècles, car les prodiges

de l'amour divin, qu'ils nous rappellent et auxquels nous participons chaque jour, demeurent éternellement.

Aucune des causes ordinaires de décadence et d'oubli ne se rencontre à l'égard de la juste publicité acquise aux Saints-Lieux pendant la période apostolique. Comment leurs adversaires s'y prennent-ils donc pour accuser les chrétiens des deux premiers siècles d'une ignorance absolue et pour nous dire que *l'histoire ne parle guère en faveur de l'authenticité?* Écoutons la voix de celui qui a proféré ces dernières paroles : « Loin qu'on puisse prouver qu'il existât, à cette époque, soit parmi les chrétiens, soit parmi les juifs, une tradition quelconque sur la position des Saints-Lieux, tout autorise à affirmer le contraire. » (*Top. de Jér.*, 129.)

M. Coquerel oublierait-il le principe de droit si lumineux, si universel et si profondément enraciné dans la notion de toute justice, que *la possession vaut titre jusqu'à la preuve du contraire?* Et certes, s'il est un fait où ce principe soit d'une application inviolable et rigoureuse, n'est-ce pas celui que l'on nous conteste en ce moment? A-t-on jamais demandé aux habitants d'une ville de prouver par écrit qu'ils en connaissaient les principaux quartiers, les monuments les plus importants, les sanctuaires les plus vénérés? Cette connaissance va de soi, à moins qu'on ne supposât une ville peuplée uniquement d'aveugles de naissance. M. Coquerel renverse les rôles quand il nous reproche notre peu d'érudition à l'égard des trois premiers siècles. Ce n'est pas à nous de faire la preuve que les juifs connaissaient l'emplacement du temple de Salomon, et les chrétiens, celui du Calvaire et

du Saint-Sépulcre ; c'est à ceux qui rejettent la permanence d'une publicité nationale et religieuse à justifier leur assertion. Jusque-là la possession de la veille est un titre pour le lendemain ; il serait par trop absurde de supposer qu'une ville tout entière se réveille, un certain jour, ayant perdu le souvenir de l'une de ses localités les plus marquantes. Ennemis des Saints-Lieux, fournissez vos preuves, celles qui *autorisent à affirmer l'ignorance absolue des Saints-Lieux !*

« Chose remarquable ! aucun auteur contemporain ne dit qu'il y eût parmi les chrétiens une tradition sur les Saints-Lieux ? » (*Ibid.*) Est-ce prouver soi-même ce qu'on avance que de demander uniquement la preuve adverse? Dans la polémique actuelle, est-ce se former l'idée la plus élémentaire du fait que l'on a l'air de vouloir discuter? Permettons-nous ici une comparaison familière. Que penserait M. Coquerel si quelqu'un s'avisait d'écrire dans une thèse sur Paris : chose remarquable ! aucun auteur contemporain ne dit qu'il existe chez les Parisiens une tradition sur la place de l'église de Notre-Dame? La chose remarquable, à ses yeux, comme à ceux de la vérité, serait-elle l'absence de la tradition demandée, ou cette singulière réflexion? Notre-Dame de Paris déploie sur les bords de la Seine son immense et religieuse enceinte ; elle élève ses deux grands bras vers les cieux ; elle est sans cesse visitée par le concours des fidèles qui vont y adorer le Dieu de nos autels, ou recueillir les paroles de la vie éternelle. La demande d'une tradition sur son emplacement équivaudrait à celle d'une démonstration sur l'existence du soleil. Subsistants,

aperçus de tous les regards, toujours visités et vénérés par les fils de l'Église, le Calvaire et le Saint-Sépulcre se prouvaient alors, comme Notre-Dame de Paris en ce moment. « A toutes nos actions, écrivait Tertullien, lorsque nous entrons ou que nous sortons, lorsque nous prenons nos habits, lorsque nous allons au bain, à table, au lit, lorsque nous prenons une chaise, une lampe, nous formons la croix sur notre front. Ces sortes de pratiques ne sont pas une loi formelle de l'Écriture; mais la tradition les enseigne, la coutume les confirme et la foi les observe. » (*De Corona*, 4.) Et les chrétiens de Jérusalem qui étaient encore plus fidèles que ceux d'Occident (si nous en jugeons par les mœurs actuelles) à ces pratiques sorties avec l'Évangile du milieu de Sion, étaient dans une ignorance absolue à l'égard du lieu où s'était accompli le mystère de cette croix ! Il n'y a qu'un incrédule qui puisse le croire ! Saint Cyrille, évêque de Jérusalem, disait à ses ouailles : « Si je voulais nier que Jésus ait été crucifié, cette montagne du Golgotha sur laquelle nous sommes présentement assemblés, me l'apprendrait. » Langage trop naturel pour ne s'être produit qu'après quatre siècles. Chacun de ses prédécesseurs appelait de même en témoignage ces Saints-Lieux, pour fortifier contre les douleurs de la vie présente et pour rappeler les gloires de la vie future. L'Égypte n'a pas oublié ses pyramides ; ni Athènes, son acropole et son Parthénon ; ni Rome, son Capitole et son Colysée ; et la Jérusalem chrétienne, avec ses assemblées dominicales, la prédication de l'Évangile, l'administration des sacrements, la pâque eucharistique, aurait oublié le Calvaire

et le Saint-Sépulcre! Autant vaudrait-il dire que le roi oublie son palais, et le pauvre, sa chaumière!

« D'après Eusèbe lui-même, poursuit M. Coquerel, la liste qu'il donne des évêques de Jérusalem et à laquelle M. de Châteaubriand attribue une grande importance, est loin d'être certaine. » Soit, Monsieur Coquerel, que cette liste laisse beaucoup à désirer, que l'ordre des noms soit interverti, que, sur les trente-huit évêques désignés, il y en ait même deux ou trois qui n'aient pas siégé à Jérusalem : en quoi, je vous le demande, ces incertitudes nuisent-elles à la publicité du Calvaire et du Saint-Sépulcre? Jérusalem était-elle moins gouvernée par un évêque, moins administrée par des prêtres, moins fidèle observatrice de tous les devoirs de la religion? Jérusalem formait-elle moins une Église chrétienne? Où voulez-vous donc en venir avec les inexactitudes que vous reprochez à la liste d'Eusèbe? Encore une fois, quittez la région des nuages, formulez toute votre pensée et vous serez le premier à prendre en pitié votre inconcevable illusion!

J'ai consenti par pure hypothèse à admettre qu'en effet, d'après Eusèbe lui-même, la liste qu'il donne des évêques de Jérusalem est loin d'être certaine; mais cette concession est-elle conforme à la vérité? M. Coquerel a-t-il parfaitement saisi et rendu le sens du passage d'Eusèbe? Ecoutons cet écrivain lui-même : « Je n'ai trouvé nulle part la chronologie des évêques de Jérusalem, car ils ont tous siégé peu de temps. Tout ce que j'ai appris par les documents des anciens auteurs, c'est que Jérusalem eut quinze évêques jusqu'à la destruction

des Juifs par Adrien, que ces évêques étaient tous hébreux et avaient embrassé la foi de Jésus-Christ sincèrement et de tout leur cœur. Le premier fut Jacques qui était appelé frère du Sauveur; les autres furent Siméon, Juste, Zachée, Tobie, Benjamin, Jean, Mathias, Philippe, Juste II, Lévi, Ephrès, Joseph et Jude. Après ces évêques de la circoncision, Marc fut le premier gentil qui occupa le siége de Jérusalem; et après lui, vinrent Cassius, Publius, Maxime, Julien, Caïus, Symmaque, Caïus II, Julien II, Capiton, Valens, Dolichien, Narcisse (le 30e après les apôtres), Dèce, Germanicus, Gordius, Alexandre, Nazabane, Hyménéus, Judde et Hermon. Ce dernier siégeait sous Dioclétien. » Ainsi ce n'est pas la *liste qui est loin d'être certaine ;* c'est la durée de chaque épiscopat, la main de la persécution précipitant quelquefois dans le bûcher du martyre le nouveau pasteur des âmes au lendemain de son élection. En quoi cette incertitude prouve-t-elle l'ignorance absolue des Saints-Lieux?

Voici enfin une preuve positive et directe; voici un témoin qui vient attester cette ignorance absolue, témoin digne de foi, qui n'a pas pu se tromper, car il a vu de ses propres yeux, et dont nous aurions mauvaise grâce de suspecter la sincérité : ce témoin est encore l'évêque de Césarée. « Eusèbe a été tellement frappé de cette ignorance absolue qu'il l'attribue à une sorte de complot des démons. » (*Ibid.*) Parlez, Eusèbe, et confondez-vous-même votre mensonger interprète.

« Constantin, cet empereur chéri de Dieu, entreprit dans la Palestine une œuvre vraiment mémorable. Quelle

est cette œuvre ? Persuadé que c'était un devoir pour lui de rendre cher et vénérable à tous les mortels l'endroit bienheureux de la résurrection de notre Sauveur, il ordonna d'y construire un oratoire... Autrefois des hommes impies, ou plutôt la race entière des démons par l'impiété de ces hommes, s'efforcèrent de livrer entièrement aux ténèbres et à l'oubli ce vénérable monument de l'immortalité. Cette grotte salutaire, des hommes impies et profanes avaient conçu le dessein de l'abolir totalement, croyant, dans leur insigne folie, effacer par cela même le souvenir de la vérité. C'est pourquoi ils remplirent, à force de travail et de peine, tout ce saint lieu de monceaux de ruines qu'ils apportèrent d'ailleurs. Sur ce terrassement élevé à une assez grande hauteur, ils mirent un pavé en pierre ; et ils recouvrirent ainsi la grotte sacrée sous cette profonde masse. Puis, comme s'il n'en restait plus un seul vestige, sur le sol nouveau, ils construisirent un exécrable tombeau des âmes, une caverne obscure des morts en l'honneur d'un démon lascif qu'ils appellent Vénus ; et ils offraient des sacrifices abominables sur des autels immondes et impies. Le complot qu'ils avaient formé allait, pensaient-ils, recevoir son accomplissement au moyen des infâmes souillures qui profanaient la grotte salutaire. Ces vils persécuteurs ne comprenaient pas que le Dieu qui avait vaincu la mort ne laisserait pas triompher leur crime... A la vérité les constructions de ces hommes impies et profanes subsistèrent pendant longtemps. Parmi les gouverneurs, les généraux et même parmi les empereurs, pas un seul ne fut trouvé

digne d'effacer cette œuvre inique, excepté le prince si agréable au Roi des rois. Animé de l'esprit divin, Constantin vit avec peine le lieu de la résurrection couvert frauduleusement de toutes sortes d'ordures par les ennemis du christianisme et condamné à un entier oubli. Il ne voulut pas céder à l'impiété qui avait consommé ces horreurs ; mais, la protection divine invoquée à son aide, il fit nettoyer ce saint lieu, convaincu qu'il devait, par ses travaux et sa puissance, répandre une splendeur céleste sur cette partie du sol profanée par la persécution. A peine cet ordre fut-il donné que les œuvres de la fraude furent jetées bas, détruites et dissipées avec les images des démons.

« Arrivé à ce point, Constantin ne fut pas satisfait ; mais, poussé par une sainte ferveur, il ordonna que, sur l'endroit profondément creusé, le sol fût emporté au loin avec la terre entassée, à cause des sacrifices impurs qui l'avaient souillé.

« Nul retard : ce nouveau travail fut accompli selon l'ordre donné. Quand le premier sol, c'est-à-dire celui qui était au fond apparut, alors le très-auguste et très-saint monument de la résurrection du Seigneur brilla contre l'espérance générale. Cette grotte qui peut s'appeler véritablement le saint des saints offrit une douce ressemblance de la résurrection du Sauveur, en revenant au jour, après la sépulture qui l'avait enveloppée ; la vérité des miracles qui s'y étaient accomplis se montra d'une manière sensible aux regards de tous ceux qui étaient accourus à ce spectacle; car la résurrection du Sauveur était attestée par la vue des lieux qui frappe

bien plus qu'un simple récit. » (Eusèbe, *Vie de Const.*, 26, 27 et 28.)

Le lecteur a maintenant sous les yeux tout le passage d'Eusèbe auquel M. Coquerel fait allusion; je l'ai reproduit intégralement à cause du parti que nos adversaires s'attachent à tirer tantôt du témoignage de cet historien et tantôt de son silence. Est-il donc bien vrai de dire : *Eusèbe a été tellement frappé de l'ignorance absolue des Saints-Lieux qu'il l'attribue à une sorte de complot des démons?* M. Coquerel l'affirme en confondant un échec avec un triomphe. Si cette nouvelle assertion n'est pas un acte de mauvaise foi, elle prouve du moins que M. Coquerel ne lisait pas davantage les écrits d'Eusèbe que ceux de Josèphe.

Après les ravages présumés de l'indifférence des chrétiens et du complot des démons, nos adversaires nous allèguent ceux des persécutions romaines. « Depuis le terrible siége de Titus qui força les chrétiens de se retirer au delà du Jourdain, nous disent-ils, les persécutions qui signalèrent toute la durée de la domination romaine durent singulièrement entraver le culte des Saints-Lieux et troubler les traditions qui pouvaient s'y rattacher (*loc. cit.*). » Remarquons d'abord la double contradiction de l'*Itinéraire de l'Orient*. Il vient de nous dire *qu'il est difficile de trouver dans les Livres saints la preuve d'un sentiment de vénération pour les localités particulières, au moins dans les deux premiers siècles de l'Église*. Bientôt après, il ajoute : « Aucun document historique ne prouve l'existence d'un lieu consacré au culte chrétien avant le IVe siècle. » Et c'est au milieu de ces deux pro-

positions qu'il intercalle celle-ci. « Les persécutions romaines durent singulièrement entraver le culte des Saints-Lieux. » De grâce, Monsieur Joanne et Monsieur Isambert, accordez-vous avec vous-mêmes : si le culte des Saints-Lieux fut entravé, pourquoi nous dites-vous qu'aucun document ne prouve son existence? S'il n'existait pas, comment voulez-vous que les persécutions romaines aient dû singulièrement l'entraver? Croiriez-vous par hasard que le lecteur va confondre l'abolition du culte avec celle de la connaissance et de la tradition ? Votre intention serait-elle, dans cette contradiction inexplicable, de tendre un piége à l'inadvertance et à la bonne foi? Sachez-le bien, vos rets sont trop grossièrement tissés pour ne pas donner l'éveil sur la distinction à faire. Oui, les persécutions suscitées contre l'Église de Jérusalem entravèrent singulièrement le culte du lieu de la crucifixion et du Saint-Sépulcre ; elles le firent cesser complétement et éloignèrent les disciples d'un Dieu de pureté, par l'horreur des sacrifices immondes qui souillaient cette sainte montagne. Mais les traditions religieuses qui s'y rattachaient ! Les persécutions romaines, loin de les obscurcir et de les éteindre, leur donnaient un nouvel éclat et une nouvelle ardeur. Autant de martyrs immolés à Jérusalem, autant de témoins éloquents de l'authenticité du Calvaire et du Saint-Sépulcre. En mourant chaque imitateur de Jésus-Christ tournait ses derniers regards vers les lieux du crucifiement et de la résurrection ; et les montrant de la main à ses bourreaux et aux nombreux assistants juifs ou étrangers, païens ou chrétiens, il leur disait dans le saint enthousiasme dont il

était saisi : Imprimez sur mes membres la ressemblance de mon Sauveur crucifié pour tous sur ce rocher ; cette mort m'est un gain ; comme le tombeau du Christ ressuscité, le mien me rendra une vie nouvelle, une chair resplendissante de gloire et d'immortalité !

§ 3.

L'authenticité du Calvaire et du Saint-Sépulcre était liée par des nœuds trop indissolubles à l'existence de l'Église de Jérusalem pour avoir à redouter les injures de l'ignorance et de l'oubli, pendant les trois premiers siècles chrétiens. Il plut néanmoins au Seigneur d'employer à leur service l'impiété de certains hommes et les complots de l'enfer. Comme le grain de froment est enseveli dans la terre jusqu'au moment où il doit pousser sa tige et former son épi, de même les Saints-Lieux furent couverts de ruines ; et sur eux s'étendit, comme un fumier, le temple de la luxure et de la dépravation. Le dessein du Très-Haut, quand il permit ce scandale qui confond nos timides pensées, était-il d'ajouter à la publicité primitive, en la faisant proclamer par les monuments de l'idolâtrie ? Sans repousser entièrement cette pieuse interprétation, je ne l'adopte ni exclusivement, ni avec l'enthousiasme de l'auteur des *Martyrs*. Malgré la présence de ce temple profane, les Saints-Lieux avaient toujours besoin, pour être connus, du témoignage de la tradition chrétienne ; et, à bien considérer cet événement,

il faut toujours admettre que la folie de l'idolâtrie ne rendait un son qu'en devenant l'écho de l'Église de Jérusalem. Il me paraît que le dessein principal de la sagesse divine, dans cette sépulture deux fois séculaire, était de protéger le Calvaire et le Saint-Sépulcre contre les ravages ultérieurs qui pouvaient les détruire. Une fois sous la sauvegarde d'un temple et de deux statues du paganisme, ils étaient à jamais en sûreté. L'enfer comptait sur un triomphe; et le Dieu qui tire le bien du mal, le faisait servir à une œuvre de conservation en attendant l'heure du réveil et de la victoire.

Ainsi l'authenticité des Lieux-Saints conserverait toute sa certitude traditionnelle et historique, quand même le fait de ces profanations païennes ne serait pas intervenu; je vais plus loin et je dis : quand même il serait faux et absurde. M. Coquerel exagère la pensée de Châteaubriand quand il nous dit : « Il existe une preuve dont l'auteur des *Martyrs* tire un grand parti : *Que les Lieux sacrés fussent généralement connus au temps d'Adrien*, c'est, dit-il, *un fait sans réplique. Cet empereur, en rétablissant Jérusalem, éleva une statue à Vénus sur le mont Calvaire et une statue à Jupiter sur le Saint-Sépulcre.* Si le fait attribué à Adrien était prouvé, il serait assurément d'une grande valeur, et Constantin, élevant ses églises sur les débris de ces sanctuaires, aurait eu des preuves bien puissantes en faveur de l'authenticité des Saints-Lieux » (*Top. de Jér.*, 129). Cette concession du bachelier de Strasbourg me sourit à l'égal des présents des Grecs : *Timeo Danaos et dona ferentes*. Je la regarde comme un piége de nos adversaires qui veulent substituer à la

grande voix de l'Église de Jérusalem celle des historiens de Constantinople, parce qu'ils se promettent d'avoir plus facilement raison de celle-ci que de la première.

Est-ce à dire pour cela que ce fait soit pour moi la part du feu, et que je le sacrifie aux accusations de nos adversaires? La nuit ne diffère pas davantage du jour que cette appréhension n'est opposée à mes sentiments intérieurs. Autant je repousse l'interprétation exagérée que l'on y attache, autant je maintiens sa certitude matérielle ; et il va se produire ici une double contradiction entre la conduite de M. Coquerel et la mienne. Il exalte ce récit pour l'annihiler, et je le ramène à sa juste valeur pour le soutenir. « Que disent, reprend M. Coquerel après les paroles que l'on a lues tout à l'heure, que disent les documents du temps d'Adrien, et en général tous ceux qui sont antérieurs à Constantin? Rien. Les contemporains mêmes de Constantin, et eux seuls, nous apprennent que sur les Saints-Lieux, c'est-à-dire sur ceux qui ont été alors reconnus pour tels, se trouvaient des monuments du paganisme. Et quelle confusion dans leurs rapports! Eusèbe (*Vie de Const.*, III, 26), Sozomène (II, 1), et Socrate (*Hist. eccl.*, l. XVII), disent que des hommes impies avaient élevé sur la tombe du Seigneur un temple de Vénus ; aucun des trois ne parle d'Adrien. Jérôme seul (*Epist.* XLIX, *ad Paulin.*) dit que l'idole y avait existé depuis le temps d'Adrien ; mais selon lui, c'était une image de Jupiter, et celle de Vénus était à Golgotha. Sozomène dit que le culte de Vénus y avait été établi pour que les chrétiens qui venaient célébrer leur culte en ces lieux semblassent adorer la divinité païenne.

Ceci est absurde; comment aurait-on pris le culte du vrai Dieu pour un hommage à une telle déesse; était-ce au milieu de rites obscènes que les chrétiens allaient adorer le Dieu très-saint? Crome remarque qu'il était contraire aux habitudes religieuses des Romains d'établir un temple dans un lieu considéré comme infâme et ayant servi aux supplices des criminels, et que, s'ils eussent voulu détruire les Saints-Lieux, ils ne se fussent pas donné tant de peine; ils n'auraient certainement pas conservé le rocher du Sépulcre avec tant de soin qu'on pût ensuite le découper et l'enchâsser comme on a fait. (*Top. de Jér.*, 130; *Itin. de l'Or.*, 774.)

Tel est donc le réquisitoire que M. Coquerel, sous les inspirations de Crome et de Robinson, a dressé contre les écrivains du IVe siècle. A nous maintenant de reprendre, un à un, les cinq griefs de l'accusation et de faire ressortir leur injustice et leur inanité.

1° M. Coquerel oserait-il affirmer que nous possédons aujourd'hui tous les documents du temps d'Adrien, et en général tous ceux qui sont antérieurs à Constantin? Il n'ignore pas la vérité du contraire, et il déplore avec nous la perte de plusieurs chefs-d'œuvre de cette époque qui ont péri dans les invasions et les ravages des barbares du Nord. Affirmerait-il du moins que les écrivains du IVe siècle n'avaient pas, entre leurs mains et sous leurs yeux, plusieurs de ces documents antérieurs qui nous manquent? L'accord unanime de ces historiens prouve qu'ils ont puisé aux mêmes sources et que leurs eaux taries pour nous coulaient alors limpides et abondantes. Qu'importe que ces auteurs soient tous contemporains

de Constantin lui-même? Leur témoignage en est-il moins irrécusable? C'est de leur temps qu'existait ce temple de Vénus; c'est de leur temps que Constantin l'a renversé et qu'il a élevé sur l'ancien niveau la basilique de la Résurrection. Quel rapport serait recevable, si le leur ne l'était pas, et quand l'histoire nous présente-t-elle des motifs de crédibilité plus nombreux et plus concluants? La seule circonstance antérieure qu'ils relatent est celle-ci: Ce temple avait été bâti autrefois par des ennemis de l'Église qui voulaient l'étouffer dans sa naissance. Mais en vérité se trouverait-il un seul esprit raisonnable qui ose ordonner une annulation? Était-il bien difficile de savoir que ce temple était d'autrefois et non d'une date récente? Est-ce que nous ne distinguons pas les monuments du jour de ceux de la veille, et pourrions-nous leur refuser un discernement si commun et si essentiel! De même n'étaient-ils pas fondés à attribuer cette œuvre satanique à des hommes méchants et impies, ennemis jurés du christianisme! C'est donc en vain que nos adversaires s'efforcent d'abattre l'autorité des écrivains du IVe siècle : elle demeure inébranlable : *inconcussa manet.*

2° On ajoute : « Et quelle confusion dans leurs rapports! « Remarquons d'abord que la confusion ne règne pas dans les trois rapports d'Eusèbe, de Sozomène et de Socrate, qu'il y règne au contraire la plus parfaite harmonie, puisque M. Coquerel n'en fait qu'un seul au lieu de trois : *et hi tres unum sunt.* Jérôme seul, cet impétueux Dalmate, peut être coupable de venir semer la confusion au sein de cette trinité historique, fidèle image de la Trinité céleste. Cela serait-il, qu'il n'y aurait aucun em-

barras sur le parti à prendre. L'auteur de la lettre à Paulin resterait seul avec son esprit de trouble et de confusion ; et nous n'aurions qu'à accepter dans son ensemble le témoignage des trois historiens qui n'ont qu'une même langue et qu'un même esprit. Jamais devant aucun tribunal public ou dans le commerce de la vie privée, on n'a rejeté le dire de trois témoins, parce qu'il en survenait un quatrième qui ajoutait deux ou trois nouvelles circonstances. Pourquoi procéderions-nous autrement à l'égard d'Eusèbe, de Sozomène et de Socrate ; et leur ferions-nous subir à cause de Jérôme seul l'affront encore ignoré sous le soleil de mettre en pièces leur triple rapport? Toutefois, ne soyons pas si prompts à jeter la pierre contre ce saint docteur, et examinons ses propres paroles avant de prononcer une sentence de condamnation. Eusèbe, Sozomène et Socrate nous disent : Autrefois des hommes impies, etc. Que fait saint Jérôme? Il détermine cet *autrefois* en disant : *Depuis le temps d'Adrien*. Où est la confusion? N'y a-t-il pas un surcroît d'ordre et de lumière? Alors même qu'on aurait le droit de nier cette date, on serait toujours répréhensible d'avancer qu'elle est en confusion avec ce mot *autrefois*. Mais peut-on nier que saint Jérôme, qui avait habité Jérusalem, et avait eu dans sa vieillesse un Juif pour professeur d'hébreu, ne fût en mesure de connaître la date précise d'une profanation qui remontait à cent quatre-vingts ans? Certes la mémoire des hommes serait bien courte, si elle ne pouvait pas recueillir les traditions de ses bisaïeux, surtout quand il s'agit d'un événement tel que celui de la construction d'un temple immonde sur le

lieu sanctifié par le sang d'un Dieu. Que fait encore saint Jérôme? Eusèbe, Sozomène et Socrate ne parlent que de la statue de Vénus, et la mettent sur le Saint-Sépulcre. Lui parle de deux statues, l'une de Jupiter, l'autre de Vénus, et il place celle-ci sur le Golgotha, et l'autre sur le tombeau sacré. Il y a ici une double différence, du nombre et de la place des statues. Faut-il en conclure qu'il n'y avait ni temple ni statue de Vénus? Quelle jurisprudence! Attestée déjà par les trois premiers témoins, l'existence de cette statue de Vénus l'est encore par le quatrième; à quel titre la rejeter? Tout au plus si l'on aurait quelque raison d'exclure la statue de Jupiter. Je dis tout au plus : Saint Jérôme, dans son séjour à Jérusalem, a dû apprendre par des témoins oculaires l'existence de cette deuxième statue, tandis que les historiens de Constantinople n'ont connu que le nom de celle qui était principalement en honneur. — Mais le déplacement de la statue de Vénus peut-il s'expliquer autrement que par une contradiction entre vos témoins, tellement révoltante qu'elle les convainc de mensonge? — Ce déplacement, à mon avis, est plus apparent que réel, et voici pourquoi : De nos jours encore, on désigne généralement sous le nom de Saint-Sépulcre l'église qui renferme le Calvaire, non moins que le tombeau du Sauveur. Supposons qu'une seule statue se trouve dans cette église, on dira qu'elle est placée au Saint-Sépulcre, bien qu'elle soit au Golgotha. L'unité du lieu permet ce que j'appellerais volontiers une communication d'idiome. C'est seulement lorsqu'on parle de deux statues qu'on est obligé, sous peine d'inexactitude, d'assigner à chacune

d'elles sa véritable place. Et c'est ce que fait saint Jérôme. Il met la statue de Jupiter sur le plan qui est le second pour la perspective, au tombeau du Sauveur, et la statue de Vénus sur le Golgotha, d'où elle dominait tellement qu'elle fût seule connue à Constantinople. Ainsi saint Jérôme complète le rapport des historiens grecs qui subsiste dans toute son importance, nonobstant une date et une statue de plus.

3° « Sozomène dit que le culte de Vénus, etc. » Cette réflexion que M. Coquerel attribue à Sozomène seul, est également celle de Ruffin. Pourquoi ne prononcer qu'un nom et taire l'autre? Je veux que l'observation de ces deux écrivains soit absurde: est-ce un motif de suspecter la vérité de leur rapport? Que de fois ne rencontrons-nous pas les observations les plus étranges à propos des faits les plus incontestables! D'ailleurs, l'absurdité pourrait ne retomber que sur les auteurs de la profanation. Or, que de fois encore le crime est absurde, et, hélas, il n'en existe pas moins! Ainsi les persécuteurs de l'Église naissante auraient pu se figurer qu'ils allaient, par l'érection de ce temple et de ces statues, éloigner les chrétiens du Golgotha et se tromper du tout au tout dans leurs prévisions; cependant les statues et le temple n'en auraient pas moins profané les Saints-Lieux. Allons au fond de cette critique inconcevable. Est-il bien avéré que ce complot fût absurde? Si peu cela est vrai que le succès couronna ses manœuvres, et que les chrétiens cessèrent tous de visiter le Golgotha, et en vinrent pour ainsi dire à l'oublier. Il est possible que, si les fidèles de Jérusalem avaient eu alors M. A. Coquerel pour évêque, ils eus-

sent bravé cette profanation et convaincu d'absurdité le complot qui l'avait méditée et accomplie. Comment pouvez-vous craindre, leur aurait dit cet évêque intrépide, que l'on prenne le culte du vrai Dieu pour celui d'une telle déesse? Allez-donc comme auparavant sur le Calvaire et au Saint-Sépulcre ; et glorifiez-y votre Père du ciel devant ces hommes qui spéculent sur votre timidité. Dociles à cette parole qui s'harmonisait si bien avec les sentiments de leur foi, ces chrétiens seraient allés en foule dans la confiance et la jubilation. Puis, arrivés sur le seuil de ce temple impur, ils auraient encore entendu une voix leur dire : Fuyez, fuyez vite, fuyez au loin! Ce n'est pas au milieu de rites obscènes que l'on vient adorer le Dieu très-saint... Et quelle serait cette seconde voix? La même qui les avait excités à ce culte, la voix de M. Coquerel! Vous vous y prenez mal, Monsieur le bachelier de Strasbourg, pour démontrer l'absurdité de ce complot ; vous ne pouviez mieux réussir, au contraire, à nous en dévoiler l'astuce infernale. Tour à tour, selon vous et selon la vérité, les chrétiens, semblables aux flots de la mer, étaient poussés par leur foi vers ce rivage bien-aimé, et repoussés par l'horreur de l'obscénité qui le déshonorait! Quelle torture pour eux ! Quel triomphe pour leurs persécuteurs !

4° « Crome remarque qu'il était contraire aux habitudes religieuses des Romains, etc. » Très-bien de la part des Romains, s'ils avaient l'habitude religieuse qu'on leur prête, mais qu'est-ce qu'elle prouve contre l'existence du temple de Vénus sur le Golgotha? Les historiens du IVe siècle attribuent-ils ce fait à Adrien

agissant par lui-même ou par quelque gouverneur de la Syrie? On a vu ce que M. Coquerel nous dit lui-même à ce sujet : « Eusèbe, Sozomène et Socrate disent que *des hommes impies* avaient élevé sur la tombe du Seigneur un temple de Vénus. Aucun des trois ne parle d'Adrien. Jérôme seul dit que l'idole avait existé *du temps d'Adrien.* »

Poursuivez, Monsieur A. Coquerel, et apprenez-nous maintenant les noms de ceux qui sont plus avancés que saint Jérôme, et qui attribuent ce fait à Adrien! M. Coquerel s'interrompt, s'arrête, se tait, comme s'il fallait attribuer à un empereur tout ce que l'on a fait de son temps. Non, ce n'est pas Adrien qui commit cette profanation des Saints-Lieux; ce n'est ni un autre empereur, ni un gouverneur de la Judée, ni un général romain; les seuls coupables furent des hommes impies, sans caractère public et officiel, puisque Socrate les met en opposition avec les disciples de Jésus-Christ, lesquels ne jouissaient pas même du droit de vivre en paix. Ceux-ci, après la mort du Sauveur, rendaient un culte religieux à son tombeau; ceux-là, au contraire, qui avaient le christianisme en horreur, remplirent ce lieu de terre et y élevèrent un temple de Vénus. Rome ne prit d'autre part à ce sacrilége que celle de la tolérance; et on peut croire qu'elle se résigna facilement dans sa haine pour les juifs, et, sous leur nom, pour les chrétiens. De plus, après le baptême de sang et de feu qui avait purifié le Golgotha de l'infamie de son ancienne destination, il était déjà considéré cemme le temple du Dieu très-saint; le paganisme ne faisait donc que l'œuvre

récente du protestantisme qui a transformé nos églises en temples, malgré l'idolâtrie prétendue de notre culte catholique.

5° Arrivons à la cinquième et dernière accusation : « Si les persécuteurs eussent voulu détruire les Saints-Lieux, etc. » Comment savez-vous, demanderai-je d'abord à M. A. Coquerel, que ces persécuteurs païens auraient fait ce que vous proposez ? Il aurait fallu qu'ils eussent votre esprit et ils ne l'avaient pas, l'expérience de leur insuccès qui vous suggère un meilleur moyen, et elle leur manquait. Vous nous prouvez une seule chose, qu'à leur place vous séviriez sans pitié, parce que vous avez mis à profit les leçons des persécutions passées ; mais vous ne prouvez pas que ces persécuteurs, novices dans l'art d'exterminer, ne se soient pas donné tant de peines infructueuses. Est-il bien vrai, d'ailleurs, comme le suppose ici M. Coquerel, que le vice dominant de la persécution soit un instinct destructeur? Nos terroristes de 93 sont une preuve tristement célèbre du contraire. Semblables, après seize siècles, aux terroristes de Jérusalem, ils ont mieux aimé profaner nos églises que de les défigurer. La profanation assouvit donc mieux la rage de la persécution qu'une entière ruine. Ennemis du Calvaire et du Saint-Sépulcre, prêchez l'abolition, si vos progrès dans l'art de persécuter vous l'inspirent ; mais gardez-vous de nier l'histoire de 180 et celle de 1793 ; ces deux dates qui démentent votre logique trop radicale et vous crient : « Mieux vaut le déshonneur du Calvaire et du Saint-Sépulcre par les statues de Vénus et de Jupiter, et des églises catholiques par les montagnes du jacobi-

nisme, ou par le culte d'une courtisane à demi nue, qu'une entière ruine ou qu'un bouleversement qui les fasse méconnaître ! »

Au terme de cette troisième discussion, n'aurions-nous pas envers nos adversaires le droit d'emprunter, en le modifiant, le langage de l'auteur des *Martyrs* et de dire : « La folie de l'opposition fait ressortir la sagesse du rapport des historiens incriminés ! Ceux-là mêmes qui pouvaient avoir quelque doute sur la vérité de cette profanation infâme, n'en sont-ils pas convaincus pleinement par la faiblesse de l'attaque, et par tous les caractères de fausseté qu'elle porte sur son front et dans ses mains ? Oui, il faut qu'il y ait des hérésies, il est nécessaire que des scandales arrivent, afin que ceux qui ne voient pas s'éclairent par les absurdités des faux sages du siècle, et afin que ceux qui sont debout redoublent de vigilance pour ne pas tomber. Mais ajoutons avec le Sauveur de nos âmes qui pardonnait beaucoup de fautes, et lançait l'anathème contre celle-ci : Malheur à celui par qui le scandale est venu.

§ 4.

Nous arrivons enfin aux découvertes de sainte Hélène et à l'examen de cette question extrêmement importante : Règne-t-il ou non dans le récit des historiens du IVe siècle une diversité suspecte ? Voici en quels termes M. Coquerel formule cette dernière opposition à l'authenticité du Calvaire et du Saint-Sépulcre :

« Hélène, mère de Constantin, parcourut les Saints-Lieux en 326 ; elle découvrit l'emplacement du tombeau de Jésus et du Calvaire... Mais comment? Quelles preuves lui garantirent l'authenticité de ses découvertes? Elle fut constatée, selon les uns par un songe, par un miracle (Ruffin, Sozomène); selon d'autres par un vieillard juif qui possédait un écrit des anciens chrétiens (ce fait est rapporté et nié par Sozomène); ou enfin par des Juifs qui ne livrèrent le secret qu'au milieu des tortures (Sanuto, Paulin de Nole, Adrichomius). Voilà, dans la source indiquée, une diversité bien suspecte. » (*Loc. cit.*)

Quelle confusion dans ce rapport autrement grave et avérée que celle du témoignage d'Eusèbe, de Socrate, de Sozomène et de saint Jérôme ! Quel abus déplorable de ce mot : découvrit ! M. Coquerel veut-il dire que la pieuse mère de l'empereur Constantin déblaya la terre qui *couvrait* les Saints-Lieux ; nous sommes pleinement d'accord avec lui sur la réalité de cette découverte. Mais son intention serait-elle, et le contexte prouve qu'il en est ainsi, de donner à ce mot la signification de trouver une chose inconnue ou bien oubliée, il nous est impossible d'accepter ce terme, et force nous est de répondre à cet adversaire, dès le début de sa tirade : Non, les Saints-Lieux ne furent pas découverts : l'histoire parle seulement de l'invention de la Croix. Quant au Calvaire et au Saint-Sépulcre, elle suppose qu'ils étaient pleinement connus par la tradition chrétienne et par les monuments douloureusement remarquables de la persécution païenne. Un pareil démenti est trop essentiel en lui-même, et ses conséquences sont trop définitives pour être admis sur

paroles et sans preuves. Voici trois témoignages qui suffiront et au delà pour confirmer notre distinction.

Commençons par citer un livre qui est connu du monde entier, et dont l'enseignement, sans appartenir au domaine de la foi, ne laisse pas que de faire règle pour toutes les intelligences catholiques. Le lecteur a nommé pour moi le *Bréviaire Romain.* « Après l'éclatante victoire que l'empereur Constantin remporta sur Maxence, par le secours du labarum miraculeux, Hélène, sa mère, avertie par une vision céleste, se rendit à Jérusalem dans l'intention de chercher la vraie croix. Son premier soin fut de renverser, après cent quatre-vingts ans environ, une statue de Vénus que les païens avaient placée dans ce lieu pour effacer la mémoire de la passion de Jésus-Christ. Elle enleva également du lieu de la résurrection une statue de Jupiter, et du lieu de la crèche du Sauveur une statue d'Adonis. La fosse de la Croix déblayée, trois croix profondément enfouies furent mises à découvert, et le titre de la croix du Sauveur fut trouvé à part. Comme on ne distinguait pas suffisamment à laquelle de ces trois croix appartenait ce titre, un miracle vint enlever toute espèce de doute. Macaire, évêque de Jérusalem, après avoir imploré l'assistance divine, présenta chaque croix à une femme en danger de mort. Deux ne lui firent aucun bien. Le contact de la troisième la guérit aussitôt. Cette salutaire invention de la croix ainsi faite, Hélène construisit dans ce lieu une église splendide, où elle laissa une partie de la croix enfermée dans une châsse d'argent. » (ff. du 3 mai.)

A ce premier témoignage si imposant et si clair, joi-

gnons celui de l'éloquent archevêque de Milan, dans son discours pour les funérailles de l'empereur Théodose :

« Hélène arrive donc ; elle commence la visite des Lieux-Saints. L'esprit de Dieu lui suggère de chercher le bois de la croix. Elle s'approche du Golgotha et dit : Voici le lieu du combat ; où est le signe de la victoire ? Je cherche l'étendard du salut et je ne le trouve pas. Je suis sur un trône, et la croix du Seigneur est dans la poussière. Je suis dans un palais, et le char triomphal du Christ gît sous des ruines ! Que ces débris disparaissent, et que la vie apparaisse ! Que la terre s'ouvre, et que le salut resplendisse ! Qu'as-tu fait, ange des ténèbres, en cachant le bois sacré ? Tu seras vaincu une seconde fois. Alors elle creuse le sol ; elle enlève les décombres. Trois croix se montrent à une certaine profondeur ; le titre est séparé ; mais le diadème du Christ ne sera pas caché plus longtemps. De nouvelles fouilles le découvrent, et il s'attache si bien à la croix que l'on oublie sa séparation. »

Donnons à M. Coquerel la satisfaction d'entendre l'un de ses témoins, et faisons paraître ici l'évêque de Nole, saint Paulin : « Hélène, cette reine vénérable, entreprit, à son arrivée dans Jérusalem, de chercher la croix du Seigneur, dans le désir de voir de ses propres yeux le bois sacré, dont on lui avait parlé de vive voix et par écrit. C'est pourquoi elle fit venir non-seulement des chrétiens pleins de science et de sainteté, mais encore des juifs très-habiles qui jugeaient, comme ces malheureux s'en glorifiaient eux-mêmes, dans leur impiété. Une fois instruite par leur témoignage du lieu de la dé-

position de la vraie croix, elle fit creuser sur-le-champ, poussée d'ailleurs par la grâce de la révélation qu'elle avait eue précédemment. Le sol creusé et déblayé à une grande profondeur, on vit paraître la croix mystérieuse qui y était renfermée. » (Ap. Baron., *An. eccl.*, t, III.)

Nulle mention dans aucun de ces trois témoignages ni de la découverte, ni de la recherche des Lieux-Saints : *Hélène se rend à Jérusalem dans l'intention de chercher la vraie croix* (Brév. Rom.); *elle entreprend cette œuvre dès son arrivée* (saint Paul. de Nole); *elle s'approche du Golgotha, et dit : Voici le lieu du combat* (S. Ambr.). Que devient donc cette accusation de M. Coquerel : voilà dans la source indiquée une diversité bien suspecte? En l'absence de toute indication, quelle contradiction historique peut-on rencontrer?

Que devient aussi ce dernier épouvantail évoqué par M. Coquerel : « Enfin, l'on risque d'approcher du ridicule quand on en vient aux difficultés matérielles. Eusèbe dit que le tombeau avait été rempli de terre et de pierres (Eusèbe, *Vie de Const.*, III, 26, 33); l'opération qu'a fait faire Hélène, a donc consisté à faire creuser le sol, à rouvrir une grotte souterraine (ἄντρον), depuis longtemps fermée. Comment, dans une ville comme Jérusalem, si souvent bouleversée, et dans ces lieux criblés de cavernes sépulcrales, constater, après trois siècles, l'identité d'une fosse? » (*Loc. cit.*)

Oui, l'opération de sainte Hélène fut telle que M. Coquerel vient de la décrire. Mais où était ce risque d'approcher du ridicule, en creusant le sol et en rouvrant une grotte même souterraine, même cachée depuis long-

temps et fermée? Est-ce que des opérations semblables ne s'accomplissent pas tous les jours sans encourir aucun blâme, sans approcher du ridicule? « Mais dans une ville comme Jérusalem, si souvent bouleversée! » Détruite par Titus et rebâtie par Adrien, Jérusalem avait vu transformer ses remparts et leurs tours, ses rues et leurs maisons, ses quartiers et leur disposition. Mais avait-elle senti les rochers s'entrechoquant dans ses entrailles? Que M. Coquerel nous prouve cette dernière perturbation, et nous lui confesserons, à notre tour, que l'on risque en effet d'approcher du ridicule en voulant reconnaître une grotte sur un sol bouleversé jusque dans les fondements de ses montagnes et les abîmes de ses vallées!

— « Mais ces lieux étaient criblés de cavernes sépulcrales. » — Si M. A. Coquerel ne lit ni Josèphe, ni Eusèbe, ni aucun des écrivains du IVe siècle, il devrait toutefois lire l'Évangile : c'est bien le moins que l'on puisse demander à un bachelier en théologie! Sans doute, les environs de Jérusalem possèdent de nombreux tombeaux; il y en a sur le chemin de Damas, sur la montagne des Oliviers, sur celle du Mauvais-Conseil! Quoi d'étonnant avec l'usage qu'avaient les Juifs de creuser leurs sépulcres dans les rochers, et d'en faire comme des maisons souterraines composées d'un atrium commun et de plusieurs cellules qui régnaient autour des galeries. Mais le sol même de Jérusalem en était-il criblé; et y retrouvons-nous de nos jours des vestiges sans nombre de ces anciennes cavernes sépulcrales, comme nous en retrouvons aux lieux que je viens d'indiquer? Eh bien! non. Dans l'enceinte de la Jérusalem ancienne

et de la Jérusalem moderne figurent seulement quatre tombeaux : celui de David sur le mont Sion, celui de Jésus-Christ sous la coupole du Saint-Sépulcre, et ceux de Nicodème et de Joseph d'Arimathie qui sont à l'ouest du Golgotha, et qui appartiennent à une autre chaîne de rochers.

Où était dès lors la difficulté matérielle de constater son identité? Comme on implora et on obtint de la bonté divine un miracle pour la distinction de la vraie croix confondue avec les deux autres croix des larrons, on aurait adressé une semblable supplication et reçu un exaucement semblable, si l'on s'était vu en présence de deux ou trois sépulcres. L'absence de tout moyen de discernement prouve, jusqu'à l'évidence, que la grotte du Sauveur était réellement seule, conformément au texte évangélique.

« Mais après trois siècles! » A ce dernier trait, ne diriez-vous pas que Jérusalem est restée déserte et inconnue, qu'un beau jour on en a fait la découverte, qu'alors on s'est mis à fouiller à tout hasard, et qu'étant arrivé à une grotte, on s'est pris à dire par spéculation ou par fanatisme : Voilà le soi-disant Saint-Sépulcre ! Ce roman ne parlerait guère en faveur des Saints-Lieux : Nouvelle preuve de leur authenticité, puisque l'histoire est précisément le contrepied de cette aberration! Ce n'est pas tout : M. Coquerel est-il bien sûr que ce tombeau n'avait aucun signe distinctif, aucun emblème glorieux ? Une tombe qui garde son dépôt le recouvre de son lourd manteau de marbre; mais le tombeau de Jésus-Christ qui avait sa pierre rejetée de côté : *revolutum lapidem*,

ne devait-il pas avoir une disposition incompatible avec toute incertitude? Les chrétiens, si attentifs à désigner le corps d'un martyr par une fiole de son sang, etc., auraient-ils laissé couvrir de terre le tombeau du Sauveur, sans y attacher aussi quelque gage de leur amour, quelque preuve de son identité! La joie immense qui fit tressaillir l'univers à la nouvelle de ce retrouvement, atteste solennellement qu'il s'opéra, selon l'expression d'Eusèbe, quelque chose de semblable à la résurrection de Jésus-Christ, et qu'une authenticité non moins glorieuse qu'incomparable signala à tous les regards le tombeau vainqueur de la mort et des enfers.

Je pourrais m'arrêter ici et dire à M. Coquerel : Les Saints-Lieux sont mis indûment en cause dans votre réquisitoire; ile ne furent pas découverts, ils n'en avaient pas besoin, ils ne pouvaient pas l'être, à moins que le lever quotidien du soleil ne s'appelle une découverte. Mais ne laissons pas l'étendard de notre salut à la dérision de ses ennemis, et considérons si réellement il y a une diversité suspecte soit dans les indications qui préparèrent la découverte de la vraie croix, soit dans celles qui garantirent son authenticité.

Observons d'abord que M. Coquerel, dans l'énumération qu'il nous a faite, est l'écho d'une fable condamnée par l'autorité suprême de la chaire de Pierre. « Sur l'invention de la croix, disait le pape Gélase I[er], circulent certaines relations qui sont lues par des catholiques. Souvenez-vous, si elles tombent entre vos mains, de la maxime de l'apôtre saint Paul : Éprouvez tout, et gardez seulement ce qui est bon. » Et Benoît XIV, qui cite ces

paroles dans son traité : *de Festis*, ajoute que l'on doit s'en rapporter à la légende du *Bréviaire Romain*. Qu'a donc fait ce livre dans le passage déjà cité? Il a maintenu l'indication qui est donnée par l'unanimité des historiens de l'époque, celle d'un avertissement céleste ; et il a laissé à l'écart les deux autres moyens qui sont relatés seulement par quelques voix isolées. Quelle sagesse! Et se peut-il que l'on ose encore nous parler d'une diversité suspecte! Voilà pour la source de cette découverte et voici pour sa légitimation. Sur quatre historiens, trois nous disent : Le vraie croix se discerna elle-même par la guérison instantanée d'une moribonde ; le troisième ajoute : « On parle aussi de la résurrection d'un mort. » Le quatrième ne mentionne que ce dernier prodige. Qu'a fait encore ici le *Bréviaire Romain ?* Fidèle à sa méthode invariable de prudence et de circonspection, il a recueilli le premier miracle et omis le second? Où trouver une réserve plus admirable? et nos adversaires eux-mêmes lui refuseraient-ils leurs sincères approbations, si leur sens n'était pas aigri par la haine du catholicisme et particulièrement de l'Église mère et maîtresse de toutes les autres églises?

Trouveraient-ils dans toute autre page de l'histoire le silence d'Eusèbe si digne de remarque ? Non, « cet écrivain officiel de Constantin ne parle pas des circonstances merveilleuses de la découverte de la croix. » Mais il nous dit que cet empereur fit bâtir trois églises en commémoration de la mort de Jésus-Christ, de la résurrection et de la découverte de la croix (Coquerel, 127), et d'autres sans nombre en l'honneur de la croix ; qu'il

avait dans son camp un oratoire de la croix, que ses statues portaient des croix à la main et au front. Que conclure donc de l'omission d'un acte personnel de sainte Hélène, lorsque Eusèbe ne lui attribue que les deux églises de Bethléem et du lieu de l'Ascension, et qu'il réserve à son fils toute la gloire de la restauration du Saint-Sépulcre et de la construction de ses trois sanctuaires ?

« On peut donc faire remonter jusqu'à l'année 335 l'authenticité des sanctuaires vénérés dans l'église de la Résurrection. Les savantes recherches de M. de Vogué, sur l'âge et le style de ces monuments, ne laissent aucun doute à cet égard ; mais au delà on ne trouve que ténèbres et contradictions. Jusqu'à ce que de nouvelles découvertes viennent éclairer la question tant débattue de la topographie ancienne de Jérusalem, les preuves pour ou contre l'authenticité des sanctuaires resteront toujours à l'état de conjectures ; et la plus grande réserve devra présider à l'examen de ces délicates questions. » (*Itin. de l'Or.*, 775.)

Ce programme tracé, il y a cinq ans, par MM. Joanne et Isambert me paraît fidèlement suivi dans ce livre. Toutes les difficultés topographiques de l'ancienne Jérusalem et de ses murs ont été éclaircies par les chapitres qui précèdent ; et nous venons de voir se dissiper dans celui-ci les ténèbres et les contradictions qui semblaient planer sur les trois premiers siècles du christianisme. La réserve va-t-elle faire place à l'abandon ; et la limite fatale de l'année 335, opposée par nos adversaires à l'authenticité des Saints-Lieux, remontera-t-elle jusqu'à

l'époque sacrée de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ? J'aime à le croire, en voyant la justice rendue aux recherches d'un archéologue contemporain. Oui, le disciple de Robinson, sur la foi de la science actuelle, se dira dans l'église de Saint-Sauveur : Me voici dans un monument quinze fois séculaire, bâti par les ordres de Constantin et sous la surveillance de son auguste mère, sainte Hélène. Ici les croisés, ces dignes émules de la bravoure et de la religion des Asmonéens, entrèrent à pieds nus, marchant sur leurs genoux, sanglotant et pleurant dans un indicible mélange de douleur et de joie, de confiance et d'amour. Ici l'empereur Héraclius porta sur ses épaules deux fois victorieuses le bois salutaire de la croix reconquis sur les Perses; et il le posa au même lieu où d'abord il fut dressé pour le Sauveur de nos âmes. Ici saint Cyrille, saint Macaire, et tous les évêques de Jérusalem se prosternaient avec leurs ouailles au pied de la croix, comme si Jésus y était encore suspendu. Ici sainte Hélène déploya tout son zèle de chrétienne pour effacer dans leurs dernières traces les profanations du paganisme, et tout son cœur de mère pour remercier la croix d'avoir donné l'empire du monde à son fils Constantin. Mais il franchira cette date pour s'accorder avec lui-même, celui qui a une foi rationnelle et sincère aux savantes recherches de M. de Vogué. A Dieu ne plaise, se dira-t-il encore, que j'aie deux poids et deux mesures, et que je repousse, dans les trois premiers siècles, une authenticité bien supérieure à celle que j'accepte à juste titre depuis le règne de Constantin. Ici un nom prononcé isolément; là tous les écrivains du IVe siècle. Ici une

maison de pierres; là l'église vivante de l'Église chrétienne de Jérusalem. Autant le bœuf connaît son étable; l'âne, sa crèche; une population, sa demeure; une nation, son pays; autant les évêques, les prêtres et les fidèles de l'Église de Jérusalem connaissaient le Calvaire et le Saint-Sépulcre. Disciple de la science, je ne serai pas moins docile à la grande voix de cette tradition nationale et religieuse. Et aussi longtemps que le Juif dira : voici où fut le temple de Salomon; l'Égyptien : voici les pyramides; l'Athénien : voici le Parthénon; le Romain : voici les substructions du Capitole; le Parisien : voici la Sainte-Chapelle, je remonterai de Constantin à Jésus-Christ, et je dirai de l'abondance de mon cœur et de toute l'énergie de ma conviction, en me prosternant sur les lieux où l'on nous montre le Calvaire et le Saint-Sépulcre : Voici où mon Sauveur est mort pour ma sanctification; voici où il est ressuscité pour ma gloire.

CHAPITRE VIII

IMPORTANCE RELIGIEUSE DE L'AUTHENTICITÉ DU CALVAIRE ET DU SAINT-SÉPULCRE.

Action providentielle des Saints-Lieux sous Constantin, pendant les croisades et dans les pèlerinages actuels. — Conséquences de leur authenticité et de leur vénération pour le principe d'autorité en matière de religion, pour le culte extérieur et public, et pour la connaissance, l'amour et la gloire de Jésus-Christ. — Conclusion.

Quand l'erreur a usé toutes ses armes et épuisé toutes ses ressources dans l'une de ses grandes batailles contre la vérité, le dernier trait qu'elle lance, en fuyant, est toujours celui-ci : qu'importe, après tout, que vous ayez raison et que je me trompe : *quid prodest?* Ce dénoûment lui est trop habituel, et, par ce siècle d'indifférence religieuse, il lui donne des résultats trop satisfaisants, pour être négligé au terme de la polémique contre l'authenticité du Calvaire et du Saint-Sépulcre. « Je regrette, en finissant ce chapitre, nous dit M. Coquerel, de ne pouvoir traduire une belle note de Crome (317, n° 28), où il réfute ceux qui confondent ou feignent de confondre l'authenticité des prétendus Saints-Lieux avec celle des faits qui s'y sont passés. Il proteste, avec une véritable éloquence, de sa foi aux grands événements sur lesquels le christianisme repose, et déclare que, sous le

point de vue purement religieux, il est complétement indifférent que les lieux précis où ils se sont passés, puissent ou non être montrés. Je m'associe pleinement à ces sentiments dignes d'un chrétien éclairé et convaincu.» (*Top. de Jér.*, 135.)

Depuis l'origine des siècles chrétiens jusqu'à nos jours, s'est-il rencontré un seul défenseur des Saints-Lieux, catholique ou non, qui ait confondu ou seulement affecté de confondre la certitude des mystères de la croix et de la résurrection avec celle du Calvaire et du Saint-Sépulcre? Je crois qu'il est plus que permis d'en douter, et que l'on pourrait défier en toute assurance MM. Crome et Coquerel de nommer un seul livre, de citer un seul passage à l'appui de cette injurieuse accusation. On voulait se poser en chrétien éclairé et convaincu; on voulait protester éloquemment *de sa foi aux grands événements sur lesquels le christianisme repose;* mais comme il faut des ombres dans tout tableau pour en faire ressortir les lignes et les couleurs, il en fallait aussi pour mettre en relief une foi aussi vague et aussi mal définie. Alors on a suscité ces chimères du fanatisme et de la superstition qui confondent la foi des mystères avec celle du lieu de leur accomplissement. Pitoyable mise en scène visiblement imaginée pour faire parade d'un grand esprit de foi et de discernement, et pour signaler les champions des Saints-Lieux comme une race encroûtée, ridicule et funeste au vrai christianisme!

Non, nous ne confondons pas deux choses aussi distinctes entre elles que le *fait* et le *lieu*. Nous publions avec joie que notre croyance aux grands mystères de

notre rédemption serait tout aussi ferme et tout aussi vive quand même le lieu du crucifiement et de la résurrection de Jésus-Christ ne serait pas mieux connu pour nous que celui de la mort et de la sépulture de Moïse l'est pour les Juifs. Mais d'un autre côté, nous ne sommes ni assez aveugles ni assez ingrats pour méconnaître l'importance religieuse du Calvaire et du Saint-Sépulcre et leurs immenses bienfaits.

La déclaration que l'on vient de lire m'impose une dernière tâche devant laquelle je serais grandement coupable de reculer, et que je vais essayer de remplir dans ce chapitre, en montrant les salutaires influences des Saints-Lieux. Puisse cette esquisse simple et rapide ôter à l'erreur sa dernière séduction et réveiller les âmes tièdes et lâches qu'elle aurait endormies du perfide sommeil de l'indifférence et de la torpeur !

Article Ier.

Celui qui trace à l'Océan une limite que la fureur de ses flots ne saurait franchir, avait marqué aussi le terme des persécutions romaines, et ce terme approchait. Dioclétien gravait sur le marbre l'épitaphe du christianisme: *Deleto tandem nomine christiano*, au moment où Dieu disait du haut du ciel à l'Église martyrisée : Sors des catacombes et va dans les temples des faux dieux que je te donne en héritage. De l'autel du sacrifice monte sur le trône des Césars. Trois siècles passés, ton sang s'est mêlé à celui de mon Fils pour renouveler la face de la

terre ; domine maintenant au milieu de tes ennemis, et qu'ils soient l'escabeau de tes pieds. Récompense bien légitime que le monde était loin de prévoir et que le Seigneur était sur le point de donner.

Mais il n'en est pas des biens périssables du siècle comme de ceux de la vie éternelle. Un venin mortel est toujours caché sous leur éclat et sous leurs douceurs ; et jamais la main divine ne les accorde sans quelque tempérament providentiel qui corrige leur malignité et en prévienne les ravages. Deux grands périls attendaient l'Église sur le seuil de sa royauté temporelle : le sensualisme mondain et l'orgueil sophistique ; le premier tendant à changer en hommes terrestres ces prédestinés du martyre qui ne vivaient que dans l'attente de leur dissolution ; le second attaquant dans sa base fondamentale l'esprit de foi sans lequel le christianisme n'est qu'un vain mot. Seigneur, Dieu des chrétiens, que ferez-vous afin que les fils de votre adoption ne soient pas, comme ceux de la loi de crainte, une génération perverse et superbe qui vous honore du bout des lèvres et dont le cœur soit loin de vous ?

Le Dieu d'Israël, pour fixer autrefois l'inconstance de son peuple choisi et pour le détourner des crimes des nations, lui rappelait en ces termes ses anciennes faveurs : « Je suis le Seigneur votre Dieu qui vous ai tiré de l'Egypte et de la servitude des Pharaons ; vous n'aurez pas d'autre Dieu que moi. » La même bonté paternelle aura recours à un semblable souvenir pour empêcher les chrétiens de se laisser amollir par les délices de la paix et par les faux charmes du bien-être tem-

porel. Souvenez-vous, leur dira-t-il, que votre premier père vous avait livrés à l'esclavage du démon, en mangeant le fruit de la désobéissance ; souvenez-vous que je vous ai rachetés de cette iniquité et de ses châtiments éternels, en immolant mon Fils sur l'arbre de la croix ; souvenez-vous que je veux vous introduire dans le séjour de ma gloire et vous asseoir avec moi sur le trône des cieux. Mais, ces prodiges inénarrables de son amour, Dieu ne les rappellera point par le ministère d'un ange comme au mont Sinaï, ni par la voix de ses prophètes comme sous les rois de Juda, ni seulement par la prédication apostolique ; il les rendra encore plus parlants et plus sensibles ; et c'est pour cela que cette sagesse infinie qui fait tout avec poids, nombre et mesure, choisit le moment où l'Eglise triomphe du paganisme et monte sur le trône d'Auguste, pour tirer du sein de l'obscurité le Calvaire, le Saint-Sépulcre et la Croix de notre rédemption.

Or, en ce temps-là, pendant que le plus faible des quatre Césars qui se disputaient l'empire romain, s'avançait vers la capitale de cet empire et de l'univers, à la tête d'une armée forte à peine de vingt-quatre mille hommes tant romains qu'auxiliaires, apparut, au milieu du ciel, vers l'heure de midi, une croix étincelante de lumière sur laquelle se dessinaient ces mots : *Vainquez par ce signe : In hoc signo vince.* « Toute l'armée fut frappée de cet étrange phénomène, et chacun se livra à ses réflexions. Plus frappé que personne, Constantin pensa, tout le reste du jour, à ce que pouvait présager cette merveille. La nuit suivante, Jésus-Christ lui appa-

rut avec le même signe, et lui ordonna de faire un étendard sur le modèle de cette croix, et de le porter dans les combats comme une sauvegarde contre les attaques de ses ennemis. Le prince se leva de grand matin, appela des ouvriers, et leur traça le dessin de cet étendard qu'il fit exécuter sous ses yeux. Un long bâton couvert de lames d'or était traversé tout en haut par un autre bois semblable, en forme de croix, d'où pendait un riche voile tissu d'or et de pierreries. Une couronne également d'or et de pierres précieuses, au milieu de laquelle on voyait les deux premières lettres grecques du nom de Christ entrelacées l'une dans l'autre, surmontait la sommité de la croix. Constantin choisit entre ses gardes cinquante hommes des plus braves et des plus religieux pour porter tour à tour cet étendard qui fut nommé *Labarun*. Si tout autre témoin que l'empereur nous eût raconté cette double apparition, nous dit ici Eusèbe, nous aurions peine à y croire; mais ce prince, après un exact récit, l'ayant confirmé lui-même par serment, qui pourrait en douter, surtout après que la suite des temps et des événements en a confirmé la vérité. Ainsi parlait Eusèbe, tandis qu'une infinité de personnes qu'il dit en avoir été témoins oculaires vivaient encore et pouvaient le démentir. Ce témoignage se trouve encore confirmé par une multitude d'écrivains et de monuments de toute espèce. » (*Hist. de l'Église*, par Bér.-Berc., I, 44.)

Le plan divin se manifestait par cet étendard miraculeux et par la double victoire accordée au jeune Constantin sur Maxence et sur Licinius. Mais ce labarum ne

suffisait pas aux vues paternelles du Dieu de notre salut. Sa générosité ne se borne pas à de vains simulacres ; le signe n'est de sa part que le prélude de la réalité, comme ses promesses sont toujours suivies de leur accomplissement. Arrière ces cœurs insensés et lents à croire qui nous disent que Jésus-Christ se donne en figure dans le mystère de nos autels ! Est-ce connaître la divine charité que la ravaler de la sorte? Est-ce connaître aussi la dignité de notre âme, ses insatiables désirs et ses besoins de chaque jour? Pour achever l'œuvre qu'il avait commencée, le Seigneur joignit au premier ministre temporel de ses volontés un aide qui lui était semblable. Et voici que la pieuse Hélène, avertie également par une vision céleste, se rend à Jérusalem pour présider à la restauration des Saints-Lieux et à la recherche de la vraie croix. Qui ne se représente une Eve troisième, mais animée de l'esprit d'obéissance de la seconde et non des pensées rebelles de la première, accourir à l'arbre de vie pour en goûter les fruits salutaires et les offrir à l'humanité ! Admirable rapprochement entre la chute de l'Eden, la rédemption du Calvaire et le retrouvement de la croix : *Per feminam mors ; per feminam vita ;* par une femme, la mort ; par une femme, la vie !

Et l'apostolat des Saints-Lieux fut-il compris d'un grand nombre de fidèles? Les séductions des biens de ce monde et les efforts impies d'Arius et de ses complices trouvèrent-ils un préservatif assuré, une barrière infranchissable dans cette apparition du Calvaire, du Saint-Sépulcre et de la vraie croix? Nous le savons en toute certitude par le témoignage unanime de tous les

auteurs contemporains. Déjà vivement frappé de la mort violente des derniers persécuteurs, des victoires et de la conversion de Constantin, du triomphe de l'Église, l'univers chrétien redoubla de ferveur dans la foi de Jésus-Christ et dans l'observance de ses préceptes en apprenant les grandes merveilles accomplies à Jérusalem. Ces lieux condamnés à un oubli deux fois séculaire par la persécution des méchants et par la rage des démons étaient retrouvés ! Ces lieux, ensevelis sous d'impurs décombres, venaient de paraître au grand jour pleinement conservés par cette sépulture protectrice ! Ces lieux profanés par un temple immonde et par les emblèmes de l'iniquité, trois superbes basiliques s'élevaient en leur honneur, et y rappelaient les fidèles trop longtemps éloignés par les abominations de l'idolâtrie ! La croix du Sauveur elle-même était aussi intacte qu'au jour où des mains déicides l'avaient précipitée dans le gouffre voisin du Calvaire. L'étendard du Roi sort de sa retraite, le mystère du Golgotha resplendit, Dieu règne par le bois de son sacrifice. A l'attouchement de cette croix, une mourante se lève tout à coup de son lit funèbre, pleine de vie et transportée de bonheur. Cet objet d'ignominie, les empereurs et les rois le placent sur leurs fronts, comme le diamant le plus précieux de leurs couronnes. Cet instrument d'horreur, le criminel poursuivi par une vengeance implacable court l'embrasser à deux mains, et il y trouve un asile inviolable et sacré; ce poteau de l'extermination qui livrait à toutes les tortures d'une agonie lentement progressive pieds et mains cloués, sa puissance se joue des sceptres et des

glaives ; son ombre gagne des batailles ; il plane sur la capitale, et le monde entier n'est pour lui qu'un immense et glorieux Thabor ! Que pouvaient contre cette ravissante transformation et les sophismes d'Arius et les richesses périssables ? Seigneur Jésus, la gloire de votre tombeau attestait votre divinité d'une voix pleinement victorieuse des blasphèmes de vos ennemis ; et la vue de votre croix partout dressée, partout vénérée, partout bienfaisante, ranimait dans les cœurs l'enthousiasme apostolique et faisait retentir d'un bout de l'univers à l'autre ce cri du triomphe et du salut : A Dieu ne plaise que je mette mon honneur et ma joie autre part que dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Absit gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi.*

En m'exprimant de la sorte, je ne prends pas uniquement mes inspirations dans la connaissance de l'impressionnabilité humaine, qui est toujours si vivement excitée par les prodiges surnaturels et divins. Les pensées des cœurs se révèlent à nos regards, par un signe éclatant qui ne permet pas de les ignorer. Je veux parler des pèlerinages des Saints-Lieux. L'église du Saint-Sépulcre était à peine commencée que déjà le pieux voyageur, connu sous le nom de pèlerin de Bordeaux, traçait la route de cette ville à Jérusalem, étape par étape, avec le nombre de milles à parcourir d'une station à l'autre. Dans une lettre adressée à Marcelle, saint Jérôme qui habitait alors Jérusalem, nous dit qu'il arrivait aux Saints-Lieux des pèlerins de l'Inde, de l'Ethiopie, de la Bretagne et de l'Hibernie, chantant dans leurs langues diverses des hymnes de gloire et de bénédiction autour

du Calvaire et du saint tombeau. Il dit que d'abondantes aumônes venaient de toutes parts contribuer à la décoration des Saints-Lieux, et que le nombre des sanctuaires était si grand dans Jérusalem qu'on ne pouvait les visiter tous dans un jour. Ce n'étaient pas seulement les prêtres, les solitaires, les évêques, les docteurs qui accouraient nombreux et fervents en Palestine ; c'étaient encore des dames illustres, et jusqu'à des princesses et à des impératrices... L'*Itinéraire* d'Antonin de Plaisance, au commencement du VIe siècle, nous parle d'un cimetière des pèlerins qui se trouvait aux portes de la ville : tant le concours des fidèles qui s'étaient rendus aux Saints-Lieux avait été considérable depuis la liberté de l'Église ! Je n'ai pas besoin de rappeler au lecteur quel était l'esprit général qui animait ces voyageurs de toutes les nations, quels fruits de grâce et de vertus ils recueillaient dans ce pèlerinage, et quelle édification ils répandaient à leur retour, dans les diverses contrées de l'univers qu'ils parcouraient, et dans leur propre pays.

De nouveaux siècles amenèrent de nouveaux périls et réclamèrent encore l'intervention extraordinaire du Ciel. Les barbares du Nord, en s'établissant sur plusieurs parties de l'empire romain, et en embrassant le christianisme, n'avaient pas perdu entièrement leurs mœurs primitives, et en particulier l'humeur nomade et guerrière. Leurs vices distinctifs étaient restés, et ils s'étaient accrus de ceux des régions conquises. « De la société romaine et de la société barbare résulta une double corruption, nous dit Châteaubriand, dans son *Analyse raisonnée de l'histoire de France* (p. 557) ; on

reconnaît très-bien les vices de l'une et de l'autre société, comme on distingue à leur confluent les eaux de deux fleuves qui s'unissent. La rapine, la cruauté, la brutalité, la luxure animale étaient franques; la bassesse, la lâcheté, la ruse, la turpitude de l'esprit, la débauche raffinée étaient romaines. »

Que serait devenue l'Europe, si elle avait été abandonnée à cette corruption intérieure et aux envahissements progressifs de l'islamisme? Encore quelques années de ce double travail de dissolution, et c'était fait d'elle comme de Sodome et de Gomorrhe, ou du moins comme des régions désolées de l'Asie et de l'Afrique! Votre cœur paternel, ô mon Dieu, fut touché de compassion sur les maux de votre peuple si voisin de sa défaillance et de sa ruine. Si les crimes de nos aïeux provoquaient votre colère, leur zèle et leur foi les recommandaient vivement à vos miséricordes éternelles. Votre justice se laissa fléchir et se joignit à votre sagesse, à votre puissance et à votre amour pour trouver un moyen de salut.

Le problème de la Providence n'était pas facile à résoudre; et si elle avait appelé ses ennemis dans ce conseil, leur embarras eût été plus grave qu'il ne l'est dans l'art facile de la critique. Il fallait rencontrer un mot d'ordre assez puissant sur l'Europe chrétienne pour suspendre toutes les hostilités des rois et des seigneurs, des peuples et des provinces, et pour arracher nos aïeux à leurs foyers et les conduire en Asie, afin d'arrêter dans sa source le torrent des invasions musulmanes. Mais il fallait en même temps que ce mot d'ordre fût un prin-

cipe efficace de sanctification qui enrayât les progrès de la corruption romaine et barbare, et développât l'action languissante du christianisme. Or, quel mot pouvait suffire à cette double tâche, ou seulement à l'une des deux ! Quel intérêt assez général pour dominer tous les peuples ; quelle prédication assez énergique pour opérer cette laborieuse conversion ! Pendant que nos pensées timides et nos prévisions incertaines auraient balbutié comme des enfants, sans savoir quel parti suggérer, l'Eternel avait déjà rendu son décret et prononcé un nom électrique qui renouvelait la face de la terre et armait l'Europe comme un seul homme contre l'ennemi commun et la précipitait sur les rivages de la Syrie. Preuve que son choix était bon, et que ceux qui le blâment ne sont que des insensés et des ingrats. Ce nom providentiel qu'il m'est doux de prononcer, est celui des croisades; car Dieu est fidèle dans ses voies ; et comme il avait été dès le commencement et qu'il sera jusqu'à la fin des siècles, c'est par l'influence du Calvaire, du Saint-Sépulcre et de la Croix, que s'opère, au moyen âge, cette salutaire réaction contre l'ennemi intérieur et celui du dehors.

Il ne m'appartient pas de considérer les croisades au point de vue politique ; et d'ailleurs, deux faits contemporains, la guerre de Crimée et l'expédition de la Grèce, les ont pleinement vengées, sous ce rapport, des incriminations du XVIIIe siècle. Pourquoi cette coalition récente de la France et de l'Angleterre en faveur de la Turquie contre l'empire moscovite? N'est-ce pas pour prévenir l'accomplissement de cette parole menaçante : Dans quarante ans, l'Europe sera cosaque?... Et cependant

la Russie n'a pas à sa disposition plus de forces militaires que n'en avait alors l'islamisme ; et il lui manque heureusement pour nous ce qui est plus fort que les gros bataillons, la fièvre des conquêtes, et le fanatisme belliqueux que Mahomet avait légué à ses sectateurs. Si donc il est juste et nécessaire, à notre époque, de s'opposer aux envahissements des czars, combien l'était-il davantage, au XIIe siècle, de refouler le croissantsur les rivages et dans les plaines de l'Asie!

L'expédition de la Grèce offre une analogie encore plus frappante avec les guerres du moyen âge. Même ligue des grandes puissances européennes, même ennemi commun; même but : l'affranchissement d'un peuple et la création d'un royaume. Le mobile seul était différent; il était politique au lieu d'être religieux. Cette croisade moderne entreprise au souvenir d'Athènes et de Sparte, de la gloire des lettres, des arts et des combats, a-t-elle soulevé la moindre opposition de la part des adversaires des anciennes croisades ? Bien loin de là : ils ont été ses promoteurs les plus chaleureux, ses adulateurs les plus exaltés; tant il est vrai que l'iniquité se ment toujours à elle-même, et qu'elle approuve, le soir, ce qu'elle a flétri le matin. Le nom de Jérusalem devait-il leur être moins sympathique que celui de deux ruines de la Grèce; et les influences des Saints-Lieux ne sont-elles pas un peu plus salutaires que celles du Parthénon et de l'Eurotas ? Mais laissons dans l'oubli des accusations dont nul maintenant n'oserait se faire l'écho, parce qu'elles seraient un anachronisme et une insulte à l'esprit de ce siècle; et reprenons l'esquisse

des bienfaits spirituels et chrétiens des Saints-Lieux.

Les Fatimites de l'Égypte ayant soumis à leur pouvoir la Palestine et la Syrie, le sort des chrétiens d'Orient qui était encore supportable sous les califes, changea complétement. Souvent les soldats des barbares Seldjoucides se précipitaient dans le temple au milieu de l'office, maltraitaient les prêtres, renversaient les images et les statues, foulaient aux pieds les vases sacrés, et jetaient en prison, pour en obtenir une forte rançon, le patriarche qu'ils traînaient par les cheveux à travers les rues de Jérusalem; en un mot, il n'y avait plus ni droit, ni grâce pour ces derniers représentants de la chrétienté au tombeau du Sauveur. Le récit de leur infortune impressionna vivement leurs frères d'Occident et surtout les chefs suprêmes de l'Église. Déjà le pape Sylvestre II avait écrit au nom de Jérusalem dévastée : *in personâ Hier. devastatæ*, une lettre touchante à la catholicité pour la conjurer de venir au secours de la Terre-Sainte. Le génie de Grégoire VII ressuscita ce projet; mais ses démêlés avec l'empereur d'Allemagne paralysèrent ses vœux et ses démarches. Enfin le temps marqué de Dieu arrive. Pierre l'Ermite paraît en Europe et dépeint au Vicaire de Jésus-Christ, puis aux princes et aux peuples d'au delà des Alpes, les souffrances des chrétiens d'Orient et la dévastation des Saints-Lieux (an 1094). Urbain II prend à cœur cette grande entreprise; il en parle d'abord au concile de Plaisance (1095), en présence des Grecs venus pour demander des secours contre les Turcs. Mais il comprend que la France seule prendra l'initiative; et il convoque à cet effet le concile de Clermont.

« Le temple du Seigneur est devenu le siége des démons, dit le Souverain Pontife en s'adressant à l'immense assemblée accourue à son appel; le Saint-Sépulcre est transformé en une étable; tous les endroits consacrés par le sang et les vestiges du Fils de Dieu ne sont plus que des lieux de carnage et de prostitution. On y égorge les prêtres et les diacres; on y ravit aux femmes et aux vierges la vie après la pudeur. O vous, mes très-chers frères, armez-vous de zèle et marchez, sans plus tarder, au secours de vos frères presque désespérés dans la Palestine. La foi est près de périr dans le lieu où elle a pris naissance. Que dis-je? Ces tyrans forcenés ne mettent pas de bornes à leur rage. Comme un torrent qui ne connaît pas de digues, peu contents des immenses possessions qu'ils ont usurpées sur l'empire des Grecs, ils en veulent envahir les derniers restes et se répandre ensuite dans notre empire et tous vos royaumes; ils ne se proposent rien moins que d'éteindre le nom chrétien. Plusieurs d'entre vous ont été les témoins oculaires de leurs excès; personne n'en peut douter après les lettres de nos frères de Palestine apportées par le vénérable Pierre qui est ici présent. Tournez contre l'ennemi du nom chrétien les armes que vous employez injustement les uns contre les autres. Rachetez par ce service agréable à Dieu les pillages, les meurtres et les autres crimes qui excluent de son royaume. Nous plaçons sous la protection de l'Église et des saints apôtres ceux qui s'engageront à cette entreprise, et nous enjoignons sous peine d'excommunication de respecter leurs personnes et leurs biens. »

Ces exhortations du Pape émurent fortement les esprits ; un enthousiasme qui parut divin saisit toute l'assemblée ; en un même instant comme par inspiration, on s'écria de toutes parts : Dieu le veut, Dieu le veut ! Urbain II reprenant la parole : « Mes frères, s'écria-t-il, vous voyez clairement que le Seigneur se trouve au milieu de ceux qui sont assemblés en son nom. Eussiez-vous ainsi proféré tous d'une voix la même expression, s'il ne l'eût mise lui-même dans votre bouche ? Ce sera donc votre cri de guerre et de ralliement. » Comme on s'empressait de s'enrôler et qu'on se présentait par troupes confuses, on convint d'une marque d'engagement qui fut une croix d'étoffe rouge. De là ce nom de croisé et de croisade. Quiconque prenait la croix était obligé sous peine d'excommunication d'accomplir le vœu qu'il avait fait en se croisant.

Le Pape, obviant autant que possible à tous les désordres, ajouta que les vieillards, les infirmes et généralement tous ceux qui n'étaient pas propres aux armes n'entreprendraient pas ce voyage ; que les femmes ne le feraient pas sans leurs maris, et aucune personne du sexe sans un frère ou un autre homme également sûr qui pût répondre d'elle ; que les ecclésiastiques ne partiraient pas sans la permission de leur évêque dont les laïques mêmes devaient demander la bénédiction. Afin d'éloigner de plus en plus les obstacles, on défendit soigneusement les guerres particulières que les seigneurs se faisaient les uns aux autres ; on confirma la trêve de Dieu et le droit d'asile que l'on étendit aux croix érigées sur les grandes routes. De là l'usage d'en planter, de dis-

tance en distance, pour servir comme de refuge au voyageur.

Tout fut bientôt en mouvement dans toute l'étendue des Gaules, dans l'Italie, dans l'Allemagne, jusque dans les plages glacées du Danemark et de la Norwége. On vit dans toutes les conditions un empressement égal à prendre la croix. Les laboureurs abandonnaient leurs sillons ou leurs moissons imparfaites; les artisans couraient en troupes de leurs boutiques sous le saint étendard; les voleurs mèmes et les malfaiteurs publics confessaient leurs péchés et s'offraient à les expier par la guerre sainte. Les femmes, les vieillards, les enfants, des troupes de clercs, de moines et même de reclus suivaient avec intrépidité, sinon pour combattre, du moins pour verser leur sang en témoignage de leur foi. Afin de fournir à la dépense de voyage, on s'empressait de vendre ses possessions au prix que l'acquéreur jugeait à propos d'y mettre. On les abandonnait en pur don ou à charge seulement de prières aux communautés religieuses. Mais ce qu'il y eut de vraiment édifiant, c'est que les inimitiés et les guerres particulières cessèrent tout à coup aussi bien que les violences et le brigandage. La justice et la concorde semblaient avoir pris les rênes du gouvernement dans tous les États chrétiens afin de laisser aux fidèles la liberté de porter la guerre chez les ennemis de la religion et de la vertu (*Hist. de l'Égl.*, par Bér.-Berc., t. V, 483 *et passim*).

Bien des hypocrisies sans doute s'enrôlèrent sous l'étendard de la croix, surtout après le succès de la première croisade. Bien des passions mal éteintes se

présentèrent aux lieux consacrés par les mystères de notre régénération ; bien des chutes et des désordres en souillèrent la sainteté. Les vertus aussi fortement trempées que celles des Godefroy de Bouillon et des saint Louis sont rares parmi les enfants des hommes. Mais à Dieu ne plaise que la vue de la paille nous dérobe celle du bon grain et nous rende injustes envers les croisades elles-mêmes. Quel remède admirablement choisi pour diriger du côté du bien les principales tendances de ces hommes qui étaient tout ensemble barbares, romains et chrétiens ! Une guerre sainte à ceux qui ne pouvaient supporter les loisirs de la paix et mettaient leurs délices dans les batailles ; une pérégrination sainte à ceux qui aimaient à chevaucher par monts et par vaux ; une conquête sainte à ceux qui rougissaient d'employer le fer à la culture de la terre et ne savaient s'en servir que pour renverser des murailles ; une délivrance sainte à ceux qui se regardaient comme les champions obligés de toutes les souffrances et de toutes les oppressions ; une glorieuse expiation de leurs péchés à ceux qui rougissaient des peines canoniques et se glorifiaient de prendre part à une mission dont les justes ne se trouvaient pas dignes ; par-dessus tout, la reprise du Calvaire et du Saint-Sépulcre sur l'ennemi du nom chrétien à ceux qui préféraient ce nom à celui de roi de France ! Comment s'étonner de l'enthousiasme universel qui arrache l'Europe entière de ses fondements, et pendant près de trois siècles la précipite en Asie, malgré tous les revers ! Comment aussi révoquer en doute les fruits de conversion et de sainteté opérés alors dans cette multitude de combattants !

Nul ne voulait paraître devant ces lieux trois fois saints avec une conscience souillée de crimes; et de toutes parts on accourait au bain de la purification pour y recouvrer une seconde innocence semblable à la première, et se présenter ensuite avec confiance dans les sanctuaires de notre rédemption. Que d'élus parmi ces guerriers moissonnés par la maladie ou par le fer des Sarrasins! Pour faire de leur trépas un véritable martyre, il ne fallait surajouter que la disposition du cœur; et combien la grâce divine et les circonstances extérieures rendaient cette acceptation douce et facile! Voies de l'éternelle Sion, vous ne pleuriez plus sur votre délaissement; Anges des cieux, vous ouvriez sans cesse les portes éternelles devant quelque nouveau prince de la gloire qui venait recevoir la palme de l'immortalité en récompense de la mort endurée pour la cause de Jésus-Christ!

Et ne pensons pas que ceux qui furent contraints de rester en Europe n'aient eu aussi leur bonne part de mérites et de triomphes. Une noble émulation du dévouement multipliait leurs bonnes œuvres. Afin d'attirer les bénédictions du ciel, le concile de Clermont obligea les clercs à réciter le petit office de la très-sainte Vierge, que saint Pierre Damien avait déjà mis en usage parmi les moines. Urbain II régla que le samedi serait spécialement consacré à la glorieuse Mère du Sauveur, et qu'on en ferait l'office ce jour-là. « L'arche du Seigneur et Israël et Juda habitent sous les tentes, disait à David l'époux de Bethsabée, et Joab mon maître et ses serviteurs n'ont d'autre couche que la terre. Et, moi, j'entrerais dans ma maison pour manger, boire et dormir

mollement ! Par votre salut et par le salut de mon âme, je ne ferai pas cela. » (II Rois, XI, 3.) Ces sentiments d'Urie étaient ceux de la multitude des chrétiens éloignés des lieux du combat ; eux aussi prenaient part à toutes les souffrances et à tous les travaux de leurs frères ; et leur religion était dans l'Occident contre tous les désordres de l'époque une croisade spirituelle qui porta peut-être des fruits plus abondants et plus durables que ceux du sang versé dans la Palestine.

Au terme de ces expéditions d'outre-mer, l'élément barbare et l'élément romain avaient subi de profondes modifications ; le moyen âge, cette époque de transition si orageuse et si critique, était heureusement franchi ; l'humanité était entrée dans la phase moderne, et elle s'avançait dans les voies du christianisme et de la civilisation sous la conduite des successeurs de Pierre, et par l'impulsion littéraire, artistique et industrielle qu'elle rapportait de l'Orient.

Cette marche du monde moderne vers ses destinées immortelles et terrestres, l'hérésie du XVI[e] siècle est venue l'interrompre pour un temps. Son œuvre était celle des puissances de l'enfer qui ne manquent point d'habileté pour perdre les âmes et enrayer les progrès de la religion. Tant que l'héritier est jeune, il ne diffère pas du serviteur, bien qu'il soit le maître ; mais, lorsqu'il arrive à l'âge de l'adolescence, il veut plus d'une fois, semblable au prodigue de l'Évangile, jouir de ses droits en toute liberté ; il quitte la maison de son père et il s'en va dans une région lointaine où il ne tarde pas à devenir la proie de ses passions, de leurs hontes et de leurs dou-

leurs. Cette histoire est celle du monde moderne : au moment où les influences développées des croisades lui ouvraient un glorieux horizon, Satan souffla sur lui l'esprit de révolte contre la sainte Église catholique. Ce barbare d'hier qui se glorifiait de ne pas savoir écrire, prétendit que sa raison était l'unique juge de la vérité et de la morale. On sait jusqu'où ce farouche amour de l'indépendance a fait reculer le monde moderne. La France, par exemple, devint un jour toute romaine ; tous les noms étaient romains ; le langage, romain ; les mœurs, romaines ; mais on n'emprunta à Rome que l'exagération de ses vices ; et bientôt la face de cette France si chrétienne et si polie sous Louis XIV n'offrit plus que le spectacle de la barbarie dans toutes ses impiétés et ses rapines, sa dépravation et ses cruautés.

L'heure du retour solennel à la foi n'a pas encore sonné ; la fausse science du siècle n'en est pas encore venue à reconnaître son impuissance, ses ténèbres et sa misère. Elle n'a pas dit avec l'enfant prodigue : Combien d'intelligences chrétiennes sont en possession de la lumière dans le sein de l'Église, et je palpe tel qu'un aveugle ! Combien de cœurs dociles y abondent de suavité, et je péris de faim ! Je me lèverai, j'irai à la sainte Église ma mère, et je lui dirai : Faites-moi participer au bonheur du moindre de vos fils : *Fac me sicut unum ex mercenariis istis minimis*. Toutefois il me semble que le plan divin se renoue après cette longue interruption apparente, que l'humanité se rapproche de la sainte Église catholique et que tout se prépare de loin pour l'accomplissement de ce grand oracle de Jésus-Christ :

« Il n'y aura qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur. » De puissantes inventions contemporaines frayent les voies matérielles de cette fusion des peuples dans l'ordre de la nature; et la sainte Église qui bénit ces améliorations, les encourage et y contribue pour sa bonne part, les fait servir en outre à la propagation de l'Évangile, redoublant ses visites maternelles à tous les enfants de son adoption et de ses espérances, et les réunissant autant qu'elle peut au centre de l'unité, comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes.

Ce dernier fait, celui du pèlerinage de Rome, qui va prenant chaque jour une plus grande extension, contribuera certainement pour beaucoup à l'unité religieuse et sociale de l'avenir. Combien de préjugés se dissipent à la vue du Pape, du Sacré-Collége, du clergé et du peuple de Rome, de cette ville la commune patrie de tous ceux qui aspirent au ciel, comme de ceux qui souffrent sur la terre. Or le pèlerinage de Jérusalem seconde d'une manière bien consolante, mais à un autre point de vue, les heureuses influences du pèlerinage romain. Ici, le cœur est ramené vers le Père commun de tous les fidèles; là, ce me semble, les cœurs se rapprochent entre eux par la vertu du Calvaire et du Saint-Sépulcre. Dans la capitale du monde chrétien, la multitude des visiteurs ne voit que le successeur de Pierre. Nulle relation intime ne s'établit parmi eux; ils se coudoient dans l'église de Saint-Pierre comme dans les galeries du Vatican, sans ressentir la moindre impression qui leur rappelle leurs liens de famille en Adam et en Jésus-Christ. Dans l'ancienne capitale de la Judée, les relations directes ne sont

pas plus communes; mais ces chrétiens réunis de toutes les extrémités de la terre prient côte à côte; ils impriment successivement leurs lèvres sur le même rocher, au Calvaire, à la pierre de l'onction, au Saint-Sépulcre; ils mêlent leurs soupirs et leurs larmes, animés par un seul esprit intérieur, celui de la foi en Jésus-Christ, dans sa passion, sa mort, sa sépulture, sa résurrection. Il se fait là dans le cœur je ne sais quelle affinité secrète et irrésistible qui finira par triompher des divers points de séparation.

Ne croyons rien pour ne pas nous diviser, s'écrie de nos jours le protestantisme aux abois. Devise absurde non moins qu'antichrétienne! En l'absence de toute foi commune, quelle unité peut-il exister? Il n'y a tout au plus qu'une juxtaposition semblable à celle qui fait les monceaux de sable. Assemblez, assemblez encore les incroyants; que leur multitude s'étende comme les solitudes du désert! Ils seront toujours comme si chacun était seul, sans alliance au dehors et sans force de cohésion au dedans. Allons à Jérusalem, qui que nous soyons, Latins ou Grecs, civilisés ou barbares, dirai-je après l'expérience de ce que j'ai vu et senti; entrons dans l'église de Saint-Sauveur: pleurons ensemble au Calvaire, réjouissons-nous ensemble au Saint-Sépulcre; prodiguons ensemble à Jésus-Christ les marques de notre foi, de nos adorations, de notre charité; cette fusion de nos cœurs dans celui qui est notre chef commun nous rappellera que nous sommes les membres de son corps mystique, réagira contre notre isolement, et un peu plus tôt ou un peu plus tard nous consommera dans l'unité du Père et du Fils et de l'Esprit-Saint.

Voilà une des faces de l'apostolat du Calvaire et du Saint-Sépulcre. Leur restauration au IVe siècle a contribué merveilleusement au maintien de l'esprit de foi et de religion; les guerres entreprises pour leur délivrance, au moyen âge, ont servi à purifier les peuples chrétiens des vices de la barbarie et de ceux de la décadence romaine; enfin, de nos jours, cet élan unanime des diverses communions à se grouper ensemble dans la basilique de Sainte-Hélène est un acheminement visible vers l'unité finale de toutes les nations dans le bercail et sous la houlette de Pierre. A ces souvenirs du passé, à ces promesses du présent, semble-t-il que l'on puisse considérer l'indifférence complète pour les Saints-Lieux comme le sentiment d'un chrétien éclairé et convaincu! Quoi donc! nulle lumière, nulle conviction dans ces innombrables pèlerins qui accourent de tous les points du globe pour visiter le Calvaire et le Saint-Sépulcre, les honorer de leur culte le plus religieux et goûter leurs suaves et bienfaisantes impressions! Nulle lumière, nulle conviction dans tous les peuples du moyen âge qui ont combattu, pendant trois siècles, pour affranchir les Saints-Lieux du joug de Mahomet! Nulle lumière, nulle conviction dans les historiens du IVe siècle, dans sainte Hélène, dans Constantin, dans les princes et les rois, dans les docteurs de l'Église, dans les successeurs de Pierre! Que dirons-nous du Dieu des sciences et des vertus? Il a provoqué la restauration des Saints-Lieux en apparaissant à Constantin et en lui accordant la victoire sur ses ennemis par l'étendard de la croix; il a révélé leur authenticité par des visions et des miracles; il leur

donne, depuis quinze siècles, un empire immense sur l'humanité! Ferons-nous remonter les blasphèmes de nos adversaires jusqu'à sa lumière inaccessible, jusqu'à sa sainteté trois fois adorable! A M. A. Coquerel de voir dans quelle mesure il consent à s'éloigner des sentiments de Dieu pour s'associer à ceux de Crome! Pour nous, nous sommes avec les pèlerins de toutes les communions et de tous les peuples; nous sommes avec la glorieuse milice des croisés; nous sommes avec le IVe siècle, l'un des plus beaux et des plus grands du christianisme; nous sommes avec les premiers chrétiens qui suscitèrent contre eux la haine et les persécutions des méchants par l'honneur qu'ils rendaient au Calvaire et au Saint-Sépulcre; nous sommes avec les souverains pontifes de tous les temps, si zélés pour le triomphe des Saints-Lieux; enfin nous sommes avec Dieu le Père qui a couronné de gloire le gibet, le lieu de la crucifixion et le sépulcre de son Fils unique, et nous y appelle comme au foyer de la lumière véritable et de la divine charité.

Article II

De ces influences générales des Saints-Lieux, arrivons aux conséquences dogmatiques qui résultent de la foi et du culte religieux de toutes les communions chrétiennes et des pèlerins de toutes les nations.

Malgré les fallacieuses protestations de nos frères séparés, le christianisme est la religion de l'enseignement traditionnel. Il a été fondé par ces paroles non moins

admirables que celles qui firent jaillir les mondes du néant : « Allez dans tout l'univers, prêchez l'Évangile à toute créature ; enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Quiconque croira et sera baptisé, sera sauvé ; quiconque ne croira pas, sera condamné. » Le même souffle qui le forma le fait subsister, car il n'en est pas du royaume de Dieu comme des empires de la terre. Ceux-ci changent leurs constitutions qui s'usent comme des vêtements et ont besoin d'être renouvelées ; celui-là possède en lui-même un principe de vie surabondant et immortel, qui franchit vingt siècles plus facilement que nous n'avons traversé le jour d'hier disparu comme l'ombre. En ce moment, comme à celui où il envoya ses Apôtres jusqu'aux extrémités de l'univers, Jésus-Christ dit à leurs successeurs légitimes : « Prêchez l'Évangile à toute créature ; qui vous écoute, m'écoute ; qui vous méprise, me méprise. » On connaît ce beau mot de saint Augustin, qui n'est pas seulement l'hommage le plus magnifique que l'on puisse rendre à l'autorité de l'Église, mais qui est encore l'expression la plus exacte et la plus sacramentelle de la foi catholique. « Je ne croirais pas à l'Évangile, si l'autorité de l'Église ne me déterminait : *Evangelio non crederem, nisi me commoveret Ecclesiæ auctoritas.* »

J'ai dit : *Malgré les fallacieuses protestations de nos frères séparés.* Contradiction capitale qui n'est pas suffisamment remarquée ! L'enseignement du protestantisme n'est rien moins que biblique ou scripturaire ; il est aussi traditionnel que celui du catholicisme, avec cette diffé-

rence absurde et hypocrite, que chaque protestant est libre, en théorie, d'examiner ce qu'on lui enseigne. Quant à ce mot d'ordre insurrectionnel de ne croire qu'à la parole de Dieu contenue dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament, il a toujours été, et il est également aujourd'hui à l'état de lettre morte, disons mieux, à l'état de mirage pour séduire les esprits vains et imprudents par la brillante perspective de ne relever que de Dieu. Quel tyran fut jamais plus absolu que Luther qui avait sans cesse à la bouche ces révoltantes paroles : « Moi, Martin Luther, ainsi je veux, ainsi j'ordonne, que ma volonté serve de raison. *Ego, Martinus Luther, sic volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas !* » Et de nos jours, quel est le protestant qui, au moment de prendre la Bible, commence par faire table rase de tout ce qu'on lui a enseigné, implore les lumières du Saint-Esprit dans cette abnégation de toute influence antérieure, et dans le sincère désir de n'avoir que Dieu pour docteur dans la foi et dans la morale ; et puis, ainsi préparé, lise ces paroles : *Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle ;* ou celles-ci : *Recevez le Saint-Esprit ; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez ;* ou enfin les paroles de la promesse et de l'institution du mystère eucharistique : *Le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde ; car ma chair est une véritable nourriture, et mon sang est un vrai breuvage ; si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme, si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous.... Prenant le pain*

et le rompant, il le bénit et le donna à ses Apôtres, en leur disant : Recevez et mangez, ceci est mon corps qui sera livré pour vous; de même, prenant le calice, etc.... quel est, dis-je, le protestant qui attende uniquement de l'Esprit d'en haut l'intelligence de ces paroles et de toutes les autres, et qui se pénètre de cette grande vérité que son salut dépend de sa participation aux lumières célestes, et non aux aveuglements de ses co-sectaires ? Il n'en est pas un seul, et tous ceux qui croient, adhèrent à une tradition orale. La guerre faite à la sainte Église catholique par l'hérésie du XVIe siècle n'est pas celle de la liberté d'examen contre le joug de la foi ; c'est une tradition rebelle qui se rue contre la tradition divinement établie pour enseigner l'humanité jusqu'à la consommation des siècles ; c'est une révolution dans l'ordre religieux semblable à celles qui s'accomplissent trop souvent dans l'ordre politique, et qui se résument dans cette devise : A vous de servir ; à moi de régner !

Or, le protestantisme a cru trouver dans la question des Saints-Lieux une occasion très-favorable et très-certaine pour convaincre l'enseignement catholique d'erreur et de fraude, et pour couronner sa propre doctrine du diadème convoité. Voilà, s'est-il dit, toutes les églises d'Orient, grecques, arméniennes, coptes, etc., qui attestent l'authenticité des prétendus Saints-Lieux ; voilà l'Église romaine qui se joint à elles, confirmant leur croyance par la sienne, par son culte, par ses indulgences plénières, par ses deux fêtes de l'Invention et de l'Exaltation de la Croix, et qui porte la précision de son

témoignage jusqu'à dire, dans l'office de cette seconde fête, que l'empereur Héraclius replaça le bois de la croix au même lieu où d'abord elle fut dressée pour le Sauveur. *Ibidem ab Heraclio posita, ubi Salvatori primum fuerat constituta!* Cette précision était encore celle des papes du moyen âge. Quelle aberration manifeste ! Quelle fraude palpable ! Quelle belle fortune pour frapper du coup de la mort toutes les communions qui m'anathématisent et m'excluent ! Voici l'heure de mon triomphe ! La question des Saints-Lieux n'est pas, j'en conviens, du domaine de la foi. Mais l'Apocalypse ne compare-t-elle pas celui qui aime et commet le mensonge aux cyniques, aux empoisonneurs, aux impudiques, aux homicides et aux idolâtres? (XXII, 15.) L'apôtre saint Jacques ne dit-il pas de son côté que celui qui pèche sur un point est coupable de tous les autres? Le docteur de toute justice, Jésus-Christ, ne nous a-t-il pas prévenus que le mépris des petites choses entraîne celui des grandes? Devant quel tribunal la tradition catholique trouverait-elle grâce en disant : « Ma pieuse fraude ne touche ni à la foi, ni à la morale; je n'ai commis que l'invention d'un lieu? » Une telle confession n'achèverait-elle pas de soulever contre elle l'opinion de tous ceux qui ont l'âme loyale, le cœur franc et ouvert? Oui, vaincre Rome sur la question des Saints-Lieux, c'est ruiner son autorité pour toujours et en tout ; c'est fortifier et consacrer la mienne! A l'œuvre donc, et tirons meilleur parti de cette guerre que le héros carthaginois de ses glorieuses victoires !

Rendons cette justice au protestantisme : ses tentatives ont pleinement embrassé ce programme; il a dé-

ployé dans cette circonstance tout le zèle, toute l'ardeur et toute l'opiniâtreté du désespoir qui combat pour l'autel et pour le foyer : *Pro aris et focis.* Qu'ajouter à ses attaques contre les découvertes de sainte Hélène, contre le fait des profanations commises sous le règne d'Adrien, contre l'existence et la transmission d'une tradition primitive? Qu'ajouter à tous les motifs allégués pour nous convaincre que le second mur enveloppait le Calvaire, le laissant à l'est et au sud? La seule partie faible de cette bataille générale est la défense du prétendu mont Acra. Mais combien l'audace et l'habileté de l'affirmation masquent la faiblesse et l'absence des preuves! Avec quelle bonne foi apparente il nous dit : « Venez, mesurons, et que l'arpent décide entre nous ! » Rien n'a été négligé, omis, épargné pour vaincre; et si l'authenticité du Calvaire et du Saint-Sépulcre avait pu succomber et périr, ce serait fait d'elle et depuis longtemps, comme du zodiaque éphémère de Dendérah!

A qui la victoire, à qui la défaite? A qui l'honneur, à qui l'opprobre? Des deux drapeaux opposés, quel est celui qui marche à la lumière de la vérité? Quel est celui qui s'égare dans les ténèbres de l'erreur? Déjà le consentement unanime de toutes les communions chrétiennes aurait dû avertir le protestantisme que la question des Saints-Lieux n'était ni douteuse, ni indifférente. Il n'y a qu'une vérité bien établie et souverainement capitale qui puisse triompher de tant de causes de division et demeurer la patrie commune de toutes les intelligences de l'Orient et de l'Occident, du schisme et de l'unité. Sa témérité aurait dû pâlir en se voyant seule

contre tous ; elle s'est enhardie peut-être dans la persuasion de remporter un succès plus éclatant et plus glorieux, et il a engagé la lutte sur deux points à la fois, sur le terrain de la topographie et celui de l'histoire. Et ce qu'il aurait dû pressentir et prévoir lui arrive : Il est vaincu par deux fois et irrévocablement ! Quoi ! même dans la guerre de ses prédilections et de ses espérances, même dans cette question de lieu si favorable à ses prétentions, la victoire demeure loin de lui ! Malgré tous ses efforts et toutes ses ruses, tous ses sophismes et toutes ses hypocrisies, il ne peut pallier les suites de la bataille, déguiser son échec, se faire illusion à lui-même! Il est un sujet de risée et d'indignation pour tous les esprits sérieux et amis de la justice, par ses ignorances et ses frivolités, ses mensonges et sa mauvaise foi ! Quelle terrible et solennelle révélation ! Quand combattra-t-il avec de plus grandes chances de se soutenir, si ce n'est de vaincre ? Et chacune de ses attaques se retourne contre lui, l'accable et le terrasse ! Qui pourrait encore prêter l'oreille à ses discours de pestilence, et ajouter foi à une seule de ses assurances et de ses promesses ! C'est bien lui qui est ce coupable dont nous parle l'apôtre saint Jacques. Sa criminalité sur ce fait dévoile aux yeux les moins clairvoyants que sa prétendue réforme n'est que l'université de l'erreur et de l'iniquité.

Et la sainte Église catholique ainsi trouvée fidèle dans la garde du Calvaire et du Saint-Sépulcre, qui serait assez injuste pour la soupçonner de trahison dans la foi et dans la morale ? Celui qui est fidèle dans les petites

choses, l'est aussi dans les grandes, nous dit la vérité même. (Luc, XVI, 10.) Le dépositaire qui veille avec un soin scrupuleux sur les valeurs les moins précieuses, veille avec plus de soin encore sur l'or et sur les pierreries. Sainte Église catholique, vous êtes digne de recevoir la bénédiction et la louange, l'honneur et la gloire! Vous voilà victorieuse des attaques qui paraissaient les plus insurmontables, triomphante lorsque déjà votre ennemi chantait votre chute et votre ruine! Vous voilà seule l'écho vivant de la Bible et de Josèphe, seule le souvenir inaltérable de l'ancienne Jérusalem, seule la lumière, la voie et la vérité dans tout ce que vous nous enseignez en dehors même des dogmes de la foi! Qui croirait encore que vous n'êtes plus la véritable Église de Jésus-Christ, et que vous avez été réprouvée comme la superbe Babylone ou comme l'infidèle Jérusalem, vous qui avez les promesses de la vie éternelle! L'authenticité des Saints-Lieux est le symbole resplendissant de votre innocence et de votre intégrité. Oui, vous êtes la colonne du Dieu vivant, la pierre fondamentale de la vérité, l'Église glorieuse, pure, sainte, sans tache ni ride, la digne épouse de l'Agneau, la digne mère de ses enfants!

Que ceux d'entre nous qui seraient tentés de souscrire à la déclaration de MM. Crome et Coquerel ouvrent les yeux sur le piége qu'on leur tend au nom d'une fausse paix et d'une coupable tolérance. L'erreur est semblable à cette prostituée que Salomon condamna dans une illumination de sagesse. Quand elle ne peut nous ravir à notre véritable mère, elle se prend à dire : Eh bien! que cet enfant, que cette intelligence, que

cette ville, que cette nation, que l'humanité, ne soit ni à elle, ni à moi ; mais que nous la possédions par moitié : *Nec mihi, nec tibi sit, sed dividatur.* Etait-il possible de partager un enfant? Cette demande perfide n'était-elle pas un arrêt de mort déguisé sous un faux semblant de condescendance et d'abnégation ? De même, et sachons-le bien, nous ne pouvons pas mieux nous partager ou rester neutres entre le protestantisme et la sainte Église catholique. Inspirons-nous donc de la justice du fils de David. Cette hérésie qui consent à une division, regardons-la comme une fille mercenaire; et cette Église romaine que l'on croit flétrir en l'accusant d'intolérance, regardons-la comme la seule véritable mère de nos âmes ; toute mère, en effet, vraiment digne de ce nom, veut posséder seule ses enfants ; à cet égard elle est inflexible, elle est intolérante.

Le protestantisme n'est pas plus sincère dans ses attaques contre le culte catholique que dans celles qu'il dirige contre le principe d'autorité. « Un culte pur, une religion sans prêtres et sans pratiques extérieures, reposant tout entière sur les sentiments du cœur, sur l'imitation de Dieu, sur le rapport immédiat de la conscience avec le Père céleste » (*Vie de Jésus*, 85), voilà le rêve insensé d'un utopiste qui ferait abstraction d'abord du reste des hommes, et puis de son propre corps. Du moment où vous réunissez plusieurs personnes au nom d'une idée ou d'un sentiment, il faut, bon gré, mal gré, des temples, des prêtres, des pratiques extérieures, en un mot, un culte public. Sans cela, comment reconnaître et rallier les anciens prosélytes ? comment en amener de

nouveaux? Ici encore, le protestantisme a voulu flatter la vanité humaine en l'élevant jusqu'à la sublimité angélique, et, par cette séduction, attirer dans ses piéges et détourner des saintes et salutaires institutions du catholicisme.

Si les victimes de cette vanité et de cette perfidie pouvaient passer jusqu'à Jérusalem, entrer dans l'église du Saint-Sépulcre, contempler les touchants exercices du culte chrétien qui s'y accomplissent sans cesse, et la nuit et le jour, observer enfin les fruits de pénitence et de sanctification qu'y recueillent des milliers de fidèles de tout âge, de tout sexe, de toute langue, de toute nation, ce spectacle suffirait pour dissiper à jamais toutes les iniques préventions qu'on leur inspire, tout le venin dont on les infecte. Qui est-ce, en effet, qui rend ce culte extérieur et public dans l'église de Saint-Sauveur? à qui est-il rendu? dans quel esprit? en quoi consiste-t-il? Quatre chefs de toute controverse en matière de culte sur lesquels les Saints-Lieux leur donneraient de vives lumières bien inattendues pour ces intelligences abusées par les mensonges de l'erreur.

Qui rend ce culte extérieur et public dans l'église de Saint-Sauveur? Spectacle inconnu ailleurs, qui attriste d'abord, mais auquel on se résigne ensuite par la pensée que la Providence a, dans ce mélange, ses vues mystérieuses et adorables ! Toutes les communions chrétiennes ont leur part de temps et d'espace dans cette église vraiment universelle ; toutes les langues y font entendre leurs accents; tous les costumes, toutes les liturgies, tous les insignes religieux s'y déploient tour à tour ou

simultanément; l'humanité tout entière y est représentée; et, si l'affluence des visiteurs est moins considérable qu'à Rome, elle est beaucoup plus variée, et présente un aspect plus saisissant. Les générations éteintes semblent y revivre; le passé y coudoie le présent; chaque siècle y figure dans l'un des rameaux du christianisme détachés du cep; et quand l'Arabe y apparaît, quittant pour un moment sa tribu, sa tente et son troupeau, on le prendrait pour un autre Abraham transporté du désir de voir le Christ, et plein de joie d'avoir aperçu un rayon de sa gloire.

Qui oserait condamner un culte pratiqué d'une manière à peu près uniforme par cette assemblée générale et ces grandes assises des espaces et des âges? Qui se lèverait au milieu de ces chrétiens venus des quatre vents de la terre sans exception de rit ni de communion, pour leur dire, au nom du protestantisme, cette dernière épave de l'hérésie : Cessez, proscrivez ces démonstrations extérieures : le vrai christianisme est l'adoration en esprit et en vérité; et ce n'est pas glorifier Dieu, mais l'outrager que de se prosterner à deux genoux devant le lieu de la crucifixion ou celui du sépulcre de son Fils unique, mort et ressuscité pour nous! Un tel langage, je veux qu'on se crût en droit de le tenir à l'une de ces diverses communions, si elle était seule et en opposition avec les autres; mais à toutes ensemble et lorsqu'elles n'ont qu'un cœur et qu'une âme! il faudrait être frappé de démence pour leur adresser cette singulière admonition. Un culte aussi universel et uniforme ne peut pas avoir été transmis par l'une de ces communions aux autres;

la rivalité qui règne entre elles, n'est pas moindre que celle qui divisait autrefois les Juifs et les Samaritains; et trop de fois, même de nos jours, elle éclate par des rixes et des scandales. Ce culte remonte sans contredit à l'époque où ces chrétiens épars formaient un seul troupeau et marchaient tous sous la houlette de Pierre établi de Jésus-Christ pour paître les brebis et les agneaux. Mais dans les temps les plus reculés, dans la période apostolique, il existait déjà de telles divisions de race, de mœurs et d'esprit national dans une église qui embrassait toute la face de la terre, que jamais l'institution particulière de l'une de ces contrées n'aurait pu devenir universelle. Il y avait l'Église d'Occident et l'Église d'Orient; et celle-ci se sous-divisait en Église de la Grèce, de l'Asie et de l'Egypte; il y avait, à la naissance du christianisme, les judaïsants et les non judaïsants. On sait qu'il fallut toute l'autorité du concile de Nicée et tout le concours de l'empereur Constantin pour décider certaines Églises de l'Asie mineure à célébrer la fête de Pâques, le dimanche qui suit le quatorzième jour de la lune. On sait aussi qu'il fallut la décision de tous les apôtres dans le concile de Jérusalem pour faire consentir les chrétiens circoncis à ce que que les gentils fussent exempts de la circoncision. Toute institution commune aux diverses Églises chrétiennes émane de l'autorité apostolique, nous disent Tertullien, saint Augustin, etc., après avoir passé en revue les causes de rivalité que nous venons d'indiquer. Ce que le raisonnement des Pères et des docteurs de l'Église établit en remontant de siècle en siècle, d'hérésie en hérésie, de schisme en schisme, le

pèlerin de la Terre-Sainte l'aperçoit d'un regard dans l'église de Saint-Sauveur. Il voit cette universalité du culte parmi tant de communions rivales et ennemies ; il voit la démarcation religieuse de l'Orient et de l'Occident non moins frappante que la démarcation domestique et sociale; il voit l'esprit d'obstination du judaïsme qui suscita tant d'orages et tant de persécutions dans les plus beaux jours du christianisme; et, sa bouche exhalant les pensées de son cœur : Non, le culte n'est pas l'œuvre du papisme, s'écrie-t-il devant ce spectacle; le culte n'est pas seulement latin ; il est grec, il est arménien, il est copte, il est abyssin, il est nestorien, melchite, juif; il est universel. Son empire a précédé la naissance de ces diverses communions ; son empire a commencé avec l'humanité ; il fut enseigné de Dieu dans l'Eden avec le dogme et la morale dont il était dès lors le miroir fidèle ; et depuis il a marché avec la foi de clarté en clarté, de vertu en vertu.

A qui ce culte extérieur et public est-il rendu dans l'église de Saint-Sauveur? Voici une réponse en droit de désarmer toute opposition de la part de ceux qui veulent encore passer pour chrétiens : A Jésus crucifié pour nous ; à Jésus ressuscité pour nous. Non, ce ne sont pas les lieux matériels que l'on vénère et honore de la sorte. Hélas ! ils ont subi des altérations dans leur état primitif qui déconcertent la foi la plus robuste et navrent le cœur le plus aguerri. La roche de la mosquée d'Omar est aussi intacte qu'au jour où l'ange du Seigneur y descendit du ciel pour tirer le glaive contre Jérusalem, et où David éleva l'autel des holocaustes pour désarmer le courroux

de l'Eternel. Et le rocher du Calvaire, et la grotte du Saint-Sépulcre sont méconnaissables ; toute leur gloire est dans leur authenticité, dans ce seul mot : *hîc, ici.* Rien d'étonnant que Baldensel, en 1336, n'ait point trouvé au Saint-Sépulcre l'apparence d'une caverne taillée. On a eu le tort insigne de l'enchâsser dans un monument d'assez mauvais goût, au lieu de le laisser à découvert sous la grande coupole de Sainte-Hélène. Et cette construction de l'égoïsme grec n'a pu se faire sans de graves atteintes pour l'intégrité physique. Des atteintes non moins graves ont été commises contre la configuration primitive du Calvaire, surtout lorsqu'on a voulu le réunir à l'église du Saint-Sépulcre. C'est l'identité formelle qu'il faut chercher et que l'on trouve ; et l'on s'abuserait étrangement si l'on croyait voir ces lieux tels qu'ils étaient, dans toutes leurs dispositions anciennes, dans cette intégrité que nous appelons matérielle. Il en est ici comme il en était du second temple après les modifications d'Hérode, comme il en sera de notre propre chair au jour de notre résurrection. Ainsi le voulez-vous, ô mon Dieu, afin que nous nous élevions au-dessus des choses visibles, même en présence du lieu de votre mort et de votre sépulture, et que nous contemplions ce qui ne se voit pas ! Si tel est votre désir, il doit vous être doux et agréable de considérer du haut du ciel ces saints religieux qui ont fixé leur demeure dans l'église de Saint-Sauveur, de voir ce nombre louable de pieux pèlerins qui accourent, chaque soir, et se joignent aux religieux pour faire le chemin de la croix. Dans ce lieu qui n'est cher que par ses souvenirs, leurs regards levés vers un

jour passé et présent tout ensemble, voient Jésus seul. Ils le contemplent mourant sur le Calvaire, embaumé sur la pierre de l'Onction, enseveli dans le Sépulcre, apparaissant tout à coup dans la gloire de la résurrection. Non, ce n'est pas ce culte que l'on pourrait taxer d'idolâtrie, à moins que l'on ne soit idolâtre en adorant le Dieu de notre rédemption. Le seul reproche que l'on pourrait nous faire, serait celui d'une trop longue constance à cultiver ces souvenirs : mais ce reproche n'injurierait que le cœur où il serait conçu, et que la bouche d'où il sortirait. Si ancienne que soit cette immolation du Calvaire, elle produit des fruits perpétuels de salut ; et ces fruits s'étendent de génération en génération sur ceux qui les désirent dans un saint tremblement. Comment fuir cet arbre de vie ! Comment cesser, un seul jour, d'aller se reposer sous son ombre et savourer ses ineffables délices !

Dans quel esprit s'observe ce culte perpétuel de l'église de Saint-Sauveur ? O vous tous qui accusez le culte extérieur et sensible de nuire à l'adoration en esprit et en vérité, venez et voyez ce qui se passe visiblement sur le Calvaire et au Saint-Sépulcre. Là l'unique modèle que l'on se propose de suivre, dirais-je que c'est vous, Marie-Madeleine, l'amour pénitent ; vous, disciple bien-aimé, l'amour innocent ; vous, Marie, mère de Jésus, l'amour transpercé ! Quelle ardeur ! quelle pureté ! quelle perfection ! Et cependant, le modèle que l'on envisage est encore plus embrasé, plus pur, plus sublime ! En entrant dans cette basilique qui est vraiment le lieu terrible, la maison de Dieu, la porte du ciel, on entend une voix

intérieure nous dire : *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu* (Ep. ad Philip., II, 5). Que les pensées de Jésus soient vos pensées ; ses sentiments, vos propres sentiments ; ses dispositions, les vôtres ; en un mot, soyez animés de son esprit ; car celui qui n'a pas l'esprit de Jésus ne lui appartient pas : *Si quis spiritum Christi non habet, hic non est ejus* (Ep. ad Rom., VIII, 9). Puis, lorsqu'on gravit les marches du Calvaire, lorsqu'on se trouve sur le lieu de la crucifixion, lorsqu'on tombe en esprit au pied de la croix, voyant celui qui y fut attaché, celui qui prie son Père pour nous et immole pour nous une vie divine, lorsqu'on a entendu le grand cri de la consommation et que le deuil de toute la nature a annoncé la mort du Dieu de l'immortalité, alors cette voix intérieure empruntant le langage de l'apôtre saint Paul, nous dit avec des gémissements inénarrables : « Sachez que votre vieil homme a été crucifié afin que votre corps de péché soit détruit, et que vous ne serviez plus l'iniquité. Vous tous qui avez été baptisés en Jésus-Christ, vous l'avez été dans sa mort : regardez-vous donc comme morts au péché. Que le péché ne règne plus dans votre chair mortelle ; que vous n'obéissiez plus à la concupiscence des sens, que vos membres ne soient plus les armes de l'iniquité : quand on est mort une fois au péché, il faut que ce soit pour toujours » (Ep. ad Rom., VI, *passim*). Et l'âme confuse de ses infidélités, et embrasée du désir de mourir de cette mort salutaire, s'écrie : O Calvaire, ô croix, faites-moi participer à la passion de mon Sauveur, à ses plaies, à son immolation. *Fac ut portem Christi mortem !*

Sommes-nous descendus du Calvaire dans le Saint-Sépulcre, « sachez, reprend la voix intérieure, que le baptême nous a ensevelis avec Jésus-Christ afin que nous ressuscitions avec lui du milieu des morts à la gloire de son Père, et que nous marchions aussi dans une vie nouvelle (*Ib.*). Ainsi, si vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ, cherchez les choses qui sont en haut où Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu. Votre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu. Revêtez l'homme nouveau qui est fait à l'image et à la ressemblance de celui qui l'a créé en ressuscitant du tombeau » (Coloss. II, *passim*). Hélas! notre résurrection spirituelle n'approche jamais de ce modèle qui nous est montré sur la montagne du Golgotha; et surtout, elle manque du caractère essentiel de cette immortalité. Mais toutefois quel est l'ennemi du culte extérieur, quel est l'adorateur prétendu en esprit et en vérité qui soit jamais sorti de ses contemplations de la divine essence aussi transformé intérieurement que le pèlerin catholique alors qu'il revient du Saint-Sépulcre, et qu'il a ouvert son esprit et son cœur aux célestes enseignements du mystère de la résurrection!

Et cet esprit de Jésus, c'est-à-dire la participation à sa mort et à sa résurrection qui est l'âme et la vie du culte chrétien dans l'Église de Saint-Sauveur, est-il renfermé dans ce lieu en sorte qu'il ne se retrouve pas au dehors dans aucun autre sanctuaire de l'univers catholique? A Dieu ne plaise qu'on soit aveugle et injuste à ce point! Cet esprit de mort au péché, cet esprit de résurrection à une vie de bonnes œuvres est l'esprit universel de la

sainte Église romaine. Tout temple catholique est, comme la basilique de Sainte-Hélène, le mémorial de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ. L'autel est à la fois le Calvaire et le tombeau : le Calvaire du sacrifice, le tombeau de la sépulture et de la gloire. Et les fonts baptismaux placés près de la porte, nous rappellent sans cesse que nous ne devons approcher du saint tabernacle qu'en portant au dedans de nous l'image de cette mort au vieil homme et de ce revêtement de l'homme nouveau. Cet esprit, je le sais, n'est pas connu de tous. Plusieurs ne prennent que l'écorce du culte, et en laissent le fruit. Est-ce une raison de l'incriminer et de le bannir? Faut-il supprimer la lumière parce qu'il y a des yeux frappés de cécité complète ou partielle? Ce sont les vices de notre organisation qu'il faut corriger uniquement ; et c'est être bien ingrat envers Dieu, c'est se nuire à soi-même que de se prévaloir de certains abus pour rompre avec les éléments de ce monde auxquels la grâce de la rédemption communique pour le salut de nos âmes une vertu spirituelle en rapport avec leur destination périssable.

Enfin, de quelle manière sont honorés le Calvaire et le Saint-Sépulcre? « Le voyageur fera bien de visiter le Saint-Sépulcre pendant la semaine sainte, nous dit l'*Itinéraire de l'Orient*. Le nombreux concours des pèlerins de toutes nations que cette solennité y attire, offre un spectacle, sinon édifiant, au moins des plus attachants. Une des cérémonies les plus étranges qui sont célébrées à cette époque est celle qui a lieu, le samedi saint, et qu'on nomme le *feu nouveau*. Des

milliers de grecs, de coptes, d'abyssins, etc., se pressent autour du tombeau, et attendent avec une fiévreuse impatience l'arrivée de l'évêque grec. Enfin ce dignitaire paraît, et il entre dans la chapelle de l'Ange dont on ferme hermétiquement la porte. Dès qu'un ange descendu du ciel a apporté à l'évêque le feu sacré, ce prélat passe à travers une petite fenêtre pratiquée dans le mur de la chapelle un faisceau de cierges allumés. C'est le moment solennel. Aussitôt la foule, ivre d'enthousiasme, se précipite pour allumer des cierges à ce feu céleste. Les cris, les flots agités de cette foule, la lueur de mille torches, les chants et les danses qui accompagnent cette profane cérémonie lui donnent un caractère indescriptible. La milice turque, chargée du maintien de l'ordre, est souvent impuissante contre ces hordes de démons déchaînés, et il est rare qu'on n'ait pas à signaler de graves accidents. En 1834, plus de 400 cadavres jonchèrent le pavé du Saint-Sépulcre à la suite de ces odieuses saturnales. » (777, 778.)

Voilà la seule cérémonie de la semaine sainte dans l'église de Saint-Sauveur dont l'*Itinéraire de l'Orient* ait jugé à propos de nous faire la description, la seule à laquelle il invite le voyageur, comme à un spectacle sinon édifiant, au moins des plus attachants. Le schisme grec tient, je le sais, une conduite bien opposée à celle du protestantisme. Celui-ci, sous le prétexte que la foi suffit, organiserait, s'il le pouvait, l'impiété extérieure, et par elle, l'impiété de l'esprit et du cœur. Celui-là multiplie les pratiques corporelles parce que l'esprit de vie n'est pas en lui, et qu'il est à l'état d'ossement aride.

Toutefois, je n'ose croire qu'il y ait à Jérusalem, le dernier jour de la semaine sainte, des milliers de grecs, de coptes, d'abyssins, etc., attendant l'évêque grec avec une fiévreuse anxiété, et fermement convaincus de cette erreur qu'un ange lui apporte du ciel le feu sacré. Je n'ose croire que cette foule ivre d'enthousiasme se précipite pour allumer des cierges à ce feu céleste avec une telle frénésie que 400 cadavres aient souillé le pavé du Saint-Sépulcre par le fait seul de cette impulsion. L'*Itinéraire de l'Orient*, ou mieux le voyageur auquel il a emprunté ce récit, a mis en pratique dans cette circonstance le conseil que Voltaire donnait en paroles et en œuvres : *Frappez fort plutôt que juste.* Retranchons les inexactitudes de ce récit et considérons en elle-même cette cérémonie dont l'*Itinéraire de l'Orient* a fait un tableau si grotesque et si lugubre. Un feu naturel est symbolisé dans l'ordre religieux comme tant d'autres objets le sont dans l'ordre social : un bâton, une étoffe, quelques lignes de couleur qui deviennent un drapeau, c'est-à-dire la représentation d'un peuple, d'un État. Ce feu du samedi saint figure, lui, le mystère de la résurrection ; et les cierges qu'on y allume sont l'image de la participation spirituelle à la vie d'un Dieu ressuscité. Trop de cohue sans doute se mêle à cette dernière action. Est-il possible de réunir plusieurs milliers de personnes et de les diriger sur un seul point, dans un espace restreint, sans qu'il se produise un empressement fiévreux et quelquefois des accidents regrettables ? Toutefois les règles les plus élémentaires de la justice ne permettront jamais de comparer cette foule de grecs, coptes, etc.,

à des hordes de démons déchaînés. Le seul déchaînement infernal est celui du crime. Quant à l'impétuosité dans l'ordre naturel ou religieux, si elle est toujours répressible, elle ne mérite jamais cette horrible flétrissure. Laissons employer le feu à la représentation mystique de Jésus-Christ; puisqu'il nous a dit lui-même : Je suis venu porter le feu sur la terre, et qu'est-ce que je veux, si ce n'est qu'elle soit embrasée? Laissons la foule s'approcher de ce feu et y allumer des cierges qui soient la figure d'un renouvellement d'esprit et de cœur; corrigeons les désordres et les abus; insistons sur le sens spirituel et moral de cette cérémonie, mais gardons-nous bien de l'assimiler au déchaînement de l'enfer. Si un pareil spectacle atteignait son objet et sa fin, il rendrait à jamais désertes les voies de l'éternelle réprobation.

Le saint sacrifice de la messe est la grande action religieuse de cette basilique de Saint-Sauveur, comme de tout le christianisme. Chaque communion a sa chapelle et son autel à part; mais l'autel du Saint-Sépulcre appartient à toutes, et elles y célèbrent successivement depuis minuit jusqu'à sept heures du matin. Les arméniens commencent; après eux viennent les grecs et ensuite les latins. Selon le rite oriental, les grecs et les arméniens n'offrent le sacrifice de l'autel qu'une seule fois par jour. Les latins disent au moins quatre messes dans la chapelle du Saint-Sépulcre; la première est pour les bienfaiteurs des Lieux-Saints; la dernière est la messe conventuelle, et l'intervalle libre entre elles est mis à la disposition des prêtres pèlerins qui ont passé la nuit dans le couvent intérieur ou dans

l'église. Cet intervalle permet de dire deux messes, et quelquefois trois. Ceux qui ne peuvent pas célébrer sur l'autel du Saint-Sépulcre, vont alternativement aux autels de la Crucifixion, de la Compassion de la très-sainte Vierge, de l'apparition à sainte Marie-Madeleine, du lieu de l'Invention de la Croix et enfin de la chapelle conventuelle ou de l'apparition à la très-sainte Vierge. Ai-je besoin d'ajouter ici que le sacrifice de la croix devient comme visible aux yeux de la foi et de la piété, pendant la célébration d'une messe sur le Calvaire? La ressemblance est déjà si frappante partout ailleurs : c'est la même victime, c'est le même sacrificateur, c'est la même oblation, c'est le même amour, c'est le même mérite, en un mot, c'est le même sacrifice. Ainsi que l'Agneau était comme immolé dès le commencement du monde, il doit l'être tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. La seule différence est que la mort fut réelle sur la croix, tandis qu'elle n'est que mystique ou représentée sur l'autel. Mais cette unique différence semble disparaître sur le Calvaire avec l'identité du lieu; l'autel et la croix s'unissent pour nous dire : Voilà l'Agneau de Dieu, voilà celui qui efface les péchés du monde! Aussi combien de saintes âmes, à cette messe, versent les mêmes larmes des yeux et du cœur que versait, à cette même place, la Mère douloureuse, pendant que son Fils était sur la croix!

En abolissant la loi et la perpétuité du sacrifice, le protestantisme a réprouvé le principe de toute religion. Une fois de plus, l'abîme a appelé l'abîme, et le mépris d'une petite chose a décidé d'une grande chute. Cette

proscription encore inouïe sous le soleil, on a voulu la pallier en citant la Bible; on a invoqué deux passages de saint Paul; le premier: *Jésus-Christ s'est offert une fois pour effacer les péchés de tous* (Ep. aux Hébr., IX, 28); le second : *Jésus-Christ, par une seule offrande, a consommé les saints pour toujours* (*Ibid.*, X, 14). Mais en vérité, le même apôtre qui s'exprime ainsi, n'ajoute-t-il pas dans la même épître : « Jésus, demeurant toujours, a un sacerdoce perpétuel, d'où il peut sauver toujours ceux qui ont recours à lui pour s'approcher de Dieu. Il est toujours vivant pour s'employer à notre salut, car Jésus-Christ est prêtre par la consécration de celui qui lui a dit avec serment : Le Seigneur l'a juré et il ne se repentira pas; vous êtes prêtre pour toujours (selon l'ordre de Melchisédech, qui offrit le pain et le vin). » (*Ib.*, VII, 21, 25.) Au lieu de chercher à comprendre le sens caché de ce double langage de la Bible, le protestantisme l'a scindé en lambeaux, obéissant à la fatale impulsion qui le précipitait de chute en chute dans la fange où il est enseveli.

Or l'église de Saint-Sauveur qui est l'apostolicité vivante du culte chrétien en général, établit d'une manière non moins sensible la divinité du mystère eucharistique. Ici surtout, on est vivement peiné, au premier abord, de voir les diverses Églises orientales offrir, avant nous, le saint sacrifice de la messe dans la même chapelle du Saint-Sépulcre et sur le même autel, sans être en communion avec l'Église de Pierre, comme elles l'étaient avant Photius, etc. Mais bientôt ce spectacle douloureux nous révèle le sens profond de cet oracle : « Il faut qu'il

y ait des hérésies ; il est nécessaire que des scandales arrivent. » Latins, grecs, arméniens, coptes, abyssins, ont tous le même sacrifice, selon l'ordre de Melchisédech ; ce sont les mêmes parties principales à travers les différences liturgiques ; et l'on arrive facilement à reconnaître et à suivre ces parties, malgré la diversité de la langue parlée ou chantée. Quelle démonstration en fait de la divinité du mystère eucharistique, soit comme sacrifice, soit comme sacrement ! Quelle imposante réfutation de ce délire qu'un moine orgueilleux et impudique a mieux interprété l'Évangile après quinze cents ans, que la sainte Église catholique ! L'Orient se joint à l'Occident pour condamner cet apostat et ses aveugles sectateurs.

A l'exemple de ce qui se pratiquait dans le temple de Salomon, il y a dans la basilique de Sainte-Hélène comme un sacrifice du soir qui consiste à méditer la passion, la mort, la sépulture et la résurrection de Jésus-Christ. Impossible de retracer tout ce que le chemin de la croix fait sur le Calvaire, et pour ainsi dire sur les pas de Jésus-Christ, a d'émouvant et d'édifiant tout ensemble ! Déjà le cœur est vivement impressionné, aux extrémités de la terre, devant la moindre représentation des actes de ce divin martyre. Combien l'aspect des lieux ajoute à ces émotions si naturelles et si chrétiennes ! Et au terme de ce pieux exercice, près du lieu où le divin Sauveur apparut à Marie-Madeleine, dans une chapelle bâtie sur l'emplacement d'un pavillon où il consola sa sainte mère, qui se montre à nous dans une fraction de pain, qui nous appelle, qui nous reçoit, qui nous bénit ?

C'est vous, ô Dieu dont nous pleurons les opprobres et les douleurs ! Vous voilà, divin Agneau que nous venons d'accompagner au Calvaire et au Sépulcre, vous voilà devant nous, caché sous le symbole eucharistique mais véritablement, réellement et substantiellement présent ! Vous-même et non pas un autre, ni une vaine figure ! Et vous nous dites du milieu de l'autel : Je suis ressuscité, et je suis encore avec vous ; toujours mes délices sont d'être avec les enfants des hommes ! Mystérieuse apparition qui a je ne sais quoi d'imprévu, de doux, de saisissant, d'extatique, que n'aurait peut-être pas une manifestation plus sensible. Celle-ci nous pénétrerait d'un saint tremblement pareil à celui des anges devant le trône des Cieux, ou des trois disciples devant la transfiguration du Thabor ; celle-là, mémorial de toutes les tendresses d'un Dieu qui veut être notre victime et notre aliment, nous fait tressaillir de bonheur et d'amour à son aspect, comme le cerf altéré bondit à la vue d'une fontaine d'eau vive.

Ces œuvres qui constituent le culte catholique dans l'église de Jérusalem : le Saint-Sacrifice de la messe, l'exercice du chemin de la croix, l'exposition et la bénédiction du très-saint Sacrement, comme elles s'harmonisent avec ces lieux sacrés et avec les souvenirs qu'ils nous rappellent ! L'authenticité reconnue et démontrée, qui s'étonnerait de la rencontre de ce culte ? Qui ne déplorerait son absence, si on venait encore à le proscrire et à y substituer des rites immondes et sanguinaires ! Sur le lieu où vous êtes mort pour nous, ô divin Sauveur, oui, il est juste et bon qu'un mystère perpé-

uel rende, en quelque sorte, présent celui de votre sacrifice, afin que nous n'en perdions pas le souvenir, et que notre insensibilité ne laisse pas la grâce de notre baptême sans œuvres et sans vie. De même sur le lieu où vous êtes ressuscité pour nous, la joie doit succéder à la tristesse; le deuil, au triomphe. Avec ce corps de péché qui l'appesantit notre âme n'estimerait bientôt que les choses qui se voient et négligerait celles qui ne se voient pas, bien qu'elles soient éternelles et opèrent en nous un poids immense de gloire.

Et comme ce culte du Calvaire et du Saint-Sépulcre nous montre le christianisme dans la plénitude de son existence corporelle et spirituelle! L'Orient superstitieux le matérialise en le réduisant à quelques pratiques extérieures et grossières; l'Occident rationaliste l'anéantit à force de vouloir adorer seulement en esprit et en vérité. Mais les Saints-Lieux s'éloignent également de ces deux extrêmes, ou mieux ils réunissent ce que l'Orient et l'Occident séparent. Là, le christianisme est vraiment la religion du Verbe fait chair sans cesser d'être et chair et Verbe, la religion de l'Homme-Dieu crucifié pour nous et ressuscité pour nous, la religion de l'homme pécheur qui veut participer à cette mort et à cette résurrection, et accomplir en lui ce qui manque à la passion de Jésus-Christ. Qu'ils se montrent faux, absurdes et misérables, quand on applique leur réforme aux Saints-Lieux, ces hommes qui proscrivent le culte extérieur et public, et même la prière du cœur! Sommes-nous semblables aux anges qui n'ont pas eu besoin de rédemption? Sommes-nous au-dessus de notre Sauveur qui ne nous a pas sauvés

seulement par l'esprit, mais encore par l'effusion de son sang et par la mort de la croix? Et comment la grâce du salut nous serait-elle communiquée, comment serait-elle entretenue, développée, consommée en nous sans la participation de la chair, alors qu'un Dieu l'a prise et en a fait l'instrument de notre rédemption ! O Calvaire ! ô Saint-Sépulcre, que vos enseignements sont lumineux et efficaces ; et qu'ils sont à plaindre, ces esprits superbes qui s'élèvent contre votre vérité et contre votre importance !

Mais cette illumination du culte chrétien qui en est la plus belle et la plus irréfutable apologie, circonscrit-elle les rayons de sa gloire dans l'église de Saint-Sauveur? Nous l'avons déjà dit, et d'ailleurs personne ne l'ignore et ne le conteste. Tel est le culte religieux à Jérusalem, tel est-il dans l'univers entier : même universalité, même objet, même esprit, mêmes œuvres, même origine, même foi, même vertu, même divinité. Comparez le chrétien qui observe ce culte avec celui qui le dédaigne ou seulement le néglige ! La différence est celle de l'or poli à l'or brut, de la terre couverte de riches moissons à celle où pullulent les ronces et les épines ! Pour un hypocrite que vous rencontrerez dans la première classe, vous compterez avec horreur dans la seconde des milliers de victimes du libertinage et de l'impiété.

La déclaration de MM. Crome et Coquerel, que la connaissance précise des Lieux-Saints est complétement indifférente au point de vue purement religieux, est donc le comble de l'extravagance, si l'on considère les conséquences de l'authenticité et de la vénération du Calvaire et du Saint-Sépulcre à l'égard du principe d'autorité, en

matière de religion et de culte extérieur et public. Ces deux adversaires accepteront volontiers peut-être cette double condamnation, parce qu'ils n'admettent aucune autre règle de la foi que la Bible entendue à leur manière, et parce que le culte est pour eux une superstition païenne, une détestable idolâtrie. Voici un troisième point de vue dont ils ne pourront nier l'importance et les bienfaits, celui des influences salutaires des Saints-Lieux pour la connaissance, l'amour et la gloire de Jésus-Christ.

Seigneur Jésus qui daignez, après les pieuses stations du chemin de la croix, nous apparaître sous la fraction du pain, comme autrefois aux disciples d'Emmaüs au terme de leur voyage, puis-je penser sans frémir à l'apostasie de ce fils que vous aviez nourri et élevé, et qui vous a méprisé au retour du Calvaire et du Saint-Sépulcre ! Principe de résurrection et de vie pour les âmes humbles et généreuses, ces sanctuaires ont mis le comble à sa ruine et à sa mort ; c'est là peut-être qu'il a consommé le déicide dans son cœur, en attendant de dénoncer lui-même son apostasie à l'univers indigné. Et toutefois si horrible que soit ce forfait, quelque abjection que renferme cette ingratitude, il est une circonstance qui suffit pour me l'expliquer. Ce nouveau Judas ne croyait point à l'authenticité du Calvaire et du Saint-Sépulcre, ni à celle des autres sanctuaires de la Terre-Sainte. Dès lors Jésus-Christ ne se montrait plus à ses yeux obscurcis et à son cœur superbe, que comme un vieux souvenir confondu dans la même poussière que la mémoire d'Abraham et de Jacob, de David et de Sa-

lomon. Tant il est vrai que l'authenticité des Lieux-Saints, loin d'être complétement indifférente au point de vue religieux, est au contraire d'une importance extrême à l'égard du fondement de notre foi que Dieu a posé et que personne ne peut changer, à l'égard de Jésus-Christ! Si l'auteur de la *Vie de Jésus* avait cru à l'authenticité du Calvaire, ce lieu lui aurait attesté que le caractère essentiel de Jésus-Christ avait été d'aimer le premier, d'aimer sans être aimé, d'aimer jusqu'à donner sa vie pour nous; et il n'aurait pas oublié ce caractère divin pour ne se souvenir, en l'anticipant, que de l'amour posthume des disciples inspiré, non par Jésus-Christ, mais par l'Esprit-Saint, le jour de Pentecôte. S'il avait cru à l'authenticité du Calvaire, il n'aurait pas écrit ces lignes de la démence et de la rage satanique : « *La mort de Jésus fut l'exécution d'une sentence très-conforme au droit établi; une mort légale en ce sens qu'elle eut pour cause première une loi qui était l'âme même de la nation, un culte que Jésus, sans nul doute, attaquait et aspirait à détruire* (p. 393, 411). Son cœur se serait ému devant les larmes et les gémissements de ces pèlerins qui s'écrient la face contre terre : « Voici, ô divin Agneau, le lieu où vous avez consommé votre sacrifice; personne ne vous a enlevé votre vie; vous l'avez immolée vous-même pour effacer l'arrêt de notre malédiction et nous transmettre l'héritage de votre divinité. » Et alors il aurait rougi de se placer au-dessous de Pilate qui sut très-bien démêler la jalousie des accusateurs et l'innocence parfaite de l'accusé. S'il avait cru à l'authenticité du Saint-Sépulcre, il n'aurait pas fait

jouer à la puissante imagination de Marie de Magdala le rôle dégoûtant qu'il lui prête dans le fait de la résurrection. Enlevons par la pensée cette basilique de Constantin; rétablissons le Calvaire et le Saint-Sépulcre dans l'état où les voyait Marie-Madeleine : à sa droite, un rocher taillé à pic ; à sa gauche, un jardin terminé par une autre chaîne de rochers; sous ses pieds une vallée étroite et infecte; à quelques pas, au sud, Sion d'où les regards pouvaient la suivre, et à l'est, le faubourg que le Golgotha lui cachait. Qu'y a-t-il dans ce site qui exalte l'imagination? qu'y a-t-il qui transforme la douleur, et de ses tendances naturelles vers le désespoir, la fasse passer à une idée encore inconnue sous le soleil de la tristesse humaine, à l'idée de la résurrection d'un mort? Impossible dans toutes les régions de la terre, ce coup d'imagination était mille fois plus impossible à Jérusalem! Je n'ajoute pas que la proximité de la ville aurait attiré aussitôt d'innombrables spectateurs, et que le délire d'une hallucinée aurait été confondu par l'aspect du corps inanimé de Jésus reposant dans son tombeau. L'authenticité du Calvaire et du Saint-Sépulcre se prête mal à ces coulisses de M. Ernest Renan, à ces ficelles du faiseur de tours de passe-passe.

Jésus s'y montre tel qu'il est, Dieu et homme, Dieu parfait, homme parfait. Pour le connaître, pour l'aimer, pour lui rendre gloire, il n'y a qu'à ouvrir son âme aux impressions inévitables du culte rendu à un gibet et à un tombeau. Chaque jour, Jérusalem, quand elle étend ses regards, est tout étonnée et ravie de voir la multitude inconnue qui se presse le long de ses chemins.

Des fils lui arrivent de loin ; des filles accourent de tous côtés. La mer lui apporte les pierreries d'Ophir ; la force des nations lui prodigue ses dévoûments et ses héroïsmes ; les dromadaires de Madian et d'Epha l'inondent des parfums et de l'encens de l'Arabie ; les troupeaux du Cédar, les béliers de Nabaïoth l'enrichissent de leur laine et la rassasient de leur lait et de leur chair. Qui sont ceux-ci qui volent comme des nuées, ou comme des colombes quand elles retournent à leur nid? Les îles soupirent après Jérusalem ; les vaisseaux sillonnent les mers pour y amener des rivages les plus éloignés de nombreuses caravanes ; les enfants de l'étranger y bâtissent des hôtelleries semblables à des villes ; les rois sont ses serviteurs, et ses portes ne se ferment ni le jour ni la nuit, pour donner passage aux princes des nations et aux personnages les plus grands et les plus honorables.

Arrivée à la porte de Jaffa, cette foule laisse là ses bagages et ses chevaux, et s'en va, dans l'empressement et la ferveur des Mages, demander l'église de Saint-Sauveur : c'est elle seule qu'elle est venue voir, et non pas la Jérusalem juive ou la Jérusalem actuelle. Il ne reste aucun monument de la première ; et celle-ci n'offre par elle-même aucun aliment à la curiosité. A son entrée dans cette église, elle cherche la place d'un crucifiement et celle d'une sépulture. Les a-t-elle trouvées ? Aussitôt elle se prosterne la face contre terre ; puis, s'avançant à deux genoux, elle imprime ses lèvres sur l'ouverture de cette croix et sur la pierre de ce sépulcre, avec plus de transports encore que le prisonnier, quand il baise la main qui brise ses fers et le remet entre les bras paternels.

Dites à cette multitude que Jésus de Nazareth n'est qu'un *nabi* disciple de Hillel et frère puîné de Philon ; dites-lui que sa mort fut un acte de justice légale et que son tombeau garde encore sa poussière confondue avec celle du pavé. Si elle ne vous prend pour un pauvre insensé digne d'une profonde compassion ou pour l'un des suppôts de l'enfer qu'il faut se hâter de fuir en faisant le signe de la croix, elle vous montrera cette députation de l'univers entier, ces prosternements de l'adoration et de l'amour, et elle s'écriera : Le gibet d'un criminel, le sépulcre de la corruption attirer tout à eux après dix-huit siècles, et recevoir les mêmes hommages que le tabernacle de l'Eternel ! Est-il une impossibilité pareille, une absurdité plus insoutenable ? Depuis l'origine du monde jusqu'à nous, bien des criminels ont été condamnés, bien des cadavres ensevelis ; montrez-nous la place d'un autre gibet et d'un autre tombeau visitée, bénie et glorifiée comme celle-ci ! Le crucifié du Calvaire était vraiment le Fils de Dieu, la victime de propitiation qui a dit à son Père : Les holocaustes des boucs et des génisses ne vous ont point satisfait ; vous m'avez donné un corps pour accomplir toutes vos volontés : voici que je viens. Il n'y a que ce souvenir qui explique le culte universel et permanent du Golgotha ; et quiconque a des yeux pour voir, un esprit pour comprendre, un cœur pour sentir, une langue pour parler, redit ici dans les sentiments d'un bonheur surhumain : Je crois en Jésus-Christ, Dieu véritable de Dieu véritable, consubstantiel à son Père, qui a souffert sous Ponce-Pilate, est mort et ressuscité, le troisième jour, selon les Écritures !

Combien de pèlerins, dans cette affluence sans cesse renouvelée, s'imposent toutes sortes de fatigues et de privations, et bravent les périls les plus imminents pour aller visiter les autres sanctuaires de la Terre-Sainte érigés en mémoire de quelque mystère de cette vie divine ! Aucun des lieux consacrés par la présence de Jésus-Christ ne leur est indifférent. Leur piété reconnaissante aime à descendre dans la grotte de Bethléem, à contempler, en les baisant avec respect, cet hémicycle où la glorieuse Vierge Marie sa mère le mit au monde; cette saillie du rocher taillée en forme de crèche où elle le reposa, après l'avoir enveloppé de pauvres langes; cette sorte de chapelle latérale où elle le tenait entre ses bras, quand il fut adoré par les bergers et les mages. Elle aime à vous visiter, emplacement de la *Santa Casa* transportée à Lorette, et vous, échoppe de saint Joseph convertie en chapelle, et vous tout entière, cité mystérieuse de Nazareth où le Verbe incarné demeura trente ans, inconnu et vivant du travail de ses mains. Quels délices ineffables de parcourir vos rues, vos vallées, vos collines, de boire l'eau de vos fontaines, de respirer l'air de vos montagnes ; tout en vous y est encore embaumé des parfums de la divinité ! Souvenir qui m'accompagnera dans l'éternité et au delà! Au moment où je vous aperçus pour la première fois, — c'était un samedi et au milieu du jour, — la cloche du couvent annonça le mystère de l'Incarnation. En ma qualité de président d'une modeste caravane j'entonnai l'*Angelus*; je ne le récitais pas, je le chantais; et tous les compagnons de mon pèlerinage partageant mon enthousiasme et mon

émotion, firent retentir des accents de leurs transports ce séjour du recueillement, je dirai presque de la mélancolie. La piété chrétienne aime à côtoyer le lac profondément encaissé du Génézareth, à sillonner ses eaux qui ont aussi leurs tempêtes (1), à passer d'une rive à l'autre : il lui semble toujours que la voix de son Sauveur s'est fait entendre, et qu'il va lui apparaître ou sur les bords désolés du lac ou même sur les ondulations des flots. Elle aime à s'asseoir sous les oliviers de Gethsémani pour y recueillir quelque chose de la tristesse de son Sauveur dans ses derniers entretiens avec ses disciples, à se prosterner dans la grotte de l'Agonie, sur cette terre qu'il arrosa d'une sueur de sang, et à méditer sa généreuse oblation aux volontés paternelles.

Mais si doux, si chers, si précieux, si palpitants que soient ces divins souvenirs, ceux du Calvaire les surpassent tous dans le culte de la piété chrétienne; elle aime surtout à prier sur le Golgotha, à répandre ses larmes là où la victime de nos iniquités répandit son sang; elle aimerait à y expirer avec elle de reconnaissance et de compassion. Ce douloureux attrait du lieu de la crucifixion est tellement irrésistible que certains cœurs ont besoin de consacrer plusieurs jours aux gémissements et aux soupirs, avant de pouvoir prendre part aux allégresses du Saint-Sépulcre. Et ce sont ces lieux que l'on ose déclarer complétement indifférents au point de vue

(1) Pendant les deux jours que j'ai passés dans la ville de Tibériade, le lac s'est montré tellement agité qu'il m'a été impossible de décider les possesseurs de l'unique barque qui représente celle des apôtres, à me conduire sur la rive opposée et même jusqu'à la sortie du Jourdain.

religieux! Le cœur chrétien serait donc bien opposé au cœur humain, l'ordre de la grâce bien contraire à celui de la nature! Le lit funèbre qui reçut le dernier soupir d'un ami, d'un bienfaiteur, d'un père, la tombe qui renferme leur dépouille mortelle, voilà chez tous les peuples et dans tous les temps deux souvenirs d'une éternelle douleur, d'un éternel amour, d'une éternelle vénération. Cherchez un cœur digne de ce nom qui soit fidèle à ses anciennes tendresses envers ceux qui ne sont plus; dites-lui qu'on a retrouvé la tombe de cet ami, de ce bienfaiteur, de ce père, la couche où il expira; et essayez d'obtenir de lui, si vous l'osez, l'aveu que ce retrouvement n'a point d'intérêt à ses yeux. Retirez-vous de moi, barbare! vous dirait-il dans l'indignation d'un saint scandale. Croyez-vous que les morts soient un vain souvenir pour mon cœur? Ils me sont aussi chers, plus chers encore que pendant leur vie. Montrez-moi ce lit funèbre, ce tombeau retrouvés, afin que je les arrose de mes larmes, que je les baise de mes lèvres, et que j'épanche par eux mes gémissements et mes affections sur celui qu'ils me rendent en quelque sorte présent comme au jour de notre amère séparation. De même pour la piété chrétienne! L'amour, comme le feu, son meilleur emblème, n'a qu'une seule nature, qu'une seule essence, qu'une seule loi à l'égard de notre père qui est au ciel et de celui qui nous donna le jour sur la terre. Avec l'authenticité du Calvaire et du Saint-Sépulcre, l'âme chrétienne voit encore son Sauveur expirant pour lui donner la vie, ressuscitant pour lui communiquer la gloire. Sans elle!!! mais non, loin de nous cette mensongère hypothèse! Et que

ceux pour lesquels cette authenticité n'existe pas fassent seuls entendre ici la voix de leur cœur, si tant est que ses battements aient des révélations à nous faire!

Des révélations, ils en ont fait : leur bouche s'est ouverte contre le ciel et leur langue a passé sur la terre. Qu'est-ce que Jésus-Christ pour ce jeune théologien de Strasbourg qui a commencé par la négation du Calvaire et du Saint-Sépulcre et qui en est venu à rejeter le dogme chrétien de l'Incarnation? Qu'est-ce que Jésus-Christ pour tous les adversaires des Saints-Lieux qui insultent à notre foi et à notre culte, comme les Juifs se moquaient du Seignenr de la gloire intercédant et mourant pour eux? Ce qu'est Jésus-Christ pour ces nouveaux déicides! Le dirai-je à la honte de ces prétendus chrétiens et à celle de notre XIXe siècle : Jésus n'est plus qu'un candidat proposé à la divinité! Qui vote pour lui; qui contre lui; ici la majorité des suffrages; ailleurs la minorité; tour à tour un Dieu élu; un Dieu évincé! Cieux, soyez saisis d'étonnement; frémissez, portes éternelles!

L'influence éminemment chrétienne des Saints-Lieux ne se fait pas sentir exclusivement à Jérusalem en présence des rochers du crucifiement et de la résurrection; elle se répand jusqu'aux dernières extrémités de l'univers. Lorsqu'on étend ses regards sur la face de la terre, quel est le signe que l'on aperçoit sur la cime des montagnes et au sein des vallées, sur les places publiques et aux avenues de nos cités, sur la flèche des basiliques et sur le chaume des cabanes, sur la poitrine des braves et au cou des vierges timides, sur le berceau des nouveau-

nés et sur la tombe des morts? C'est le signe du Fils de l'homme, c'est le sceptre royal de l'Emmanuel, c'est la croix. Ce signe, l'apôtre des îles lointaines le présente du rivage aux barbares qu'il court évangéliser au péril de sa vie; et, avant qu'aucune parole ne soit sortie de sa bouche, la vue de la croix a déjà commencé le grand œuvre de la conversion. Ce signe, le pasteur des âmes l'applique sur les lèvres du moribond, et la mort n'a plus de douleur, ni l'éternité plus d'effroi. Ce signe est le seul refuge du patient qui se dirige vers l'échafaud; il lui enseigne à prendre son essor vers le ciel au moment où la terre le repousse, et à demander à Dieu le pardon d'une faute que la justice des hommes va punir; il se colle une dernière fois sur cette bouche que le couteau va trancher, et il semble emporter l'âme tout entière; la tête tombe, résignée et soutenue par une espérance immortelle. Ce signe, les juges de la terre l'ont rappelé dans leurs tribunaux et leurs cours, afin de l'offrir aux regards de toute déposition. Il est la consolation de l'innocence, la terreur du crime. A son aspect le parjure frémit et se confond; la vérité l'invoque avec assurance et attend avec joie le jour de sa manifestation. Ce signe triomphe du désespoir, arrête le bras du suicide, éteint les ardeurs de la colère, maîtrise l'aiguillon de la volupté, sanctifie nos joies, et adoucit nos souffrances devenues à sa suite la voie royale du ciel. Qui dira les ravissements des saintes âmes devant ce signe, soit quand elles le considèrent prosternées à ses pieds, soit quand elles le pressent entre leurs bras et sur leur poitrine ! Illusions d'une grossière concupiscence, faux appas des richesses et des

honneurs, flatteries de l'amour profane, qu'êtes-vous près des délices de la contemplation du crucifix? Ce qu'est la fièvre près de la santé, l'ombre près de la vérité, la déception près de la réalité. Enfin ce signe est toujours le premier assailli, renversé, proscrit dans toutes les révolutions qui s'accomplissent au nom des passions des méchants et des démons : tant le mal redoute sa présence et n'ose se produire que loin de sa face émouvante et de ses tendres gémissements !

Or, d'où vient ce signe de la croix? qui l'accueille? qui le bannit? que raconte-t-il du Fils de l'homme à l'univers qui le regarde et l'écoute? quelle influence exerce-t-il sur les âmes dociles? Demandes résolues en même temps que posées. Qu'il me suffise de rappeler un seul fait historique parmi tous ceux que j'aurais à signaler en ce moment.

Le pèlerinage de Jérusalem impressionnait d'une manière tellement vive et édifiante ceux qui avaient le bonheur de l'accomplir qu'une sainte émulation embrasa le cœur de ceux qui ne pouvaient suivre cet exemple et satisfaire leurs désirs. Leur voix suppliante se tourna du côté de la chaire de Pierre, demandant avec instance et humilité l'autorisation de représenter les Saints-Lieux et la participation aux faveurs spirituelles du voyage d'outre-mer. Ambition trop légitime et trop chrétienne pour être dédaignée. Le successeur de Pierre accorda sur la terre les grâces sollicitées qui furent aussitôt ratifiées dans le ciel. Et soudain nos montagnes devinrent autant de Calvaires avec les stations de la Voie Douloureuse échelonnées sur l'un de leurs versants, les trois croix

planant sur leur sommet, et un Saint-Sépulcre bâti sur le versant opposé. Bien plus, chaque église, chaque chapelle, chaque oratoire eut son *chemin de la Croix ;* et qui pourra compter la multitude des pèlerins qui les parcourent, retenus corporellement loin de Jérusalem, mais s'unissant d'esprit et de cœur aux religieux du Saint-Sépulcre ! Le Calvaire n'est plus dans la cité déicide ; il est dans l'univers entier. Je me trompe, il n'a point quitté sa place : semblable en quelque sorte à l'immensité divine, il est tout entier partout, tout entier dans chaque lieu ; et il n'est personne, à son contact, qui ne s'embrase de la charité de Jésus-Christ et ne rende gloire à sa divinité.

Isaïe, ce prophète évangéliste, en annonçant les humiliations et les grandeurs futures du Messie, de l'Emmanuel, du Dieu avec nous, avait prédit que son sépulcre serait glorieux : *Et erit sepulcrum ejus gloriosum.* Cet oracle ne devrait-il pas impressionner les adversaires des Saints-Lieux et leur faire comprendre que le Seigneur attache une grande importance à leur authenticité, puisqu'il la révèle si longtemps à l'avance par le plus sublime de ses prophètes ? Et voici néanmoins l'une des dernières paroles de M. Coquerel : « Je ne ferai aucune hypothèse sur le lieu où étaient réellement Golgotha et le jardin de Joseph d'Arimathie; nous l'ignorons, et peut-être Dieu a-t-il voulu que l'homme ne pût le savoir... Il faut donc désespérer de trouver un site dont nous ne savons rien, sinon qu'il était très-près de Jérusalem et dans un lieu par conséquent très-fréquenté. » (*Top. de Jér.*, 134.) Votre Dieu, Monsieur Coquerel, oublie donc ses antiques promesses, ses oracles qui demeurent quand les cieux et la terre s'en

vont ! Un sépulcre glorieux est un sépulcre visité, honoré, béni, célébré : et peut-être Dieu a-t-il voulu, nous dites-vous, que l'homme ne pût en connaître la place ! Comment accordez-vous ce peut-être avec l'oracle d'Isaïe ! Votre Dieu, Monsieur Coquerel, livre donc la gloire de son Fils au même oubli que son tombeau ! « En ce jour-là, le rejeton de Jessé sera exposé devant tous les peuples, comme un étendard et un signe de salut ; les nations le chercheront et viendront lui offrir leurs prémices, et son sépulcre sera glorieux. » (Isa., XI, 10 ; Épît. aux Rom., XV, 12.) Inaccompli sur ce dernier point, cet oracle n'aurait plus ni force ni valeur, et il faudrait désespérer de trouver Jésus-Christ. « Peut-être Dieu a-t-il voulu que l'homme ne pût *savoir* un site qui était *très-près de Jérusalem et dans un lieu par conséquent très-fréquenté !* » Votre Dieu, Monsieur Coquerel, est donc comme les simulacres des nations ; il a des yeux pour voir, et il ne voit pas la différence qui distingue un lieu inconnu d'un lieu très-fréquenté ! Le nôtre voit l'avenir aussi bien que le présent ; il dit et c'est pour toujours ; il fait et toute hypothèse contraire est le comble de l'impiété. Nulle ignorance, nul oubli possible après cette parole : son sépulcre sera glorieux ; et vos peut-être n'en affaibliront pas la puissance et la splendeur : *Et erit sepulcrum ejus gloriosum.*

Mais quel oracle étonnant ! quelle invention impossible au génie de l'homme ! Si imposant et si pompeux que soit un tombeau, il est loin d'être le trône de la gloire. Le contraste qui règne entre son éclat extérieur et notre cendre que l'on y cherche en vain, rend notre misère

plus sensible et plus désespérante. Certes la magnificence française n'a rien négligé, dans son enthousiasme et son amour envers le géant des temps modernes, pour refléter quelque splendeur, quelque prestige sur ce lugubre aspect. Et qui de nous, cependant, a jamais senti tout le vide, tout le froid, toute la désolation d'un monument funèbre aussi vivement qu'en présence de cette tombe impériale isolée au milieu d'un bassin glacial où tout est mort, où rien n'est vie, perdue comme une autre Sainte-Hélène, dans un océan sans rivage et sans fond ! Et vous, prophète du Christ, vous ne craignez pas d'annoncer que la gloire rayonnera de sa pierre sépulcrale? Comment cette transformation peut-elle se faire, puisque là est l'écueil, le naufrage, l'abîme, l'oubli? Elle s'est faite néanmoins, et la parole prophétique s'accomplit sous nos yeux au delà de toutes ses promesses. Qu'il me soit permis, à la gloire de mon divin Sauveur et de son précieux sépulcre, de terminer ce livre par les paroles avec lesquelles ma voix *qui tombe* aimait à clôturer chacune de ses stations quadragésimales !

Gloire du tombeau de Jésus-Christ par l'inscription qui le distingue. Penchez-vous sur tout marbre tumulaire, que lisez-vous? Cette triste épitaphe : *Ci-gît, hìc jacet.* Ni la richesse, ni la science, ni l'épée, ni le sceptre ne peuvent l'effacer. On a beau vouloir la pallier en ajoutant les titres les plus pompeux : vanité dérisoire qui ne fait qu'accroître l'empire de la mort ! Et sur votre sépulcre, qu'est-ce que je lis, ô divin Jésus, qu'est-ce que les anges ont lu avant moi ? *Surrexit, non est hìc;* il est ressuscité, il n'est pas ici. Quelle glorieuse illustration,

et ne suffirait-elle pas à elle seule pour justifier pleinement cette étonnante prédiction : *Et erit sepulcrum ejus gloriosum?*

Gloire du tombeau de Jésus-Christ par la transfiguration de sa chair ressuscitée. Que l'astre du jour est radieux, lorsque, rejetant de ses épaules le manteau de la nuit, il apparaît dans la splendeur de son lever ! Plus radieux mille fois est le soleil de justice quand il franchit, sans l'entr'ouvrir, la lourde pierre de son sépulcre et qu'il déploie toute la magnificence de sa résurrection. Son aspect est saisissant comme la foudre ; ses vêtements resplendissent comme la neige. Les gardes prennent la fuite devant la terreur de sa face ; les disciples accourent transportés d'allégresse ; ils croient apercevoir un esprit ; et, si leur divin Maître n'avait point conservé les cicatrices de ses blessures, ils ne le reconnaîtraient pas dans cette immortelle transfiguration dont celle du Thabor n'était que l'ombre et le prélude : *Et erit sepulcrum ejus gloriosum.*

Gloire du tombeau de Jésus-Christ par l'incomparable triomphe qu'il y remporte sur notre dernière ennemie. Quel duel prodigieux s'offre à ma vue ! Le duel de la vie et de la mort : *mors et vita duello conflixere mirando.* Le champ de bataille? Un tombeau. Les armes? La mort. La vie ne veut combattre la mort qu'avec ses armes, que par la mort. Que faites-vous, ô Christ? Oubliez-vous que la mort est le terme de tout combat, et que succomber de la sorte sous les coups ennemis, c'est leur abandonner la palme de la victoire? Taisez-vous, faibles mortels, avec vos timides pensées et vos prévoyances

incertaines. Oui, le maître de la vie ne veut combattre la mort qu'à armes égales : Mort contre mort! mort couchée dans le sépulcre contre la mort assise sur ce trophée : *Deus vitæ mortuus.* O prodige! Cet enseveli engage la lutte, il se prend corps à corps avec l'ennemi qui l'a immolé; il lui dispute la victoire, il saisit son aiguillon, le lui ravit, l'agite, le lance; il le frappe au cœur, il est la mort de la mort, il triomphe, il règne plein de vie : *Regnat vivus.* Que sont près de ce glorieux exploit tous les lauriers cueillis sur les champs de bataille? Là, la mort moissonne la vie, comme la faux moissonne l'herbe de la vallée; ici, la mort est absorbée dans sa victoire : *Et erit sepulcrum ejus gloriosum.*

Gloire du tombeau de Jésus-Christ, parce qu'il est la manifestation de sa divinité. Verbe fait chair qui vous anéantissez dans votre immense tendresse pour nous, sous la forme de l'esclavage, comment parviendrez-vous maintenant à nous révéler votre divine essence? Nul miracle que vos prophètes, vos apôtres, vos saints n'aient opéré; ils ont aussi ressuscité les morts, et vous nous avez avertis vous-même que leurs prodiges surpasseraient les vôtres. Que reste-t-il donc pour distinguer le maître des disciples? Moi, nous crie une voix mystérieuse. — Qui êtes-vous, ô voix qui nous parlez de la sorte? — Je suis la voix de son tombeau. O solution admirable d'un problème qui désespérait tous nos calculs! Jésus-Christ se ressuscite lui-même. A ce signe, vous reconnaissez, ô Père tout-puissant, votre Fils unique, la splendeur de votre gloire, l'image de votre substance; vous retrouvez en lui la marque de sa prédestination que ses abaisse-

est le principe et le modèle de la résurrection religieuse et morale de l'humanité. Chaque année, c'est le mystère de ce tombeau qui est proposé au monde et afin qu'il meure et afin qu'il revive ; et qui comptera, chaque année, le nombre admirable de ces fils et de ces filles de la résurrection ! Et puis, ces christs régénérés, vous ne les connaissez plus selon la chair ; la mort spirituelle ne les domine plus ; ils ne goûtent et ne cherchent que les choses d'en haut, et ils dédaignent les choses de la terre. Puissance ineffable de ce tombeau ! C'est un sein toujours virginal et toujours fécond qui donne à l'Église de la terre et à celle du ciel plus de saints et plus de bienheureux que les portes de l'enfer, malgré tous leurs efforts conjurés, n'engloutissent de victimes. Gloire à ce tombeau comme au berceau de notre naissance ; gloire plus grande encore parce qu'il nous enfante à une plus belle vie ! *Et erit sepulcrum ejus gloriosum.*

CONCLUSION

La faveur imméritée d'accomplir le pèlerinage de la Terre-Sainte, les consolations spirituelles dont le Seigneur a daigné me combler pendant cette longue excursion, la grâce d'un retour presque inespéré après les périls de la mer, des voleurs et surtout de la maladie, demandaient de ma part quelque tribut de reconnaissance et d'amour pour tant et de si grands bienfaits. Cet hommage, je l'offre à mon divin Sauveur, malgré toutes ses imperfections et son insuffisance. Je n'ai pas entrepris cette œuvre de moi-même; le Seigneur me l'a choisie par un fait bien expressif et par plusieurs signes de sa volonté suprême. Puisse mon obéissance parler la victoire sur les adversaires des Saints-Lieux et sur les cœurs indifférents! Je ne demande pas grâce pour les nombreux défauts de ce travail sous le rapport littéraire: cette fausse humilité supposerait une prétention d'écrivain qui ne survient pas à mon âge. Mais si, en combattant les adversaires de l'authenticité, j'ai manqué aux règles les moins essentielles de la douceur, de la modération, de la bienveillance, en un mot de la charité de Jésus-Christ, je les conjure de me pardonner les expressions qui les auraient contristés, comme je désire que le Seigneur pardonne toutes leurs offenses et les miennes. Et, parce que plusieurs passages de ce livre contiennent certaines interprétations des saintes Écri-

tures que je dois soumettre au jugement et à la décision de la sainte Église catholique, je dépose humblement cet opuscule aux pieds de l'immortel Pie IX, successeur de Pierre et vicaire de Jésus-Christ, approuvant tout ce qu'il approuve, condamnant tout ce qu'il condamne et tenant à honneur de montrer à l'univers entier par cette profession de foi, et, s'il le faut, par toutes les rétractations indiquées, que, le 24 janvier 1865, sa voix paternelle n'appelait pas en vain sur moi cette bénédiction qui m'émut jusqu'aux larmes : *Que le Seigneur soit dans votre cœur et sur vos lèvres, dans vos écrits et dans toutes vos œuvres.*

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

CHAPITRE PREMIER

TOPOGRAPHIE ACTUELLE DE JÉRUSALEM

CHAPITRE II

TOPOGRAPHIE ANCIENNE DE JÉRUSALEM

CHAPITRE III

TOPOGRAPHIE ANCIENNE DE JÉRUSALEM (SUITE)

CHAPITRE IV

HISTOIRE TOPOGRAPHIQUE DE L'ANCIENNE JÉRUSALEM

CHAPITRE V

HISTOIRE TOPOGRAPHIQUE DE L'ANCIENNE JÉRUSALEM (SUITE)

CHAPITTE VI

ENCEINTES DE L'ANCIENNE JÉRUSALEM

CHAPITRE VII

AUTHENTICITÉ DU CALVAIRE ET DU SAINT-SÉPULCRE

CHAPITTE VIII

IMPORTANCE RELIGIEUSE DE L'AUTHENTICITÉ DU CALVAIRE ET DU SAINT-SÉPULCRE

PARIS. — IMPRIMERIE VICTOR GOUPY, RUE GARANCIÈRE, 5.

PARIS. — IMP. VICTOR GOUPY, RUE GARANCIÈRE, 5.


3 2044 069 564 342










3 2044 069 564 342





